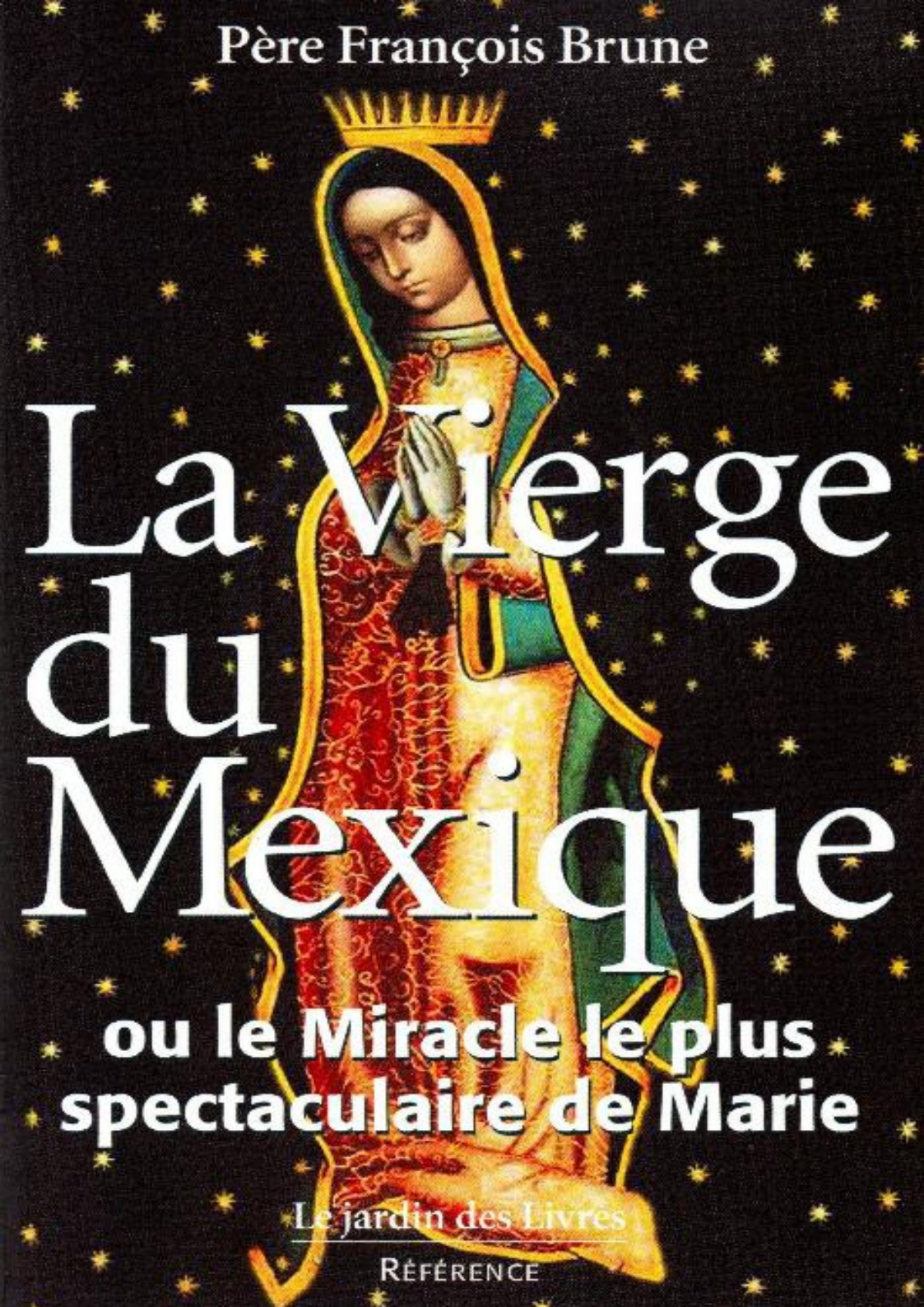


Père François Brune



# La Vierge du Mexique

**ou le Miracle le plus  
spectaculaire de Marie**

Le jardin des Livres

RÉFÉRENCE

Père François Brune

# La Vierge du Mexique

*Ou le miracle le plus  
spectaculaire de Marie*



*Le jardin des Livres*

*Paris*

### ***Du même auteur :***

*Pour que l'homme devienne Dieu*, Dangles, 1992, repris par les Presses de la Renaissance dans la collection « Petite renaissance », 2008.

*Les morts nous parlent*, tome 1, nouvelle édition Oxus, 2005, traduit en bulgare, espagnol, italien, polonais, portugais et roumain.

*Les morts nous parlent*, tome 2, Oxus, 2006.

*Christ et Karma*, Dangles, 1995, repris par les Presses de la Renaissance sous le titre « *L'homme doit-il être sauvé ?* » dans la collection « petite renaissance », 2007, traduit en allemand, espagnol et roumain.

*Dites-leur que la mort n'existe pas, messages de Jean Winter et Gérard de Dampierre*, commentaires du P. Brune, Exergue, 1998, repris par Le courrier du Livre, traduit en roumain.

*À l'écoute de l'au-delà*, en collaboration avec Rémy Chauvin, nouvelle édition Oxus, 2003, traduit en italien et portugais.

*Dieu et Satan*, Oxus, 2004.

*Saint Paul, le témoignage mystique*, Oxus, 2003.

*Le Chronoviseur*, Oxus, 2004, traduit en roumain.

*La Vierge de l'Égypte*, Le Jardin des Livres, 2005.

*Hélas, qu'avons-nous fait de son Amour ?*, Le temps présent, 2008.



La Vierge du Mexique © 2008 François Brune

Éditions Le jardin des Livres ®

ISBN : 978-2-914569-09-5

# Table des matières

## Préface

## Une bombe à retardement

### 1 - L'histoire

*Jour 1 (samedi 9 décembre 1531)*

**Première apparition**

**Deuxième apparition**

*Jour 2 (dimanche 10 décembre 1531)*

**Troisième apparition**

*Jour 3 (lundi 11 décembre 1531)*

*Jour 4 (mardi 12 décembre 1531)*

**Quatrième apparition**

**Cinquième apparition**

### 2 - Les découvertes scientifiques

**Le tissu**

*L'absence totale de protection*

*La fragilité habituelle de ce genre de tissu*

*Un accident à l'acide nitrique*

*Un attentat pour détruire le manteau*

## **L'image**

*Aucun apprêt*

*Aucune peinture*

*Des pigments inconnus*

*Le nombre d'or*

*Vers une solution...*

## **Des yeux « vivants »**

*Il y a un homme dans les yeux de la Vierge*

*Un phénomène optique extraordinaire*

*Nouvelles surprises*

*Les scientifiques vérifient l'existence de tels phénomènes*

*Objections légitimes et querelles indignes*

*Dernières surprises*

*Formation de l'image*

## **Les broderies de la tunique**

## **Les étoiles du manteau**

# **3 - Le contexte des apparitions**

## **La conquête du Mexique**

## **Un pouvoir résigné à disparaître**

*Des prodiges inquiétants*

*Le « songe » de la princesse Papantzin*

*Le mythe de Quetzalcoatl*

## **Une religion qui tourne au cauchemar**

*L'hypothèse métaphysique*

## **Conversions massives**

## **Les exactions : le faux & le vrai**



**Des épidémies qui tournent à l'extermination**

## **4 - Une évangélisation modèle**

**Le choix de Juan Diego**

**Le choix du nom de « Guadalupe »**

*L'autre Guadalupe*

*Le sens de ce choix*

**L'insertion dans la culture mexicaine**

*Le récit des apparitions*

**La Mère de tous ceux qui souffrent**

## **5 - Un message pour notre temps**

**L'extension de la dévotion**

**La science au service de la foi**

**La divinité du Christ**

## **Annexes**

## **1 - Les Nouvelles Recherches**

**Recherches historiques**

**Recherches scientifiques**

*Les yeux*

*Les couleurs*

**Recherches philosophiques et théologiques**

## **2 - Les sources**

**Le « Nican Mopohua »**

**Le « Codex 1548 » ou « Codex Escalada »**

**Le « récit primitif »**

**Le Codex Saville ou Codex Tetlapalco**

**La « Tira de Tepechpan »**

**Des pièces archéologiques**

*Des médailles*

*La plaque de Coosawattee*

**Différentes allusions dans divers documents**

*Les sources perdues*

*Chez des chroniqueurs*

*Dans des annales*

*Dans des testaments*

*Dans des descriptions de voyageurs*

*À la Bibliothèque Nationale*

**Les « Informations » de 1666**

### **3 - Les oppositions à travers l'histoire**

**L'ancien culte païen**

**Le silence des principaux témoins : Bernardino de Sahagun**

**Le silence des principaux témoins : L'évêque Zumarraga**

**Le silence des archives**

**Première contestation rationaliste**

**Les contestations modernes**

**Une thèse en Sorbonne**

**Un théologien, ancien prêtre catholique**

**Une thèse en faculté de théologie catholique**

**Le sommet de la contestation**

## 4 - Après la canonisation de Juan Diego

Les réactions dans l'Église catholique en France

Nouveaux développements

Le rôle universel du message de la Vierge de Guadalupe

## 5 - Essai de traduction du Nican Mopohua

## 6 - Traduction du récit primitif

# Préface

Didier van Cauwelaert

**I**l arrive qu'on demande à un enquêteur réputé pour son sérieux de cautionner par une préface les délires d'un romancier. Le contraire est moins fréquent. C'est donc avec une certaine jubilation que j'écris ces quelques mots pour présenter l'immense travail d'investigation effectué par le P. François Brune sur un sujet qu'il avait auparavant livré à mon imagination.

En 1998, au festival Sciences et Frontières, c'est lui en effet qui m'a parlé pour la première fois de Juan Diego, ce petit Indien aztèque à qui la Vierge Marie était apparue cinq fois avant d'imprimer son image devant témoins sur la tunique qu'il portait, déclenchant ainsi quatre siècles plus tard une cascade de découvertes scientifiques incroyables autour de ce bout de tissu. Immédiatement j'ai senti que

c'était, comme on dit, un sujet pour moi. Lorsque *L'Apparition* a été publié, beaucoup de lecteurs et de journalistes ont pensé que j'avais tout inventé. Plus j'expliquais le contraire et moins on me croyait, naturellement.

Il faut dire qu'aucun ouvrage sur la Vierge de Guadalupe n'existait en français, hormis l'étude introuvable du F. Bonnet-Eymard diffusée en 1980 dans une revue confidentielle. Nous sommes pourtant en présence d'une des plus grandes énigmes du monde. Depuis 1531, cette image qui n'est pas de la peinture, colorée par des pigments inconnus sur terre, imprimée recto verso sans le moindre apprêt sur un tissu en fibre d'agave qui ne se conserve jamais plus de vingt ans, nargue les rationalistes, émerveille les croyants, embarrasse l'Église et livre aux scientifiques de nouveaux mystères chaque fois qu'ils inventent un instrument capable d'élargir le champ de leurs recherches.

C'est là tout le paradoxe de cette ébouriffante histoire : les savants les plus hostiles au paranormal n'ont cessé au fil des siècles d'avouer courageusement qu'ils n'étaient pas en mesure d'expliquer la nature, la conservation ni les *pouvoirs* de cette image, tandis que l'Église, de plus en plus

détournée du merveilleux divin par ses représentants sur terre, passait le plus souvent sous silence, voire mettait en doute le caractère céleste de cette « *pièce à conviction* ».

Et ce paradoxe justifie l'implication personnelle si forte de François Brune dans ce dossier : son cœur de prêtre souffre de ce divorce trop fréquent entre le gouvernement de l'Église et le message des Évangiles concernant les miracles et la survie de l'âme, tandis que son esprit scientifique s'épanouit au contact des chercheurs, chrétiens ou non, qu'il sait comprendre et stimuler en vulgarisant leurs travaux auprès du grand public.

Comment travaille François Brune, sur le terrain ?

J'ai eu la chance de le suivre dans les derniers moments de son enquête. Il y a en lui du Sherlock Holmes et du Tintin, avec une vraie dose de Don Quichotte dans sa nature de bon Samaritain. Traînant son éternelle valise à roulettes, les poches remplies de pièces de monnaie pour téléphoner des cabines publiques, il traverse Mexico à la poursuite de spécialistes et des témoins, traquant le vrai derrière l'invraisemblable, avec une rigueur infatigable aidée par ces heureux hasards qui sont les clins d'œil de la Providence.

Ainsi le 3 novembre 2001, chez le professeur Hernandez

Illescas, l'astronome qui avait prouvé que la disposition des étoiles sur le manteau de la Vierge était exactement celle des constellations dans le ciel de Mexico, à l'heure où l'image apparaissait sur la tunique de Juan Diego. Illescas nous montre ses derniers travaux, puis au moment de partir, François lui demande s'il sait où en est le procès de canonisation de Juan Diego, curieusement enlisé depuis sa béatification par Jean-Paul II dix ans plus tôt. Alors le professeur nous montre deux énormes volumes reliés aux armes du Vatican : le dossier médical complet d'un miracle attribué à Juan Diego, en 1991.

Nous connaissons l'histoire de ce jeune suicidé amené à l'hôpital avec plusieurs blessures mortelles au crâne et à la colonne vertébrale. Sa mère avait imploré l'Indien élu par la Vierge de sauver le garçon, qui s'était retrouvé sur pied de manière totalement inexplicable.

Mais ce que nous ignorions, c'est que la personne qui avait réceptionné le blessé aux urgences était le professeur Illescas lui-même, par ailleurs médecin réputé, qui, voyant l'état désespéré du jeune homme, avait conseillé à sa mère d'aller prier Juan Diego. Comme nous ignorions que le 30 octobre, à l'heure où nous quitions Paris pour Mexico, le

Vatican avait annoncé que, le dossier du miracle ayant été approuvé par la Commission médicale, plus rien ne faisait obstacle à la canonisation.

Mais qui était en réalité Juan Diego ? Les dernières découvertes rapportées dans le présent livre vont à l'encontre de tout ce qu'on croyait savoir sur ce petit Indien de la dernière caste, choisi malgré lui comme intermédiaire entre le ciel et le clergé espagnol. La question est de savoir quand a commencé la désinformation, cet agaçant corollaire de tous les grands événements historiques. Vient-on de quitter des siècles de dissimulation, ou d'entrer dans une nouvelle légende ? Le lecteur jugera.

Toujours est-il que depuis quelques années, les événements se précipitent autour de la Guadalupe. N'y aurait-il pas urgence pour l'homme à renouer le dialogue avec les forces qui le dépassent ? En tout cas, la lecture de cette passionnante enquête met en lumière les valeurs indissociables sans lesquelles il n'y aurait plus de vie sur terre : l'amour, l'intelligence et l'humour. Une trinité dont François Brune est pour moi l'un des meilleurs porte-parole.











## Une bombe à retardement

**I**l s'agit peut-être du plus grand miracle de tous les temps. En tout cas, du plus spectaculaire. Le plus extraordinaire est qu'il semble avoir été conçu par Dieu comme une véritable bombe à retardement. Ce n'est en effet que depuis quelques années, et grâce à l'avancement de la science et de nos techniques, que l'aspect prodigieux de ce miracle a pu être révélé. Situation paradoxale : c'est la science qui prouve que l'on se trouve là devant un phénomène qui la dépasse complètement. Deuxième paradoxe, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, ce miracle fantastique est pratiquement inconnu en France. Mais, avant d'entrer dans les détails, résumons en quelques mots l'essentiel de cette histoire.

L'événement s'est produit en 1531, à Mexico. La ville avait été conquise par les Espagnols quelques années auparavant. L'évangélisation progressait rapidement, mais le premier gouvernement civil espagnol s'était montré

parfaitement odieux avec les Indiens. La révolte grondait.

C'est alors que la Sainte Vierge, Mère de Dieu, est apparue à un Indien nommé Juan Diego et a laissé sur son manteau sa propre image, imprimée miraculeusement. Ce manteau subsiste encore, exposé et vénéré aujourd'hui dans une énorme basilique, dans la banlieue Nord de Mexico, devenue le plus grand centre de pèlerinage de toute l'Amérique latine. Environ vingt millions de fidèles viennent y prier chaque année.









Mais qui en a entendu parler en France ? Personne ! À moins d'être allé au Mexique ou de l'avoir lu dans un guide touristique. Juan Diego est déjà béatifié. Son procès de canonisation est clos.

À l'heure où j'écris, il n'y a plus aucun obstacle du côté de Rome. Mgr. Enrique Roberto Salazar Salazar, le directeur du Centre d'Études de la Vierge de Guadalupe, me l'a affirmé, il y a déjà de cela quelques mois, au téléphone. Le 30 octobre 2001, la télévision mexicaine révélait que le Vatican avait donné « le feu vert » à sa canonisation. On attendait seulement quelque occasion, un peu prestigieuse, pour proclamer le nouveau saint, en 2002. Alors ?

Pourquoi n'en parle-t-on pas davantage dans l'Église de France ? Et dans l'Église en général ? Le Frère Bruno Bonnet-Eymard est le seul en France à s'être intéressé à ce miracle. Malheureusement, son étude, tout à fait remarquable, a été publiée en 1980 par « *La Contre-Réforme Catholique au XX<sup>e</sup> siècle* » de l'Abbé de Nantes et ce ne sont pas les dérives actuelles de ce mouvement qui en faciliteront la diffusion. Il existe à l'étranger et en d'autres

langues des études sérieuses, nous le verrons, qui se réfèrent parfois aux travaux de Frère Bonnet-Eymard. Quelques brochures se sont quand même fait l'écho de ce miracle, à partir de son étude, mais c'est bien peu pour un aussi grand événement<sup>[1]</sup>.

C'est que les miracles sont très mal vus par nos théologiens.

Pourtant, depuis quelques décennies, les découvertes scientifiques se sont multipliées et ont beaucoup progressé. De nombreux scientifiques de toutes disciplines y ont travaillé et les résultats sont littéralement incroyables. Il faut vraiment toute l'autorité de leurs titres académiques et leur qualité de chercheurs d'instituts célèbres pour arriver à croire ce qu'ils ont trouvé.

Une des difficultés pour élever Juan Diego au rang des saints reconnus était l'absence de documents historiques suffisants. On se trouvait un peu dans la même situation que pour les recherches effectuées pour prouver l'authenticité du linceul de Turin. C'est à la science qu'il revient de constater le prodige, mais un minimum d'indices historiques est tout de même nécessaire pour conclure à l'authenticité.

Heureusement, dans les deux cas, les études ont bien

avancé et ne laissent plus place à aucun doute, aussi bien pour le linceul de Turin que pour le miracle de la Vierge de Guadalupe. Il existe encore une autre raison de faire le rapprochement entre ces deux reliques : le manteau de Juan Diego, exposé à Mexico, nous livre très probablement le véritable visage de Marie, Mère de Dieu, tout comme le linceul de Turin nous laisse deviner quel était le visage du Christ. Il y a bien un autre linge de la Passion du Christ que l'on pourrait comparer à celui de la Vierge de Guadalupe, c'est le voile de Manoppello, moins connu, où il semble que nous ayons le visage du Christ, mais en couleurs et les yeux ouverts. J'aurai l'occasion plus loin d'en reparler.

Autre point commun aux deux reliques, dans les deux cas on peut parler d'une bombe à retardement, car ces deux pièces d'étoffe n'ont pas cessé de faire l'objet de la vénération des fidèles, mais sur la seule foi de la tradition, sans qu'aucun travail sérieux n'ait été entrepris pendant des siècles pour confirmer leur authenticité. Il est vrai qu'en ce domaine le besoin de preuves correspond surtout à une exigence moderne et il est certain aussi que, pour une bonne part, ces preuves ne pouvaient pas être obtenues jusqu'à ce que nos techniques d'investigation aient

suffisamment progressé.

Quand on découvre dans le détail toutes les preuves scientifiques accumulées prouvant aujourd'hui l'authenticité du prodige, on a l'impression très nette d'un plan à très longue échéance, d'une sorte de mécanisme disposé dans ces reliques mêmes, pour que leur vérité éclate au grand jour plusieurs siècles plus tard, au moment opportun, à une époque où la foi vacillante des chrétiens aurait précisément besoin de ce soutien et où la science serait justement en mesure de le fournir.

Le désir des Mexicains d'avoir leur saint a fini par déclencher l'ardeur des chercheurs. L'affaire avait été engagée à plusieurs reprises, mais chaque fois Rome avait répondu : « *Nous voulons bien, mais envoyez-nous un rapport détaillé, des documents. Nous ne pouvons pas canoniser le personnage légendaire d'une histoire douteuse* ». Et chaque fois, la demande mexicaine était restée sans suite. Le procès de béatification de Juan Diego n'a été finalement officiellement entamé que le 7 janvier 1984.

On ne s'étonnera donc pas trop que les recherches historiques n'aient pu donner de résultats décisifs que dans les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle et les découvertes ne

sont certainement pas terminées. Je me rappelle que lors de mon premier séjour au Mexique, en octobre 1997, les journaux se lamentaient sur l'état d'abandon où se trouvait la maison de Juan Diego ainsi que le premier ermitage construit sur le lieu des apparitions. Ils annonçaient d'ailleurs aussi qu'ils allaient être restaurés et que l'on construirait même sur les lieux un musée. C'est surtout le Centre d'Études sur la Guadalupe qui a fait avancer les recherches en coordonnant les travaux d'un grand nombre de spécialistes et en les publiant régulièrement.

Car, comme le remarque l'un d'eux, l'événement de la Guadalupe « *à chaque instant s'ingénie à se perfectionner, s'enrichir, s'approfondir ; toute analyse engendre de nouveaux problèmes qui requièrent de nouvelles solutions ; l'histoire de la Guadalupe se trouve ainsi mise en lumière d'une nouvelle façon qui révèle de nouvelles facettes, éclairant quelque coin d'ombre ou détruisant quelque erreur, démontrant par de nouveaux documents le fait historique incontestable*<sup>[2]</sup> ».



# 1

## L'histoire

Une série d'événements extraordinaires se sont déroulés sur une période de quatre jours, du 9 au 12 décembre 1531, au Nord de la ville de Mexico. Quatre jours qui ont profondément marqué toute l'histoire du Mexique. Il semble qu'ils soient même appelés aujourd'hui, dans la crise religieuse que traverse l'Église, à jouer un rôle de plus en plus important à travers le monde entier. Il n'existe certainement aucun endroit dans le monde où Dieu soit intervenu de manière aussi éclatante. Le pape Benoît XIV l'avait reconnu en s'écriant, à propos de ces apparitions et de l'image miraculeuse de la Vierge : « *Dieu n'en a fait autant pour aucun autre peuple* ».

Quand ces événements ont lieu, la conquête du Mexique par les Espagnols venait de s'achever. Parmi les



innombrables Indiens qui se sont convertis à la nouvelle religion en abandonnant leurs dieux sanguinaires se trouve le personnage principal de cette aventure, un Indien du nom de Cuautlactactzin, ce qui en nahuatl, le langage des Aztèques, signifie « *Celui qui parle en aigle* ». Les spécialistes nous disent que, l'aigle symbolisant le soleil, ce nom suggère en même temps des sens secondaires comme « *Celui qui parle vrai* » ou « *Celui qui ne dissimule rien* ».

Mais ce nom à beau nous suggérer que nous pouvons nous fier à son récit, nous ne pourrions y croire, n'étaient les innombrables découvertes scientifiques réalisées récemment. De fait, pour l'essentiel, tout repose sur le témoignage de cet Indien car il n'y a pas eu de témoin de ses entretiens avec la Sainte Vierge. Baptisé depuis peu, « *Celui qui parle en aigle* » a pris le nom chrétien de « *Juan Diego* » et vit avec son oncle, baptisé, lui, « *Juan Bernardino* ». Un troisième homme joue un rôle capital : le premier évêque de Mexico, frère Juan de Zumarraga, arrivé depuis peu d'Espagne. Tels sont les trois personnages terrestres de cette histoire fantastique que nous a conservé le texte du « *Nican mopohua* ».

### ***Jour 1 (samedi 9 décembre 1531)***

Il fait encore pratiquement nuit lorsque l'un d'eux, Juan Diego, sort de chez lui pour aller se rendre, dans la fraîcheur matinale, jusqu'à Tlatelolco afin de s'instruire auprès des Pères franciscains dans sa nouvelle foi. Il habite alors à Tlupetlac<sup>[3]</sup>, au bord du lac de Tzompango. Pour rejoindre Tlatelolco il pourrait d'ailleurs prendre un bateau et, en longeant la rive, atteindre un peu plus au Sud le lac de Texcoco où se trouvent, sur une île, les villes voisines de Tlatelolco et de Tenochtitlan. Mais il préfère y aller à pied. Il contournera la colline de Tepeyac et empruntera la digue qui part précisément du pied de cette colline, pour rejoindre Tlatelolco sur l'île, au milieu du lac.

Juan Diego a déjà 57 ans. Orphelin de père depuis son jeune âge, son oncle l'a élevé. Veuf depuis deux ans, c'est avec son oncle qu'il vit. Sa conversion l'a profondément transformé. Très impressionné par la pauvreté des franciscains venus évangéliser son pays, il a décidé depuis quelque temps de vivre aussi pauvre qu'eux. Il est sans aucun doute, la suite le prouvera, engagé dans une recherche spirituelle profonde. Au moins deux fois par semaine il fait ce long trajet de 15 kilomètres jusqu'à

Tlatelolco afin de poursuivre son instruction religieuse et d'entendre la messe. Le Samedi constitue pour lui et les franciscains un jour très important, car il est dédié plus particulièrement à la Vierge Marie, vieille dévotion inaugurée au IX<sup>e</sup> siècle qui s'est peu à peu répandue dans toute l'Europe. Or, nous sommes bien, précisément, un Samedi.

Mais ce matin-là, après avoir franchi la zone montagneuse de la sierra, passant près de la colline de Tepeyac, voilà qu'il entend soudain le chant d'oiseaux merveilleux, un chant plus beau que tous ceux qu'il a jamais entendus, plus beau même que le chant du coyoltotl ou du tzinitzcan. Cela semble venir du haut de la colline de Tepeyac. Soudain, le chant s'arrête. Silence !

Alors Juan Diego se rappelle tout ce qu'il avait entendu raconter par les anciens dans son enfance. Les guerriers morts au combat ou sur la pierre des sacrifices, mais également les femmes mortes en couches, tous rejoignent le dieu Soleil et habitent un pays merveilleux : *« ils boivent et savourent le suc des fleurs savoureuses et odorantes, jamais ils ne sentent la tristesse »*. Tous y deviennent eux-mêmes *« différentes sortes d'oiseaux au plumage riche<sup>[4]</sup> »*.

Il se demande comment il peut entendre de tels chants. Est-il donc mort ? Est-il en train de rêver ? Ou peut-être se trouve-t-il au paradis terrestre de Tlalocan, le jardin luxuriant de ceux qui ont été entraînés dans la mort par Tlaloc, le dieu de la pluie et qui sont donc morts noyés ou frappés par la foudre au cours d'un orage, ou encore ont été emportés par quelque fièvre maligne. Celui-là aussi est un paradis plein, non seulement de fleurs, mais de chants d'oiseaux.

Une voix très douce l'appelle alors par son nom et même par son diminutif, comme c'est souvent l'usage au Mexique : « *Juanito, Juan Dieguito !* » La voix semble venir du sommet de la colline. Très intrigué, mais non pas effrayé comme le furent, par exemple le petit Maximin et Mélanie Calvat lors de l'apparition de Notre-Dame à La Salette, le cœur joyeux au contraire, comme pressentant quelque manifestation merveilleuse, Juan Diego s'avance pour savoir qui l'appelle ainsi.



## Première apparition

Il se trouve alors devant une très jeune femme, très douce et très belle qui lui dit, en toute simplicité, quelle est la Vierge Marie, Mère du vrai Dieu. Il y avait bien là, avant l'arrivée des Espagnols, une statue de Cihuacoatl, appelée plus familièrement Tonantzin « *Notre Mère* ». Mais elle avait un aspect terrible, avec son collier de mains coupées, Juan Diego s'en souvient bien. La jeune femme qui se tient devant lui est au contraire si douce et si belle ! Il est vrai qu'elle lui parle en nahuatl, sa langue maternelle. Elle utilise des expressions que Juan Diego reconnaît. Elles viennent de sa religion ancienne, avant son baptême.

Mais, pourtant, elle semble leur donner un tout autre sens, beaucoup plus fort, plus profond. Elle resplendit d'une façon surnaturelle. Ses vêtements ne ressemblent pas non plus à ceux des femmes du pays. Ils rayonnent comme ceux du Christ à la Transfiguration. Mais toute la nature autour d'elle participe de cet enchantement. Juan Diego voit les pauvres arbustes de la colline, les cactus et jusqu'aux plus petits brins d'herbe, comme transformés en pierres

précieuses. Ce ne sont qu'émeraudes, turquoises, scintillements de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, description que l'on retrouve assez souvent dans les expériences de ceux qui ont failli mourir et sont revenus à la vie de ce monde. Notre monde leur est apparu tout transfiguré, dans une splendeur que nous sommes bien incapables de discerner.

En sa présence, Juan Diego, tout ému, se sent aimé et se prosterne. Elle veut lui confier une mission. Elle veut qu'il aille voir l'évêque, à Mexico, et lui demande en son nom de faire construire ici-même une église où elle pourra manifester Dieu et Le donner aux hommes, écouter leurs pleurs, leur tristesse, les soigner et guérir toutes leurs peines.

Juan Diego est complètement séduit, au fond de son cœur, par la beauté de l'apparition. Il sent en lui une telle paix qu'il ne lui vient pas le moindre doute sur l'identité de cette belle Dame. Il se met aussitôt en chemin pour accomplir la mission qu'il a reçue. Il redescend de la colline et s'engage sur la chaussée qui conduit à travers le lac jusqu'à la ville. Dans le centre, il se trouve devant une grande maison de style médiéval, assez imposante,

construite sur les restes d'une pyramide. Elle comporte d'élégantes arcades et un toit en terrasse, flanqué, à chaque extrémité d'une haute tour, avec une plus petite au centre. Le bâtiment est orné de grilles de fer ouvragées et d'un perron très large de 32 degrés qui débouche sur un patio sur lequel donnent les appartements de l'évêque. La chapelle privée de l'évêque est décorée d'un grand retable et le palais dispose du mobilier suffisant pour rendre la vie agréable, mais sans plus. On connaît aujourd'hui l'emplacement exact qu'occupait ce palais, près de l'ancien « *templo mayor*<sup>[5]</sup> ».

Mais on n'entre pas ainsi chez l'évêque. Juan Diego doit attendre longtemps avant qu'un des serviteurs ne vienne le conduire auprès de lui.

C'est certainement à l'étage principal que l'évêque reçoit Juan Diego. Cependant, en 1530, Juan de Zumarraga, Frère franciscain, n'est encore qu'évêque nommé. Il devra retourner quelque temps plus tard en Espagne pour y être sacré et revenir à Mexico, en 1534. Né en 1468 au pays basque espagnol, il a donc déjà, en 1531, soixante-trois ans, ce qui pour l'époque est un grand âge. Il vient à peine d'arriver à Mexico et ne comprend pas un mot de nahuatl,



la langue de Juan Diego. Il est d'ailleurs trop vieux et ne l'apprendra jamais. Le dialogue n'est donc possible que grâce à un interprète. Une tradition assez solide nous dit que ce fut Frère Juan Gonzalez, également franciscain<sup>[6]</sup>.

Juan Diego s'acquitte de sa mission. Juan de Zumarraga, après l'avoir écouté un moment, lui dit de revenir un autre jour où il aura plus de temps et pourra à loisir écouter toute son histoire. Mais le messager de la Sainte Vierge a bien compris que l'évêque n'avait pas cru un mot de son récit et il repart, dépité, rendre compte de son échec à la Sainte Vierge. Au tomber du jour, il arrive au sommet de la colline et, là, il retrouve la belle Dame qui lui était apparue le matin.

## Deuxième apparition

Il se permet alors de lui donner un conseil. Si elle tient vraiment à son église, elle ferait mieux d'envoyer à l'évêque *« quelque noble, estimé, connu, respecté, honoré »*, car, dit-il, *« je suis un homme de la campagne, un portefaix, le plus rustre, le dernier du village »*. Toute l'humilité profonde et sincère de Juan Diego éclate dans ces quelques mots. Mais la Mère de Dieu ne se laisse pas convaincre. Elle ne manque pas de serviteurs, dit-elle, qu'elle aurait pu envoyer comme messagers.

Mais c'est lui qu'elle a choisi : *« Il est absolument nécessaire que ce soit toi... mon fils, toi le plus petit, et je t'ordonne que tu ailles de nouveau demain voir l'évêque »*. Juan Diego s'incline et promet à la belle Dame d'accomplir sa volonté. Le voilà investi d'une mission dont il ne sent pour le moment que la difficulté, bien loin de soupçonner les répercussions incroyables de ce qui lui est demandé. Pour le moment, il n'a qu'un désir : accomplir ce que la Mère du Sauveur lui a demandé. Il ira demain voir à nouveau l'évêque et reviendra le soir rendre compte de sa mission à la Sainte Vierge,

comme aujourd'hui.

### ***Jour 2 (dimanche 10 décembre 1531)***

Le lendemain, « *alors que tout était encore dans la nuit* », Juan Diego se met en route pour aller voir l'évêque. Il va d'abord entendre la messe, puis, vers dix heures, il se rend au palais de l'évêque. Il a beaucoup de mal à parvenir jusqu'à lui. Alors, il se jette à ses pieds en pleurant et lui raconte à nouveau toute son histoire et le désir très ardent de la Sainte Vierge qu'on lui construise au pied de la colline de Tepeyac une petite église.

Cette fois-ci, Juan de Zumarraga prend son temps et lui pose quantité de questions, le scrute pour se faire une opinion sur sa sincérité et, à moitié convaincu, lui dit de demander à cette Dame de lui donner un signe. Cette exigence ne trouble pas du tout le messager de la Vierge. Au contraire, il recommande simplement à l'évêque de bien choisir le signe qu'il souhaite. Son assurance impressionne favorablement Juan de Zumarraga.

Cependant, Juan Diego parti, l'évêque appelle deux de ses serviteurs et leur enjoint de suivre discrètement cet Indien pour voir qui il rencontre vraiment. Peut-être s'agit-il

de quelque intrigante qui abuse de sa naïveté. Mais les serviteurs de l'évêque finissent par perdre de vue Juan Diego, au bout de la chaussée, là où elle rejoint la terre ferme. Ils le cherchent partout, mais n'arrivent pas à le retrouver. Très en colère, ils reviennent dire à l'évêque qu'à leur avis cet indien n'est pas quelqu'un de sérieux, mais peut-être un quelque mythomane ou simplement un rêveur. S'il revient, il ne faut pas l'écouter, mais le châtier durement pour qu'il n'aille pas troubler les gens avec son histoire. Le jour même, Juan Diego repasse par la colline et la gravit pour présenter à la Sainte Vierge la requête de l'évêque.

## Troisième apparition

La Mère de Dieu lui dit alors « *C'est bien, mon petit enfant, tu reviendras ici demain pour porter à l'évêque le signe qu'il t'a demandé* ». Mais, le soir, lorsqu'il rentre chez lui, Juan Diego découvre que son oncle Bernardino est malade.

### ***Jour 3 (lundi 11 décembre 1531)***

Le Lundi, au lieu de remonter sur la colline pour retrouver la Sainte Vierge, Juan Diego va donc, en hâte, chercher un médecin. Il reste auprès de lui toute la journée pour le soigner, mais rien n'y fait et, quand vient la nuit, son oncle va encore plus mal. Il demande donc à son neveu d'aller le lendemain matin, au plus tôt, jusqu'à Tlatelolco pour lui ramener un prêtre, afin qu'il puisse se confesser et se préparer à mourir.

### ***Jour 4 (mardi 12 décembre 1531)***

Le Mardi, 12 décembre, « *alors qu'il faisait encore bien nuit* », Juan Diego sort donc pour aller chercher un prêtre. En chemin, il se dit que s'il va tout droit comme d'habitude, la Sainte Vierge risque de le voir et de l'arrêter. Alors, il fait

un petit détour pour l'éviter, en contournant la colline. Mais, comme cela nous arrive souvent lorsque nous cherchons à échapper à notre conscience, à un détour du sentier, il tombe sur la Sainte Vierge qui avait bien vu sa manœuvre et qui l'attendait.

## Quatrième apparition

« *Qu'y a-t-il, le plus petit de mes fils ?* » lui demande-t-elle. « *Où vas-tu, vers où te diriges-tu ?* » Juan Diego se prosterne devant elle et lui explique que son oncle est malade et qu'il doit d'abord s'occuper de lui. « *Je te demande de me pardonner, accorde-moi encore un peu de patience, car je ne cherche pas à te tromper... demain, sans faute, je viendrai bien vite* ».

Mais la Mère de Dieu le reprend avec bonté. Il n'aurait pas dû avoir peur de cette maladie ni d'aucune autre menace. N'est-elle pas sa mère ? N'est-il pas sous sa protection ? « *N'es-tu pas au creux de mon manteau, enserré dans mes bras ?* » Elle rassure donc son messager sur le sort de son oncle : « *Sois certain que, déjà, il va bien* ».

Juan Diego n'hésite pas. La parole de la Sainte Vierge lui suffit. Pour le moment, il doit tout de suite monter sur le sommet de la colline pour y cueillir toutes les fleurs qu'il trouvera, puis redescendre pour les montrer d'abord à la Sainte Vierge, puis aller les porter à l'évêque.

Des fleurs ! Le 12 décembre ! Même au Mexique, en hiver, quand il gèle comme ce jour-là, ne poussent que les

ronces et les cailloux. S'il rapporte des fleurs à l'évêque ce sera vraiment un signe éclatant. Sur la parole de la Mère de Dieu, Juan Diego gravit la colline et là, il est « *rempli d'admiration devant tant de fleurs de toutes sortes, épanouies, les corolles ouvertes, belles et délicates* ». Elles sont fraîches, pleines de rosée, et, parmi elles, nombreuses sont les roses de Castille, les plus belles et les plus réputées.

Nous avons déjà eu les chants d'oiseaux et voici maintenant les fleurs. Pour nous, tout cela résonne seulement comme un beau conte de fées. Mais pour Juan Diego, comme plus tard pour tous les Aztèques, il y a là un langage clair. « *Fleur et chant* », dans la culture nahuatl, cela veut dire : vérité, beauté, philosophie, poésie, communication divine. C'est l'évocation de la plénitude du bonheur, du bonheur des dieux. La langue procède par couple. Le Dieu suprême est « *Celui qui est loin et qui est près* » ; l'homme est « *visage et cœur* » ; le monde est « *ciel et terre* » ; les dieux sont « *nuit et vent* », traduisez : invisibles et actifs mais impalpables. Juan Diego coupe le plus de fleurs possible, les rassemble et les roule dans son manteau. Puis, il redescend vers la Sainte Vierge.





## Cinquième apparition

La Mère de Dieu en prend quelques-unes, puis les remet dans le creux du manteau de Juan Diego en lui disant : « *Mon fils, le plus petit, ces fleurs variées sont la preuve, le signe que tu porteras à l'évêque* ».

Quand Juan Diego arrive au palais de l'évêque, il supplie les serviteurs de l'introduire auprès de leur maître. Mais ils font semblant de ne pas le voir ni l'entendre. Comme il insiste, ils se moquent de lui, échangent des plaisanteries à son sujet. Juan reste là, tête basse, appuyé contre un mur. Ils remarquent alors qu'il porte quelque chose dans son manteau et qu'il s'en dégage un parfum extraordinaire. Intrigués, ils s'approchent, aperçoivent quelque tige qui dépasse un peu du manteau et tentent de tirer dessus, mais ils n'y parviennent pas. Ils finissent par s'irriter, lui commandent de leur montrer ce qu'il porte. À la vue des fleurs, très étonnés, ils vont rendre compte à l'évêque de ce qu'ils viennent de voir. Celui-ci le fait aussitôt appeler près de lui.

Juan Diego raconte à nouveau toute son histoire et

comment la Mère de Dieu l'a envoyé cueillir des fleurs sur la colline en lui affirmant que ce serait le signe demandé par l'évêque. À la fin de son récit, Juan déploie son manteau. Les fleurs roulent à terre et, à sa grande surprise, l'évêque tombe aussi à terre, à genoux devant lui. Sur son manteau l'image de la Sainte Vierge est imprimée, mains jointes, la tête doucement inclinée. L'évêque, cette fois, est complètement convaincu. On retire à Juan Diego son manteau et l'évêque le conserve d'abord dans son oratoire. Juan passe encore une journée au palais de l'évêque et le lendemain, donc le Mercredi, il le conduit à l'endroit exact où il a rencontré la Sainte Vierge pour la première fois et où elle veut qu'on lui construise une église.

Puis, il demande la permission de rentrer chez lui et, là, il découvre que la Mère de Dieu est apparue aussi à son oncle et l'a guéri. Celui-ci doit maintenant, lui aussi, aller voir l'évêque pour tout lui raconter. Détail très important : la Sainte Vierge lui a dit qu'elle désirait qu'on l'invoque comme « *la parfaite Vierge Sainte Marie de Guadalupe* ».

Beaucoup plus tard, vers 1544 ou 1548, selon les calculs des historiens, l'évêque Zumarraga demanda à Juan Diego de le conduire à l'endroit exact des quatrième et cinquième

apparitions. Cette fois, Juan eut quelque difficulté à retrouver l'endroit. C'est alors qu'une source jaillit, comme pour le lui indiquer. C'était bien là que se tenait la Mère de Dieu, lui coupant la route alors qu'il voulait lui échapper. C'était bien là qu'elle l'avait envoyé cueillir des fleurs sur le sommet de la colline. Voici comment le « *Motecpana* » raconte l'épisode :

*« Peu après sa manifestation à Juan Diego et la tout à fait prodigieuse apparition de son Image, la Dame du Ciel a fait de nombreux miracles. À ce qu'on dit, c'est aussi à ce moment-là que s'est mise à couler la petite source qui se trouve derrière le Temple de la Dame du Ciel, vers l'Orient... L'eau qui y jaillit, bien qu'elle abonde en bouillonnant, ne déborde pas pour autant. Le chemin qu'elle parcourt n'est pas long mais très court au contraire. Elle est très propre et odorante, mais pas agréable ; elle est légèrement acide et bienfaisante pour toutes les maladies de ceux qui la boivent volontiers et s'y baignent. C'est pourquoi ils sont innombrables les miracles que par cette eau a opérés la toute pure Dame du Ciel, notre ravissante Mère Sainte Marie de Guadalupe<sup>[7]</sup> ».*

La source existe toujours, claire et parfumée, d'un goût un peu acide. Elle coule en abondance par des griffons disposés en rangées sur plusieurs paliers. Les pèlerins viennent boire cette eau, en remplir des bouteilles, s'en arroser, un peu comme à Lourdes<sup>[8]</sup>. Quatorze jours après l'apparition miraculeuse de l'image de la Vierge de Guadalupe une petite chapelle était déjà construite.

En 1666, l'évêque de Mexico faisait déjà réaliser une première enquête auprès des derniers témoins. Un deuxième procès fut mené beaucoup plus tard, à Rome, qui aboutit à la reconnaissance officielle du miracle. Le pape Benoît XIV accorda même une liturgie propre pour la fête de la Guadalupe qu'il fixa, tout naturellement, au 12 décembre, jour de l'apparition dernière, celle de l'image sur le manteau de Juan Diego.

En 1754, il proclama la Vierge de Guadalupe patronne du Mexique. La première chapelle construite sur le lieu des apparitions n'a pas suffi longtemps. En 1555, elle était déjà remplacée par une église plus grande, appelée « *basilique des Indiens* », tandis qu'une autre s'édifiait déjà, encore plus vaste, de 1509 à 1622.

Celle-ci ne dura guère plus longtemps. Une autre

basilique, beaucoup plus grande, de style baroque, fut construite de 1694 à 1709. Elle existe encore, mais des tremblements de terre l'ont fragilisée. Aujourd'hui restaurée, elle a été rouverte aux fidèles. Enfin, en 1976, une énorme basilique a été consacrée, sur un autre côté de la même esplanade, la « *Nueva Basilica* », en forme de tipi indien, évoquant les tentes de la Bible, et à l'épreuve des séismes.

Sur la façade, côté esplanade, elle comporte une *loggia* munie d'un autel qui permet la célébration de la messe devant des foules entières. On y compte en semaine environ cinq mille fidèles par jour, près de cent mille le dimanche, et un million le 12 décembre. Il y a quelques années on parlait de vingt millions de pèlerins en tout dans l'année, mais, aujourd'hui, on commence à parler de trente millions ! Ce serait maintenant le plus grand centre de pèlerinage du monde catholique.

L'ensemble de ce centre comporte donc une très grande esplanade, bordée au fond par la basilique baroque et, sur le côté gauche si l'on se tient face à la basilique baroque, par cette immense « *basilica nueva* ». Derrière s'ouvre un

chemin dallé qui permet de grimper, au milieu d'un jardin orné d'arbres magnifiques, jusqu'à la petite église construite sur l'emplacement de la première apparition, au sommet de la colline.

À droite de la basilique baroque, se trouve l'église et le couvent des capucins, puis, toujours plus à droite et un peu en retrait, l'église des Indiens avec le deuxième ermitage et enfin, toujours plus loin sur la droite, l'église en forme de rotonde, surmontée d'une coupole, qui recouvre la source primitive. De beaux jardins sont situés encore plus loin, derrière, où coule l'eau des fontaines disposées en escalier. Voici comment Didier van Cauwelaert décrit ce pèlerinage, toujours dans le style plein d'humour et parfois d'émotion qui fait tout son charme, dans un de ses romans qui tourne précisément autour du procès de canonisation de Juan Diego :

*« Les touristes avancent au compte-gouttes sur un plan incliné vers une entrée souterraine. Sous la voûte en béton, nous serpentons au pas dans une lumière blafarde, sur un dallage en granit usé par des millions de piétinements, posé depuis moins de trente ans et déjà lustré comme une voie romaine. Tandis que le froid monte à mesure qu'on*

*s'enfonce, une voix angélique psalmodie en sourdine, sur fond d'orgue, des consignes de sécurité et des interdictions diverses. L'air se raréfie, L'éclairage baisse, le silence s'installe. Et soudain le couloir incurvé débouche au pied d'une paroi en bois et cuivre où l'image sous verre est suspendue à dix mètres du sol. Pour éviter que les photographes et les caméscopeurs ne provoquent trop d'embouteillages, trois tapis roulants les font passer sous la tilma (le manteau de Juan Diego) et un quatrième les ramène à leur point de départ. Ils tournent en rond, l'œil dans leur viseur, trébuchent à l'arrivée, se foulent la cheville et demandent à Juan Diego de les guérir au passage suivant ».*

Ici, c'est l'héroïne principale du livre qui parle :

*« Je me dirige... le long d'une allée qui monte en pente douce. Et là j'ai un vrai choc. Je me retrouve sous un immense tipi de béton et bois, les voûtes grises affinées par des lattis clairs où pendent tous les drapeaux de la terre. La tilma surplombe l'autel désert qui se dresse à dix mètres de la paroi cuivrée, sans que rien ne laisse soupçonner la foule des preneurs de vue qui tourne en bas dans le puits de*



*lumière.*

*Une messe enregistrée est en cours de célébration et des milliers de personnes figées répondent aux prières des haut-parleurs, chantent dans leur langue. D'autres arrivent à genoux en brandissant leurs paumes, depuis l'esplanade d'où monte à chaque ouverture de porte la rumeur des marchandages. Et, au milieu de ce capharnaüm paisible, une émotion bizarre m'étreint. Comme une légèreté venue d'ailleurs, qui me tire les larmes sans que je comprenne pourquoi... J'accueille la gratitude et les supplications des milliers d'inconnus qui m'entourent ; j'ai brusquement tous les âges, tous les espoirs, toutes les déroutes et toutes les maladies, je communie dans la sincérité de l'élan qui amène tous ces humains devant un bout de tissu vieux de quatre siècles<sup>[9]</sup> ».*

J'ajouterai que j'étais avec Didier van Cauwelaert quand il découvrit ce lieu étonnant et que l'émotion qu'il prête à son héroïne était un peu aussi la nôtre. L'esplanade est souvent envahie de marchands de souvenirs, pour toutes les bourses et pour tous les goûts, mais aussi de vendeurs de saucisses et de boissons fraîches. Mais autour du sanctuaire c'est

encore bien pire. Il y a un véritable marché de petites boutiques aménagées sous des tentes, des auvents, pendant des centaines de mètres le long de l'avenue qui conduit aux basiliques et dans les rues adjacentes. On y trouve d'innombrables reproductions de l'image miraculeuse et des divers épisodes des apparitions. La plupart du temps, le style de ces objets de piété est horriblement douceâtre, il faut bien le reconnaître.

Mais il révèle précisément, par son mauvais style même, un besoin d'amour et de tendresse, une aspiration inconsciente vers un tout autre monde, loin des violences de la vie quotidienne si obsédantes dans ce beau pays. Les jours de fête, des groupes de danseurs indiens, en grand costume, viennent rendre hommage à leur façon à la Sainte Vierge, leur protectrice.

Des paysans mexicains viennent de très loin supplier pour la guérison de quelqu'un des leurs. Certains traversent l'esplanade sur les genoux, les bras en croix, le chapelet à la main. C'est le pays de tous les extrêmes, des crimes horribles, des pénitences monstrueuses, comme à Taxco où la Semaine Sainte a son cortège de flagellants qui n'ont rien à envier à ceux de Séville. Mais il se dégage de tout cela

une ferveur intense. On sent une immense supplique, celle de toute l'humanité souffrante, monter vers le ciel.

## 2

# Les découvertes scientifiques

Je dois d'abord prévenir le lecteur que dans ce domaine, comme pour les documents historiques, les analyses ne sont pas terminées. Les découvertes continuent d'année en année, toujours plus étonnantes, parfois totalement déconcertantes. Et comme c'est assez souvent le cas, les différents chercheurs ne sont pas toujours d'accord entre eux. Chacun a tendance à privilégier sa méthode d'approche ou bien à se montrer très réticent lorsque de nouvelles découvertes remettent en cause les résultats de ses propres travaux.

Ce n'est d'ailleurs pas parce que je n'ai aucune compétence scientifique que mon avis serait plus objectif, ni parce que je n'ai accompli aucune étude personnelle à défendre que mon opinion serait automatiquement plus

impartiale. J'essaierai donc de souligner ce qui paraît aujourd'hui incontestable, signalant cependant les autres recherches mais en indiquant les désaccords possibles. Les éléments certains sont d'ailleurs largement suffisants pour qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le caractère prodigieux de cette image.

## Le tissu

Le manteau de Juan Diego est appelé un peu indifféremment selon les textes « *tilma* » ou « *ayate* ». Dans les deux cas, il s'agit d'une sorte de cape nouée sur l'épaule droite. Seule distinction : la *tilma* est généralement en coton, tandis que l'*ayate* est en agave (ci-dessous, le manteau tel que porté à l'époque par les Indiens).

Le manteau de Juan Diego est en réalité constitué de deux pièces de tissu réunies par une couture verticale en son milieu. Le fil de cette couture est de même origine que l'ensemble du tissu. En fonction de son usage, ce manteau ne forme pas un ensemble parfaitement régulier. La forme générale est celle d'un rectangle ; sa longueur varie entre 166 et 168 cm et sa largeur entre 103 et 105 cm.



La longueur devait d'ailleurs être légèrement supérieure mais le haut de la pièce de tissu fut coupé vers 1770 pour insérer la toile dans le cadre actuel. Son état de conservation est déjà par lui-même un phénomène étonnant, et ce, pour trois raisons principales : les conditions climatiques peu favorables de la région où il se trouvait, l'absence totale de protection et la fragilité habituelle de ce genre de tissu. Les conditions climatiques. Sur ces conditions climatiques nous disposons d'un rapport détaillé datant du 28 mars 1666. Il s'agit d'un travail de médecin, truffé de citations latines d'auteurs anciens que je vous épargnerai.

Mais les conclusions sont pour nous fort intéressantes. Comme toujours, je traduis le plus littéralement possible en gardant le style de l'original, quitte à ce qu'il nous paraisse un peu lourd, redondant et naïf, très loin des usages de nos langues modernes :

*« Ce saint ermitage est fondé en un lieu qui participe par*



*son côté sud où lui vient en majorité l'air qui l'entoure de façon continue et très rapprochée, participant des humidités de la lagune puisqu'il s'étend presque jusqu'à elle et en raison de la montée des eaux à certaines périodes. Cet air arrive et est arrivé jusqu'à l'ermitage, d'où il résulte que le sol sur lequel il est fondé est en cet endroit très humide et ce dit endroit correspond à la dite porte principale de l'église. Et cela se voit avec évidence que la sacristie et l'église sont très humides, à preuve l'humidité du sol sur lequel elle est fondée ».*

Il y a bien au nord quelques monticules mais

*« les rochers sont si hauts et l'ermitage si bas qu'il ne peut jouir des vents chauds et secs qui pourraient occasionnellement modifier la température... mais on sait que le vent qu'il reçoit le plus vient du sud ; or ; il semble que celui-ci reçoive plus d'humidité tant à cause du sol qu'en raison de la proximité de la lagune et des marécages qui se trouvent du côté de la porte principale ; le passage d'une rivière près de l'ermitage contribue encore à l'augmentation de l'humidité... »*

Finalement, conclut le rapport à propos de la tilma de

Juan Diego : « *Il ne peut donc y avoir de cause naturelle à sa conservation*<sup>[10]</sup> ».

Ce qui était vrai en 1666 l'est resté pendant les siècles suivants, avec quelques changements. Aux vapeurs des marécages et aux émanations de salpêtre ont succédé peu à peu les miasmes d'une grande cité moderne de 28 ou 30 millions d'habitants, qui a englouti maintenant la colline de Tepeyac dans la plus grande agglomération de cette planète, Mexico.

### ***L'absence totale de protection***

D'après les informations recueillies par Behrens :

*« L'ayate n'avait pas été toujours protégé par une vitre comme aujourd'hui. Les 116 premières années, l'image resta exposée directement aux fidèles. Ce fut en 1647 que quelqu'un envoya d'Espagne une première vitre, en deux morceaux. Un siècle plus tard, en 1766, le duc d'Albuquerque envoya une nouvelle vitre, cette fois d'une seule pièce*<sup>[11]</sup> *».*

Si la conservation de cette toile rudimentaire apparaissait

déjà comme inexplicable en 1666, elle l'est encore bien davantage aujourd'hui, après tant de siècles, car aux intempéries naturelles il faut encore joindre la ferveur des fidèles venant toucher l'image, la caresser, la baiser, la frotter de linges sensés s'imprégner de sa vertu, y accrocher des ex-voto, etc. Ce n'est pas là une simple supposition. Nous avons le témoignage du grand peintre Miguel Cabrera qui vit un jour de près comment on traitait l'image miraculeuse tant vénérée :

*« Le fil fragile lui-même a résisté aux assauts que subit tout le tissu du fait des innombrables peintures et autres bijoux de piété que l'on touche parce qu'ils ont touché l'Image Sainte lors des ouvertures de la vitre ; et bien que cela ne se fasse pas tous les jours, il n'en reste pas moins que cela dut se faire bien des fois au cours de plus de deux cents ans. En une seule fois, en 1753, alors que j'étais présent, lorsqu'on ouvrit la vitrine, et en dehors des innombrables rosaires et autres bijoux de dévotion, passèrent à ma vue, cinq cents images qui touchèrent le tissu ; puis diverses personnalités ecclésiastiques de qualité passèrent plus de deux heures à cet exercice pieux ; ce qui me confirma dans l'idée que j'avais eu que ce tissu*

*et son image céleste paraissaient hors des lois communes de la nature<sup>[12]</sup> ».*

Et tout cela, à une époque où l'image miraculeuse était en principe protégée par une vitre ! Pour mieux nous faire sentir le caractère merveilleux de la conservation de la tilma de Juan Diego, Ernesto Sodi Pallares, spécialiste des métaux et professeur à l'Université Nationale Autonome de Mexico, résume les règles d'exposition observées dans les musées modernes :

*« 60 % d'humidité, température constante, ventilation, examens pour prévenir la formation de micro-organismes, vérification de l'absence de composés de soufre, lumière tamisée, analyse aux rayons X, photographies à la lumière ultraviolette et à l'infrarouge, etc. Inutile de vous dire que l'image miraculeuse ne bénéficia jamais de tant de précautions et pourtant son état de conservation est parfait, comme si la toile venait à peine d'être tissée<sup>[13]</sup> ».*

### ***La fragilité habituelle de ce genre de tissu***

Pendant longtemps, il y eut beaucoup d'incertitudes sur la nature exacte du tissu dont était fait le manteau de Juan

Diego. On avait cru à un moment que la toile était faite d'ic Zotl, c'est-à-dire de fibres de palme sauvage.

*« Ce qui avait trompé, c'est que le tissu est 'rêche et dur' au verso et, au contraire, au recto, 'doux, lisse, moelleux, velouté et tendre comme de la soie, ce qui paraissait miraculeux', à ce que déclarèrent, après un examen minutieux et approfondi, les sept peintres (Salguero, Conrado, Lopez de Avalos) qui firent leur rapport au procès de 1666. Cette différence sensible au toucher fut certifiée aussi par Cabrera et les six peintres qui examinèrent à nouveau la toile en 1751 (Ibarra Osorio, Morlete Ruiz...). C'est ce qui fit croire qu'il s'agissait de palme, possibilité aujourd'hui totalement écartée d'après le résultat des analyses techniques réalisées à l'Institut de biologie de l'université par son directeur et fondateur, Isaac Ochoterena, qui affirma qu'il s'agissait sans aucun doute d'ixtle ou fibre de maguey (agave)<sup>[14]</sup> ».*

Plus précisément, le maguey est une variante d'agave appelée « *agave potule zacc* ». On sait d'ailleurs aujourd'hui, d'après les recherches effectuées par D.M. MacMaster, que le côté d'une telle étoffe qui reçoit le plus de lumière

devient doux et moelleux alors que le revers reste rêche et dur<sup>[15]</sup>. Bien évidemment, le mystère de cette conservation exceptionnelle avait déjà intrigué un certain nombre d'esprits scientifiques dans les siècles passés. Le plus connu d'entre eux est José Ignacio Bartolache y Diaz de Posada.

Bartolache avait fait des études de médecine et enseigné les mathématiques. Dans son désir d'en avoir le cœur net, il fit annoncer publiquement le 27 décembre 1785, dans « *La Gaceta de Mexico* » son dessein de faire exécuter diverses copies de la tilma originale, avec les mêmes fibres et la même technique de tissage.

Trois peintres devaient intervenir selon trois techniques différentes, à l'huile, à la gouache et à la détrempe. Lui-même entreprit le 29 décembre 1786 un examen rigoureux de l'original en présence de trois témoins et d'un secrétaire, José Bernardo de Navia qui fit les constatations suivantes, à propos de l'ayate de Juan Diego, que je résume ici.

- 1) que la tilma ou ayate n'est pas de toile grossière, mais assez fine et bien tissée.
- 2) que le fil qui réunit les deux pièces de tissu au milieu par une couture mal exécutée semble de même

nature que le tissu lui-même.

3) que les deux ayates que Bartolache fit exécuter, l'un de maguey, l'autre de palmes que l'on appelle vulgairement iczotl, sont loin d'avoir la finesse de la toile de l'image miraculeuse.

Bartolache réagit aussitôt :

*« Je fis en sorte immédiatement que l'on filât et tissât en ma présence quatre ayates, deux d'une matière et deux de l'autre, en observant dans les deux tissus, à vue d'œil, les mêmes dimensions en longueur et en largeur et encourageant moi-même les Indiens et Indiennes, fileurs et tisserands, en partie otomis et en partie mexicains, pour qu'ils imitassent en tout l'original selon mes instructions : ce qu'ils ne parvinrent pas à réaliser en aucun des quatre ayates que l'on exécuta à mes frais et en ma présence. De sorte que désespérant désormais de pouvoir en posséder aucun qui fût identique à la tilma de Juan Diego, je me décidai à utiliser celui qui me paraissait le moins mauvais ; et sur cet ayate je fis peindre la Sainte Image, ne pouvant faire mieux. Je pense que nos Indiens d'aujourd'hui sont inférieurs pour filer et tisser si on les compare à ceux du*

*siècle de la Conquête ».*

La confection d'ayates de deux tissus différents s'explique, puisqu'à cette époque on hésitait encore entre l'icizotl et le maguey. Finalement, Bartolache fit appel à cinq peintres, parmi les plus connus de Mexico<sup>[16]</sup>. L'une des copies fut confiée à Andrés Lopez, avec l'aide et sous le contrôle des autres.

La seconde à Rafael Gutierrez. Les deux furent directement exécutées sur le tissu, sans aucun apprêt, comme sur l'original. La première fut offerte à des religieuses et s'est perdue ; la seconde fut placée sur l'autel de l'église du Pocito, construite sur l'emplacement de la petite source, sur les pentes de la colline de Tepeyac. On avait choisi cette chapelle, précisément pour mettre cette copie dans les mêmes conditions climatiques que l'image miraculeuse elle-même, en l'insérant toutefois entre deux vitres pour la protéger un peu. Son installation dans cette église eut lieu le 12 septembre 1789, mais dès le 8 juin 1796 on préféra la retirer de l'autel et la remiser à la sacristie, à cause de sa dégradation avancée. Nous avons le rapport de celui qui fut alors chargé de l'examiner, Francisco Sedano :



*« Le bleu turquoise est devenu vert foncé, cendré et comme moisi ; l'or est terni et est tombé par endroits ; la couleur rose est complètement partie, tournant au blanc ; de même la tunique de linge qui était colorée ; le carmin a noirci ; la peinture a pâli complètement et est tombée par endroits, découvrant les fils de la toile dont quelques-uns se coupent.*

*Dans un tel état, l'image fut transférée au Tiers Ordre du Carmel où elle acheva de se détériorer et de disparaître<sup>[17]</sup> ».*

Cette expérience malheureuse, à des siècles de distance, garde tout son intérêt quand on contemple l'état de fraîcheur extraordinaire de l'image miraculeuse aujourd'hui.

C'est là et dans ce contexte que les recherches récentes de Sodi Pallares, spécialiste des métaux et professeur à l'Université Nationale Autonome de Mexico, et Roberto Palacios Bermudez, avocat au Forum Mexicain de l'École Libre de Droit, prennent tout leur sens.

*« La tilma était réfractaire à la poussière, aux insectes et à l'humidité intense de ces régions du Mexique ».*

Il paraît en effet impossible autrement qu'un manteau de fibres de maguey ait pu se conserver ainsi pendant plus de 450 ans, alors que la durée normale d'un tissu de ce genre est d'une vingtaine d'années au maximum. En revanche, les nombreuses autres copies exécutées au cours des siècles sur d'autres tissus et exposées en d'autres lieux, plus secs, se trouvent encore aujourd'hui en parfait état. Mais ces explications, bien évidemment, ne font que reculer le mystère.

### ***Un accident à l'acide nitrique***

Un accident aurait pu endommager la toile. En 1791, en nettoyant le cadre en argent de l'image miraculeuse à l'eau-forte, un peu de ce liquide coula accidentellement sur la toile elle-même, plus précisément, sur l'angle supérieur droit lorsqu'on se tient face à l'image. La solution utilisée à cette époque comprenait, nous dit Benitez, 50 % d'acide nitrique concentré et autant d'eau. D'après les spécialistes, un tel liquide sur une toile végétale aussi fragile aurait dû provoquer des dégâts considérables, crever la toile<sup>[18]</sup>. Or, il n'en fut rien. Seulement une tache jaunâtre apparut, et, de façon totalement inexplicable, elle disparaît maintenant

lentement au fil des années.

Benitez faisait alors l'hypothèse qu'il pouvait peut-être quand même y avoir une explication scientifique à ce que d'autres considéraient déjà comme un miracle. C'est qu'il croyait alors que ce liquide avait coulé sur une partie de la toile où auraient été peints quelques ajouts. Cette couche de peinture aurait pu alors jouer dans une certaine mesure un rôle protecteur. Mais nous verrons bientôt que cette théorie des « *ajouts* » ne semble pas tenir aujourd'hui et, de toute façon, il resterait encore à expliquer comment ces taches peuvent lentement se résorber.

### ***Un attentat pour détruire le manteau***

Un autre incident fit grand bruit, avec ou sans jeu de mots. Ce fut le 14 novembre 1921, à 10h 30 du matin, lorsqu'un attentat eut lieu dans l'église de la Guadalupe. Un ouvrier du nom de Luciano Pérez déposa un bouquet de fleurs devant l'autel au-dessus duquel était exposée l'image miraculeuse. Il sortit ensuite tranquillement de la basilique, mais quelques minutes plus tard, une forte explosion secouait tout l'édifice.

Dans le bouquet, se trouvait une bombe. Les dégâts

furent énormes. Les degrés de marbre de l'autel volèrent en éclats, les chandeliers, vases de fleurs, vitres de l'église ; même celles des maisons alentour éclatèrent. Un lourd crucifix de laiton fut complètement tordu par l'explosion. On peut le voir aujourd'hui dans le musée des apparitions.

Mais la vitre de l'image de la Guadalupe ne bougea pas ! Là encore, il ne faut pas forcément crier au miracle. Les signes de Dieu sont souvent complexes. On pourra expliquer que l'autel lui-même faisait obstacle entre le bouquet et l'image miraculeuse et que les ondes destructrices se sont ainsi trouvées détournées. Peu importe. Chacun interprétera l'événement comme il lui conviendra.

J'ajouterai seulement une remarque : cet attentat accentue encore le parallélisme déjà évoqué entre le manteau de Juan Diego et le linceul de Turin. Lui aussi, le 11 avril 1997, faillit être détruit. L'incendie qui ravagea la chapelle où il était conservé était peut-être même criminel, car on retrouva « *quatre ou cinq foyers* ». Ce fut cette fois l'héroïsme d'un pompier qui le sauva. Mais la meilleure façon de combattre les miracles, c'est encore la conspiration du silence.



## L'image

### *Aucun apprêt*

La taille de l'image est un peu inférieure à celle de la toile : 143 cm sur 55. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'image est imprimée directement sur les fibres de la plante, sans aucun apprêt, sans aucun fond de craie ou de colle, ce qui est normalement parfaitement impossible. Essayez un peu de peindre sur des poireaux ou des feuilles d'artichauts ! La peinture ne tiendra pas. Même sur une toile beaucoup plus fine on pose toujours un enduit, ne serait-ce que pour éviter que la toile ne boive la peinture ou que les fils n'affleurent à la surface de la couche picturale. L'absence totale d'apprêt est donc quelque chose qui serait inexplicable s'il s'agissait d'une peinture. Ce seul détail suggère déjà par lui-même qu'il s'agirait plutôt de quelque autre technique. Or, cette absence d'apprêt ne fait aucun doute.

Déjà lors de l'enquête menée en 1666, un certain nombre de peintres avaient été invités par la commission à examiner de près la toile de l'image miraculeuse et l'avaient constaté.

Le Père jésuite Francisco de Florencia, mort en 1695, nous a transmis leurs conclusions. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le grand peintre Miguel Cabrera, mort en 1768, nous résume à son tour ce rapport.

*« Ils affirmèrent sous serment », nous dit-il, « que sur l'envers de la toile on voit toute la Sainte Image, avec toutes ses couleurs, celles que l'on admire sur l'avvers. D'où nécessairement on peut inférer l'absence totale d'apprêt ; car, s'il y en avait un, il serait complètement impossible que l'on puisse voir les couleurs transférées sur l'envers de la toile. En effet, l'apprêt ne sert pas seulement à rendre la surface utilisable pour le peintre sans être gêné par les fils de la toile, mais aussi pour empêcher que les couleurs ne traversent, comme l'expérience la bien montré. Ce n'est pas seulement l'affirmation des peintres cités qui m'a convaincu ; l'image Sacrée nous le fait voir aussi. Son envers est maintenant couvert de deux grandes feuilles d'argent fin, séparées d'elle de deux ou trois doigts. Entre ces feuilles, il y a une petite fente, à travers laquelle, sans que la toile fasse obstacle, on peut voir clairement et distinctement ce qui se trouve derrière elle : j'en ai fait l'expérience plusieurs fois ; ce qui me persuade que cette*

*Image prodigieuse n'a pas d'apprêt, c'est que s'il y en avait un la couche picturale s'interposerait entre le regard et ces objets derrière la toile<sup>[19]</sup> ».*

### **Aucune peinture**

C'est à un chercheur américain, Jody Brant Smith, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Washington lors d'un congrès, que je dois une remarque capitale :

*« Il n'y a aucun indice qu'il y ait un craquelé. Pourtant, des peintures qui n'ont même pas la moitié de l'âge de la Guadalupe montrent sur toute leur surface un réseau de fines craquelures provoquées par le dessèchement de la peinture. Toute l'humidité laissée sur la peinture ou tout ce que l'on aurait pu utiliser pour colorer l'Image se serait certainement évaporé au cours des 450 ans de son existence<sup>[20]</sup> ».*

Une autre constatation capitale a été faite par ce même chercheur : il n'y a pas d'esquisse sous-jacente à l'image.

*« Si l'absence d'esquisse préliminaire ne constitue pas une preuve de l'origine miraculeuse de la Guadalupe, la présence d'une telle esquisse, en revanche, aurait prouvé*



*une fois pour toutes quelle n'était que l'œuvre d'un artiste humain<sup>[21]</sup> ».*

Ajoutons encore que d'après tous les chercheurs qui ont examiné de près l'image miraculeuse, on ne peut, même au microscope, distinguer aucun coup de pinceau. Or, quel que soit le procédé de peinture utilisé, l'application de la couleur se fait toujours en laissant des traînées. Voici encore un témoignage récent, celui du professeur Francisco Camps Ribera, expert en peinture, qui examina la toile en 1954 et en 1963 :

*« Je ne pus trouver aucune trace de pinceau, ni que la toile ait reçu un apprêt... Aucun artiste humain n'aurait choisi pour exécuter une œuvre d'une telle grandeur une toile ou tissu de la qualité de l'ayate et encore moins avec une couture au milieu<sup>[22]</sup> ».*

La surface colorée de l'image de la Guadalupe est unie comme sur une photo. Le tissu de maguey a pratiquement fonctionné comme une véritable pellicule photographique.

### ***Des pigments inconnus***

L'image de la Guadalupe n'est pas du tout comme celle

du Christ sur le linceul de Turin. Il ne s'agit pas d'une empreinte en négatif, mais d'une image positive et en couleurs. S'il n'y a pas de peinture, il y a néanmoins des pigments colorés. En 1936, le recteur de la basilique de la Guadalupe, Felipe Cortés Mora, offrit à l'évêque de la ville de Saltillo quelques fils de l'image miraculeuse.

Cet évêque, Francisco de Jesús Maria Echavarria eut un beau jour la bonne idée de sortir de son reliquaire deux de ces fils pour les remettre à Ernesto Sodi Pallarés. Celui-ci connaissait Fritz Hahn, professeur d'allemand à la même université où il travaillait et F. Hahn était ami de Richard Kuhn, prix Nobel de chimie en 1938. Mais nous sommes encore au début de 1936. C'est donc, comme le souligne J.J. Benitez, grâce à l'enchaînement de toute une série de circonstances que cette découverte extraordinaire put être faite :

*« sur ces deux fibres, l'une de couleur rouge et l'autre jaune, il n'y a aucun colorant végétal, ni animal, ni minéral<sup>[23]</sup> ».*

Mais quand on retire de notre jolie planète tout ce qui correspond à ces trois ordres, il ne reste plus grand chose !

Autrement dit, ces pigments sont d'origine inconnue. Ils n'appartiennent pas à notre monde.

Malheureusement, Richard Kuhn ne publia pas le protocole de ses analyses. Nous n'avons que ses conclusions. Quand J.J. Benitez voulut entrer en contact avec le prix Nobel, il apprit seulement son décès. Jody Brant Smith essaya de contacter son fils par l'intermédiaire de l'attaché culturel de l'Ambassade d'Allemagne à Washington, mais en vain. Les protocoles ont-ils existé, sans être publiés ? Sont-ils oubliés ? Dans quel tiroir ? Ont-ils été détruits par la guerre<sup>[24]</sup> ? Nous n'en savons rien, mais, de toute façon, ces analyses ont été confirmées par d'autres méthodes.

En mai 1979, J.B. Smith et Philip Serna Callahan entreprennent de nouvelles recherches. Il faut vous préciser que le premier est professeur assistant de philosophie et religion au Pensacola Junior College, en Floride, et « *Master of Arts* » de l'Université de Miami ; le second, biophysicien de l'Université de Floride, expert en peinture et docteur en Philosophie de l'Université du Kansas. Tous les deux font partie de l'équipe de scientifiques de la Nasa qui étudient le linceul de Turin. Voici le récit de J.B. Smith :

*« Les autorités de la basilique avaient accepté que nous fassions un examen rapproché du tableau, en enlevant la vitre et que nous en prenions des photos à l'infrarouge, pourvu que nous évitions d'exposer l'image à une trop grande chaleur. Nous nous étions arrangés pour utiliser des lampes spéciales qui ne diffusent que peu de chaleur et nous avions un thermomètre que nous pouvions promener sur la surface de l'image continuellement.*

*La date avait été fixée pour ce rendez-vous tant attendu : 4 mai 1979. Callahan et moi étions arrivés à Mexico quatre jours plus tôt pour vérifier que les caméras, les lampes et les autres équipements nécessaires pour notre examen de la Guadalupe étaient bien rassemblés et en parfait état de marche.*

*Qu'allions-nous trouver quand nous pourrions voir l'Image de près ? Qu'allait révéler l'infrarouge ? Les nouvelles techniques scientifiques allaient-elles résoudre les mystères entourant ce tableau ?*

*Philip Callahan et moi-même avons peu dormi la nuit précédente. Au début de la soirée du Vendredi 4 mai, lorsque la basilique eut été fermée aux fidèles, nous*

*arrivâmes, comme convenu, devant le bâtiment administratif qui se trouve derrière la nouvelle basilique, mais pour être déçus ! Manquaient en effet les responsables du système de sécurité de l'image. Il fallut reporter les expériences de quelques jours ».*

Ainsi poursuit J.B. Smith :

*« Soudain, de l'obscurité d'un garage souterrain émergea notre traductrice, accompagnée de plusieurs hommes en costumes ecclésiastiques. J'avais rencontré la plupart d'entre eux... Callahan, catholique, demanda à recevoir la communion, ce qui lui fut accordé. Puis, nous observâmes l'ouverture d'une énorme porte en acier inoxydable et comment douze hommes firent glisser le tableau de taille humaine jusqu'au caveau... Cela prit deux heures à l'équipe de douze hommes pour déposer le cadre extérieur lourdement chargé de pierreries, puis la vitre à l'épreuve des balles et finalement le cadre intérieur. Tandis que quelques hommes plaçaient soigneusement l'image avec son dos d'argent dans la position que nous avions demandée, d'autres nettoyaient la vitre, d'autres encore s'affairaient pour trouver des prises de courant pour nos*

*lampes... Nous examinâmes d'abord l'image avec nos simples yeux et une petite loupe à main, à moins d'un demi-pouce de la surface. Nous vîmes immédiatement que l'or des rayons entourant la silhouette était très écaillé et balafré. Les prêtres avaient probablement remarqué notre déception car ils nous rappelèrent que les rayons métalliques dorés avaient été ajoutés à l'image et ne correspondaient pas à la matière de l'image originale ».*

Les recherches continuèrent donc systématiquement. Cette nuit-là, ils prirent 75 photos dont 40 à la lumière infrarouge. Mais en avril 1981, les mêmes Smith et Callahan furent autorisés à reprendre leurs investigations et ils réalisèrent alors plus de cent nouvelles photographies, quelques-unes avec des lumières proches de l'ultraviolet ou de l'infrarouge, certaines portant sur des détails repérés comme particulièrement intéressants, grâce aux premiers clichés réalisés en mai.

Une fibre fut prélevée sur le bord de la tilma pour analyser sa composition en laboratoire par spectroscopie, etc<sup>[25]</sup>. Le bleu du manteau reste pour Callahan un véritable mystère. Il tente bien quelques hypothèses très techniques

pour l'expliquer mais reconnaît que finalement aucune n'est satisfaisante :

*« Le manteau est d'un bleu turquoise profond, plus proche du bleu que du vert. Il ne semble pas correspondre à ce que les artistes appellent un vert turquoise (oxyde de cobalt mélangé à du chrome et de l'aluminium). Il ne ressemble pas non plus au bleu de Brême ou vert-citron (mélange de cuivre et d'hydroxyde de carbonate)... La couleur ressemble bien à la nuance que l'on trouve sur les fresques Mayas primitives ou sur les 'livres' en peaux de bêtes des Mixtèques. Ces couleurs semblent avoir été faites d'oxyde de cuivre... mais on est ici devant un phénomène inexplicable, car tous ces bleus sont semi-permanents et connus pour faner considérablement avec le temps, surtout dans les pays chauds. Au contraire, le bleu du manteau de la Vierge est « d'une intensité égale, non fanée, d'un pigment bleu à demi transparent, inconnu... aussi brillant que s'il avait été posé la semaine dernière ».*

Callahan trouve le rose de la robe encore plus mystérieux que le bleu du manteau :

*« La robe reflète intensément les radiations visibles, mais*

*reste cependant transparente aux rayons infrarouges... de tous les pigments étudiés, le rose est de loin le plus transparent... il est peu vraisemblable que ce soit du cinabre ou de l'hératite qui sont tous deux des pigments rouges de l'Inde. Ce n'est pas non plus un minéral orange (trop jaune), car tous ces minéraux sont opaques et non transparents aux infrarouges. Le plomb rouge peut être exclu pour la même raison. L'oxyde rouge est un pigment absolument permanent... ce serait un candidat vraisemblable s'il n'était pas lui aussi complètement opaque aux rayons infrarouges. Cela ne laisse que les rouges dandine modernes. Pourtant, on ne trouve nulle part dans ce tableau de couleurs d'aniline modernes... c'est finalement inexplicable<sup>[26]</sup> ».*

Pour éviter toute explication miraculeuse de l'éclat exceptionnel du bleu du manteau et du rose de la robe, certains avaient imaginé que les gens d'Église auraient pu charger périodiquement des peintres de faire secrètement quelques retouches. Mais pour J.B. Smith cette hypothèse ne tient pas. Il n'y a absolument aucun signe de retouches, aucun coup de pinceau, aucun craquelé, aucun pigment écaillé. Bref, la brillance intacte des couleurs turquoise et



rose reste inexplicable<sup>[27]</sup>.

Cette fraîcheur des couleurs est d'autant plus « *inexplicable* » que l'image ne bénéficia jamais des mesures de protection que l'on observe aujourd'hui dans tous les musées pour toutes les peintures anciennes. Je l'avais déjà évoqué à propos de la conservation du tissu, mais ici il s'agit plus précisément de la conservation des couleurs. Alors que dans les musées ces œuvres sont présentées dans la pénombre, l'image de la Guadalupe fut soumise pendant des siècles au rayonnement tout proche des cierges par milliers.

Callahan a voulu se rendre compte plus exactement du caractère prodigieux de la conservation des couleurs. Il a mesuré pour cela l'intensité de lumière ultraviolette émise par un seul cierge du type le plus courant en usage dans les églises et il a trouvé un rayonnement de plus de 600 microwatts !

*« Si l'on multiplie », dit-il, « ce résultat par les centaines de cierges votifs disposés sur l'autel d'une petite chapelle, tout près de l'image, sans la protection d'une vitre qui filtrerait cette radiation ultraviolette, on ne peut pas*

*comprendre comment l'image a pu même résister. L'excès de rayons ultraviolets décolore rapidement la plupart des pigments, qu'ils soient organiques ou inorganiques, particulièrement les bleus. Pourtant, le portrait originel garde toute sa fraîcheur et son éclat, comme au jour de sa formation<sup>[28]</sup> ».*

Une des caractéristiques les plus étonnantes de ce tableau, c'est qu'il semble changer de taille et de coloration selon la distance à laquelle on le contemple. Callahan qui a étudié le phénomène de l'iridescence des plumes d'oiseau et des écailles de papillon explique que « *cet étrange effet est produit par la diffraction de la lumière sur la surface* » :

*« Au-delà de 6 ou 7 pieds... le ton de la peau devient ce qu'on pourrait au mieux décrire comme un vert olive, un 'olive indien, ou un ton gris-vert. Il semblerait que de quelque façon le gris et le pigment blanc étendu sur le visage et les mains se combine avec la surface rêche de la tilma sans apprêt pour collecter la lumière et diffracter de loin la nuance peau olive... Une telle technique semble impossible à réaliser par la main de l'homme ; pourtant, on rencontre cet effet souvent dans la nature. Dans la*

*coloration des plumes d'oiseau, des écailles de papillons et des élytres de scarabées aux couleurs brillantes. De telles couleurs physiquement diffractées ne sont pas le résultat de l'absorption et de la réflexion de pigments moléculaires mais plutôt de la 'surface sculptée' de la plume ou des écailles de papillons ».*

Ce détail de l'effet d'iridescence a donné naissance à bien des hypothèses. On a pensé à une sorte de lotion, à des teintures particulières. D'autres ont pensé que les fibres avaient, peut-être, été teintées séparément avant le tissage de la toile. Mais rien de tout cela ne semble très sérieux à ceux qui ont examiné la toile de près comme Callahan et J.B. Smith :

*« Quand Callahan et moi-même nous examinâmes le visage à travers une loupe, dans cette nuit du 7 mai 1979, nous comprîmes qu'aucune explication ne pouvait rendre compte de toutes ses mystérieuses propriétés ».*

Encore un dernier détail : on sait que les toiles tissées avec ce genre de fibres sont nécessairement assez grossières. C'est bien le cas de la tilma de Juan Diego, mais de façon tout à fait extraordinaire, les défauts de la toile

semblent avoir été utilisés subtilement pour concourir à la beauté de l'image. Le mystérieux artiste auteur de ce chef d'œuvre finalement

*« tire avantage du manque d'apprêt de la tilma pour lui donner profondeur et la rendre plus semblable à la vie. Ceci est particulièrement évident pour la bouche où une fibre grossière du tissu s'élève un peu au-dessus du niveau du reste de la toile et suit parfaitement le bord supérieur de la lèvre. La même imperfection maladroite se retrouve sous la partie éclairée de la joue gauche et sous l'œil droit ».*

Et Callahan conclut ainsi :

*« Je considère comme impossible qu'aucun peintre humain ait pu choisir une tilma avec des imperfections de tissage disposées pour accentuer les ombres et les rehauts et obtenir ainsi un tel réalisme. La possibilité de simple coïncidence est encore plus invraisemblable<sup>[29]</sup> ! ».*

Finalement, une spectrophotométrie du tableau fut réalisée par Donald J. Lynn, scientifique associé au Jet Propulsion Laboratory de Pasadena, en Californie. Je n'en connais malheureusement pas les résultats<sup>[30]</sup>. Mais je peux

signaler un autre phénomène absolument extraordinaire, lui aussi, et qui explique pourquoi les couleurs paraissent si lumineuses. Elles émettent effectivement de la lumière. « C'est un fait surprenant », explique le Père Mario Rojas,

*« et je l'ai personnellement vérifié. Lorsqu'on photographie l'Image de la Très Sainte Vierge de la Guadalupe, dans l'obscurité et sans flash, les photos obtenues sont surexposées<sup>[31]</sup>. Rigoberto Montiel photographia l'image pendant que les ophtalmologues examinaient les pupilles de la Vierge, dans l'ancienne basilique, alors que l'on avait éteint toutes les lumières électriques et qu'il ne pouvait compter que sur la lumière tombant des vitraux et sur son objectif complètement ouvert. Sur la photo, révélée quelques jours plus tard, on constata que les couleurs étaient plus claires, surexposées. Il est certain que l'image irradie de la lumière qui émane d'elle continuellement. Cette lumière provient surtout de la partie centrale de la Sainte Vierge<sup>[32]</sup> ».*

A-t-on modifié le miracle de Dieu ? Dans leur travail, aussi bien J.B. Smith que P.S. Callahan ont toujours souligné la distinction qui leur paraissait s'imposer à la lumière de

leurs recherches entre l'image de la Vierge elle-même et les détails qui l'entourent : les rayons dorés qui entourent l'image, les étoiles du manteau, les broderies de la robe, les bordures dorées de la robe et du manteau, le croissant de lune sous les pieds de la Mère de Dieu et l'ange qui soutient le tout. Leur conclusion est que ces éléments du tableau sont autant d'ajouts, œuvre humaine due à quelque peintre parfaitement terrestre. « *Le chérubin* », dit Callahan,

*« est au mieux un dessin médiocre. Les bras sont maladroits, hors de proportions, et manifestement ajoutés pour supporter la Vierge Marie. Le visage est réaliste mais n'a rien de la beauté ou de la technique géniale que l'on voit sur le visage gracieux de la Vierge... Les cheveux sont probablement du noir d'oxyde de fer. Ils débordent sur la lune, comme on peut le voir par la ligne dessinée qui les entourent... Le bleu des ailes est sévèrement écaillé... L'ange a dû être ajouté après la lune puisque ses cheveux débordent sur elle. Cette partie du tableau est dans un très mauvais état ».*

En outre, toujours d'après Callahan, à certains endroits correspondant à ces ajouts, on distingue un apprêt,

maladroit, mais réel et des coups de pinceaux, alors que ceux-ci sont complètement absents des parties originales. La ceinture avec son nœud serait aussi un ajout ou, à tout le moins, il aurait été modifié, car les descriptions les plus anciennes le décrivent comme violet et non comme noir. On ne pourrait donc pas déduire de cette ceinture et de la forme particulière de son nœud que la Vierge s'était présentée comme enceinte. Mais, par ailleurs, l'ampleur des plis de la robe suffit, d'après les médecins, pour suggérer que la Vierge, sur cette image, est enceinte<sup>[33]</sup>. Toute la partie inférieure aurait été retouchée.

Il y a là incontestablement un problème. On ne peut, à la fois, s'appuyer sur les observations de Callahan et Smith lorsqu'elles confirment le caractère extraordinaire de l'image et les récuser lorsqu'elles signalent les différences constatées sur un certain nombre d'éléments secondaires. Les photos de détails, agrandis, laissent d'ailleurs nettement voir les détériorations subies par ces parties contestées.

De même le chevauchement de certains traits cachant une couche inférieure. Il reste simplement à essayer de comprendre. C'est ce que certains ont tenté de faire en

voyant dans ces modifications le désir de rapprocher un peu l'image miraculeuse de ce que les Espagnols étaient habitués à considérer comme beau dans leur pays d'origine, afin de les aider à accepter cette nouvelle dévotion. Callahan signale une Vierge espagnole « *de la Merced* », de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, peinte par Bonanat Zaortiza, qui se trouve aujourd'hui au Musée d'Art de Catalogne et présente les mêmes ornements que celle de la Guadalupe du Mexique : la broche à l'encolure de la tunique avec une croix, le manteau orné d'or, la bordure de la tunique, les manches fourrées d'hermine, etc<sup>[34]</sup>.

D'autres insistent davantage sur une intention purement religieuse et non plus esthétique. Les rayons dorés entourant la Vierge, la lune sous ses pieds avec l'ange soutenant le tout, seraient plutôt une allusion à la description de la « *femme* » évoquée dans l'Apocalypse de saint Jean :

« *Un grand signe apparut dans le ciel : une femme, vêtue du soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et criait dans le travail et les douleurs de l'enfantement* » (Apoc., chp.12, versets 1-2).



La suite du texte montre qu'elle enfante un fils destiné à gouverner toutes les nations. Par tout un jeu d'allusions à différents passages de l'Écriture, cette femme représente certainement le peuple de Dieu qui doit donner au monde le Messie, mais toute la tradition des Pères de l'Église, relayés par la liturgie et l'iconographie, y a vu une préfiguration de Marie, la Mère de Dieu.

Cependant, s'il y a bien une certaine analogie entre l'image de la Guadalupe et cette rapide évocation de l'Apocalypse, elle est loin d'être parfaite. Si l'on regarde de près, elle se réduit à la lune sous les pieds et à la précision que la femme est enceinte. Aucune mention n'est faite de l'ange, ni des rayons dorés qui entourent la Vierge de Guadalupe ; les étoiles de l'image miraculeuse ne sont pas en couronne, mais réparties sur le manteau bleu turquoise. S'il y avait eu volonté de ramener l'image mexicaine à la femme de l'Apocalypse, le peintre, auteur de ces « *ajouts* », aurait dû le faire de façon plus convaincante.

Certaines des modifications apportées à l'image originale auraient eu pour but, d'après d'autres critiques d'art, de rendre la Vierge un peu plus semblable aux femmes du pays, pour qu'elles puissent plus facilement se reconnaître

en elle ; ainsi les mains auraient-elles peut-être été corrigées, en les rendant plus courtes, plus épaisses et plus brunes. C'est du moins ce que pensait Callahan.

Mais J.B. Smith a eu une idée qui me paraît intéressante. Il a fait le rapprochement entre la couleur du visage et des mains de la Guadalupe et les couleurs des Vierges des icônes des Églises orthodoxes. C'est qu'en effet la mère du Christ était juive de Palestine et que sa peau était certainement brunâtre. Il cite même un passage du Talmud de Babylone où l'on vante la beauté d'Esther en disant d'elle : « *Sa peau était verdâtre, comme la peau du myrte*<sup>[35]</sup> ».

« *Verdâtre* », comme le vert-olive ou olive-indien ou gris-vert dont parle Callahan pour décrire le visage de la Guadalupe. Alors, faut-il vraiment chercher une intervention humaine pour expliquer cette couleur et supposer ensuite quelque intention particulière à l'origine de cette éventuelle modification ?

Dans cette même perspective, la lune aurait été ajoutée en raison de son importance pour les Aztèques. Mais voyez comme ces interprétations ne sont pas faciles ni toujours très sûres. Voilà que l'on attribue la présence de ce croissant de lune, tour à tour, selon certains, à une

influence hispano-mauresque, selon d'autres à une assimilation à la vision de la « *femme* » de l'Apocalypse et enfin aux cultes lunaires aztèques ! La plupart des ouvrages publiés sur la Guadalupe parlent non seulement de corrections, de modifications, mais franchement d'« *ajouts* », présentés comme étant aujourd'hui une certitude<sup>[36]</sup>. Philip S. Callahan croît même avoir repéré les circonstances qui ont pu conduire à ces embellissements.

On sait en effet qu'en 1629 une terrible inondation ravagea Mexico. L'image miraculeuse fut alors transportée en canoë, de l'ermitage de Tepeyac à la cathédrale et l'évêque de ce temps-là, Don Francisco de Manso Zuniga fit la promesse de ne pas la rapporter à l'ermitage aussi longtemps qu'il ne pourrait le faire « *à pied sec* ». C'est ainsi qu'il fallut attendre 1634 pour effectuer le transfert de retour. Mais, pour ce double transport, on plia probablement l'image grande nature en trois, d'où les traces correspondant à un pliage transversal que l'on peut voir au tiers supérieur et inférieur de l'image. Du fait de l'inondation et peut-être aussi de ce double transfert, l'image avait dû se trouver endommagée. C'est alors probablement qu'un indigène ajouta la ceinture et la lune et

quelque autre main les ornements gothiques et l'or du fond. Telle est du moins la conclusion de P.S. Callahan.

*« Les ajouts faits à l'Image de la Vierge, encore qu'ils ne puissent en aucune façon se comparer à l'original pour son élégance technique, apportent néanmoins un élément humain, à la fois enchanteur et édifiant. Pris individuellement, aucun de ces ajouts ne donne plus de valeur au portrait, que ce soit la lune, le 'pli de la tilma aztèque', la frange noire, la frange dorée ou l'ange. Mais, pris ensemble, leur effet est fascinant. Comme par magie, les ornements font ressortir la beauté de ce portrait original et élégant de la Vierge Marie. C'est comme si Dieu et l'homme avaient travaillé ensemble pour créer un chef d'œuvre<sup>[37]</sup> ».*

P.S. Callahan pense même avoir identifié le peintre qui aurait pu réaliser ces embellissements. Il s'agirait du Père Miguel Sanchez qui semble même le dire très simplement dans son ouvrage, paru en 1648, et intitulé « *Image de la Vierge Marie, Mère de Dieu, de Guadalupe, miraculeusement apparue en la cité de Mexico, célébrée dans son histoire, avec la prophétie du chapitre douze de l'Apocalypse* ».

En effet, ne déclare-t-il pas lui-même : « *je me constituai Peintre dévot de cette sainte Image* » ? Fasciné par la vision de la « *femme* » de l'Apocalypse, assimilée à la Sainte Vierge, comme l'annonce d'entrée de jeu le titre de son livre, ne serait-ce pas lui qui se serait livré, en toute dévotion, à cette opération de rapprochement entre la Guadalupe et la vision de saint Jean ? « *Ce n'est pas si évident* » répond Faustino Cervantes, le traducteur de J.B. Smith, dans un appendice ajouté à la traduction espagnole de la version originale anglaise. Il faut lire le texte en entier et tenir compte de son style très particulier, ampoulé, poétique, exalté :

*« Je me constituai Peintre dévot de cette sainte Image en la décrivant (escriviendola). J'ai déployé tout le dévouement possible en la copiant ; l'amour de la Patrie en la dessinant ; l'admiration chrétienne en la peignant ; je prouverai aussi mon zèle en la retouchant ».*

Cette fois, ce dernier terme semble dépasser la métaphore et suggérer franchement une modification effectuée sur l'image elle-même. Mais, là encore, la suite du texte semble exclure cette interprétation. La seconde partie

de son ouvrage s'intitule « *Pinceau très soigneux de la Sainte Image, qui avec des louanges amoureuses retouche sa peinture* ». Il décrit alors ainsi les pensées qui l'envahissaient en contemplant la Guadalupe :

*« Je me représentais l'Image que l'évangéliste saint Jean, en sa vision du chapitre douze de son Apocalypse vit peinte dans le ciel et je désirais avec ma plume... confronter ces deux Images<sup>[38]</sup> ».*

Il ne s'agissait donc que d'œuvre littéraire et son pinceau était une plume. D'ailleurs nous avons les ouvrages d'autres auteurs de la même époque, qui ont écrit eux aussi sur la Guadalupe et qui connaissaient fort bien et appréciaient le Père Miguel Sanchez, notamment Becerra Tanco, Lasso de la Vega et le Père Florencia. Or, aucun d'eux ne fait la moindre allusion à un tel travail d'ornementation de l'image miraculeuse.

Peu après l'ouvrage du Père Sanchez, parut en 1660 une autre étude sur la Guadalupe, réalisée par le Père Mateo de la Cruz avec le titre suivant : « *Récit de l'apparition miraculeuse de la sainte Image de la Vierge de Guadalupe* ». Le chapitre VI est une description de l'image miraculeuse, telle que nous la

connaissions, ce qui serait malhonnête si elle avait entre-temps été modifiée par le Père Sanchez.

Nous avons d'ailleurs d'autres témoignages qui laissent à penser que cette question des « *ajouts* » est peut-être plus complexe qu'il n'y paraît au seul vu des constatations scientifiques. Nous découvrirons plus loin, parmi les sources, les « *Informations de 1666* », témoignages recueillis très peu après l'ouvrage du Père Miguel Sanchez.

Or, les témoins affirment qu'ils ont toujours connu l'image telle quelle était alors. Voici, par exemple, le témoignage de Gabriel Xuarez, un Indien de 110 ans : « *de la même manière que je la vis, il y a maintenant de cela 89 ans, je la vis il y a deux ans, sans qu'elle eût perdu de ses couleurs ni de sa beauté* ».

Or, de même les sept autres témoins indigènes affirmèrent quelle se conservait « *avec les mêmes couleurs sur son visage, ses mains, vêtements, tunique et manteau, nuages blancs, étoiles et rayons* ». Il est vrai qu'ils ne mentionnaient ni la lune ni l'ange, bien que la sixième question de l'enquête portât précisément sur la conservation du « *séraphin* ». Mais, à ce sujet, le témoignage de dix des témoins espagnols, notables et lettrés, devrait suffire à nous rassurer sur « *la conservation*

*magnifique du séraphin ».*

Trois d'entre eux poussèrent même le témoignage plus loin :

*« Ce témoin n'a jamais su, ouï, ni entendu dire par quiconque que, depuis son apparition la dite Sainte Image ait été rénovée par quelque artifice de peintre pour les couleurs de son très saint Visage, de son Corps ni de tout ce qui orne son très saint portrait ».*

Quant aux médecins qui examinèrent de près l'image miraculeuse lors de ces « *Informations de 1666* », ils déclarèrent que son état de conservation était inexplicable dans un environnement aussi corrosif qui n'avait même pas réussi à

*« éteindre l'éclat des étoiles qui l'ornent, ni à aveugler la lune... l'obstination de la nature parvenant seulement à atteindre la couche superficielle que certain cher dévot voulut poser pour orner par son art les rayons du soleil en y ajoutant de l'or, et sur la lune de l'argent, donnant ainsi prise au temps qui noircit l'argent de la lune et estompa l'or des rayons, l'abîmant jusqu'à le faire tomber en tant qu'ajout. Mais l'original des étoiles, l'or authentique de*



*ses vêtements, la couleur de son visage et la vivacité des couleurs de ses vêtements, le temps les a respectés<sup>[39]</sup> ».*

Si l'on essaie de remonter vers des témoignages antérieurs à l'étude du Père Miguel Sanchez, on peut citer une gravure sur bois, reproduite dans l'ouvrage de Becerra Tanco « *Le bonheur de Mexico* » et exécutée en Espagne entre 1590 et 1620. Or, cette gravure comporte tous les détails que nous connaissons. Une autre copie, assez malhabile, peinte en 1612, est également identique à l'image que nous connaissons. Il en est de même pour une troisième copie, réalisée avec des plumes vers 1590, et conservée au Musée de Morelia.

Mais on peut remonter encore plus haut et donc plus près de la date d'apparition de l'image. Une réplique de la Vierge de Guadalupe fut envoyée au roi Philippe II qui l'offrit à l'amiral Andrea Doria. C'est elle qui se trouvait sur son navire lors de la célèbre bataille de Lépante, en 1571, ce qui suppose que la peinture fut exécutée un peu avant. Le tableau existe toujours et peut être admiré au-dessus de l'autel de l'église Santo Stefano, à Aveto.

Or il comporte tous les détails qui figurent sur la tilma de

Juan Diego, y compris le nombre exact d'étoiles. Seule différence : y figure aussi la partie supérieure de l'original, coupée en 1770 pour l'adapter à son nouveau cadre. Nous avons en outre le témoignage des médailles retrouvées récemment et, notamment de celle provenant des fouilles de l'île Partis, en Floride, certainement antérieure à 1587. Or, elle comporte tous les détails contestés, les fleurs, les étoiles, la lune et l'ange.

Enfin, dans un texte qui accompagne le récit du « *Nican Mopo-hua* », nous avons une description détaillée de l'image miraculeuse et que celle-ci comporte déjà tous ces « *ajouts* ». Il faudrait donc qu'ils aient été commis avant 1550-1560. Ce qui rend l'hypothèse des « *ajouts* » difficile à admettre, c'est l'absence d'apprêt. Nous le savons d'autant mieux que l'opération fut quand même tentée, mais se solda précisément par un échec. C'est le Père Francisco de Florencia qui nous le raconte dans son ouvrage, publié en 1741 et intitulé « *L'étoile du Nord de Mexico* » :

*« dans les premiers temps après l'apparition de l'image bénie, il sembla bon à la piété de ceux qui avaient la charge de son culte et de sa renommée de l'orner de*

*chérubins qui lui feraient compagnie autour des rayons solaires. Ainsi fut fait ; mais, en peu de temps, tout ce qui avait été ajouté à l'œuvre du pinceau miraculeux se dégrada, si bien que pour éviter le désagrément qu'on avait à le voir, on se vit obligé de les effacer... ; c'est ce qui explique que certaines parties autour de la Sainte Image semblent avoir perdu leurs couleurs<sup>[40]</sup> ».*

La dégradation rapide de ces ajouts confirme que les détails que nous pouvons voir aujourd'hui font bien partie de l'original. D'ailleurs d'autres essais, exécutés plus tard, lorsque la piété populaire s'était habituée à la forme actuelle de l'image, auraient certainement entraîné des protestations ou auraient au moins laissé quelque écho dans des textes de l'époque.

Nous aurons l'occasion plus loin de développer divers aspects de cette image miraculeuse qui, tous, tendent à montrer que très probablement rien n'a été vraiment ajouté à l'image primitive. Ainsi, nous le verrons, les étoiles du manteau de la Vierge ne sont pas disposées au hasard. Elles correspondent à une disposition très précise qui a un sens.

Les broderies de la tunique ont également un sens, ainsi que d'autres détails dont la lecture échappait certainement aux espagnols, mais non aux Indiens de ce temps-là.

Quant aux maladresses de la représentation de l'ange sous les pieds de la Vierge, elles ne sont probablement qu'une mauvaise interprétation de la part de Callahan s'attendant trop à retrouver ici l'équivalent de ce que donne sur ce thème la peinture religieuse occidentale. Or, une autre explication semble possible. L'ange serait une évocation de Juan Diego lui-même, dans son rôle de « *messenger* », le mot « *ange* », (en grec "angelos") ne voulant rien dire d'autre que « *messenger* ». Les ailes habituelles des « *anges* » ne sont qu'un symbole de leur fonction. Or, elles sont ici particulièrement maladroites si on les interprète seulement pour cette valeur symbolique. Mais il ne faut pas oublier le sens du nom premier de Juan Diego : « *Celui qui parle comme un aigle* ». Il s'agit alors d'évoquer des ailes d'aigle.

En outre la disposition des cheveux de cet « *ange* » correspondrait assez bien à la coiffure que devait porter Juan Diego. Ce qui semble confirmer cette interprétation, c'est que l'ange porte à l'encolure une sorte de gros bouton

sur lequel on peut distinguer les lettres *JU*, qui étaient au XVI<sup>e</sup> siècle une abréviation courante pour « Juan », suivies de *Do*, abréviation de Diego, la consonne *g* étant elle-même suggérée par la présence d'un petit pot dont le nom était utilisé pour transcrire dans le système des glyphes nahuatl les sons *go*, *co*, *gon*<sup>[41]</sup>.

De même, on a soupçonné que certains plis de la tunique rose pouvaient ne pas avoir appartenu à l'image primitive. Or, le grand pli noir incurvé, qui part du bas de l'image pour se terminer en son milieu, désigne ainsi très exactement le point central de toute la construction de l'image. Il souligne ainsi la flexion du genou gauche de la Vierge, qui montre qu'elle s'appuie entièrement sur sa jambe droite, position normale, disent les gynécologues, pour une femme enceinte qui porte tout le poids d'un enfant proche de sa naissance et non âgé seulement de trois mois, comme certains l'avaient d'abord pensé un peu rapidement.

### ***Le nombre d'or***

Un autre argument contre l'hypothèse des ajouts concerne les proportions harmonieuses de l'ensemble, aujourd'hui malheureusement mutilé par l'absence de sa

partie haute.

On sait que les grands artistes construisent leurs œuvres selon des lignes géométriques qui échappent à notre regard mais qui sont sous-jacentes à la composition, lui assurant son équilibre, mettant en valeur tel ou tel détail particulièrement signifiant, etc. Or, les études d'historiens de l'art montrent bien que la partie inférieure, telle quelle est, est indispensable à l'harmonie de l'ensemble. Sans elle, le nombre d'or ne serait pas respecté.

Rappelons rapidement en quoi consiste ce « *nombre d'or* » sous-jacent à la plupart des œuvres d'art, non seulement en peinture ou sculpture, mais aussi en architecture. La proportion d'or, appelée aussi à la Renaissance « *proportion divine* », s'obtient à partir d'un carré auquel on ajoute un rectangle, construit en prenant le milieu de deux des côtés opposés du carré comme centres de deux arcs de cercle qui se croisent hors du carré. La relation mathématique entre de telles dimensions correspond au nombre *phi* qui a la valeur 1,6181 avec une série infinie de décimales comme c'est le cas pour le nombre *pi*.

Ce nombre a été utilisé régulièrement par les civilisations du croissant fertile, Sumer, Assur et Babylone, aussi bien

que par l'Égypte antique. Il a été étudié par Euclide et Pythagore. Ictinos l'a utilisé pour le temple du Parthénon, à Athènes. Le Moyen-Âge et la Renaissance ont essayé d'en pénétrer le mystère. Les travaux théoriques à son sujet sont innombrables depuis Paolo Ucello, De la Francesca, jusqu'à Michel Ange, Raphaël et Léonard de Vinci. Les peintres romantiques, impressionnistes aussi bien que les modernes le connaissent.

On le retrouve encore dans l'organisation de la matière, la disposition des atomes dans les divers composés chimiques, dans la forme des cristaux de différents minéraux. Ce nombre est au cœur de toute harmonie. Il est sous-jacent à bien des compositions musicales ou poétiques. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il soit respecté dans une œuvre aussi parfaite que l'Image de la Guadalupe.

Appliqué à la tilma de Juan Diego, il permet de retrouver avec certitude la hauteur de la partie qui a été coupée pour faire entrer la toile dans le nouveau cadre qu'on lui avait construit. Mais il est évident aussi, grâce à cette méthode, que la partie basse, avec la lune et l'ange, ne peut avoir été ajoutée. Elle faisait certainement partie de l'ensemble, dès l'origine.

En outre, comme le fait remarquer très justement le Dr. Illescas, la lumière infrarouge est généralement employée pour détecter, sous une peinture actuelle, un éventuel essai primitif, corrigé par la nouvelle couche picturale. Elle permet donc de détecter une modification, non un ajout<sup>[42]</sup>.

Enfin, là où Callahan voyait à deux reprises, au premier et au dernier tiers de l'image, un double pli horizontal, difficile à expliquer, il s'agit tout simplement, de toute évidence, de l'empreinte du châssis sur lequel était probablement tendue la toile et qui devait comporter deux barres transversales. Le travail de Callahan s'est trop concentré sur la composition des couleurs et a été peut-être un peu rapide sur d'autres points. Les recherches ne peuvent progresser que par un travail d'équipe comportant, pour chaque problème à élucider, des scientifiques compétents en des domaines fort différents.

### ***Vers une solution...***

Alors ? Il semble bien qu'une explication soit possible, tenant compte à la fois de tous ces éléments divers. Faustino Cervantes fait remarquer, nous l'avons vu, que de véritables ajouts n'auraient probablement pas été possibles



sans que l'on en ait trace dans les descriptions faites aux différentes époques. Mais cela n'exclut pas que quelques retouches de détail, plus précisément des repeints, aient pu être effectués là où les intempéries et surtout la dévotion des fidèles avaient commencé à faire des dégâts, notamment dans la partie basse de l'image, plus facilement accessible.

Le Père Florencia signalait déjà, au XVII<sup>e</sup> siècle nous l'avons vu, qu'en enlevant des ajouts malencontreux qui commençaient à se dégrader on avait enlevé aussi un peu des couleurs autour de l'image. Peut-être, alors, l'accusation du Père Francisco Bustamante, dans son célèbre sermon de 1556, n'était-elle pas totalement sans fondement. Faustino Cervantes cite alors un peintre célèbre, du nom de Marcos Cipac, dont l'activité s'exerça entre 1550 et 1570. Il se peut qu'il ait été appelé par l'évêque Montufar à réparer les parties abîmées de l'Image. Bustamante, emporté par sa passion, n'aurait fait qu'exagérer l'importance de ce travail de restauration.

Il ne s'agit là, évidemment, que d'une hypothèse ; mais elle a l'avantage d'expliquer à la fois les constatations faites par Callahan et les données de la tradition. D'autres

retouches ont pu peut-être de même avoir été accomplies, et notamment pendant la période de persécution subie par l'Église du Mexique. C'est, en tout cas, la conviction très nette de Rodrigo Franyutti, qu'on ne peut pourtant pas soupçonner d'être hostile à la réalité du prodige, bien au contraire, puisqu'il est membre du Centro de Estudios Guadalupanos<sup>[43]</sup>. Voyons en quelques mots les circonstances.

La constitution de 1917 était déjà sévère pour l'Église. Les ordres religieux étaient interdits, les prêtres étaient privés de leurs droits politiques, les États avaient le pouvoir de limiter le nombre de prêtres autorisés sur leur territoire, etc. À partir de 1920, la situation s'aggrava encore. Interdiction aux prêtres d'utiliser leurs habits religieux en dehors des églises, interdiction des processions, des pèlerinages. Les autorités religieuses craignaient le pire. L'attentat de 1921 avait montré que même la Guadalupe n'était pas à l'abri du fanatisme. Elles firent donc faire, en grand secret, une copie fidèle de l'image miraculeuse que l'on mit en lieu et place de l'original, le 31 juillet 1926, tandis que celui-ci était gardé en lieu sûr<sup>[44]</sup>. Tout ceci fut fait devant témoins assermentés. En 1929, la situation politique

s'étant améliorée, l'original put reprendre sa place, le 28 juin, devant les mêmes témoins assermentés.

## **Des yeux « vivants »**

Une des choses les plus surprenantes, mais que, malheureusement, seuls quelques spécialistes peuvent ressentir comme telle, c'est l'impression très vive que ces yeux sont vivants. Il ne s'agit pas du tout d'une impression psychologique et subjective, comme c'est le cas avec certains portraits ou certaines photos où l'on a l'impression que le regard du personnage vous suit partout. Non ! Il s'agit d'une constatation rigoureusement scientifique que ne peuvent faire que les ophtalmologues, armés de leurs appareils, mais sur laquelle ils sont tous absolument d'accord.

Alors que la surface de la toile est plate et sans grande épaisseur, voilà qu'en examinant les yeux de l'image miraculeuse avec leur ophtalmoscope, ils ont l'impression de voir des yeux de personnes vivantes, creux et brillants. Voici, par exemple, comment le docteur Rafael Torija Lavoignet expliquait ce qu'il avait ainsi découvert le 23 juillet 1956, au Frère Bonnet-Eymard :

*« Quand on dirige la lumière de l'ophtalmoscope sur la*

*pupille et un œil humain, on voit briller un reflet lumineux sur le cercle externe de celle-ci... En dirigeant la lumière de l'ophtalmoscope sur la pupille de l'œil de l'Image de la Vierge, apparaît le même reflet lumineux. Et par suite de ce reflet, la pupille s'illumine de façon diffuse donnant l'impression de relief en creux... Ce reflet est impossible à obtenir sur une surface plane et, qui plus est, opaque...*

*J'ai par la suite examiné au moyen de l'ophtalmoscope les yeux sur diverses peintures à l'huile, à l'aquarelle, et sur des photographies. Sur aucune d'elles, toutes de personnages distincts, on n'apercevait le moindre reflet. Tandis que les yeux de la Sainte Vierge de Guadalupe donnent une impression de vie<sup>[45]</sup> ».*

Voici la description du même phénomène en d'autres termes, par Rafael Estartus Tobella :

*« quand on projette la lumière d'un ophtalmoscope sur la partie antérieure de l'œil, l'iris brille plus que le reste, et non la pupille, ce qui donne une sensation de profondeur ; avec, en plus, une impression comme si l'iris allait se contracter d'un moment à l'autre<sup>[46]</sup> ».*

Ce fait est tellement précis qu'un jour, un autre chercheur, le docteur Graue, pris par son travail d'observation, en oublia complètement qu'il examinait une toile et se surprit à dire à la Vierge de la Guadalupe : « *s'il vous plaît, regardez un peu vers le haut* " !

Mais voici beaucoup plus étonnant, fantastique, incroyable et pourtant vrai.

### ***Il y a un homme dans les yeux de la Vierge***

En 1929, Alfonso Marcue, photographe officiel de l'ancienne basilique baroque avait remarqué, en examinant à la loupe une des photos noir et blanc qu'il avait prises lui-même, qu'il y avait comme le reflet d'un homme barbu dans l'œil droit de la Vierge. Il en avait, bien sûr, informé les autorités religieuses, mais dans le climat de persécutions religieuses qui sévissait alors, celles-ci avaient préféré ne pas en faire état. Peut-être aussi craignaient-elles, ajoutent certains, qu'on ne découvrit les retouches qu'elles avaient cru bon de faire exécuter. Il s'agissait là, de toute évidence, d'une découverte fantastique, maintes fois confirmée par la suite.

Je suis ici, parce qu'elle me paraît la plus autorisée, la

chronologie établie par le Dr. ophtalmologue Jorge A. Escalante Padilla, au cours d'une conférence donnée à l'invitation du Centre d'Études de la Guadalupe, le 24 août 1987, et publiée ensuite dans la revue « *Historica* ». Mais, comme on le verra par la suite, il ne s'agit là que d'un résumé qui ne mentionne pas toutes les observations réalisées par chacun des chercheurs.

Le 29 mai 1951, à 20h45, nous dit le professeur Escalante Padilla, un dessinateur, J. Carlos Salinas Chavez, découvrait à son tour sur photo, avec une loupe à fort grossissement, qu'il y avait un homme barbu dans l'œil droit de l'image. Il ne tarda pas à le retrouver aussi dans l'œil gauche. Il croyait alors, tout naturellement, avoir découvert ainsi la présence de Juan Diego dans les yeux de la Vierge et tient toujours, mordicus, à cette interprétation. Une heure et demie plus tard, un peintre, Luis Toral Gonzalez corroborait cette découverte. La chancellerie de la cathédrale métropolitaine était aussitôt avertie de l'événement :

*« Le jour suivant, donc le 30 mai 1951, à 22h10, grâce aux facilités accordées par le photographe officiel de l'Ancienne Basilique de Guadalupe, Alfonso Marcue, était*

*confirmée sur l'ayate de la Vierge la présence claire de l'image du buste humain sur ses cornées, étant présents comme témoins et observateurs, J. Carlos Salinas, l'heureux découvreur ; l'ingénieur Esteban Iglesias, Luis Toral Gonzalez et Mgr. Don Gregorio Aguilar. Le 23 septembre 1951, toute l'information est transmise à l'Abbé de la Basilique de Guadalupe, Mgr. Don Feliciano Cortez y Mora. Le 8 janvier 1952, l'archevêque de Mexico, Don Luis Maria Martinez est informé et celui-ci, le 26 mars 1952, nomme la Commission Ecclésiastique chargée d'étudier la découverte et de remettre les rapports et solliciter les avis des experts les plus qualifiés professionnellement. Furent sollicités les experts suivants, par ordre chronologique :*

*Le 9 mai 1956, le Dr. Rafael Torija Lavoignet.*

*Le 26 mai 1956, le Dr. Javier Torroella Bueno.*

*Le 20 février 1957, le Dr. Ismael Ugalde Nieto.*

*Le 20 février 1957, le Dr. A.Jaime Palacios.*

*Le 21 février 1957, la Dra. Ernestina Zavaleta.*

*Le 21 février 1959, le Dr. Guillermo Silva Rivera.*

*Le 10 décembre 1975, le Dr. Eduardo Turatti Alvarez.*



*Le 19 août 1975, le Dr. Amado Jorge Kuri.*

*Le 25 décembre 1975, le Dr. José Roberto Ahued.*

*Le 9 janvier 1976, le Dr. Enrique Graue.*

*Tous les rapports écrits, remis par les médecins invités à examiner les yeux de la Très Sainte Vierge de Guadalupe, conclurent par la reconnaissance de la présence du reflet d'un buste d'homme, correspondant à la première image de Purkinje-Samson<sup>[47]</sup> ».*

### ***Un phénomène optique extraordinaire***

Il s'agit d'une loi d'optique connue sous le nom de « *loi de Purkinje-Samson* » parce qu'elle fut découverte à peu près en même temps par deux savants qui n'étaient d'ailleurs pas au courant des travaux l'un de l'autre.

Le premier nom est celui du docteur Purkinje, à Breslau (aujourd'hui Wroslaw), qui publia le résultat de ses recherches dans un ouvrage paru en 1832, tandis que les travaux du docteur Samson, à Paris, étaient publiés par le docteur Carron du Villard, en 1838, à Bruxelles, dans un ouvrage intitulé « *Guide pratique pour l'étude et le traitement des maladies des yeux* ». J'emprunte tous ces renseignements,

comme les précédents, au professeur ophtalmologue et chirurgien mexicain, le docteur Jorge A. Escalante Padilla<sup>[48]</sup>.

Selon cette loi d'optique, un objet bien éclairé peut se refléter dans l'œil trois fois.

*« La première image, la plus externe se localise sur la cornée. La seconde image se trouve sur la face antérieure du cristallin. La troisième image correspond à la face postérieure du cristallin... »*

Il faut encore préciser que la première image, sur la cornée, se trouve dans le sens normal, la tête en haut. C'est à celle-là que correspond le buste de l'homme barbu ; la seconde image est inversée, le haut vers le bas, et la troisième à nouveau dans le sens normal. Ces trois images sont de tailles différentes, aujourd'hui bien repérées.

Pour les observer, on dirige vers l'œil un faisceau de lumière très étroit et intense, à courte distance. On trouve alors, en suivant la pénétration de la lumière, de l'extérieur vers le fond de l'œil, une première image correspondant à la surface de la cornée, située très près du niveau de la pupille ou un peu derrière. Nous l'appellerons image N° 1.

La lumière atteint ensuite la face antérieure du cristallin formant une image qui se trouve derrière ce cristallin, donc la plus proche du fond de l'œil. C'est l'image N° 2.

La lumière pénétrant toujours plus loin atteint enfin la face postérieure du cristallin. Celle-ci étant concave renvoie une troisième image un peu devant elle, donc entre les deux premières. C'est l'image N° 3. Cette image est la plus petite des trois et se présente en position inversée, la tête en bas, les deux autres étant en sens normal, la tête vers le haut. Chacune de ces images se trouve déformée selon la courbure de la surface réfléchissante, plus celle-ci est accentuée, plus petite est l'image. Si l'on dispose dans l'espace ces images, en allant de l'extérieur vers le fond de l'œil, nous les trouvons donc selon l'ordre : 1, 3, 2.

Ajoutons encore que si l'objet reflété est, par exemple, la flamme d'une bougie, en déplaçant celle-ci de gauche à droite les reflets 1 et 3, correspondants à des surfaces convexes, suivront le même mouvement de gauche à droite, tandis que le reflet 2, correspondant à une surface concave, se déplacera en sens contraire, de droite à gauche. De même, si l'on déplace la bougie vers le haut les reflets 1 et 3 se déplaceront aussi vers le haut, tandis que le reflet 2 se

déplacera en sens contraire, vers le bas. L'image la plus brillante est toujours celle reflétée sur la cornée ; l'image invertie est déjà moins vive, enfin celle qui se trouve tout au fond est beaucoup plus pâle. Il est souvent plus facile de détecter ces différents reflets si l'on donne quelques petits mouvements au faisceau de lumière de l'ophtalmoscope. Tous les chercheurs, quelles qu'aient pu être leurs croyances antérieures, ne purent que constater, stupéfaits, le phénomène<sup>[49]</sup>.

Depuis, les investigations ont continué. Le même reflet d'homme barbu a été découvert dans l'œil gauche de l'image miraculeuse, avec la différence de position logique : les reflets se situant dans l'angle près du nez d'un œil se retrouvant nécessairement dans l'angle près de l'oreille de l'autre œil. Les variations de position sur la cornée correspondant aux différences de courbure entraînent à leur tour des différences de déformation des deux reflets. Tout cela était respecté.

Un rapport type. À titre d'exemple, voici le rapport signé le 20 septembre 1958 par le Dr. Torija Lavoignet :

*« En cinq occasions, la première au début du mois de*

*juillet 1956, la deuxième le 23 juillet de cette même année, la troisième et la quatrième les 16 et 20 février 1957 et la dernière le 26 mai 1958, j'examinai l'image originale de la Vierge de Guadalupe. Le 23 juillet 1956, j'utilisai un ophtalmoscope comme source de lumière et lentille de grossissement, ce qui me permit une meilleure perception des détails. Les 16 et 20 février 1957, je le fis sans la vitre qui protège la dite image. Après avoir réalisé ces cinq examens et en relation avec la découverte, effectuée par le dessinateur J. Carlos Salinas Chavez, de la figure et un buste d'homme dans les yeux de la Guadalupe, je certifie :*

- 1) Que le reflet du buste d'un homme peut être constaté à simple vue, avec assez de netteté, dans l'œil droit de l'image originale de la Guadalupe.*
- 2) Que le reflet de ce buste d'homme se trouve situé sur la cornée.*
- 3) Que la distorsion du même correspond à la courbure normale de la cornée.*
- 4) Que le reflet du buste d'homme en question se détache sur l'iris de l'œil.*

5) *Que l'épaule et le bras du buste d'homme reflété dépasse sur le cercle de la pupille, produisant un effet stéréoscopique.*

6) *Que, en plus du buste d'homme, on observe dans cet œil deux reflets lumineux qui, avec le reflet du buste d'homme, correspondent aux trois images de Purkinje-Samson.*

7) *Que ces reflets lumineux deviennent brillants lorsqu'ils renvoient la lumière qu'on dirige directement sur eux.*

8) *Un fait également frappant est qu'en dirigeant une source lumineuse sur l'œil, l'iris devient brillant, se remplissant de lumière et les reflets lumineux ressortent avec plus de clarté, phénomène perceptible à simple vue de l'observateur.*

9) *Que les reflets lumineux mentionnés prouvent qu'effectivement le buste d'homme est une image reflétée sur la cornée et non une illusion d'optique due à quelque accident de la contexture de l'ayate.*

10) *Que sur la cornée de l'œil gauche de l'image originale de la Guadalupe on perçoit assez nettement le reflet correspondant du buste d'homme, mais qu'on ne constate*

*pas les reflets lumineux correspondants aux deux autres images de Purkinje-Samson, et ce pour les raisons suivantes :*

*a) La position de l'œil gauche par rapport à la source lumineuse fait un angle avec la projection, ce qui fait qu'en cette position l'œil reste sans reflets lumineux. Le phénomène optique en devient plus normal ;*

*b) L'image du buste d'homme reflétée sur cet œil se trouve plus à l'extérieur sur la surface de la cornée (plus loin du nez), ce qui la déforme en accord avec sa courbure et conformément aux lois optiques de projection et de réflexion<sup>[50]</sup> ».*

Sur cet aspect particulier du reflet constaté, un autre ophtalmologue, le professeur Javier J. Torroella, précise :

*« Du point de vue optique et en accord avec la position de la tête sur l'Image de Notre-Dame de Guadalupe, la position des figures sur chaque œil est correcte (interne sur le droit et externe sur le gauche<sup>[51]</sup>). La figure de l'œil gauche ne se voit pas aussi clairement car, si elle se voit clairement dans l'œil droit, c'est qu'elle était située à 35 ou*

*40 cm de cet œil et, par le fait même, l'œil gauche s'en trouvait plus éloigné de quelques centimètres ce qui a suffi pour qu'elle se trouve hors du foyer et devienne floue<sup>[52]</sup> ».*

### ***Nouvelles surprises***

Au début de 1986, Mgr. Enrique Salazar, directeur du Centre d'Études de la Guadalupe, fit à Mexico une présentation des résultats obtenus par le Dr. Jorge Escalante Padilla<sup>[53]</sup>. Mais, m'a expliqué Mgr. Salazar lui-même, il s'agissait de travaux effectués déjà en 1976. Cependant, lors de sa conférence du 24 août 1987, le Dr. J. Escalante Padilla signalait une autre découverte, encore plus incroyable, mais dont malheureusement seuls les ophtalmologues peuvent mesurer le caractère extraordinaire. Le Dr. Aste Tönsmann, diplômé de l'Université Cornell (New-York), avait identifié dans les yeux de l'image miraculeuse la présence de trois autres reflets, moins connus et plus difficiles à détecter : l'un d'eux avait été découvert et décrit par le Dr. Tscherning, sur la face postérieure de la cornée, les deux autres, situés dans le noyau du cristallin, avaient été repérés par les Dr. Vogt et Hess. Ces reflets, à la différence de ceux que nous avons



vus précédemment, ne bougent pas si l'on déplace le faisceau lumineux de l'ophtalmoscope.

Il faut souligner que, bien évidemment, tous ces reflets ne peuvent se former que dans les yeux ouverts de personnes vivantes, présentant effectivement la profondeur d'un œil humain avec une cornée et un cristallin ; et avec un cristallin qui n'est pas qu'un simple dessin de cristallin, mais qui comporte une surface antérieure et une autre postérieure, donc un relief ainsi qu'une profondeur. Jamais on ne peut observer ces reflets sur des surfaces plates, qu'il s'agisse de peintures ou de simples photos.

Or, l'image de la Guadalupe est une simple toile, parfaitement plate. Mais le professeur Aste Tönsmann a retrouvé pourtant ces reflets sur les yeux de la toile de la Guadalupe<sup>[54]</sup> ! Le Dr. Jorge Antonio Escalante Padilla insiste sur ce fait :

*« tout ce qui s'est passé implique que la Vierge, au moment de la formation de ces reflets dans ses yeux, était vivante et son image, sur le manteau de Juan Diego, en porte encore la trace<sup>[55]</sup> ».*

### ***Les scientifiques vérifient l'existence de tels phénomènes***

Le Dr. José Aste Tönsmann naquit à Lima, au Pérou. Il accomplit ses études secondaires au collège San Luis des Frères Maristes, suivit ensuite la formation d'ingénieur civil à l'Université Nationale d'ingénierie du Pérou. Il poursuivit ses études aux États-Unis, à l'Université Cornell, puis vint s'installer à Mexico où il habite encore aujourd'hui et où j'ai eu le plaisir de le rencontrer.

Son travail professionnel consiste à transformer les photos de la Terre que les satellites nous envoient sous forme de signaux en images parfaitement lisibles pour le commun des mortels. Les satellites transforment leurs vues de la terre en chiffres et il s'agit de faire l'opération inverse, de retransformer les nombres en images. Il s'agit donc d'un travail de numérisation par ordinateur.

Aste Tönsmann apprit aussi, pour son plaisir, à numériser des photographies, c'est-à-dire à les transformer en séries de chiffres et à les retraduire ensuite en images, mais avec tous les avantages que permet ce procédé, en agrandissant certains détails, en éclaircissant ce qui est trop sombre, en obscurcissant ce qui est trop clair, ce qui permet souvent de faire ressortir des détails à première vue invisibles.

Devenu citoyen de Mexico, il lui était difficile de ne pas entendre parler de la Vierge de Guadalupe. C'est alors qu'ayant appris les premières découvertes extraordinaires faites dans les yeux de l'image miraculeuse, il eut l'idée d'essayer de pousser plus loin les recherches en utilisant ses propres méthodes. Il commença par mettre la théorie à l'épreuve en photographiant de près les yeux de sa fille Sonia, puis en convertissant l'image de ses yeux en chiffres. À la retraduction de ces chiffres en image, il découvrit qu'il y avait bien des reflets dans les yeux de sa fille et qu'on pouvait même y reconnaître, malgré leur distorsion, deux de ses amies<sup>[56]</sup>.

N'oublions pas que l'existence même de reflets dans les yeux n'a été vraiment démontrée que par von Helmholtz, vers les années 1880. Personne au XVI<sup>e</sup> siècle n'aurait donc même pu songer à peindre de tels reflets !!! On ne savait pas qu'ils existaient. Pendant longtemps même on ne savait pas qu'ils pouvaient atteindre une telle précision.

D'autres chercheurs, voulant eux-aussi sonder le mystère de la Guadalupe, se sont livrés également à cette contre-épreuve. Je donne ici l'essentiel des expériences de l'un d'eux, le photographe Jésus Ruiz Ribera, car je pense que

cela peut aider à mieux comprendre la complexité du phénomène. Voici donc son récit dans une lettre adressée à Carlos Salinas Chavez :

*« Par la présente, je vous informe que motivé par la découverte du reflet du buste d'un homme dans les yeux de l'image de la Très Sainte Vierge de Guadalupe, et sur la demande de Monsieur Manuel de la Mora Ojeda, j'ai réalisé en ma qualité de photographe, vingt essais pour réussir à capter sur une photo le reflet du buste d'une personne dans les yeux d'une autre.*

*Je crois qu'il convient de noter que :*

*1) Les 20 photos furent prises par moi personnellement, dans la période comprise entre le 7 septembre 1957 et le 7 décembre 1958.*

*2) Les dites photos furent réalisées en photographiant directement les yeux de Mademoiselle Maria Teresa Salinas qui servit de modèle.*

*3) Aucune retouche ne fut faite, ni sur les négatifs, ni sur les positifs.*

*Je ne vous rendrai compte que du 20<sup>e</sup> et dernier essai, car*

*c'est celui qui présente le plus de ressemblance en taille, localisation et netteté avec le reflet de buste d'homme que vous avez découvert.*

*Les personnes qui servirent de modèle furent disposées ainsi : Je fis en sorte que la tête de Mademoiselle Teresa Salinas eût le même degré d'inclinaison que la tête de la Vierge sur l'image de la Guadalupe et l'autre personne qui servait de modèle, Monsieur Acero de la Fuente, je le plaçai devant, mais à un niveau un peu inférieur et à une distance de 35 cm de nez à nez.*

*J'utilisai deux lampes de 500 Watts pour que le reflet dans les yeux de la jeune femme fût plus net. Je pris cette photo avec un diaphragme à 32 (fermé au maximum) et le temps d'exposition fut de 8 secondes. La pellicule était une Kodak Super Pancro Pres. Type B, et sa révélation fut réalisée selon la formule Kodak D.K.50. Le papier utilisé fut un Kodabromide F3 et sa révélation fut exécutée selon la formule D. 72. La caméra utilisée était de fabrication japonaise, avec un format de 8 X 10 pouces et un soufflet avec une extension de 60 cm. La lentille était allemande de marque Voigtlander Fils Ag Braunschweig Heliar, 36 cm de*

*distance focale et une luminosité de 1,45. C'est pour moi une grande satisfaction d'avoir pu réaliser, avec les moyens dont je disposais, sur les yeux de deux personnes vivantes la contre-épreuve de la découverte que vous avez faite<sup>[57]</sup> ».*

J. J. Benitez rapporte une autre expérience réalisée en 1962, avec une quarantaine de photos, par le Dr. C.J. Wahlig de Woodside (New-York). Je pense que le premier rapport détaillé suffira pour que le lecteur comprenne que de tels reflets ne se produisent pas si facilement, dans n'importe quelles conditions. Cependant, ces expériences confirment, sans aucun doute possible, que la cornée de l'œil peut fonctionner comme un miroir convexe reflétant ce qui se trouve devant elle avec assez de précision pour que l'on puisse éventuellement reconnaître ce qui se trouvait devant les yeux de la personne photographiée au moment de la photo<sup>[58]</sup>.

Francisco Anson rapporte à ce sujet une histoire assez amusante et instructive. Comme Aste Tönsmann devait donner une conférence sur ses découvertes devant le Centre d'Étude de la Guadalupe, certains de ceux qui

l'avaient déjà entendu sur ce thème en d'autres occasions et qui n'avaient pas été entièrement convaincus par ses démonstrations, voulurent l'inciter à plus de modestie dans ses propos en le soumettant à une petite épreuve à laquelle il se prêta bien volontiers.

Ils photographièrent les yeux d'une des filles de Tönsmann et quelques heures avant la conférence qu'il devait donner ils lui remirent la photo en lui demandant d'identifier ce qui s'était trouvé devant les yeux de sa fille au moment où l'on avait pris la photo. Tönsmann accepta.

L'heure de la conférence étant venue, Tönsmann évoqua avec humour le défi qu'on lui avait lancé, en indiquant qu'au moment de la photo il y avait dans la pièce, devant sa fille, sa mère, une de ses sœurs et un inconnu. Il ajouta que l'on avait placé sur la table du salon un bouquet composé de suc fleurs de trois espèces différentes. Tout était exact. Le scepticisme tomba<sup>[59]</sup>.

Beaucoup d'autres visages dans les yeux de la Vierge. De 1979 à 1982, J. Aste Tönsmann entreprit d'explorer ainsi, pendant ses moments libres, des photos des yeux de la Guadalupe. Puis une seconde « campagne » de recherche (comme on dit une campagne de fouilles) lui permit, de

1987 à 1997, de consolider et d'affiner les résultats acquis. Cela nous a donné deux ouvrages importants<sup>[60]</sup>. Je le laisse raconter comment il est arrivé à entreprendre ces recherches :

*« Ce fut en février 1979 que tomba providentiellement entre mes mains une revue où était brièvement mentionnée la découverte faite par Don Carlos Salinas, il y avait de cela déjà 25 ans, d'un buste dans les yeux de la Vierge de Guadalupe. Ce même jour, je me rappelle très bien que c'était un Samedi, je passai plusieurs heures à chercher avec mon ordinateur, sans obtenir aucun résultat, la photo dont je disposais étant nettement trop petite. Cependant, discutant avec quelques amis des possibilités d'étudier par ordinateur la Vierge de Guadalupe, je parvins en quelques jours à obtenir de Manuel de la Mora, coauteur du livre de Salinas où était racontée sa découverte, une photographie prise directement sur l'ayate original et à une échelle convenable pour ce genre d'étude. Je me rappelle que ce même jour je passai les heures du déjeuner à commencer à analyser l'image et qu'aux premiers agrandissements je découvris l'Indien qui se reflète en entier dans l'œil gauche. À partir de cette première découverte, les images*



*qui sont décrites dans ce livre ont été localisées grâce à un processus assez long et leur vérification m'a pris de très nombreuses heures. Comme le lecteur peut le comprendre, l'impression que m'ont faite nombre de ces découvertes a été telle qu'il m'a été impossible à chaque fois de trouver le sommeil pendant de longues heures. Je crois cependant que la satisfaction que m'a procurée cette recherche a été très grande et quelle m'a déjà payé avec intérêt l'effort que j'ai pu y consacrer ».*

Voici maintenant comment Aste Tönsmann explique lui-même sa technique :

*« Pour pouvoir traiter une image par ordinateur, la première chose que nous devons faire, c'est de convertir cette image en chiffres ou nombres. Expliquons de façon simple comment s'opère cette mutation. Imaginons que nous voulions convertir en chiffres la photo en noir et blanc d'un visage. Nous devons commencer par diviser la photo en zones, en lui superposant un quadrillage ou réseau de petits carrés, en traçant des lignes horizontales et verticales, espacées régulièrement. Selon les différentes nuances de gris de la photo et la position sur l'image de*

chacun des petits carrés, nous constaterons qu'il y a des carrés complètement blancs, tandis que d'autres sont noirs et beaucoup d'autres de nuances intermédiaires de gris. Si nous préparons maintenant une échelle arbitraire de gris, en attribuant, par exemple, le 7 au noir et le 0 au blanc, le 4 correspondra à un gris intermédiaire et le 6 à un gris plus sombre que le 5, et le 2 à une nuance plus claire que le 4. Nous pourrons alors, en comparant chaque carré avec l'échelle, lui attribuer un chiffre ou nombre qui nous indiquera la nuance de gris de ce fragment de la photo. Au terme de ce travail de remplacement des gris par des nombres, la photo se trouvera représentée par une table numérique (un nombre pour chaque carré)... Pratiquement, pour mener à bien la conversion d'une photo en nombres on utilise des appareils appelés 'microdensitomètres' (ou 'scanners'), la photo est posée sur une tablette mobile qui se déplace horizontalement selon deux lignes perpendiculaires, sous un rayon de lumière qui, à chaque instant, tombe sur un endroit différent de la photo<sup>[61]</sup>. Selon la quantité de lumière qui traverse la photo (ou un transparent ou encore un négatif), ou si celle-ci est reflétée (dans le cas d'une photo en positif, chaque zone de l'image

*se trouvera convertie en un nombre qui restera gravé sur une bande magnétique semblable à celles que l'on utilise pour graver la musique, mais ce qui sera gravé ce seront des nombres ou des lettres. Pour chaque carré ou fragment de la photo ces appareils peuvent enregistrer jusqu'à 256 nuances de gris et les dimensions du carré peuvent être réglées à volonté avant de réaliser la conversion. Les scanners couleurs attribuent trois chiffres à chaque petit carré, un chiffre pour chacune des trois couleurs fondamentales, rouge, vert et bleu. Et chaque couleur peut être enregistrée en 256 nuances, si bien que la combinaison totale est de 16.777.216 nuances de couleur possibles<sup>[62]</sup> ».*

La bande magnétique est ensuite lue par ordinateur et le résultat est transmis soit par l'imprimante de l'ordinateur soit sur écran de terminaux reliés à l'ordinateur. Les images peuvent être retravaillées grâce à différents filtres.

Malheureusement si le microdensitomètre peut reconnaître 256 nuances de gris, l'imprimante, elle, ne peut en retransmettre que 32, ce qui explique que sur les reproductions les contours des personnages soient loin

d'être aussi évidents ! Ajoutons encore que certains filtres permettent d'éliminer automatiquement les taches isolées ce qui fait ressortir les contours de l'image étudiée. Je reprends maintenant quelques-unes des précisions concernant plus particulièrement les recherches effectuées sur les yeux de la Guadalupe. Je cite donc à nouveau Aste Tönsmann :

*« Comme sur les yeux d'une personne vivante les images ne se reflètent que sur l'iris, l'étude s'est concentrée sur l'analyse des deux iris des yeux de la Vierge de Tepeyac. Il a fallu beaucoup de photos pour mener à bien cette étude ; toutes furent prises directement sur l'original et la majorité d'entre elles sans verre protecteur. Le travail porta sur des photos tant en noir et blanc qu'en couleurs ; quelques-unes en positif, d'autres en transparents ou négatifs. Pour la numérisation des photos on a utilisé différentes tailles de quadrillage, variant de 25 microns (1 600 petits carrés par millimètre carré), jusqu'à 6 microns de côté (27 778 petits carrés de 6 microns de côté dans un carré d'un millimètre de côté). La taille retenue pour le quadrillage était fonction chaque fois des nécessités du grossissement à réaliser ainsi que de l'échelle de la photo*

*». Certains détails furent agrandis, selon les cas, de 32 à 2 000 fois<sup>[63]</sup>. Pour la reconstitution de l'image après numérisation un scanner couleur de table a été utilisé avec une précision atteignant 1 200 pixels par pouce<sup>[64]</sup> ».*

Nous devons garder à l'esprit que sur l'image miraculeuse elle-même l'iris des yeux n'a que 7 à 8 millimètres de diamètre, que la tête de la Mère de Dieu étant inclinée et son regard tourné vers le bas, les paupières sont à moitié baissées. Malgré toutes ces limites, ce qu'Aste Tönsmann a quand même découvert dans les yeux de cette image est absolument incroyable. Ceci est évidemment encore plus vrai pour les deux autres reflets correspondant à la loi de Purkinje- Samson ou pour ceux, trouvés encore plus récemment, par les Dr. Tscherning, Vogt et Hess. Une telle finesse d'image était totalement impossible à réaliser, non seulement au siècle des apparitions de la Vierge mais même dans les siècles suivants. Les microscopes nécessaires n'existaient pas. La science, à ce niveau-là, ne peut que reconnaître le prodige. Le phénomène est au-delà de toute explication scientifique et, paradoxe remarquable, c'est notre science et notre technique qui le prouvent.

Il est exact néanmoins que les images publiées dans des livres ou des articles paraissent souvent à première vue assez décevantes. Nous voudrions des photos aussi claires que chez le photographe. Mais il faut tenir compte du tissu et de sa trame trop lâche. En outre les reproductions imprimées perdent beaucoup en netteté du fait de la pauvreté des nuances fournies par les imprimantes ou les écrans d'ordinateur. Le liseré blanc qui entoure souvent la silhouette des personnages sur les reproductions n'est pas établi par le Dr. Tönsmann, suivant son inspiration, mais par le microdensitomètre qui fonctionne en dehors de toute subjectivité.

Mais il est vrai aussi qu'il faut un peu de temps pour s'habituer à reconnaître les formes. Je n'insisterai pas davantage sur les explications techniques. Le lecteur vraiment intéressé les trouvera dans les ouvrages cités, surtout dans le second volume qui correspond à la deuxième campagne de recherche entreprise par Aste Tönsmann.

Je voudrais cependant relever quelques phases importantes du long processus qui lui permettait de reconnaître avec quelque certitude la présence de telle ou

telle figure dans les yeux de l'image : lorsqu'il pensait avoir identifié la présence de quelque personnage il cherchait dans des documents de l'époque tout ce qui pouvait confirmer sa découverte. Ainsi a-t-il pu repérer que le visage d'un vieillard de profil que l'on distingue très nettement devait correspondre à l'évêque de Mexico, Zumarraga. Les historiens pouvaient dire qu'il était basque, âgé de soixante ans environs ; les anthropologues reconnurent sur les photos présentées par Aste Tönsmann le type basque bien marqué, précisant que l'homme était chauve, et avait perdu presque toutes ses dents.

De plus, un tableau de Miguel Cabrera, peint en 1752 et figurant la quatrième apparition, avec la formation de l'image miraculeuse, représente l'évêque Zumarraga à genoux. Or, il est vrai, la ressemblance avec la tête chenue observée dans les yeux de la Vierge est frappante. Évidemment Cabrera n'avait pas pu connaître personnellement Zumarraga. Mais peut-être avait-il pu voir des portraits plus anciens aujourd'hui disparus ou recueillir quelque tradition orale sur son origine et en tenir compte pour sa peinture<sup>[65]</sup>.

De même lorsque Aste Tönsmann crut voir sur ses photos

la tête d'une femme noire aux cheveux crépus, sa première réaction fut de n'en pas parler, la présence de noirs en Amérique dès cette époque-là lui paraissant totalement impossible. Mais un jour, ayant au cours d'une conférence évoqué cette étrangeté embarrassante, un historien lui apprit que Hernan Cortès avait fait venir des noirs à Mexico.

Et plus tard, en lisant l'« Histoire de l'Église à Mexico » du Père Mariano Cuevas, Aste Tönsmann découvrit que l'évêque Juan de Zumarraga avait, dans son testament, accordé la liberté à l'esclave noire qui l'avait servi à Mexico<sup>[66]</sup>. Mais ce qui achevait, pour chaque détail, de convaincre le Dr. Tönsmann qu'il s'agissait bien du reflet d'une silhouette humaine et non d'une simple tache de la toile, c'était, m'expliqua-t-il, « *de retrouver le reflet correspondant dans l'autre œil, à la place qu'il devait occuper normalement selon les lois de l'optique et avec les distorsions normales à cette seconde position* ».

Dans un premier temps, pour orienter ses prochaines recherches, il avait accroché sur un mur deux grandes photos des cornées des deux yeux, agrandies à 2 mètres chacune. En les contemplant à distance, il remarquait peu à peu des taches qui semblaient se correspondre d'un œil à



l'autre<sup>[67]</sup>.

Ensuite, grâce à un programme de « *morphing* », à partir de photos agrandies des deux reflets du même personnage, il pouvait créer une figure intermédiaire plus riche que chacun des deux reflets pris séparément<sup>[68]</sup>.

Voici maintenant la liste, que j'emprunte directement à Aste Tönsmann, des personnages repérés, en suivant l'ordre chronologique de leur découverte. Chaque fois que cela pourra aider le lecteur à mieux repérer les personnages sur les reproductions de ce livre, j'ajouterai, entre parenthèses, quelque commentaire :

*1) Découverte de l'Indien au corps entier dans l'œil gauche et de l'homme barbu dans l'œil droit (l'Indien est le personnage assis par terre, torse nu, la tête de profil, légèrement relevée et l'homme barbu est celui qui avait été repéré en premier. Il se tient la barbe dans un geste qui exprime peut-être la perplexité).*

*2) Repérage du personnage âgé (il s'agit très probablement de l'évêque Juan de Zumarraga) et du jeune homme dans l'œil gauche.*

3) *Découverte de l'Indien qui porte une tilma nouée au cou dans les deux yeux. Recherche négative d'éventuelles images sur la tilma (il s'agit probablement de Juan Diego déployant son manteau avec son étrange chapeau pointu appelé « cucurucho").*

4) *Découverte d'une femme noire dans l'œil gauche (c'est la servante noire de l'évêque, avec des cheveux crépus).*

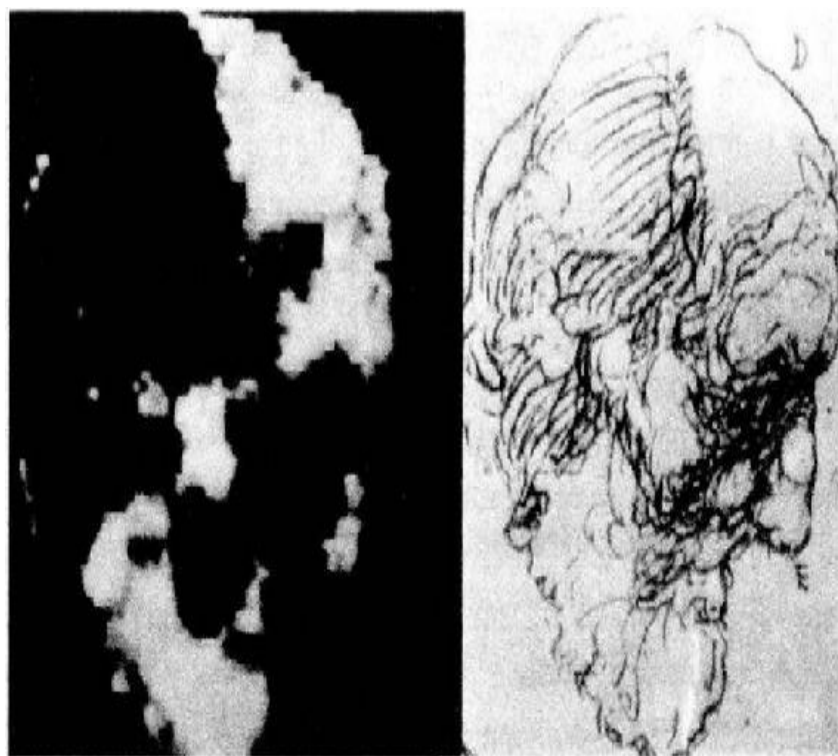
5) *Découverte de l'homme barbu dans l'œil gauche.*

6) *Grâce à des techniques de statistiques, repérage dans l'œil droit de quelques personnages qui apparaissaient dans l'œil gauche et que je n'avais pas encore retrouvés dans l'œil droit.*

7) *Découverte sur les deux pupilles, du groupe familial microscopique, composé dans l'œil gauche d'un couple et de trois enfants et dans l'œil droit des mêmes personnages, plus deux adultes (l'un des enfants semble être un bébé enveloppé sur le dos de la femme ; l'homme semble porter un sombrero).*

8) *Découverte de la femme noire dans l'œil droit.*

*9) Découverte d'une femme adulte située derrière le couple du groupe familial, dans l'œil gauche ».*





Il faudrait ensuite faire des commentaires image par image. Certes, au début, les contours des personnages paraissent un peu flous, mais l'œil s'y habitue peu à peu et découvre alors des détails incroyables.

Voici, par exemple, ce qu'on peut noter à propos de l'Indien assis par terre : il a la jambe gauche repliée, le genou s'appuyant sur le sol. La jambe droite relevée, le pied droit passe devant la jambe gauche. Les comparaisons avec les manuscrits illustrés des Aztèques montrent que c'était une des positions fréquentes de la plupart des gens assis par terre. La coiffure de cet Indien dégage profondément le front. Les cheveux sont probablement noués derrière la tête, à la hauteur des oreilles et retombent sur la nuque. L'oreille droite se voit assez nettement et semble porter un pendentif.

### ***Objections légitimes et querelles indignes***

Il faut tout de même signaler que certains chercheurs ne suivent pas du tout les conclusions d'Aste Tönsmann. C'est le cas de Carlos Salinas, dessinateur, qui se sent dépossédé de sa découverte de Juan Diego dans les yeux de l'image

miraculeuse. Selon un procédé que j'ai déjà rencontré souvent dans d'autres domaines<sup>[69]</sup>, il ne mène pas lui-même le combat contre les thèses d'Aste Tönsmann, mais en charge un ami. Celui-ci, n'agissant pas pour son propre compte, se sent d'autant plus libre pour attaquer sans aucune retenue, dans une sorte de « prologue » à la troisième édition du livre de Carlos Salinas.

La querelle ne mérite pas que j'entre dans les détails. Je soulignerai seulement que cet ami n'avance aucun argument technique ou scientifique ; pas une seule fois ! Sa réfutation violente vise d'abord la personne, accusant le Dr. Tönsmann, de dire « *mensonge sur mensonge* », de faire preuve de « *cynisme* » et « *d'irresponsabilité professionnelle* ». L'accusation s'étend, évidemment, à l'éditeur, accusé d'avoir fêté la parution du livre avec un buffet trop bien garni. « *Quand a-t-on vu fêter ainsi un auteur vraiment catholique ?* », s'écrie, indigné l'auteur de ce pamphlet ! C'est l'archevêque de Mexico lui-même, Mgr. Ernesto Corripio Ahumada, qui est violemment pris à partie. Voilà, paraît-il, que dans sa préface à l'ouvrage d'Aste Tönsmann, « *une fois de plus, apparaît son ambivalence doctrinale* » ! Cela peut suffire, je pense, pour vous indiquer le niveau de la polémique.

Quant à moi, j'ai eu la chance, lors de mon deuxième passage au Mexique, de pouvoir m'entretenir assez longuement avec Aste Tönsmann pour n'avoir aucun doute sur la profondeur de sa foi chrétienne. Je n'ai découvert les attaques dont il était l'objet que lors de mon troisième séjour et c'est alors que j'ai compris pourquoi il n'avait répondu à mon enthousiasme, devant ses découvertes, qu'avec un air un peu las, me disant que maintenant il avait accompli sa tâche et qu'il préférerait, pour le moment, ne plus poursuivre ses recherches en ce domaine.

Quant aux arguments avancés qui, encore une fois, ne sont jamais techniques, ni scientifiques, ils portent sur des vraisemblances. Un Indien « *presque complètement nu et assis devant l'évêque* ». C'est à se demander si cet auteur a jamais vu les innombrables peintures de manuscrit de l'époque où l'on voit que même les princes étaient presque nus, vêtus seulement d'une ceinture et d'un cache-sexe, un grand manteau leur couvrant généralement le dos, mais laissant le torse, les cuisses et les jambes à découvert.

De même, pour cet ami de Carlos Salinas, Juan Diego aurait dû être à genoux devant l'évêque et non à sa hauteur. C'est que, pour Salinas, l'image de la Vierge s'est imprimée



lors du dernier tête à tête entre la Vierge et Juan Diego, ce qui est fort peu vraisemblable. La tilma de l'Indien était pleine de fleurs et le texte du « *Nican Mopohua* » suggère bien plutôt que l'image s'est formée au moment même où les fleurs roulent à terre devant l'évêque. C'est pourquoi Zumarraga était alors tombé à genoux alors que Juan Diego, pour déployer son manteau, devait bien, du moins à ce moment-là, se trouver debout...

Autre argument : le Père de Mendieta raconte dans un de ses écrits, insiste l'auteur de ce « *prologue* », que l'évêque ne permettait à aucune femme d'entrer chez lui, même pour son service. La présence de femmes près de l'évêque, dans les yeux de la Sainte Vierge, est donc pour lui tout à fait impossible. Mais c'est, de toute évidence, forcer le sens du texte. Hors de son logement privé, le bon évêque devait bien tout de même accepter de rencontrer des femmes et de leur parler. Il devait bien y avoir une salle d'audience où il recevait tout le monde.

Mendieta précise d'ailleurs « *Il ne consentit jamais à ce que pour quelque occasion une femme montât à l'étage de la maison et dans son appartement* ». Mais il n'a sûrement pas reçu Juan Diego dans sa chambre ! On sait d'ailleurs que Zumarraga,

nous l'avons vu, avait tenu à exprimer dans son testament sa reconnaissance envers sa servante noire. Si celle-ci devait rester dehors, elle n'a pas dû lui être très utile.

Tous les autres arguments sont du même tonneau et je m'en voudrais de faire goûter plus longtemps ce mauvais vin au lecteur<sup>[70]</sup>. Plusieurs des accusations formulées par ce pamphlétaire dans l'édition du livre de C. Salinas, parue en janvier 1999 sont d'ailleurs démenties par le deuxième ouvrage d'Aste Tönsmann, achevé d'imprimer le 3 décembre 1998, sans que celui-ci l'ait fait pour se défendre, puisqu'il ne pouvait connaître l'attaque qui n'allait l'atteindre que le mois suivant, et sans que le pamphlétaire malheureux ait pu savoir, à temps, que ses accusations allaient être ridiculisées, pour une bonne part, un mois avant la sortie en librairie de son propre texte.

Je ne suis pas non plus impressionné par la lettre de Mgr. Gregorio Aguilar, publiée à la fin du livre de Carlos Salinas. Certains ayant cru découvrir dans les yeux de l'image non pas un seul personnage, mais plusieurs, toute une commission, nous dit cette lettre, fut nommée pour demander leur avis à ce sujet à de nombreux scientifiques. Or, tous répondirent qu'à leur avis il n'y avait que le buste

de l'homme barbu. Mais cette lettre date du 19 janvier 1965 et la première publication d'Aste Tönsmann date de 1981 et son deuxième ouvrage de 1998 !

Tout ce qui vient d'être dit n'empêche pas que l'ouvrage de Carlos Salinas soit, par ailleurs, fort intéressant, en ce qu'il contient les avis très autorisés de nombreux ophtalmologues sur le reflet le plus évident, celui de l'homme barbu, avec l'effet de Purkinje-Samson. Mais aucun d'eux ne se prononce, ni pour, ni contre les découvertes d'Aste Tönsmann, pour la simple raison que leurs témoignages sont tous bien antérieurs aux travaux de ce dernier qui correspondent par ailleurs à une technique fort différente sur laquelle il leur serait sans doute difficile de se prononcer.

Quant à la seule contribution vraiment personnelle de Carlos Salinas dans son ouvrage, elle me laisse un peu perplexe<sup>[71]</sup>. En tant que dessinateur, il fait remarquer que la plupart des plis de la tunique rose ou du manteau bleu de la Vierge semblent aplatis, écrasés, comme si l'image avait été obtenue ou déposée par pression. Je ne doute pas de sa compétence en son domaine, mais je ne vois pas très bien à quoi cela pourrait correspondre.

### ***Dernières surprises***

Mais les surprises ne cessent jamais lorsqu'on commence à étudier de près le mystère de la Guadalupe. D'après Francisco Anson et aussi J.J. Benitez, Aste Tönsmann, scrutant la figure de Juan Diego, aurait découvert dans son œil un nouveau reflet, un reflet dans le reflet, comme la forme d'un profil, et peut-être même dans l'œil de l'Indien au torse nu<sup>[72]</sup>. On est en pleine folie !

Cependant, les dernières recherches de Tönsmann ont été publiées en 1998 et marquent déjà un progrès important sur ces travaux précédents. Selon les méthodes d'une autre discipline, celle de l'optique et des ophtalmologues, la toute dernière découverte, à ma connaissance, date de 1991 et elle n'est pas moins extraordinaire. En préparant une vidéo sur la Guadalupe pour une émission de télévision, le Dr. Jorge Escalante Padilla constata la présence du réseau veineux normal, microscopique, parfaitement visible, sur les paupières, surtout la paupière supérieure de l'œil droit, et la cornée des yeux de la Guadalupe<sup>[73]</sup>.

### ***Formation de l'image***

Il semble donc bien que nous ayons dans les yeux de la

Vierge de la Guadalupe les reflets correspondants à tous ceux qui se trouvaient à ce moment-là avec l'évêque à la réception de Juan Diego. La présence de certains personnages secondaires comme la servante noire et l'Indien au torse nu peut s'expliquer par l'étonnement des serviteurs de l'évêque percevant le parfum mystérieux qui s'échappait du manteau de Juan Diego. La curiosité les aura conduits et fait admettre jusque dans la pièce où l'évêque recevait ses visiteurs. Mais, le plus extraordinaire, c'est qu'il semble bien que nous ayons aussi le reflet de Juan Diego lui-même, au moment précis où il déployait son manteau. D'où l'hypothèse que je laisse formuler par Aste Tönsmann :

*« Il est impossible d'expliquer par des processus naturels la présence des minuscules portraits. En conséquence, acceptant l'impression de l'image de la Vierge de Guadalupe comme un fait surnaturel, j'ose soutenir qu'au moment où Juan Diego fut reçu, la Vierge Marie était présente, invisible aux yeux de ceux qui étaient là, mais voyant elle-même toute la scène et, de ce fait, recevant dans ses yeux les images reflétées de tous les assistants, y compris Juan Diego lui-même. Lorsqu'il déploya la tilma et que les fleurs tombèrent, l'image de Notre Dame s'imprima*

*sur elle, telle qu'elle était à cet instant-là, c'est-à-dire, portant dans ses yeux le reflet de tout le groupe de personnes qui observait cet événement historique. De cette façon la Vierge Marie voulut nous laisser un instantané de son impression miraculeuse sur l'ayate de Juan Diego. Comportement coïncidant avec ce que nous aurions suggéré de nos jours pour faire accepter le prodige : présenter 'une photographie de l'événement', ce que en définitive elle nous a accordé<sup>[74]</sup> ».*

Cette reconstitution du déroulement de cet événement fantastique semblerait confirmée par les essais effectués par le Dr. Jorge Alvarez Loyo. Ce neurologue et neurochirurgien essaya de photographier le reflet d'une personne dans les yeux d'une autre. Il y arrivait bien, mais ce reflet n'avait jamais la place correspondant à celle où se trouve l'homme barbu dans les yeux de l'Image miraculeuse. Il eut alors l'idée de faire jouer à quelqu'un le rôle de Juan Diego en lui accrochant une grande feuille de papier en guise de tilma et en faisant un trou au milieu de cette feuille. C'est derrière ce trou qu'il disposa sa caméra pour photographier les yeux de la personne qui jouait le rôle de la Sainte Vierge. Et cette fois, les reflets prirent la place à

laquelle on les voit sur les yeux de l'Image de la Guadalupe<sup>[75]</sup>.

Mais tous les problèmes sont loin pour autant d'être résolus. En particulier on n'arrive pas encore à bien reconstituer la position de chacun des personnages, par rapport à la Sainte Vierge, au moment où leurs reflets se sont fixés dans ses yeux. Certains apparaissent au premier plan mais beaucoup plus petits que les autres, alors que les lois normales de la perspective devraient les faire paraître légèrement plus grands. La tête de l'évêque Zumarraga est beaucoup trop grande par rapport à l'Indien assis juste à son côté, etc.

Un problème particulier est celui du « *groupe familial* », pour reprendre l'expression d'Aste Tönsmann. C'est ce qu'il appelle lui-même « *le mystère dans le mystère* ». Ce groupe n'est pas à la même échelle que les autres personnages. Les figures qui le composent sont beaucoup plus petites. En outre, leur disposition aussi bien que leur attitude semble sans aucune relation avec la scène de la visite de Juan Diego chez l'évêque et de la formation de l'image miraculeuse sur le manteau de Juan Diego. Ils revêtent cependant une importance particulière du fait de leur

localisation sur la pupille des deux yeux et non simplement sur l'iris.

En effet l'iris reflète ce qui se trouve là devant la personne photographiée. Mais la pupille reflète plus précisément ce que la personne regardait à ce moment-là. Pour certains commentateurs, dont Aste Tönsmann lui-même, ce serait là le message principal de cette quatrième apparition. Nous y reviendrons plus tard, lorsque nous essaierons de mieux comprendre le sens et l'impact de l'événement prodigieux, miraculeux, de Tepeyac.



## Les broderies de la tunique

Pendant très longtemps la dévotion à la Guadalupe s'est suffi à elle-même. La canonisation officielle de Juan Diego lui-même ne paraissait pas nécessaire. Il y avait longtemps que le peuple l'avait canonisé sans attendre la décision de l'Église. Cela n'empêchait pas depuis des siècles des millions de pèlerins de s'adresser à lui comme à la Vierge. Aucune étude particulière ne semblait nécessaire.

Cependant, en fonction peut-être de la situation religieuse particulièrement tendue qui prévaut au Mexique depuis la Révolution, le désir d'obtenir cette reconnaissance officielle de la part de l'Église prit assez d'importance pour déclencher toute une série d'études sur les apparitions. Celles-ci, à leur tour, provoquèrent un certain regain d'hostilité, comme nous le verrons, non seulement parmi les rationalistes « *professionnels* » si l'on peut dire, mais même jusque dans les rangs du clergé souvent subjugué, avec son retard habituel, par le scientisme un peu naïf du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans cette perspective, aucune attention particulière

n'était accordée aux broderies de la tunique rose de la Guadalupe. On n'y voyait qu'ornements destinés à faire un peu plus riche, conformément aux usages de nos pays, chaque fois qu'il s'agissait de personnages de haut rang. Or, depuis quelques années, se développe tout un courant à travers l'Amérique latine pour redécouvrir les antiques cultures perdues. Il s'agit là, certainement, d'une authentique récupération d'identité à laquelle collaborent aussi bien des chercheurs d'ascendance purement européenne que des Indiens soucieux de retrouver un peu de la fierté perdue par la conquête.

C'est ainsi que notre connaissance de la culture des peuples du Mexique, antérieure à la conquête espagnole a beaucoup progressé, soutenue par des fouilles archéologiques, la redécouverte du « *templo mayor* » de l'antique Tenochtitlan, la Mexico d'aujourd'hui, la redécouverte d'anciens manuscrits, l'exploitation d'archives qui dormaient dans les bibliothèques ou chez des particuliers.

Or, voici que l'on s'est aperçu, assez récemment seulement, que les dessins de ces broderies de la tunique rose correspondaient à ces symboles qu'utilisaient les

Aztèques, les combinant souvent pour former des sortes de rébus. Ces dessins, d'ailleurs, comme sur les icônes des Églises orthodoxes, ne suivent pas les replis de l'étoffe où ils risqueraient de se perdre. Il s'agit d'un véritable message que les Indiens de l'époque devaient parfaitement comprendre sans, semble-t-il, que les Espagnols s'en soient aperçu. Là, on peut dire que la bombe avait déjà éclaté une première fois, il y a bien longtemps, pour exploser à nouveau aujourd'hui. C'est une bombe à répétition<sup>[76]</sup> !

Un premier signe très caractéristique est le nœud de la ceinture.

*« Celui-ci forme un triangle sombre, la pointe vers le haut, semblable à ceux que l'on peut voir sur différentes sculptures mexicaines et particulièrement sur le Calendrier Aztèque. Ses deux parties inférieures se terminent par des plis qui rappellent immédiatement les pieds d'un vase de style aztèque de la période dite « historique ».*

Le signe le plus riche de sens et, à ce titre, le plus important est certainement une fleur toute simple de quatre pétales autour d'un petit rond central, comme un bouton de vêtement. Or, c'est un symbole particulier du nom de «

*quincunce* » qui s'identifie au signe « *Nahui Ollin* », c'est-à-dire aux quatre mouvements. Il constitue le centre de tout l'univers et tient un rôle central dans la cosmologie aztèque. Cette fleur ne se trouve qu'une seule fois sur toute la tunique et précisément à cet endroit, c'est-à-dire sur le ventre de Marie enceinte.

Il y a bien huit autres fleurs qui, à première vue, semblent constituées de la même façon, mais, si l'on regarde un peu plus attentivement, on remarque entre les quatre pétales principaux d'autres pétales beaucoup plus petits. Chacune de ces fleurs représente le symbole redoublé de la planète que nous appelons dans notre culture « *Vénus* ». Ce symbole est bien connu à partir de nombreux codex préhispaniques.

La présence de Vénus ici fait nettement allusion à la dernière forme de Quetzalcoatl, le serpent à plumes, et en même temps mystérieux roi de Tula dont la légende attendait le retour. Nous aurons l'occasion plus loin d'y revenir. Retenons pour le moment la lecture de ce signe.

Un autre signe revient souvent sur la tunique rose et il doit se lire, selon l'usage des codex aztèques, comme un véritable rébus. Quelques exemples suffiront pour mieux

comprendre ce système d'écriture. Je les emprunte à Christian Duverger :

*« 'Antonio' est noté par le glyphe de l'eau (a-tl) et une tête d'oiseau (toto-tl') : la phonétisation donne donc « a-toto ». La terminaison « tl », ainsi que les autres, n'appartenant pas à la racine du mot, n'est pas prise en compte dans la phonétisation. De même pour 'San Francisco' on trouve dessinés un drapeau (pan-tli), deux petits coquillages (cil-lin) et un pot (com-itl') surmontant un muret de briques d'adobe (xam-itl), ce qui se lit xan-pan-cil-co ; parfois même, on ne rencontre dans les manuscrits que les éléments correspondant aux deux dernières syllabes, cil-co pour cisco<sup>[77]</sup> ».*

Il s'agit donc là de grandes formes couvertes de fleurs.

*« Elles correspondent avec assez d'exactitude à la graphie du mot « colline », « Tepetl », très fréquente, elle aussi, sur les codex du XVI<sup>e</sup> siècle. Quelques-unes d'entre elles se terminent à leur partie supérieure par une formation pointue en forme de nez, « Yacatl », ce qui permet de former l'idéogramme « Tepeyacatl », que nous connaissons bien et qui à ce moment-là était couvert de fleurs venues du*

*ciel* ».

Après ces premières découvertes, le Père Mario Rojas fut persuadé que tout l'ensemble de l'image constituait une sorte de codex dans le style des indigènes et qu'il fallait essayer de le déchiffrer plus complètement. Le nom de la colline de Tepeyac (ou Tepeyacac) se trouvait ainsi bien exprimé par rébus sur la tunique de la Vierge, et ce plusieurs fois. Il n'y a, évidemment, qu'une seule colline de ce nom, celle où les apparitions ont eu lieu.

Le Père Mario Rojas est alors parti de l'hypothèse que le point central de toute l'Image étant le « *Nahui Ollin* », il devait correspondre à l'unique colline de Tepeyac. S'orientant alors selon l'ancien système des codex du XVI<sup>e</sup> siècle qui placent l'Est au sommet de la carte et l'Ouest au bas, le Nord sur la gauche et le Sud sur la droite, il constata avec une extrême surprise et émerveillement que les différents signes de la tunique semblaient correspondre à la carte du Mexique à une échelle de 1:1.000.000 ! Il repéra sur les deux manches de la tunique le signe correspondant au mot « *colline* » avec quelque chose de blanc à la partie supérieure. Ces deux signes indiqueraient

les volcans Iztaccihuatl et Popocatepetl.

Au-dessus des mains de la Mère de Dieu, se trouve à nouveau le dessin du mot colline, toujours « *avec quelque chose de blanc* » et il s'agirait cette fois du volcan de la Malitzin. Ce « *quelque chose de blanc* », si je comprends bien la pensée du Père Rojas, suggérerait chaque fois les neiges couronnant le sommet de ces volcans.

À droite on trouverait le signe indiquant le Citlaltépetl et à gauche le Cofre de Perote. Sur la partie inférieure, chacun des dessins reproduisant le signe de la colline correspondrait à l'une des montagnes de la cordillère qui traverse le Mexique d'Est en Ouest. La partie de la Sierra Madré orientale qui se rapproche du golfe du Mexique se trouverait à l'emplacement de la tête de la Vierge, tandis que l'ange qui la soutient sur l'image atteindrait l'océan Pacifique.

Je me suis limité ici aux correspondances les plus importantes. Mais elles suffisent pour rendre invraisemblable que ces détails puissent être le résultat d'ajouts. Les peintres espagnols de l'époque n'étaient certainement pas au courant de tout ce jeu de symboles et n'auraient pas disposé d'une carte suffisamment précise du

Mexique.

Quant aux peintres mexicains on connaît assez leur travail par les dessins colorés de leurs manuscrits et par les fresques qu'ils nous ont laissées sur leurs temples. Ils étaient loin de la technique nécessaire.

On peut ainsi décoder encore d'autres symboles sur cette image inépuisable. Mais vient un moment où l'on commence à craindre de se laisser emporter par son imagination. Jusqu'où faut-il et peut-on aller ?

En étudiant les phénomènes paranormaux, j'ai rencontré tant de chercheurs qui finissaient par lire symboles sur symboles et les combinaient en multipliant les transpositions de lettres ou de chiffres à l'infini au point qu'ils en perdaient peu à peu tout contact avec la réalité ! Je ne vous livre donc qu'avec un peu de réticence, peut-être parfaitement injustifiée, un dernier détail.

*« Le nœud noir de la ceinture de la Vierge est ouvert selon un angle de 47 degrés, correspondant au double de l'inclinaison de l'axe de rotation de la terre et correspondant à l'angle solsticial. Son bord gauche représente la direction dans laquelle se lèvera le soleil au*



*solstice d'hiver, à supposer que l'observateur se trouve à l'endroit du signe « Nahui Ollin » de l'image. Le bord droit désigne le point où surgira l'astre roi au solstice d'été. L'axe central de l'ouverture correspond à la direction où il se lèvera aux équinoxes ».*

Plus généralement, on distingue différentes fleurs sur la tunique rose. Elles ne sont pas toutes de la même espèce. Leur dessin correspond chaque fois à un signe et celui-ci est relié à toute une série d'évocations très riches. Par exemple, pendant le mois « *Atemoztli* » (du 29 novembre au 18 décembre) on faisait des pains sacrés que l'on se distribuait comme une sorte de communion pour fêter le retour des pluies. Or, ces pains avaient la forme de montagne. D'où la lecture des fleurs, symboles des montagnes du Mexique, comme indiquant en même temps en quel mois les apparitions ont eu lieu.

Cette lecture peut paraître bien indirecte et douteuse, si on l'isole de tout le système de pensée des Indiens de cette époque. Mais, précisément, continuons. Le nom de ce mois, « *Atemoztli* » est proche phonétiquement du mot « *meztli* » qui signifie « *lune* » ou « *mois* », comme on disait autrefois, en français aussi, par exemple, « *je reviendrai dans quatre ou cinq*

*lunes* ».

Or, le pan du manteau de la Vierge, côté droit, (à gauche pour le spectateur) passe par-dessus la lune et sur cette zone, on trouve trois étoiles. Le fond de ce pan de manteau se trouve de couleur « *vert olive* », « *matlalli* » en nahuatl. « *Étoile* » se dit en nahuatl « *citlalli* ». La description « *Trois étoiles sur vert olive* » donnera donc phonétiquement : « *Yei citlalli ipan matlalli* ».

Or, par glissement phonétique, cette couleur vert olive suggère pour un Aztèque le chiffre dix, qui se dit « *matlactli* ». La phrase précédente sonne donc presque comme « *Yei xictlali ipan matlactli* », c'est-à-dire, « *pose 3 sur 10* », ce qui donne 13.

Près du pied de la Vierge sur la lune, se trouve une fleur identifiée comme du magnolia, « *Yolloxochitl* », en nahuatl. Cette fleur signifie « *roseau, flèche, cœur* ». Le roseau se disant « *acatl* », nous avons ainsi la désignation de l'année « 13 acatl » qui correspond à l'an 1531 de notre calendrier. Mais ce sens précis n'exclut pas les autres valeurs possibles de ce signe : « *flèche* » et « *cœur* » avec tout ce que ces images peuvent à leur tour évoquer.

Tout cela doit vous paraître bien compliqué et assez incertain. Je vous fais donc grâce du jour exact, indiqué lui aussi très clairement, affirment les spécialistes de cette culture. Je reconnais que toute cette interprétation ne serait pas convaincante si elle ne s'appuyait sur l'étude rigoureuse de la langue nahuatl et des pictogrammes que nous pouvons retrouver sur quelques codex et de nombreux monuments. L'ensemble de ces fleurs serait ainsi plein de connotations philosophiques et religieuses, formant un véritable bouquet d'évocations subtiles que les Indiens formés à cette culture pouvaient déchiffrer et méditer<sup>[78]</sup>.

## Les étoiles du manteau

Philip Callahan et Jody Brant Smith avaient cru y voir des ajouts, car les étoiles du manteau comme les rayons qui entourent l'image donnent tout de même des signes de fatigue. Mais cette hypothèse est aujourd'hui écartée. Tout au plus, peut-on admettre avec Faustino Cervantes, que l'on ait pu redonner un peu d'éclat à certaines d'entre elles. Mais il est sûr qu'elles faisaient déjà partie de l'image primitive, et cela pour deux raisons essentielles.

La première, c'est que ces étoiles, comme les rayons dorés, font partie des descriptions les plus anciennes de l'image avec même leur compte exact : 46. Ce détail se retrouve aussi bien dans la description qui constitue la troisième partie du « *Huei Tlamahuizoltica* », à la suite du « *Nican Mopohua* » que dans un autre document appelé parfois « *Annales de la cathédrale* », signalé par Xavier Noguez<sup>[79]</sup>.

La deuxième est que la disposition des étoiles ne peut être, ni l'effet du hasard, ni l'œuvre d'un peintre, quelle que soit l'époque à laquelle il aurait pu travailler.

Il a fallu utiliser les techniques de calcul de l'astronomie

moderne pour en découvrir le message. L'idée de départ était complètement folle. Elle consistait à se dire : « *si les broderies de la tunique sont une carte du Mexique, pourquoi les étoiles du manteau ne seraient-elles pas le reflet, la projection de celles qui se trouvaient alors au-dessus de Mexico et au-dessus de la tête de la Vierge ?* »

Or, voilà que de longues recherches ont effectivement abouti, là encore, à des constatations absolument fantastiques. On sait qu'avec les planétariums actuels il est possible de reconstituer le ciel tel qu'il était en n'importe quel point du globe et à n'importe quelle époque.

La première fois, par exemple, que j'ai vu la célèbre constellation de la « *Croix du Sud* », ce fut au planétarium du Palais de la Découverte, à Paris. Le Dr. Armando Garcia de Leon, du Département des Éphémérides de l'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM), a pu reconstituer ainsi le ciel qui se trouvait au-dessus de Mexico le 12 décembre 1531. Il a noté d'abord qu'à 6h30 du matin, au moment où Juan Diego cueillait ses fleurs sur le sommet de la colline de Tepeyac, la comète de Halley se trouvait à peu près au zénith, donc juste au-dessus de sa tête.

Il a ensuite recomposé l'ensemble des constellations qui

se trouvaient au-dessus de Mexico, ce même 12 décembre 1531, vers 10h40, c'est-à-dire, au moment exact du solstice d'hiver de cette année-là, heure locale de Mexico, en tenant compte du décalage entre le calendrier Julien et le Grégorien. Pour cela on eut recours au planétarium Spitz Junior, construit par Armonic Reed Corporation, qui se trouve à l'Observatoire Laplace de Mexico. Pourquoi précisément cette heure-là ?

C'est d'abord parce que, d'après le récit du Nican Mopohua, il semble que ce soit à peu près à ce moment-là que Juan Diego a dû développer son manteau devant l'évêque Zumarraga, en laissant rouler à terre toutes les fleurs. Le récit des apparitions ne mentionne pas cette coïncidence avec le solstice d'hiver. Il est tout entier tourné vers l'événement lui-même et les personnages principaux, la Vierge, Juan Diego, l'évêque, l'oncle... Mais c'est à nous maintenant de faire le rapprochement.

Or, l'on sait toute l'importance de cet événement annuel pour la civilisation aztèque. Le ciel était alors observé avec la plus grande attention et même avec angoisse. Le soleil allait-il avoir encore la force nécessaire pour resurgir et illuminer le monde, ou les nuits allaient-elles continuer à

s'allonger, laissant les ténèbres dominer et recouvrir peu à peu toute la terre ? L'apparition de l'image miraculeuse, à cet instant précis, n'est-elle pas déjà en elle-même une réponse extraordinaire à cette angoisse ? Cette coïncidence semble montrer que la lumière est maintenant garantie par le centre de l'univers, le Nahui Ollin bientôt à naître.

Avec cet appareil plusieurs types de projection furent réalisées sur surface courbe, surface plate. Les projections se faisaient sur une paroi de verre sur laquelle on posait un transparent, celui-ci se trouvant sur la face du verre opposée à l'appareil. On pouvait ainsi tracer sur le transparent les constellations projetées par l'appareil sur le verre. On avait alors leur dessin interverti droite gauche.

Ce détail de l'inversion est très important. C'est le docteur Juan Homero Hernandez Illescas lui-même qui m'en a expliqué le mécanisme lorsque je suis allé chez lui pour une rencontre inoubliable. Si vous regardez une carte du ciel, posée à plat sur votre table, le Sud se trouvera tout naturellement, selon nos habitudes de représentation, du côté de votre poitrine et le Nord, plus loin devant vous. Mais les constellations situées à votre droite, sur la table, ne correspondent pas à l'Est comme vous pourriez vous y

attendre, mais à l'Ouest (et inversement).

Si, en effet, vous vous tournez vers le Nord en élevant cette carte du ciel pour la placer au-dessus de votre tête, sans faire cette interversion, les constellations marquées au Nord sur la carte se trouveront, au-dessus de votre tête, tournées vers le Sud et ne correspondront plus aux constellations du ciel réel. Si vous voulez respecter l'axe Nord-Sud, il vous faut intervertir l'Est et l'Ouest de votre carte et les regarder de bas en haut par transparence. C'est pourquoi, pour ne pas avoir à faire cette inversion, il fallait poser le transparent sur la partie extérieure, convexe, du verre représentant la voûte du ciel, donc sur la surface opposée à l'appareil de projection et non sur la surface concave, intérieure, proche de l'appareil.

Quantité d'autres observations furent faites. Je ne vais pas vous donner leur détail. Je cite simplement, dans le désordre, pour que vous ayez une petite idée de l'ampleur et de la rigueur des recherches effectuées par cette équipe de savants astronomes. Ils utilisèrent donc aussi le planisphère Bravo et celui d'Accu Star et un autre encore réalisé par la Marine des États-Unis ; des projections sur polygone, sur sphère céleste gonflable ; ils consultèrent des



cartes stellaires de publications d'astronomie étrangères, parmi elles surtout l'Atlas de Norton ; « *Sky and Telescope* », « *Rambling Throngb Northern and Southern Skies* »... J'arrête la liste, mais je vous assure qu'elle continue encore un bon moment. Il fallait tenir compte aussi de ce que, conformément aux anciens codex, l'Est se trouve vers le haut de l'image et l'Ouest vers le bas.

Mais, plus encore, il était nécessaire d'accommoder la projection de la sphère céleste à la forme très particulière de la silhouette de la Vierge, surface plane. Cette conversion, connue en Europe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et que l'on retrouve déjà utilisée dans certaines peintures, par exemple, pour exécuter des reflets sur un vase d'argent, s'appelle « *anamorphisme* ». Pour cela les chercheurs utilisèrent donc une feuille d'aluminium convexe, reflétant les constellations sur un dessin de l'image miraculeuse, produisant ainsi une image virtuelle où les constellations se trouvaient comprimées.

Comme toujours des ordinateurs servirent aussi aux calculs nécessaires. Ces étoiles sont disposées sur le manteau de la Vierge comme si elle s'était tournée, à ce moment-là, vers l'Ouest. Les constellations qui étaient alors

au Nord figurent donc sur le côté droit de son manteau (à gauche pour nous observateurs, face à l'image miraculeuse). Les étoiles qui étaient au Sud se trouvent sur le côté gauche de son manteau (à droite pour nous). Les étoiles à l'Est se trouvent sur le haut de l'Image et celles à l'Ouest sur la partie inférieure.

Évidemment, le regroupement des étoiles en constellation est artificiel. C'est nous, pour notre commodité et notre rêve qui effectuons ces regroupements. Il arrive donc souvent que sur le manteau de la Vierge certaines constellations soient incomplètes, plusieurs des étoiles que nous considérons comme faisant partie de la même constellation tombant hors du champ du manteau. Mais le résultat reste quand même extrêmement convaincant.

Les chercheurs se sont d'ailleurs fait, eux-mêmes un certain nombre d'objections.

La première, et la plus évidente, c'est que peut-être ce qu'ils prenaient pour une coïncidence extraordinaire entre la disposition des étoiles sur le manteau de la Vierge et la position des constellations dans le ciel de Mexico à ce jour-là et à cette heure-là n'était que l'effet du hasard. Peut-être

avaient-ils trop joué dans leurs calculs sur les corrections nécessaires, créant ou accentuant la coïncidence plus qu'ils ne l'observaient. Ils firent donc eux-mêmes la contre-épreuve, recherchant systématiquement sur tout ce qui portait des étoiles si celles-ci, parfois, correspondaient à la disposition réelle de quelque constellation.

Ils examinèrent ainsi plus de 150 peintures de la Vierge des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Pas un seul groupement ne correspondait à une seule véritable constellation. Ils continuèrent leurs investigations avec d'autres objets, même avec des papiers de bonbons. En vain. Rien ne ressemblait jamais à la disposition réelle d'un quelconque groupement d'étoiles dans le ciel. Ce qu'ils ont découvert correspond donc à des études très rigoureuses et ce qu'ils ont observé ne peut pas être le fruit du hasard<sup>[80]</sup>.

La suite est encore plus extraordinaire. Le manteau de la Vierge étant ouvert, dégageant ainsi le centre de l'image, si toutes les constellations au-dessus de Mexico ce jour-là s'étaient reflétées sur la Mère de Dieu, quelques-unes d'entre elles seraient apparues sur le visage, les mains jointes et la tunique rose. L'effet n'en aurait pas été heureux. Aujourd'hui, les ordinateurs peuvent reconstituer

la configuration exacte du ciel, en n'importe quel endroit de la terre et à n'importe quelle époque. Ils ont donc pu retrouver les constellations qui, selon le même processus de projection se seraient retrouvées sur la partie centrale de l'image. Là encore, l'effet « *bombe à retardement* » est manifeste. La série de symboles astronomiques qui apparaît alors est absolument sidérante, c'est le cas de le dire.

Mais il est vrai que personne, à l'époque de l'événement lui-même, ne pouvait s'en rendre compte. Sur la tête de la Mère de Dieu serait apparue la Couronne Boréale ; sur sa poitrine, à la hauteur de ses mains jointes, le signe de la Vierge ; sur son ventre, légèrement arrondi par une grossesse proche de son terme, le signe du Lion, dont l'étoile principale s'appelle « *Regulus* », c'est-à-dire « *le petit Roi* » ; à la hauteur des genoux le signe des Gémeaux et, sous les pieds et l'ange soutenant la lune, le géant Orion. Nous avons donc deux symboles exprimant la même idée de la naissance du maître du monde, et ce dans les deux langages, occidental et indien. Le symbole occidental de la constellation du Lion, ne devant être déchiffré que 500 ans plus tard grâce aux progrès de nos calculs astronomiques, le symbole Indien, lui, était certainement compréhensible

immédiatement par les Indiens.

Si « *Nahui Ollin* » est bien le nom du symbole du centre du monde, brodé sur la tunique rose, le même mot désigne, comme me l'apprit le Dr. Homero Illescas, la constellation que nous appelons en Occident le « *Lion*<sup>[81]</sup> ».

Or, cette petite fleur à quatre pétales, ce « *Nahui Ollin* », centre du monde et constellation du Lion se trouve exactement sur le ventre de Marie, là où doit se trouver, non seulement le futur roi du monde, mais, plus précisément son cœur. C'est un obstétricien de grande réputation, le Dr. Carlos Fernandez del Castillo, qui nous le précise ainsi :

*« La morphologie générale de l'abdomen donne à penser qu'il y a grossesse intra-utérine d'un seul fruit, en situation longitudinale, à présentation céphalique verticale descendante, presque encastrée ; on peut penser que, comme dans la plupart des cas, il s'agit d'une variété de positionnement à gauche qui présente donc l'épaule droite de l'enfant du côté de la paroi extérieure de l'abdomen. Comme on le sait, l'endroit le plus propice à l'auscultation du foyer cardiaque fœtal est précisément l'épaule<sup>[82]</sup> ».*

C'est là que se trouve le « *Nahui Ollin* » ! Les recherches ne sont pas terminées. Il y a peut-être encore beaucoup plus à trouver. Certains suggèrent encore que l'on devrait voir si les étoiles ne correspondraient pas en même temps à des notes musicales. Le rapprochement a été fait avec une stèle maya. D'autres insistent sur l'utilisation particulière des nombres dans la culture indienne, mais on évoque aussi le jeu des couleurs et de leurs nuances, d'autres symboles possibles qui nous auraient encore échappé...

De toute façon, nous nous trouvons là, sans aucun doute, devant un prodige absolument fantastique, inouï, unique, sans aucun autre exemple. Et aussi un véritable défi à tous les rationalistes impénitents. Mais il ne suffit pas de le reconnaître. Tout prodige n'est pas un miracle. Un miracle est un prodige qui a un sens, un sens religieux, un prodige qui va aider les hommes de bonne volonté à trouver Dieu. Nous allons nous attacher maintenant à déchiffrer le sens de ce message de Dieu. Il conviendrait d'ailleurs probablement de distinguer plusieurs sens pour le miracle de la Guadalupe. Le premier concerne plus particulièrement la situation politique et sociale du Mexique après la conquête espagnole. Le second répondrait plutôt aux

préoccupations de notre temps et à l'incroyance généralisée  
qui règne aujourd'hui.

# 3

## Le contexte des apparitions



## La conquête du Mexique

L'histoire de la conquête du Mexique est plus complexe que les simplifications qui continuent à hanter nos mémoires formées et déformées par nombre d'ouvrages, bien intentionnés mais inexacts. Il n'y a jamais eu de « *génocide* » en ce sens qu'il n'y a jamais eu volonté de massacrer systématiquement la population indienne pour l'anéantir complètement.

Cependant, si l'on définit le terme autrement, en mettant l'accent, non pas sur l'intention mais sur le résultat, il est vrai que la conquête espagnole provoqua la disparition de toute une civilisation. Ce ne sont pas seulement les structures religieuses qui ont été complètement changées, mais l'administration civile et même l'économie du pays. Ces bouleversements ont été ressentis si profondément qu'ils ont entraîné à leur tour une baisse de la natalité.

En outre, les maladies apportées par les Espagnols ont fait des ravages épouvantables. D'où certains courants de pensée tendant à redéfinir le terme de « *génocide* » pour qu'il puisse s'appliquer à cette violence de fait<sup>[83]</sup>. Mais, on pourrait considérer que cette conquête, au début,

correspondait à ce que l'on appelle aujourd'hui le « *devoir d'ingérence* ».

En réalité, la soumission du peuple indien ne fut pas si difficile à obtenir. Nous verrons plus loin pourquoi une grande partie de la population accueillit Cortès en libérateur. D'ailleurs, 27.787 Espagnols seulement suffirent pour établir le pouvoir de l'Espagne aux Amériques, de la Floride à la Terre de Feu, de 1509 à 1559<sup>[84]</sup>.

Le seul Mexique, qui nous occupe tout particulièrement, comportait environ 25 millions d'habitants. Hernan Cortès ne disposait que d'une toute petite armée :

*« cent-dix marins, cinq cent cinquante-trois soldats, selon Diaz, dont trente-deux arbalétriers et treize arquebusiers, sans compter deux cents Indiens de l'île, et quelques femmes indiennes pour les travaux domestiques, L'armée avait dix pièces de canon, quatre fauconneaux, et d'abondantes munitions. On ne s'était pas procuré sans peine les seize chevaux qui faisaient partie de l'expédition<sup>[85]</sup> ».*

Il perdit d'ailleurs déjà beaucoup de ses chevaux lors des premiers combats contre les Tlaxcaltèques, avant même

d'arriver jusqu'à Mexico. Les armes à feu dont il disposait étaient fort lentes à charger et à tirer. Lors d'une attaque de l'ennemi, à supposer que ce fut en terrain découvert, elles ne pouvaient tirer guère plus de trois fois avant que le combat n'en vienne au corps à corps.

Il est évident que si les Indiens avaient voulu vraiment se débarrasser de leurs conquérants, ils n'auraient pas eu grand mal à le faire. Nous le verrons plus tard, bien loin d'être assez forts pour pouvoir commettre un génocide, ce sont les Espagnols qui ont failli, à plusieurs reprises, se faire massacrer. C'est le premier fait, massif, qui s'impose. Hernan Cortès était un guerrier et un conquérant. Il n'est pas question de le dissimuler. Un court extrait de ses récits de campagne suffira pour s'en faire une idée :

*« Le lendemain, avant qu'il fit jour et sans être observé, je me dirigeai d'un autre côté avec mes cavaliers, cent hommes à pied et mon contingent indien ; je détruisis aux Tlascaltecs dix villages dont quelques-uns de plus de trois mille cases, et là je n'eus à combattre que les gens de ces villages. Comme nous marchions sous l'étendard de la croix et que nous combattions pour notre foi et les intérêts de votre Majesté Sacrée, Dieu dans sa miséricorde nous*

*accorda une telle victoire que nous tuâmes un grand nombre d'ennemis sans perdre aucun des nôtres... Le lendemain arrivèrent cinquante autres Indiens qui, selon les apparences, devaient être des principaux ; ils nous apportaient des vivres et se mirent à examiner les entrées et les sorties du camp et les logements où nous étions installés. Mes alliés de Cempoal m'engagèrent à prendre garde à ces Indiens, m'assurant que c'étaient de mauvaises gens qui venaient pour espionner et pas autre chose. J'en fis enlever un sans que ses compagnons s'en aperçussent et l'interrogeai secrètement au moyen de mes interprètes ; je lui fis peur pour qu'il me dît la vérité ; il m'avoua que Sintengal (Xicotencatl), capitaine général de la province, s'était caché derrière certaines élévations voisines de notre camp avec une multitude d'indiens, pour nous attaquer pendant la nuit... Je fis aussitôt saisir un autre Indien qui confirma ce qu'avait dit le précédent ; j'en arrêtai cinq ou six autres qui tous avouèrent la même chose. Alors je m'emparai sur l'heure des cinquante ; je leur fis couper les mains et les renvoyai à leur maître, les chargeant de lui dire que, de nuit comme de jour, quand et comment il lui plairait, il pouvait venir et trouverait à qui*

*parler*<sup>[86]</sup> ».

Le texte ne précise pas comment il faisait peur à ces espions, mais on peut facilement deviner, par le sort qui leur est réservé ensuite, que l'interrogatoire devait être 'musclé' ! Il s'agit donc d'une vraie guerre de conquête. Dans ses « *relations* » à l'empereur Charles Quint, reviennent souvent des expressions comme « *et nous en tuâmes beaucoup* ».

Mais revient également sans cesse l'affirmation que Cortès offrait à ses ennemis la paix et qu'il était rempli de douleur de devoir faire tant de morts. En outre, ce même Hernan Cortès, qui n'était pas un ange, vous avez pu vous en rendre compte, ce même chef de guerre juge fort sévèrement ses compagnons d'armes :

*« Il est notoire que la plupart des Espagnols qui viennent ici sont des gens de basse moralité, brutaux et vicieux, qui vivent dans la faute et le péché. Et si à ces gens-là, on donnait l'autorisation de circuler librement dans les villes des Indiens, ceux-ci se convertiraient à leurs vices, et ce serait notre faute. Et ce serait un grave préjudice pour leur conversion. Car, écoutant les sermons des religieux qui*

*leur prohibent les vices et leur conseillent l'usage de la vertu, et voyant les Espagnols faire le contraire de ce qui leur est prêché... ils pourraient croire que les paroles des religieux obéissent à leur propre intérêt et non au désir de sauver leur âme<sup>[87]</sup> ».*

Certes, c'est bien une guerre, menée avec une bande de soudards, mais reste loin d'un génocide. Cette légende des massacres systématiques s'appuie essentiellement sur les dénonciations passionnées du Frère Bartolomeo de Las Casas, dans sa « *Bréviissime relation de la destruction des Indes* » ou son « *Histoire des Indes* », « ouvrages auxquels les officines de propagande protestantes ont ajouté, dès la même époque, de belles autant qu'horribles gravures, celles notamment de De Bry, "armes cyniques d'une guerre psychologique" (dixit Pierre Chaunu). Étant à peu près les seules anciennes montrant la conquête de l'Amérique, ces gravures ont depuis été, et sont, sans cesse reproduites, perpétuant le malentendu. Un malentendu profitable à beaucoup de bonnes consciences nationales, par exemple à la bonne conscience nord-américaine et à la bonne conscience française<sup>[88]</sup> ».

En somme, il s'agit, dit Pierre Chaunu, spécialiste

incontesté de l'histoire de la découverte des Amériques, d'une revanche de l'Europe du Nord contre l'Europe méditerranéenne et de l'Europe protestante sur l'Europe catholique. Précisons que Pierre Chaunu est lui-même protestant. Le résultat, en tout cas, est clair : la population indienne, aux États-Unis, est réduite à quelques « réserves », alors que c'est elle qui domine très nettement au Mexique. Elle a disparu complètement dans les Antilles françaises où « la Patrie des droits de l'homme » l'a remplacée par une population noire, dans les circonstances que l'on sait.

*« Aucun historien qui se respecte ne prend plus aujourd'hui au sérieux les dénonciations extrêmes de Las Casas... Le médiéviste espagnol de renommée mondiale, Ramon Menendez Pidal, s'est donné la peine, sur ses vieux jours, d'essayer de démêler les causes de cette aberration lascasienne, pour aboutir à l'hypothèse d'un état paranoïaque d'hallucinations chez le 'protecteur des Indiens', produisant chez lui une 'double personnalité' ».*

D'autres auteurs, tels Juan Pérez de Tudela, éditeur moderne de l' « Histoire des Indes » de Las Casas, parlent « d'un 'sentiment d'autovalorisation' l'amenant à se lancer dans une

*‘cause démesurée qui puisse cadrer avec la taille’ qu’il se donnait<sup>[89]</sup> ».*

Las Casas finira par se laisser aller, en 1543, à accuser les Espagnols d’avoir massacré, au seul Mexique, quinze millions d’indiens. Il avancera même, plus tard, le chiffre de vingt millions, ce qui fait tout de même beaucoup pour une population totale estimée à 25 millions, nous l’avons vu. D’autres finiront par parler de 40 millions<sup>[90]</sup> ! Au cours de la célèbre controverse de Valladolid, de 1550-1551, Las Casas justifiait les sacrifices humains offerts à leurs dieux par les prêtres aztèques. Il semblait avoir développé une sorte de fascination morbide pour ces cérémonies. « *Quoique cruelles* », il les trouvait « *minutieuses, subtiles et raffinées* » et il admirait la façon de danser qu’avaient les prêtres, revêtus des peaux de leurs victimes écorchées<sup>[91]</sup>.

Par ailleurs, il se montrait raciste envers les noirs qu’il trouvait « *laid, bestiaux et cruels* » et faisait du racisme à rebours en prétendant que les peuples trop près des pôles étaient de ce fait « *moins en possession de raison* » d’où le manque d’intelligence des Allemands et le caractère « *obtus, épais, féroce* » des Scandinaves.



Les essais de réhabilitation du témoignage de Las Casas ne me semblent donc pas très convaincants. Devant l'horreur de ces sacrifices, sur lesquels nous reviendrons, on pourrait même se demander si l'invasion du Mexique par les Espagnols ne correspondrait pas à ce que l'on appelle aujourd'hui un droit et même un « *devoir d'ingérence* ».

Charles Quint, ne sachant plus s'il devait poursuivre la conquête ou y mettre fin, consulta le dominicain Vitoria, un des plus grands théologiens de l'époque. Celui-ci, après avoir développé les arguments en faveur de l'abandon, avait aussi exposé sept motifs la justifiant au contraire. Le sixième était « *la répression des crimes contre l'humanité* » et le septième « *les appels à l'aide des peuples* ». C'est à ce propos que l'auteur de l'article évoquait précisément ce fameux « *devoir d'ingérence* ».

Faut-il encore préciser qu'il ne fut jamais question, au cours de cette controverse, de savoir si les Indiens avaient une âme ? Le problème avait été résolu définitivement, dès 1500 par la Reine Isabelle qui ne faisait que confirmer ce que disait déjà implicitement la bulle « *Inter caetera* » d'Alexandre VI, en 1493, concédant les Amériques à l'Espagne, sous condition que celle-ci assure

l'évangélisation des Indiens. Le seul objet de la controverse était de savoir s'il était légitime de faire la conquête de ces pays, c'est-à-dire de soumettre par la force les Indiens au pouvoir de l'administration espagnole, afin de mieux les évangéliser – position soutenue par le Père Sépulveda – ou si rien ne pouvait justifier une telle conquête et s'il fallait compter sur la seule force de conviction pour convertir les Indiens, ce que soutenait Frère Bartolomeo de Las Casas.

Or, les faits sont cruels. Chaque fois que les missionnaires ont essayé de prêcher la bonne parole et l'amour de Dieu sans aucune protection militaire, ils se sont tout simplement fait massacrer. En 1520-1521, Las Casas tente une campagne d'évangélisation au Venezuela, sans défense armée. Colons et religieux se font vite exterminer par les Indiens. Mieux encore (si l'on ose dire), selon les principes de Las Casas, une expérience d'évangélisation est tentée en Floride-Géorgie. Aucun esclave, aucun prisonnier de guerre. Deux forteresses seulement et bientôt une seule, à San Agustin :

*« Les seuls Européens installés dans l'intérieur du pays sont des religieux franciscains qui y ont établi, tout pacifiquement, des 'doctrinas', c'est-à-dire des paroisses*

*indiennes. Le roi d'Espagne supporte, pratiquement sans contrepartie, tous les frais, considérables, de l'entretien des forts et de l'évangélisation par les religieux. Ceux-ci reçoivent de l'administration royale les subventions pour la construction des couvents et églises, pour l'achat des ornements et objets de culte, pour leur entretien personnel, leurs vêtements, leurs souliers, etc. Les annotations des conseils royaux au rapport envoyé par le gouverneur au roi, le 23 février 1398, montrent avec quelle attention la monarchie espagnole contrôle que tout, en Floride-Géorgie se fasse dans le plus pur esprit évangélique... Or, tant que cette évangélisation reste ainsi purement lascasienne, elle est un échec, sanglant. Dix ans après son début, l'évangélisation théoriquement modèle s'effondre. Tout comme une préalable et semblable tentative faite par les jésuites, qui virent massacrer en Floride dix de leurs seize missionnaires, de 1366 à 1372, sans aucun profit, et abandonnèrent ; tout comme la première tentative faite par un dominicain envoyé par Las Casas lui-même et immédiatement massacré. De fait, voici qu'également, en 1391, poussés par leur roi, les Indiens de la région géorgienne du Gualé massacrent les religieux de leurs*

*paroisses, saquent leurs églises et attaquent les autres villages chrétiens qui ne sont sauvés que par l'arrivée de patrouilles espagnoles ».*

Ce n'est qu'après l'intervention punitive des Espagnols, mais sans massacre, que les missions pourront reprendre et se développer. Notons, comme le fait Jean Dumont, qu'il n'y a plus dans cet État de Géorgie aucun Indien, alors qu'ils étaient si nombreux du temps des Espagnols. « *Ils y ont tous été liquidés par les réformés qui rééditèrent abondamment les accusations de Las Casas contre les catholiques espagnols*<sup>[92]</sup> » ?

Des exactions inacceptables, malheureusement il y en eut et nous y reviendrons plus tard pour mieux comprendre le rôle des apparitions de la Vierge de Guadalupe. Mais ce fut après la conquête. Le lecteur aura d'ailleurs peut-être déjà noté lui-même que, dans le bref passage de Cortès que j'ai cité, le capitaine des conquistadors mentionnait le nom de tribus alliées qui se battaient aux côtés des Espagnols et non contre eux.

Ce sont d'ailleurs ces guerriers Cempoaltèques qui faisaient, en fait, le plus gros des forces « *espagnoles* » et notamment contre les Tlaxcaltèques. Mais ceux-ci, à leur

tour, une fois conquis, restèrent fidèles à Cortès, même dans les pires circonstances. Lorsque Cortès dut s'enfuir de Mexico, au cours de la « *Triste nuit* », avec la petite troupe qui lui restait, ce sont les Tlaxcaltèques qui le recueillirent et le protégèrent, alors qu'ils auraient pu si facilement le massacrer. Mais il nous faut maintenant aborder d'autres aspects très étonnants de cette conquête qui nous aideront à comprendre comment une aussi petite armée a pu s'emparer en aussi peu de temps d'un aussi immense empire.

## **Un pouvoir résigné à disparaître**

Une des premières raisons de cette conquête facile, mais non la seule, nous le verrons, est qu'un certain nombre de signes avant-coureurs avaient annoncé la fin de l'empire Aztèque et que ses chefs eux-mêmes ont reconnu dans l'arrivée des Espagnols l'accomplissement de leur destin. Dans la plupart des ouvrages d'histoire du Mexique, on signale seulement ce phénomène comme une sorte de curiosité représentative des dégâts que peuvent provoquer les superstitions ou comme un phénomène intéressant pour les ethnologues spécialistes des civilisations primitives.

### ***Des prodiges inquiétants***

Depuis quelque temps des prodiges inquiétants s'étaient produits. Dix ans avant l'arrivée des Espagnols on avait vu toutes les nuits dans le ciel une comète de feu. « *Tous les gens criaient et s'effrayaient ; tous suspectaient que c'était le signal d'un grand malheur* ».

Le temple de Huitzilopochtli s'était enflammé sans raison, puis celui de Xiuhtecuhtli, sans avoir été frappé par la foudre, sans orage. Une autre comète, ou la même,

divisée en trois parties, avait traversé le ciel d'Ouest en Est. Une gigantesque tempête s'était déchaînée sur la lagune de Mexico, les eaux envahissant même les maisons, « *sans qu'il y ait eu de vent* ».

Puis, on entendit une voix de femme gémissant dans la nuit « *O mes fils, nous sommes perdus ! O mes fils, où vais-je vous emmener ?* »

Signe plus étrange encore,

*« des chasseurs capturèrent dans la lagune une grue cendrée qui – chose extraordinaire – portait comme un miroir sur le front. Les chasseurs intrigués vinrent montrer leur trouvaille à Moctezuma. Le soleil était au zénith. L'empereur se penchant sur le miroir y aperçut le ciel constellé d'étoiles. Comme une nuit profonde surgissant au cœur d'une gloire resplendissante. Et Moctezuma y vit un prodige de grand malheur. Il scruta le miroir une seconde fois et sous les étoiles il vit comme un peuple massé, un peuple en armes, un peuple de conquérants, montés sur des cerfs (des chevaux). Comme il se tournait vers les devins assemblés pour les questionner, déjà la vision se dissipait ; et les sages ne purent rien répondre<sup>[93]</sup> ».*

Enfin, des créatures monstrueuses avaient semé l'effroi dans la population, tels des hommes à deux têtes, mais elles disparaissaient en présence de l'empereur. Celui-ci réagissait, chaque fois que les devins interprétaient ces signes comme l'annonce de malheurs, en les faisant massacrer, eux et toute leur famille. Mais cela n'empêchait pas la crainte de se répandre dans tout l'empire<sup>[94]</sup>.

En 1509, des gens de Cuetlaxtla avaient vu dans un puits

*« des hommes barbus, armés et à cheval, avec leurs montures ornées de grelots, suivis de Mexicains chargés d'impedimenta. Ils en avaient conclu que la fin de l'Empire était proche... La même année, une colonne de pierre, venue d'on ne sait où, était tombée à proximité du temple de Huitzilopochtli. Aérolithe, peut-être ? On vit apparaître dans le ciel des guerriers qui se battaient entre eux. Des chutes de neige abondantes se produisirent, ainsi qu'un nouveau séisme<sup>[95]</sup> ».*

### **Le « songe » de la princesse Papantzin**

Mais le présage qui émut certainement le plus Moctezuma, ce fut, la même année, la vision étrange que rapporta sa sœur, la princesse Papantzin.



*« Elle tomba sérieusement malade et entra en coma. La croyant morte, les Mexicains la déposèrent dans un tombeau. Mais à peine l'avaient-ils fait qu'ils furent effrayés de l'entendre crier qu'on la délivre du cercueil. S'étant remise, elle fit le récit d'un rêve profond qu'elle venait de vivre. Il lui semblait qu'un être lumineux l'avait conduite sur le rivage de l'océan sans limites et quelle avait vu sur la mer de nombreux et grands navires avec, sur leurs voiles, des croix noires semblables à celle que portait sur le front son guide. La princesse fut informée que ces vaisseaux apportaient d'un pays lointain des hommes qui conquerraient le pays et annonceraient aux Aztèques le vrai Dieu. Moctezuma, tout pensif, vit dans ce rêve la ruine de son Empire et le sort du Mexique fut peut-être ainsi scellé des années avant que le premier soldat espagnol brillamment armé n'eût débarqué des galions qui venaient de jeter l'ancre<sup>[96]</sup> ».*

D'autres variantes de ce récit précisent qu'il s'agissait d'hommes « *barbus et armés, prédicateurs d'une nouvelle religion* », ou encore qu'elle aurait dit à l'empereur : « *Je suis revenue à la vie pour t'annoncer la fin. Avec toi finira le règne de Mexico*<sup>[97]</sup> ».

On peut aujourd'hui rattacher cette expérience à ce que l'on appelle en français une E.F.M., c'est-à-dire, une Expérience aux Frontières de la Mort (en anglais : Near Death Expérience). La sortie du corps, l'être de lumière servant de guide, correspondent tout à fait à ces récits de personnes qui donnaient tous les signes extérieurs de la mort et qui pourtant sont revenues à la vie de ce monde.

La plupart des ouvrages qui évoquent cet incident ne parlent que de « *rêve* » ou de « *vision* ». Mais il s'agit certainement de bien plus que de cela, nous le savons maintenant grâce à toutes ces études et à ces témoignages sur les E.F.M. Le fait que cette sortie hors du corps ait eu lieu dix ans avant l'arrivée effective des Espagnols n'a aucune importance. Nous savons que ces voyages hors du corps ne sont plus prisonniers de notre espace ni de notre temps. En outre, comme le souligne Christian Duverger, les Espagnols n'étaient tout de même pas très loin depuis un certain temps déjà et leurs vaisseaux sillonnaient la mer des Caraïbes.

Quelques nouvelles avaient bien dû en parvenir sur les côtes du Mexique et jusqu'à la capitale, mais sans doute déformées, un peu comme les récits qui parvenaient de

l'Afrique ou de l'Asie jusqu'à l'Europe médiévale. Nous avons ainsi des descriptions, en nahuatl, de « *villes flottantes habitées par des hommes au visage pâle et aux yeux de chaux accompagnés de cerfs aussi grands que des maisons*<sup>[98]</sup> ».

Mais il ne faudrait probablement pas écarter trop facilement la possibilité d'une véritable vision de cette princesse lors d'une de ces expériences extraordinaires maintenant mieux connues. Ce qu'elle a vu n'était peut-être pas un présage mais une vision réelle des navires espagnols dans la mer des Caraïbes. Ce récit de la princesse Papantzin fit sans doute d'autant plus d'impression sur son frère, l'empereur, qu'il s'inscrit dans toute une tradition qui le rendait parfaitement crédible.

### ***Le mythe de Quetzalcoatl***

Il s'agit là d'un des mythes les plus importants du Mexique ancien. Comme très souvent dans cette civilisation les traditions sont multiples, se mêlent, s'unifient ou se diversifient, selon les régions et les siècles. Quetzalcoatl est le serpent à plumes (quetzal : plume et coati : serpent). On le retrouve à des milliers d'exemplaires sur les pyramides et les temples, notamment dans le célèbre sanctuaire de

Teotihuacan. Mais c'était en même temps un homme. Voici comment les nobles aztèques le décrivaient à Frère Bernardino de Sahagun :

*« Quetzalcoatl était un grand magicien. On l'adorait comme un dieu. On l'invoquait là-bas, à Tula, dans l'Antiquité... Les Toltèques, son peuple, étaient très savants. Rien ne leur était difficile. Ils ciselaient les pierres vertes, ils modelaient l'or, ils faisaient des mosaïques de plumes. Ils étaient très habiles. Et c'était lui, Quetzalcoatl, qui avait tout créé, tous les arts, toute la sagesse. Et là, il avait sa maison de jade, sa maison d'or, sa maison de corail, sa maison de nacre, sa maison de turquoise, sa maison de plumes de quetzal.*

*Pour ses sujets, les Toltèques, rien n'était éloigné. Ils arrivaient aussitôt où ils voulaient aller... et ils étaient très riches. Les Calebasses étaient énormes, les épis de maïs pouvaient à peine être portés dans les bras d'un homme. Le coton poussait teint de toutes les couleurs : rouge vif, jaune, rose, violet, vert... Et là, à Tula, vivaient tous les oiseaux aux plumes précieuses, le bleu xiuhtototl, le quetzal... qui chantaient mélodieusement. Le cacao*

*poussait en abondance... On dit que Quetzalcoatl, quand il vivait (sur la terre), refusa de faire des sacrifices humains parce qu'il aimait son peuple les Toltèques : il ne sacrifiait que des couleuvres, des oiseaux et des papillons ».*

C'est ce qui provoqua la colère des démons, nous dit la légende et ceux-ci décidèrent de le chasser de Tula. En tant que dieu, Quetzalcoatl est très antérieur à la fondation de Tula. Selon certaines traditions son père fut le roi Mixcoatl (le serpent de nuages).

Mais c'est aussi le nom de la Voie lactée et du dieu de la chasse. D'après les Annales de Cuauhtitlan sa mère était « *celle qui porte une jupe de serpents* », c'était donc la déesse-terre et en même temps déesse-mère. C'est elle qui aurait conçu miraculeusement Quetzalcoatl, l'étoile du matin, en avalant un morceau de jade. Mais c'est elle aussi qui enfanta Uitzilopochtli, le Soleil, né d'une touffe de plumes tombée du ciel. Je laisse le soin à Jacques Soustelle, auquel j'emprunte tous ces renseignements, de vous présenter directement cet étrange homme/dieu :

*« Quetzalcoatl, c'est la tradition sacerdotale, pacifique, respectueuse de la vie, que la civilisation de Teotihuacan a*

*suscitée. L'accent y est mis sur l'abondance, le savoir, les arts et les techniques qui embellissent la cité. Le Serpent à plumes 'aime son peuple'. C'est un dieu d'amour et de concorde. À travers lui, c'est la grande civilisation classique, sa religion agraire, sa croyance à un au-delà bienheureux, que l'on vénère. Il s'agit bien là de la culture des peuples sédentaires du plateau central, sans doute fécondée par l'apport des Olmèques de la côte du Golfe, des Terres Chaudes... Quetzalcoatl à Tula incarne le maintien d'une vision des choses et de règles de conduite qui furent celles des prêtres de Teotihuacan. Huitzilopochtli, lui, chef de guerre et sorcier, dur envers son peuple dont il châtie de façon sanglante les velléités de désobéissance, représente bien les rudes tribus du Nord, les Chichimèques dont les Aztèques furent jadis une des branches ».*

Le lecteur aura déjà compris le conflit qui oppose très profondément deux tendances religieuses totalement inconciliables, mais aussi deux cultures, deux civilisations. Au conflit des dieux correspondit celui des hommes : Les origines de Quetzalcoatl en tant qu'homme restent très mystérieuses. Il serait né une année Ce-Acatl (1-roseau).

D'après les Annales de Cuauhtitlan, « *les Toltèques allèrent le chercher pour l'installer à Tula comme roi et aussi comme leur prêtre* ». Il était déjà âgé de trente et un an.

Le drame commença avec l'arrivée à Tula de trois magiciens, les « *hommes-hiboux* ». Dans la version aztèque du récit, l'un d'eux s'appelle Huitzilopochtli, correspondant humain du dieu Soleil, tout comme Quetzalcoatl, roi-prêtre de Tula correspond au dieu « *étoile du matin* », c'est-à-dire Vénus. Mais, le magicien principal est Tezcatlipoca, le « *Miroir-Fumant* » qui voit tout dans son miroir de verre volcanique, c'est-à-dire dans un disque d'obsidienne. C'est « *le dieu nordique du ciel nocturne, de la Grande Ourse, le vent de la nuit, invisible et omniprésent ; il incarne aussi la guerre... En lui se résument tous les caractères des peuples nouveaux venus... goût de la guerre et du sang* ».

Quetzalcoatl, lui, ne voulait pas de sacrifices humains. Il aimait son peuple. Le conflit était inévitable. C'est celui des peuples du Nord, nouveaux venus qui ont envahi le plateau central, qui veulent imposer leur culte et leur terreur en chassant le roi-prêtre de Tula et le dieu pacifique qu'il représente. Tezcatlipoca, comme la sorcière de Blanche-Neige et les sept nains, « *se transforma en un petit vieillard, il prit*

*la forme d'un vieil homme très courbé, aux cheveux blancs, aux cheveux argentés » et se rendit à la demeure de Quetzalcoatl :*

*« Va-t'en, vieil homme, lui dirent les gardes. Le Seigneur est souffrant. Lu le dérangerais ». Mais le sorcier insiste. Un serviteur finit par aller annoncer au roi qu'un vieillard veut absolument le voir. Il ajoute qu'à son avis il s'agit peut-être là d'un piège. Mais, à sa surprise, le roi lui répond : « Laisse-le entrer, car je l'attends déjà depuis quelque temps ». Et quand le vieillard se présente à lui, Quetzalcoatl le salue en lui disant : « Entre, vieillard ; je t'attendais ».*

S'agit-il d'une prémonition ? Le roi-prêtre comprend-il confusément qu'il se trouve face à son destin ? Tezcatlipoca tend alors au roi une coupe d'iztac octli, boisson fermentée tirée d'un grand cactus (le pulque). Et le roi-prêtre s'enivre ! Puis, il pleure, car il comprend que l'homme-hibou l'a trompé. Dans une autre version, Quetzalcoatl fait venir sa sœur aînée et tous deux s'enivrent ainsi que les pages, les serviteurs et les gardiens. Au matin, il se réveille, accablé de honte. Il comprend que son règne est fini et entonne un chant de tristesse. Ixtlilxochitl résume ainsi pour nous la fin



de cette longue histoire :

*« Il enseigna aux hommes, par sa conduite et ses paroles, à suivre le chemin de la vertu et à éviter les vices et le péché, en leur donnant des lois et une bonne doctrine,... il fut le premier qui adora et dressa la Croix appelée 'Tonacaquahuitl', l' 'arbre de la vie'... et, voyant que sa doctrine n'était pas respectée, il repartit du côté d'où il était venu, c'est-à-dire l'Orient, et disparut à Coatzacoalcos. En prenant congé de ses gens, il leur dit qu'il reviendrait, en une année qui s'appellerait Ce-Acatl, qu'alors sa doctrine serait acceptée, et que ses fils seraient seigneurs et propriétaires du pays... et beaucoup d'autres prophéties qui se sont vérifiées clairement par la suite ».*

Ces derniers mots sont la présentation que nous donne de ce mythe Ixtlilxochitl au début du XVII<sup>e</sup> siècle et il peut avoir subi l'influence du christianisme. Mais plusieurs éléments s'en détachent cependant qui ne sont certainement pas inventés. « *Quetzalcoatl* », commente Jacques Soustelle, « est associé à une croix, qui souvent décore ses vêtements, symbole des quatre directions de l'univers et peut-être, comme chez les Maya, stylisation du plant de maïs, donc 'arbre de vie' »

».

Il est remarquable aussi que, dans ce récit, le roi-prêtre soit parti vers l'Est, vers l'Océan et que son retour soit annoncé pour une année Ce-Acatl (1-roseau, selon le système calendaire aztèque), date correspondant à celle que l'on attribue à sa naissance<sup>[99]</sup>.

Dans les Annales de Cuauhtitlan, c'est en une année Ce-Acatl que Quetzalcoatl s'en va. Arrivé au bord de la mer, il revêt ses ornements de plumes vertes, monte sur un bûcher et y brûle. Des oiseaux aux plumes resplendissantes s'élèvent au-dessus des flammes et le cœur de Quetzalcoatl monte vers le ciel où il devient Vénus, l'étoile du matin. Rappelez-vous que les broderies de la tunique de la Vierge de Guadalupe comportent huit fleurs qui sont le symbole pictographique de Vénus.

Dans les différentes versions de cette tradition on trouve d'autres éléments intéressants. Quetzalcoatl était, dit-on, de grande taille, blanc de visage et barbu. Donc quelqu'un d'étranger aux races proprement indiennes. Quand il reviendrait, ses compagnons seraient, eux-aussi, blancs et barbus. Quelques textes ajoutent qu'ils seraient moitié hommes, moitié cerfs, « cerfs » faisant en fait allusion aux

chevaux qui étaient alors inconnus des Indiens du Mexique.

Tout cela a suscité différentes hypothèses sur l'identité réelle de ce personnage mystérieux. Certains ont pensé à l'apôtre Thomas. Mais cela paraît peu vraisemblable. Une autre hypothèse plus vraisemblable et plus simple, c'est qu'il s'agirait de quelque naufragé, probablement chrétien, qui aurait déjà transmis, à sa façon, l'idée d'un dieu ami des hommes et aurait annoncé qu'un jour, certainement, d'autres hommes comme lui finiraient par venir leur annoncer le vrai Dieu<sup>[100]</sup>.

Une autre hypothèse très intéressante et qui a l'avantage de s'appuyer, au moins partiellement, sur quelques documents, consiste à faire le lien entre cette tradition mythique et l'arrivée au Canada actuel et même aux États-Unis d'un certain nombre de Vikings. Ceux-ci ont débarqué en Islande vers 815 et, en 930, ils sont déjà, d'après certains historiens, environ 10.000.

En 982, l'un d'eux, Éric le Rouge, est proscrit pour trois ans, à la suite d'un meurtre. Il décide alors d'essayer de retrouver une terre aperçue déjà quelques mois auparavant par un autre Viking, nommé Gunnbjörn. C'est ainsi qu'il finit par trouver, au-delà des glaces flottantes, des fjords bordés

de vallées vertes, d'où le nom qu'il donna à ce pays : Groenland.

Il retourne en Islande et réussit à entraîner de nombreux colons vers cette nouvelle terre, vers 986 ou 987. Le christianisme arrive en Islande vers l'an 1.000 et, de là, rattrape les groupes émigrés au Groenland. L'épouse d'Éric, Thjodhid, et son fils Leif sont chrétiens et Éric finit par se faire baptiser. En 1124 un évêché est érigé. Il y a 12 églises et 2 monastères.

Mais la poussée vers l'ouest des hommes blancs, roux et barbus, comme dans le mythe de Quetzalcoatl, continue. On sait maintenant avec certitude que les descendants d'Éric le Rouge sont passés en 992 sur le continent. Entrant par le Labrador, ils ont poussé plus au Sud, à la recherche de terres plus hospitalières. Un des fils d'Éric, avec 30 compagnons, remonta l'estuaire du Saint-Laurent. Il semble même qu'ils soient allés encore plus loin, peut-être jusqu'à factuelle Newport, dans une région où ils trouvèrent des vignes sauvages, d'où le nom de Vinland qu'ils donnèrent à ce pays.

Les hommes du Nord rencontrèrent ainsi les Amérindiens, qu'ils nommèrent les « *Skroeling* » (hommes

tordus, laids). En 1492, quand Christophe Colomb arrivait en Amérique, plus au Sud, les Vikings, chassés par une période de grands froids, et par des guerres incessantes avec les Indiens, avaient abandonné le Nord et étaient repartis vers l'Islande. Tout cela ne fait plus aucun doute, grâce aux découvertes archéologiques, tant en Amérique même qu'en Norvège où l'on a retrouvé, à Bergen comme à Trondheim, des preuves des échanges qui eurent lieu, à cette époque, avec ces contrées<sup>[101]</sup>.

Mais quelques-uns d'entre eux restèrent peut-être sur le continent, poussant plus au Sud, jusqu'au lac Titicaca et même jusqu'au Chili. Cependant, là, on s'aventure déjà dans des hypothèses qui ne font pas encore l'unanimité des spécialistes. Une autre variante, également possible, serait que le Viking Ullman aurait en 967, en suivant les courants, atteint le golfe du Mexique et serait devenu le cinquième roi des Toltèques, le « *dieu blanc et barbu* », Quetzalcoatl lui-même<sup>[102]</sup>.

De toute façon, l'apparition de ces hommes blancs et barbus sur le continent Nord-Américain est un fait bien établi. Qu'ils aient eu des contacts avec les populations vivant plus au Sud est également certain. Or, ils apportaient

avec eux les éléments essentiels du christianisme, le monothéisme, le refus des sacrifices humains, l'annonce d'un Dieu ami des hommes, toutes caractéristiques que nous retrouvons dans la religion de Tula, la patrie de Quetzalcoatl.

C'est peut-être donc bien leur présence qui serait à l'origine du mythe<sup>[103]</sup>. C'est, finalement, cette tradition ou l'une de ses variantes, qui expliquerait le discours étonnant que tint l'empereur Moctezuma II en accueillant Hernan Cortès dans sa capitale de Tenochtitlan-Mexico :

*« Il y a bien longtemps que, par tradition, nous avons appris de nos ancêtres, que ni moi ni aucun de ceux qui habitent cette contrée n'en sommes les naturels ; nous sommes étrangers et nous sommes venus de pays lointains. Nous savons aussi que ce fut un grand chef qui nous amena dans ce pays, où nous étions tous ses vassaux ; il retourna dans sa patrie d'où il ne revint que longtemps après, et si longtemps qu'il retrouva ceux qu'il avait laissés derrière lui mariés avec les femmes de la contrée et vivant en famille dans les nombreux villages qu'ils avaient fondés. Il voulut les emmener avec lui, mais ils s'y refusèrent et ne*

*voulurent même pas le reconnaître pour leur seigneur. Alors il repartit. Nous avons toujours cru depuis, que ses descendants reviendraient un jour pour conquérir notre pays et faire de nous ses sujets ; et d'après la partie du monde d'où vous me dites venir, qui est celle d'où le soleil se lève, et les choses que vous me contez du grand roi qui vous a envoyé, nous sommes persuadés que c'est lui notre véritable seigneur ; damant plus que, depuis longtemps, il est, dites-vous, au courant de nos affaires. Soyez donc certain que nous vous obéirons et que nous vous reconnâtrons pour maître au lieu et place du grand roi dont vous parlez, et qu'il ne doit pas y avoir le moindre doute à cet égard. Vous pouvez commander à toute cette contrée, au moins dans les parties qui dépendent de mon royaume ; vous serez obéi et vous pourrez disposer de mes biens, comme des vôtres. Vous êtes ici chez vous, dans votre palais ; reposez-vous donc des fatigues du chemin et des combats que vous avez livrés... Je m'en retourne dans d'autres palais où je demeure. Ici vous serez pourvu de toutes les choses nécessaires à vous et à vos hommes. N'ayez aucune inquiétude ; ce pays est le vôtre comme ce palais est à vous<sup>[104]</sup> ».*

De même que Quetzalcoatl attendait le vieux sorcier qui devait l'obliger à quitter son royaume de Tula, de même Moctezuma savait qu'un autre allait venir pour régner à sa place. Comme le souligne Jacques Soustelle, commentant ce discours de l'empereur,

*« ce sont les paroles de celui qui connaît son destin et s'y soumet... Sa conduite envers Cortès, qui demeure un sujet d'étonnement pour les historiens, ne s'explique que par la connaissance qu'il avait des présages et par l'acceptation de la fatalité. Toute la philosophie implicite contenue dans la pensée autochtone incite les esprits à s'incliner devant une rigoureuse prédestination<sup>[105]</sup> ».*

Certains, comme Paul Hosotte<sup>[106]</sup>, se montrent assez agacés par ce rôle que l'on attribue à la légende de Quetzalcoatl pour expliquer le peu de résistance opposé par les Aztèques à leurs envahisseurs. Cela ne semble pas entrer dans ses catégories. *« Des très rares documents qui nous sont parvenus de l'époque préhispanique, nous dit-il, il n'en est aucun qui fasse état de cette fameuse prophétie... »*

Je me permettrai d'ajouter que si ces documents étaient vraiment *« de l'époque préhispanique »* nous nous trouverions



devant quelques jolis petits dessins bien insuffisants pour déchiffrer toute cette histoire.

De cette époque nous ne pouvons avoir que des textes mémorisés, transcrits grâce à l'alphabet latin et donc à l'époque hispanique ; ou encore, mais toujours de l'époque hispanique, des transcriptions en nahuatl de manuscrits pictographiques, ce qui est précisément le cas des Annales de Cuauhtitlan qui contiennent une des versions du mythe de Quetzalcoatl.

Ce ne sont d'ailleurs pas les missionnaires qui invoquent cette légende pour faciliter leur travail d'évangélisation. On pourrait alors, en effet, les soupçonner de l'avoir inventée. Mais, documents anciens ou non, c'est Moctezuma lui-même qui y fait nettement allusion : « *Il y a bien longtemps que par tradition* ». Si, pour sa part, Jacques Soustelle attache à ce mythe autant d'importance, c'est qu'il connaît avec quel soin Frère Bernardino de Sahagun recueillait ces traditions, interrogeant les Indiens séparément pour s'assurer que leurs récits se recoupaient vraiment et les transcrivant fidèlement dans la langue même de ces témoins de la tradition, en nahuatl<sup>[107]</sup>.

Je comprends que, d'un point de vue athée ou

agnostique, la tradition des visions de la princesse Papantzin lors d'une E.F.M. et celle de Quetzalcoatl puissent avoir quelque chose d'irritant, car elles amènent incontestablement à se demander s'il n'y a pas eu là, de façon discrète mais efficace, une certaine intervention de Dieu dans le déroulement de l'Histoire.

## Une religion qui tourne au cauchemar

Il est vrai que les mauvais présages s'accumulant dans le ciel de Mexico ou l'impression de se trouver devant un destin inexorable ne suffisent pas à expliquer qu'en si peu de temps un si grand empire ait été conquis par si peu d'hommes. Il existe à cela bien d'autres raisons, à commencer par celle que nous venons de voir : le triomphe des dieux sanguinaires du Nord sur le dieu pacifique de Teotihuacan et de Tula. Il y a là tout un mystère à sonder, et peut-être pas seulement d'un point de vue sociologique, sur cet immense combat entre les forces du bien et les forces du mal. C'est au cœur de ce combat que se situe l'action de la Vierge de Guadalupe.

Je suis le premier à regretter la destruction de l'ancienne ville de Mexico. Les conquistadors la décrivaient eux-mêmes comme « *plus belle que Grenade ou Venise* ». D'après Cortès, elle regorgeait de palais immenses, de jardins magnifiques qui se déroulaient sur plusieurs niveaux, de volières où étaient rassemblés les oiseaux les plus rares, de bassins pour poissons d'eau douce et d'autres pour poissons de

mer, soigneusement entretenus par une armée de serviteurs. Les fastes de la cour sont impressionnants. Les audiences accordées par l'empereur rappellent celles des Basileus à Constantinople. Le rituel des repas semble assez voisin de celui de Versailles, au temps du Roi soleil.

Mais, de toute façon, n'aurait-on pas détruit toutes ces merveilles peu à peu pour les remplacer par des constructions nouvelles, comme c'est le cas, hélas, pour la plupart de nos cités ? C'est ce qui a dû se passer et qui explique pourquoi il reste si peu de chose des civilisations anciennes du Mexique.

C'est, en tout cas, ce qu'affirme aussi un historien mexicain contemporain :

*« Il est certain, dit-il, que ce que firent les Espagnols par l'épée, nous, Mexicains, nous l'avons fait par les lois. Nous, Mexicains, avons fait infiniment plus de destructions chez les peuples aborigènes que les Espagnols en trois siècles de domination coloniale. Et nous, l'avons fait en moins de temps<sup>[108]</sup> ».*

Mais, surtout, le regret des merveilles de la culture aztèque ne doit pas nous faire oublier les massacres

commis au nom de leurs dieux sanguinaires. Pour que le lecteur comprenne tout de suite de quoi il s'agit, commençons par un cas bien précis : les cérémonies qui se déroulèrent en 1487 pour fêter la rénovation du grand temple de Tenochtitlan (Mexico).

Les historiens hésitent un peu sur le nombre de victimes sacrifiées. L'estimation basse est de 20.000. L'estimation haute, pourtant attestée par plusieurs textes anciens<sup>[109]</sup> est rejetée généralement parce qu'elle paraît trop épouvantable : 80.000<sup>[110]</sup> !

Ces chiffres sont à mettre en comparaison avec la population de Mexico-Tenochtitlan à la veille de la conquête : environ 700.000 habitants. Mais la plupart des victimes n'étaient pas prélevées sur la population de la ville. Duran donne pour ces fêtes d'inauguration du Grand Temple de Mexico : 80.400 sacrifiés et il précise : 16.000 Zapotèques, 24.000 Tlapanèques, 16.000 originaires de Uexotzinco et 24.000 de Tizauhcoac. Il pense qu'en raison de ces cérémonies, tout de même exceptionnelles, le nombre des sacrifiés dut atteindre cette année-là plus de 100.000<sup>[111]</sup> !

Juan Diego devait avoir environ treize ans lors de ces belles cérémonies. On comprend qu'il ait été parmi les

premiers Indiens à se convertir au christianisme. On a même retrouvé les ruines de ce temple le 21 février 1978, à quelques mètres de l'actuelle cathédrale et les archéologues ont démontré qu'il avait fait l'objet d'agrandissements successifs, jusqu'à sept étapes de construction.

On ne détruisait pas ce qui existait déjà : on construisait par-dessus l'édifice précédent, celui-ci servant de soubassement au nouveau temple. Le résultat étant que la base s'élargissait peu à peu, en même temps qu'augmentait sa hauteur. Le temple ayant été rasé par les Espagnols, on retrouve aujourd'hui la base seulement des différentes couches successives. Cela suffit pour pouvoir suivre l'évolution dans le temps du culte aztèque, car, à chaque étape de construction, correspondent des sculptures et des offrandes différentes.

La concordance avec les sources écrites a pu être établie sur de nombreux points. Le visiteur peut suivre dans les ruines, aujourd'hui mises en valeur, les différentes étapes des agrandissements successifs du temple, allant de la période la plus récente, à l'extérieur, vers la plus ancienne, au centre, jusqu'au temple de la deuxième période où l'on

voit encore, pratiquement intacts, les deux sanctuaires, de Uitzilopochtli, au Sud, et de Tlaloc, au Nord. La pierre du sacrifice, en roche volcanique, y est toujours en place<sup>[112]</sup>.

La forme de sacrifice la plus constante, celle qui se déroulait précisément au Grand Temple de Mexico, était ce que certains appellent, d'un terme très chirurgical, la « *cardiectomy* », l'arrachement du cœur. Cette horrible torture s'entourait de tout un ensemble de festivités publiques. Le peuple entier y était invité et y participait. La victime, elle, était mise en condition : on la forçait à chanter, à danser, de façon ininterrompue pendant les heures, parfois les jours précédant son sacrifice. Le but était évidemment de l'épuiser et de la mettre dans une sorte d'état second, de transe.

Cet épuisement constituait d'ailleurs déjà en lui-même une forme d'offrande. La pierre du sacrifice était une sorte de cube d'un mètre de haut environ, un peu arrondi sur sa partie supérieure. La victime était étendue sur le dos sur cette surface arrondie ; quatre prêtres tenaient chacun des quatre membres, tandis qu'un cinquième passait une corde autour du cou de la victime en lui maintenant ainsi la tête renversée en arrière, pour l'empêcher de se relever.

Duran Diego, chroniqueur de cette époque, explique que *« celui qui devait être sacrifié se pliait de telle manière qu'en laissant tomber le couteau sur la poitrine, l'homme s'ouvrait avec beaucoup de facilité par le milieu, comme une grenade<sup>[113]</sup> »*.

Précisons encore que le couteau était d'obsidienne, pierre particulièrement dure et tranchante. La plupart des descriptions parlent d'une remontée du sacrificateur à travers le diaphragme jusqu'au cœur, mais des expériences plus récentes, effectuées sur des cadavres, ont montré que l'accès le plus facile passait par le deuxième espace intercostal gauche. Détail intéressant pour les spécialistes, mais qui ne change pas l'essentiel. Le sacrificateur tendait alors le cœur vers le soleil *« le temps d'un ave maria »* nous disent les témoins de l'époque. Le sang de la victime se répandait au même moment en presque totalité le long des marches de l'escalier, venant imprégner le sol et fournir ainsi de l'énergie au même soleil pour son voyage nocturne.

La victime était aussitôt dépecée, tête, bras et jambes coupés, le tout jeté sur les marches et roulant jusqu'au bas de l'escalier, comme nous le montrent de nombreux dessins de l'époque. Les morceaux étaient alors partagés en fonction des rangs sociaux des spectateurs pour être



mangés ! Ces Indiens raffinés, aux palais somptueux, se régalaient le palais de chair humaine. Les rituels de l'époque nous ont même transmis quelques bonnes recettes d'accommodement !

Nous verrons un peu plus loin différentes hypothèses qui, probablement, ont toutes leur part de vérité, pour tenter de comprendre des mœurs qui nous paraissent aujourd'hui aussi barbares. L'une d'elles, et des plus simples, est que les Aztèques trouvaient cette viande délicieuse. « *Pourquoi le cannibalisme se justifierait-il lorsqu'il fait partie d'un rite religieux, mais non pas s'il s'agit d'une simple gourmandise ?* » note un auteur contemporain<sup>[114]</sup>.

Cependant, ce motif strictement gastronomique ne suffit pas à expliquer la façon d'immoler la victime, ni toute sa mise en scène. Tout cela comptait certainement pour beaucoup dans la terreur des futures victimes. Le même auteur rapporte que, dans les jours qui précédaient leur sacrifice, certaines « *ne pouvaient arriver à manger tant elles étaient obnubilées par la perspective de leur fin prochaine. Beaucoup ne parvenaient à la pierre du sacrifice que soutenues par les bras* ».

Mais c'était une épreuve même pour les sacrificateurs. Le prêtre de service

*« devait se badigeonner le corps avec les cendres de plantes vénéneuses et d'animaux venimeux, dont l'absorption transcutanée était réputée mettre l'intéressé dans un état second, seul capable de lui permettre d'affronter l'acte sacrificiel, dont on ne peut douter qu'il devait être particulièrement traumatisant sur le plan psychologique. C'était si vrai que les prêtres qui se révélaient capables d'affronter tous les types de sacrifices, notamment ceux qui comportaient l'immolation d'enfants, laquelle devait être terriblement éprouvante, accédaient à un statut social privilégié. C'était parmi eux et eux seuls, que se pouvaient recruter les 'souverains pontifes' de tel ou tel culte. En revanche, celui qui se refusait à sacrifier un enfant était tenu pour indigne de tout office public<sup>[115]</sup> ».*

N'allez pas croire, au demeurant, que cette forme de sacrifice ait été la seule possible. Ce serait sous-estimer gravement l'imagination créatrice de ces peuples raffinés. Le dieu des Chalcas était un dieu de la chasse. En conséquence, ils tuaient leurs victimes à coups de flèches. D'autres les précipitaient du haut d'un rocher ou d'une pyramide. Il y avait aussi le feu, la noyade, l'égorgement...

Vous voyez que tous ces peuples avaient déjà atteint depuis longtemps notre niveau de civilisation. Mais il est vrai que nous, nous ne le faisons que par périodes limitées. Le système aztèque, lui, exigeait des victimes en permanence.

Ce phénomène d'angoisse croissante au cours des siècles se retrouve dans d'autres cultures, ainsi, par exemple, dans l'Égypte pharaonique. Le résultat, au Mexique, fut que cette folie meurtrière avait tendance à s'aggraver. Certains spécialistes de la démographie du Mexique avancent des chiffres de victimes effarant, jusqu'à peut-être 250.000 victimes par an<sup>[116]</sup>. Ce n'est peut-être pas impossible si l'on se réfère à ce que l'on sait pour la seule ville de Mexico.

La guerre fleurie. Les guerres de conquête ne suffisaient pas toujours à fournir assez de victimes pour assurer au dieu son breuvage quotidien de sang humain. En outre, des guerres de plus en plus lointaines laissaient à découvert la capitale et la rendaient vulnérable. C'est ainsi que se développa peu à peu une pratique, vraiment très particulière, qui existait déjà bien avant l'arrivée des Aztèques sur le plateau central, mais que ceux-ci modifièrent et institutionnalisèrent à leur profit, sous le

nom paradoxal de « *Guerre Fleurie* ».

D'ailleurs tout était « *fleuri* » dans ce genre de sacrifices. Les victimes s'appellent les « *morts fleuris* » ; les dessins des manuscrits représentent des flots de sang fleuris s'échappant de la poitrine des sacrifiés ; « *les cœurs offerts... sont ornés de fleurs comme les instruments sacrificiels, couteaux de silex et lames d'obsidienne*<sup>[117]</sup> ». C'est sous le règne de Moctezuma I<sup>er</sup> que cette étrange coutume prit sa forme définitive. Le dominicain Diego Duran nous a transmis à peu près le discours de cet empereur :

*« Afin que les dieux se voient assurer un service régulier en sacrifices humains et qu'il y ait un endroit où les fils des grands et les passionnés de la guerre trouvent à s'exercer et puissent faire montre de leur dextérité et de leur courage, une 'foire militaire' est ouverte, à laquelle se rendront, à intervalles réguliers, les armées aztèques, pour y acquérir, au prix de leur sang et de leurs vies, l'honneur et la gloire et pour que les fils des grands seigneurs ne restent pas oisifs et que ne se perde pas l'art de la guerre. Certes, ce sont surtout l'honneur et l'exaltation de Huitzilopochtli qui sont en jeu dans cette affaire et,*

*puisque l'on dispose d'un temple, il est juste qu'il y reçoive des victimes. Il n'en est pas qui lui soient plus agréables que celles de Tlaxcala... Car les autres, celles qui viennent des barbares... il ne les aime ni les accepte<sup>[118]</sup> ».*

C'est ainsi que fut conclu un pacte entre la Triple Alliance, Tenochtitlan, Tacuba et Texcoco. Ce pacte fut imposé, bien entendu, à la faveur d'un certain nombre de désordres météorologiques, gel, neige, inondations, sécheresse, tous bons prétextes pour invoquer la colère des dieux et la nécessité de les apaiser. Détail « savoureux », si j'ose employer ce mot pour ce que je vais dire, le roi de Texcoco, Nezahualcoyotl essaya de faire valoir que les prisonniers des guerres habituelles pouvaient bien suffire. Mais les prêtres, nous dit-on, « *répliquèrent que ces gens, venus de terre lointaines, subissaient de telles fatigues pour parvenir jusqu'à Mexico, que leurs chairs en perdaient toute saveur* ».

Donc, à la date convenue à l'avance, et sans manœuvres militaires d'habiles tacticiens, on engageait le combat entre groupes de cités alliées. Il ne s'agissait ni de conquérir les cités de l'adversaire, ni de les soumettre, mais simplement de faire assez de prisonniers pour fournir les victimes

nécessaires aux besoins. Quand on avait atteint le nombre requis on arrêta aussitôt le combat. Faire des prisonniers était un moyen de grimper dans l'échelle sociale.

Inversement, celui qui n'en faisait pas était exclu de l'armée et de la société. La capture même suivait des règles strictes. Le nombre maximal de guerriers autorisé pour faire un prisonnier était de six. C'était le premier qui avait essayé de le capturer qui en devenait le propriétaire. S'il y avait un doute, c'était au prisonnier lui-même de désigner son propriétaire ! S'établissait alors entre ce prisonnier et celui qui l'avait capturé une relation très étrange, de « *fil*s » à « *pè*re ». Si celui-ci était un noble, son captif était accueilli avec tous les honneurs. On lui donnait des vêtements, on le parait de bijoux, on lui fournissait même des armes, il participait à un défilé fleuri... Mais tous les prisonniers étaient reçus avec un discours qui ne leur laissait aucun doute :

*« Soyez les bienvenus... à cette cour de Mexico-Tenochtitlan... siège du pouvoir du dieu Huitzilopochtli... N'allez pas penser que vous avez été conduits en ces lieux pour y trouver votre subsistance, mais bien plutôt pour y mourir, pour lui offrir votre poitrine et votre gorge au*

*couteau*<sup>[119]</sup>... »

Les captifs étaient ensuite répartis par quartiers, ceux-ci devant en assurer la garde dans des « *maisons de prisonniers* ». L'intendant qui en avait la charge pouvait recevoir jusqu'à vingt ou quarante prisonniers à garder. Les prisonniers y étaient fort bien traités. On cherchait même à les engraisser, non seulement pour le plus grand plaisir des dieux, mais aussi, et peut-être surtout, pour celui des consommateurs, le « *père* » n'ayant toutefois pas le droit de goûter la chair de son « *fils* » mais seulement d'en faire profiter ses invités.

C'est le « *père* » qui conduisait son « *fils* » jusqu'au pied de la pyramide en le tenant fermement par les cheveux. Là, des prêtres s'en emparaient et l'entraînaient jusqu'à la plateforme supérieure. Vous connaissez déjà la suite. Les dessins de l'époque montrent bien ces temples, aux escaliers très raides, avec ces membres épars glissant avec des traînées de sang jusqu'au bas des marches.

Pourquoi tant d'horreur ? Il faudrait maintenant essayer de comprendre comment une telle culture a pu en arriver à de telles aberrations. Sur ce point, il y a plusieurs

interprétations, mais qui ne s'excluent peut-être pas. Nous avons déjà vu l'interprétation culinaire qui semble effectivement avoir joué un certain rôle mais qui ne peut tout expliquer. La plupart des auteurs insistent plutôt sur l'aspect religieux proprement dit. C'est nettement la position, par exemple, de Christian Duverger :

*« Les Aztèques n'offrent pas des sacrifices pour rendre un culte à tel ou tel dieu ; les sacrifices ont toujours le même destinataire : le Soleil, Tonatiuh, c'est-à-dire l'Énergie cosmique. Le principe du sacrifice humain est de transmuter la mort en vie. Il s'agit de capturer le principe vital qui se trouve en chaque être afin de le recycler au profit de la communauté des vivants. Il faut savoir que les Aztèques ont une conception entropique de l'énergie. Celle-ci est perçue comme stock et non comme source. Or toute quantité finie tend nécessairement à s'épuiser. Le monde est ainsi menacé à terme par l'usure des forces et le risque de déstabilisation. Seule parade imaginée par les Mexicains, le sacrifice humain a pour fonction de restaurer l'énergie cosmique. Le monde serait promis à la destruction si les hommes n'avaient pour office de régénérer perpétuellement les flux énergétiques de*



*l'univers, dans une interminable fuite en avant qui prend l'allure de ces immolations pléthoriques. Dans l'esprit des Aztèques, l'oblation des cœurs n'obéit pas à quelque obscur diktat et un dieu jaloux, mais à l'impérieuse nécessité du salut du monde<sup>[120]</sup> ».*

Il est vrai d'ailleurs que, dans le système cosmogonique aztèque, les dieux avaient eux-mêmes donné le bon exemple, en se jetant à Teotihuacan dans un brasier pour donner naissance au soleil et à la lune. Toute la vie de la communauté semble marquée par cette angoisse que le soleil n'ait pas la force d'achever son voyage sous terre pour reparaître au matin à l'horizon. D'où l'importance toute particulière du solstice d'hiver.

Toute leur civilisation est sous le signe du sang. Les Aztèques eux-mêmes ne sont pas exemptés de ce tribut continuels à payer au dieu. Ils doivent tous, hommes, femmes et enfants, bébés même donner régulièrement de leur sang. Dans les écoles de prêtres et de nobles, à partir de l'âge de huit ans les enfants doivent chaque matin se piquer les oreilles, la langue, les lèvres ou les parties génitales pour offrir un peu de leur sang au dieu soleil.

Cet effort de compréhension en profondeur du motif religieux des Aztèques conduit même certains auteurs à expliquer qu'en raison de leur vision du monde, *« il était tout à fait logique qu'ils ne voient pas le sacrifice humain comme un assassinat, mais comme un privilège insigne qui flattait et exaltait plus que tout autre sort, à tel point que l'accorder était une faveur et le recevoir une grâce<sup>[121]</sup> »*.

Il est fort possible en effet que certains aient vécu leur sacrifice ainsi. On trouve dans bien des religions, et aussi, il est vrai, dans des propagandes politiques ou des nationalismes, un endoctrinement pouvant conduire à cette forme de fanatisme. Je doute beaucoup que la majorité des victimes aient vécu leur mort ainsi.

Cependant, une autre interprétation semble aussi probable, beaucoup plus politique, privilégiée par exemple par Paul Hosotte, sans pour autant nier l'importance du facteur religieux, et je soupçonne qu'il a un peu raison. Ce ne serait d'ailleurs pas le seul cas où des politiciens auraient utilisé la religion en la mettant au service de leurs buts, quitte à la fausser un peu au passage. La volonté de puissance implacable a fait dériver le culte aztèque vers toujours plus de victimes, maintenant l'empire par la

terreur. Mais cette terreur allait entraîner sa perte. Toujours obsédés par leur système d'offrande des prisonniers à leur dieu, les Aztèques s'interdiront de tuer les Espagnols ou leurs alliés au cours des différents combats, ce qui entraînera peu à peu leur défaite.

*« Ce sera la peur de la 'mort fleurie' qui jettera les nations alliées et vassales dans les bras des Espagnols. Ce sera leur conception de la guerre centrée sur la primauté donnée à la capture sur l'élimination physique immédiate, condition indispensable à l'instauration d'une terreur essentiellement fondée sur le spectacle obligé d'actes sacrificiels répétitifs, spectacle hautement anxiogène, c'est cette conception même qui fera perdre la guerre aux Aztèques. À plusieurs reprises au cours du siège de Mexico, les assiégés avaient eu l'occasion d'en finir avec le Conquistador, qu'ils avaient pratiquement réussi à capturer<sup>[122]</sup> ».*

Quoi qu'il en soit, ce contraste entre la réelle grandeur de cette civilisation et cette barbarie reste pour nous troublant, d'autant plus qu'il s'agissait pourtant d'un peuple doué de grandes qualités.

Don Vasco Quiroga, juriste exceptionnel dont nous reparlerons et qui devint plus tard évêque, allait jusqu'à considérer qu'en bien des domaines les Indiens étaient supérieurs aux Espagnols, notamment par leur droiture, leur générosité et leur sens moral. Il voyait en eux l'espoir d'une société nouvelle, plus pure et plus juste que celle qu'il avait laissée dans le vieux monde<sup>[123]</sup>.

Cet espoir, les premiers missionnaires le partageaient au point que certains historiens les ont soupçonnés d'être tombés dans une nouvelle variante de millénarisme, croyant à la possibilité d'établir, grâce aux Indiens, une sorte de paradis sur terre. Sans aller jusque-là, il est incontestable que les ordres religieux qui ont entrepris l'évangélisation de ces nouvelles terres ont été séduits par ceux qu'ils venaient convertir au point de s'indianiser peu à peu et de se faire les premiers défenseurs de leur culture contre le pouvoir royal. Alors, pourquoi ces sacrifices, pourquoi cette cruauté ? Que s'est-il passé ?

### ***L'hypothèse métaphysique***

Il y a peut-être, pour mieux comprendre ce phénomène aberrant, une autre hypothèse que les universitaires,

sociologues, psychologues, anthropologues... ne sauraient envisager dans les limites de leurs disciplines, mais qui semble s'imposer aux croyants, à ceux qui, derrière les apparences de ce monde, essaient de discerner la dimension métaphysique sous-jacente à toute vie humaine et aux événements de l'histoire. Tout est pris, en fait, dans une gigantesque lutte entre le bien et le mal. C'est le dernier mot du mystère.

Je sais qu'à notre époque toutes les cultures et toutes les religions sont proclamées égales. Il n'y a pas de formes de civilisation inférieures mais seulement « *différentes* ». Les cultures anthropophages ne sont donc pas inférieures, mais seulement différentes, si l'on poursuit la logique de ce raisonnement. Et, du point de vue gastronomique, je suis prêt à le croire, bien que je ne tienne pas à faire personnellement la comparaison nécessaire pour en juger honnêtement. Selon la même logique, il n'y a pas de religions plus loin de la vérité que d'autres, mais seulement différentes. Toutes convergent d'ailleurs, nous dit-on, vers la même idée d'un Dieu d'amour. Or, rien n'est plus faux ! Devant l'énormité de ces massacres atroces ce discours ne tient pas. Et ce qui devrait, ici du moins, être évident, l'est

également d'autres religions<sup>[124]</sup>.

Autant il faut respecter également tous ceux qui adhèrent à une croyance, s'ils sont sincères, autant il est faux que toutes expriment plus ou moins bien la même vérité. C'est le « *baratin* » de tous les athées et agnostiques qui se moquent éperdument des religions. Il ne s'agit pour eux que de les rendre insignifiantes en les réduisant toutes à des différences culturelles et comme celles-ci n'ont pas non plus, à leurs yeux, grande importance, ils finissent par réduire l'homme à ses fonctions vitales élémentaires, comme un animal. L'homme n'existe plus que pour produire et consommer.

Le discours de « *la gauche généreuse* » rejoint ici parfaitement l'idéal de la « *droite capitaliste* » de la société de consommation. Ce n'est pas le triomphe de la tolérance, comme on essaie de nous le faire croire, mais le triomphe de sa caricature. Quand les religions n'ont plus d'importance, il n'y a plus de conflit possible entre elles, non par apprentissage du respect de l'autre, dans sa différence, mais par indifférence. Dans cette perspective, la dimension métaphysique de l'histoire n'existe pas.

Dans toutes ces différences religieuses ils ne distinguent

et ne peuvent littéralement percevoir que manifestations psychologiques de problèmes à dépasser, qu'ils soient sociaux ou économiques, qu'ils proviennent de névroses collectives, ou s'expliquent par la psychologie des profondeurs... Ils ne peuvent admettre ni même envisager que derrière tous ces problèmes, les seuls visibles pour leur myopie, il y ait une autre dimension, métaphysique.

C'est ce qu'avaient au contraire très bien compris les premiers missionnaires. Ils étaient pourtant admiratifs de la culture indienne. « *Encore une fois* », écrit Christian Duverger s'appuyant sur les documents de l'époque, « *les franciscains n'ont jamais eu l'intention d'hispaniser les Indiens du Mexique, et toutes les recommandations officielles en faveur de la 'castillanisation' resteront lettre morte, même lorsque la Couronne formulera ses injonctions sous les formes les plus impératives*<sup>[125]</sup> ».

Ils formaient la future élite indigène en nahuatl, ils écrivaient eux-mêmes dans cette langue et en beaucoup d'autres... Mais pourtant, lorsqu'ils entreprirent de convertir les Indiens au cours de discussions célèbres, en présence de l'empereur, entre religieux chrétiens et prêtres des dieux païens, lors des fameux « *Colloques* » de 1524, ce fut pour expliquer à ces derniers que leurs dieux n'étaient que des «

*démons* » !

Je n'oublie pas pour autant les aspects les plus nobles de cette religion<sup>[126]</sup>. Les religieux missionnaires les ont eux-mêmes relevés. Mais on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression d'une perversion, d'un détournement du sentiment religieux. La soif de pouvoir des uns, l'angoisse naturelle des autres, tous les autres mécanismes que l'on pourra invoquer ne sont que les mécanismes qui ont permis cette folie collective. Mais derrière tout cela, à l'œuvre à travers tout cela, il y a autre chose, une autre force, une autre volonté qui a faussé complètement la relation de la créature à son Créateur.

On comprend mieux, par comparaison avec cette religion de terreur, tout ce que la Vierge de Guadalupe pouvait apporter d'amour et de douceur. Il suffit pour cela, comme le faisait Frère Bonnet-Eymard, de comparer son image miraculeuse avec la figure hideuse de toutes ces divinités, que ce soit, au centre de ce qu'on appelle à tort le « *calendrier aztèque* », Tonatiuh, le dieu du soleil, tirant sa langue assoiffée de sang humain, ou Coatlicue, la mère de Uitzilo-pochtli, dont une énorme statue de 12 tonnes et de 2,60 m de haut a été retrouvée. La déesse y est représentée



décapitée, le sang jaillissant de sa gorge, avec sa jupe de serpents, son collier de cœurs et de mains coupées, ses pattes de jaguar et ses pieds en serres d'aigle. Or, Coatlicue n'est, en définitive, qu'un des aspects particuliers de Tonantzin, la Mère des dieux, vénérée autrefois sur la colline de Tepeyac<sup>[127]</sup>. Voilà qui explique pourquoi la conquête fut relativement si facile. Tous les peuples soumis accueillirent les Espagnols en libérateurs et, de même, furent-ils rapidement séduits par la prédication des missionnaires.

## Conversions massives

C'est Hernan Cortès, en un sens, qui fut à l'origine de la conversion des Indiens, car il comprit très bien qui il fallait pour accomplir cette besogne : de vrais hommes de Dieu. Que l'on en juge plutôt directement d'après ses propres mots adressés à Charles Quint :

*« Toutes les fois que j'écris à Votre Majesté, je lui rends compte de l'état des Indiens que nous cherchons à gagner à la foi catholique, et j'ai supplié Votre Majesté Impériale de nous envoyer à cet effet des religieux de bonnes mœurs et de bon exemple ; il en est venu peu jusqu'à présent, ou presque pas... Votre Majesté nous enverrait un grand nombre de personnes religieuses et zélées pour la conversion des infidèles ; on leur construirait des maisons et des monastères dans les provinces que nous indiquerions... parce que des évêques et autres prélats continueraient ici pour nos péchés leur manière de vivre en dissipant les biens de l'église en pompes vaines, en satisfaction de leurs vices et en laissant des majorats à leurs enfants et à leurs parents. Il y aurait un mal plus*

*grand encore : les Indiens avaient, en leur temps, des personnes religieuses chargées de leurs rites et cérémonies, et ces religieux étaient si recueillis, si honnêtes, si chastes que la moindre faiblesse chez eux était punie de mort. Si donc ces Indiens voyaient les choses de l'église et le service de Dieu au pouvoir des chanoines et autres dignitaires, et qu'ils vissent ces ministres de Dieu se livrer à tous les vices et à toutes les profanations dans lesquelles ils se vautrent aujourd'hui dans vos royaumes, ce serait rabaisser notre foi, en faire un objet de moquerie, et le dommage serait si grand que toute prédication deviendrait inutile<sup>[128]</sup> ».*

Comme on le voit, Cortès ne nourrit pas trop d'illusions sur l'état du clergé de son temps et il n'utilise pas non plus avec son empereur la langue de bois. Ce seront finalement des frères mineurs franciscains qui seront envoyés par l'empereur, presque tous recrutés dans la province franciscaine d'Estrémadure qui venait de connaître une réforme la ramenant au sens de la pauvreté si caractéristique de l'ordre de saint François d'Assise. Le 13 mai 1524, Frère Martin de Valencia entouré de douze autres franciscains débarque sur les côtes du Mexique, à San Juan

de Ulua.

Le nombre douze a été choisi, bien évidemment, pour rappeler les douze apôtres qui accompagnaient le Christ, mais aussi les douze frères mineurs réunis par saint François pour la fondation de son premier couvent. Ils débarquent pieds nus, vêtus d'une robe de bure ceinte d'une simple corde.

Ils ont l'air si pauvre que, sur leur passage, ils entendront toujours le même mot : « *motolinia, motolinia* ». L'un d'eux ayant demandé le sens de ce mot on le leur traduit « *pauvre* ». Aussitôt, l'un des frères décide d'en faire son nom propre et devient Frère Motolinia. C'est à pieds nus qu'ils font le long parcours de deux cents kilomètres qui les conduit jusqu'à Mexico<sup>[129]</sup>.

Là, Cortès qui les avait tant attendus leur réserve un accueil mis en scène de façon magistrale afin d'inspirer aux Indiens le plus grand respect à leur égard. Nous en avons le récit par un des membres de l'escorte de Cortès qui participa directement à la cérémonie. Nous nous contenterons du résumé qu'en a fait Christian Duverger :

« *En présence de la foule et de tous les chefs mexicains*

*rassemblés, il s'avance au-devant du cortège, s'agenouille aux pieds de Martin de Valencia et, respectueusement, lui baise la main avant de faire de même avec les autres frères. Puis il demande à ses capitaines et à ses lieutenants de l'imiter. Alors, voyant cela, entraînés par l'exemple, les dignitaires indiens se mirent aussi à baiser les mains des religieux. La scène est forte et se double d'un discours de Cortès expliquant en quoi l'autorité de Dieu est supérieure à toutes les autorités humaines parce qu'elle est d'une autre nature<sup>[130]</sup> ».*

Nous avons une sorte de reconstitution de ce discours par Mendiera, un chroniqueur de l'époque. Ce n'est probablement pas le mot à mot, mais les idées exprimées correspondent bien à ce que Cortès confiait au roi, dans ses lettres et à l'attitude que nous venons de voir :

*« Toute autorité vient de Dieu, et l'Empereur (Charles Quint), qui est le plus grand seigneur de la terre et qui m'a délégué la sienne, la tient lui-même de Dieu. Qui plus est, ce pouvoir qui nous échoit est de portée limitée, il ne touche que les corps et les biens des hommes, l'extérieur et le visible, le périssable et le corruptible. Au contraire, ces*

*frères, dans leur pauvreté, détiennent le pouvoir sur les âmes immortelles et chacune déliés a plus de prix que tout l'or et l'argent du monde... et ce pouvoir, c'est aussi de Dieu qu'ils le tiennent<sup>[131]</sup> ».*

Il ne s'agit pas du tout, pour les franciscains, de convertir les Indiens par la force et la peur, ce qui serait faire la même chose que les prêtres des idoles, mais par la discussion, la prédication et l'exemple. Une confrontation est organisée entre les religieux, d'un côté, et les dignitaires et prêtres païens, de l'autre. Ce sont les célèbres Colloques de 1524. Frère Bernardino de Sahagun en a rédigé une version complète, d'après des documents aujourd'hui disparus. Ce texte, malheureusement mutilé, a été enfin publié en 1924<sup>[132]</sup> !

Dans cet échange d'arguments, il y en a un qui joue naturellement un rôle très important, surtout pour les prêtres des idoles : puisque les Espagnols ont gagné la guerre, c'est que leur Dieu est plus fort que ceux des Aztèques. Mais, pour le peuple, il y a surtout l'exemple de la vie des franciscains. Et là, c'est une révolution incroyable qui commence, une révolution comme le monde n'en

connaît guère, une révolution des cœurs, une révolution de l'amour.

Les douze s'installent d'abord à Huejotzingo où réside l'aristocratie aztèque des Chevaliers-Aigles et des Chevaliers-Jaguars. Ils s'aperçoivent vite que les nobles Chevaliers oppriment de façon intolérable leurs paysans. Ils exigent une redistribution des terres. Une grande fête populaire scelle la réconciliation sociale, les nobles y reconnaissent leurs fautes et le peuple leur accorde son pardon.

Partout où les frères s'installent, ils commencent par construire en même temps une église et un hôpital. C'est bien l'amour des plus pauvres, des plus démunis, des plus faibles qu'ils apportent dans ce monde où seule comptait la force. C'est bien là la révolution la plus radicale et elle touche au cœur toute la population, y compris, bien souvent, les princes eux-mêmes<sup>[133]</sup>.

En 1525, le roi du Michoacan, Caltzontzin, venu à Mexico pour faire allégeance au roi d'Espagne, y découvre les franciscains et, bouleversé, leur demande le baptême et les supplie d'envoyer dans son royaume quelques frères pour l'évangéliser. Il revient à Mexico à la fin de l'année et

réussit à en emmener quelques-uns dans sa capitale, Tzintzuntzan, où son entrée, avec cette escorte de moines tonsurés et vêtus de bure, fait sensation.

Les habitants attendaient déjà les « *pauvres de Dieu* » et leur avaient préparé, pour les accueillir, des voûtes de verdure tandis que le sol était tapissé de fleurs tropicales. Les frères s'avancent au milieu de la foule. On leur jette des fleurs « *les mères présentent leurs enfants, rapporte un chroniqueur, afin qu'ils reçoivent protection d'être simplement touchés* ».

Aussitôt, comme partout ailleurs, les frères font jeter à l'eau ou brûler les statues des idoles, avec tous leurs ornements en or. Ce n'est pas l'or qui les intéresse. Ce ne sont pas des conquistadors. Et le peuple ne s'y trompe pas. Le couvent est alors promptement construit, fait de briques séchées au soleil et couvert de chaume.

Puis, vient la construction de l'église, de l'hôpital et de l'école. Partout, c'est le même miracle qui se reproduit. Aux franciscains vont bientôt se joindre des dominicains et des augustins. En même temps que les églises, les écoles se multiplient. Il faut sans cesse les agrandir. « *Il y a tant d'Indiens à enseigner que dans les écoles, nous dit un texte de l'époque, il y a 300, 400, 600 et jusqu'à 1.000 élèves* ».



Mendieta nous a conservé le texte d'une lettre adressée au chapitre général des franciscains à Toulouse, par Zumarraga, le premier évêque de Mexico. Elle est datée du 12 juin 1531, donc quelques mois seulement avant les apparitions de la Vierge de Guadalupe et fait le point sur les sept premières années d'évangélisation du Mexique :

*« Sachez, très révérends pères, que nous nous donnons totalement à l'immense tâche de la conversion des infidèles. Par la grâce de Dieu et par la main de nos religieux... plus d'un million de personnes ont été baptisées, cinq cents temples des idoles ont été jetés à terre et plus de vingt mille figures de démons qu'ils adoraient ont été réduites en morceaux et brûlées<sup>[134]</sup>... »*

Ce chiffre d'un million de baptisés est confirmé par d'autres sources. En 1536, Motolinia, le « *pauvre* », estime que l'on en est à « *plus de quatre millions d'âmes* ». Quinze ans après l'arrivée des franciscains le nombre de baptisés est estimé à six millions. Certains textes rapportent des chiffres fantastiques. En un seul jour, par exemple, deux prêtres auraient baptisé 15.000 Indiens à Xochimilco ; en 1537, dans la province de Tepeaca, il y aurait eu 70.000 baptêmes.

Bien entendu cette adhésion en masse recouvrait des motifs très inégaux qui pouvaient d'ailleurs cohabiter dans le même individu. Après avoir marqué l'abandon des dieux sanguinaires, le baptême était devenu aussi un moyen de se mettre directement sous la protection des religieux pour mieux résister aux exactions des conquistadors sur lesquelles nous reviendrons bientôt.

Il y eut quelquefois un peu de résistance, surtout de 1524 à 1529, devant cette destruction systématique des temples et de leurs idoles. On cite le cas d'un jeune Tlaxcaltèque qui voulait convertir son père. Celui-ci réagit violemment, tortura et tua son fils. Deux autres jeunes garçons furent également victimes de la colère populaire. Mais ces cas sont très limités.

Ce qui est certain, c'est qu'il y eut parfois une résistance passive, consistant à cacher les idoles pour les mettre à l'abri des moines, ou même à les glisser subrepticement dans le socle de quelque statue de saint. Il est vrai que la politique d'évangélisation franciscaine, consistant à s'insérer le plus possible dans la culture locale, favorisait parfois un certain syncrétisme, notamment par la double identité de certains saints, les moines construisant

systématiquement leurs églises sur d'anciens lieux de culte et donnant le plus possible à ces églises pour « *patron* » un saint correspondant à ce que représentait l'ancienne divinité vénérée à cet endroit<sup>[135]</sup>.

Là encore les accusations de conversion forcée sont pure légende. De même les accusations de tortures infligées aux Indiens récalcitrants ou hérétiques par l'inquisition espagnole. Il y avait bien eu des poursuites engagées parfois par les évêques pour « *idolâtrie* » ou « *superstition* », mais ces poursuites, nous affirme Jean Dumont, ont été très peu nombreuses : 15 pour tout le Mexique. Or, aucune n'est allée jusqu'à la peine de mort ni même la prison à vie.

*« Un drame touchant un Indien se produisit toutefois en 1539 dans un domaine différent : le cacique de Texcoco fut condamné par le tribunal épiscopal de Mexico comme « hérétique dogmatisant » (l'accusation d'idolâtrie avait été abandonnée dans cette affaire). Et il fut brûlé, alors que sa culpabilité était très mince (en fait, il avait exaspéré le tribunal en refusant de la reconnaître). Réaction significative : nombre d'Espagnols protestèrent, le Conseil suprême de l'Inquisition d'Espagne et le Conseil royal firent savoir leur désaccord et se préoccupèrent d'adoucir*

*le sort des héritiers du condamné... En définitive, hors les tortures du Yucatan<sup>[136]</sup> elles-mêmes sanctionnées, il n'y eut que ce seul et unique Indien mis à mort par les tribunaux ecclésiastiques au Mexique... Les 'bûchers espagnols' d'Indiens, supposés fidèles à leurs anciens cultes, sont une légende sans le moindre fondement<sup>[137]</sup> ».*

## Les exactions : le faux & le vrai

Malheureusement, l'attitude des conquistadors était fort différente. Il faut rappeler qu'ils n'étaient même pas envoyés directement par le pouvoir royal. C'étaient des aventuriers qui finançaient eux-mêmes leurs expéditions. Une fois la conquête achevée, alors qu'il n'y avait plus aucune raison de recourir à la violence, leur véritable caractère et leurs véritables préoccupations apparurent nettement.

Déjà, la première tentation de Christophe Colomb avait été de réduire les Indiens en esclavage. Dès 1495, il avait envoyé en Espagne un navire chargé de 400 esclaves indiens. La reine Isabelle les avait aussitôt fait libérer, et Colomb ayant en 1499 récidivé, sa réaction fut encore plus vive. Elle dut malheureusement renouveler ses instructions, exigeant le respect absolu des Indiens que l'on devait traiter « *amoureusement* ». C'est bien ce que firent les religieux, mais non les conquistadors.

Cependant, contrairement à ce que l'on croit généralement et à ce que continuent de diffuser certains

auteurs catholiques bien intentionnés, le pouvoir royal fut toujours du côté des religieux pour défendre les droits des Indiens. Plus précisément, s'il y eut bien des conquistadors qui confisquèrent à leur profit les terres et les biens des Indiens, ce fut toujours contre les ordonnances des rois d'Espagne.

C'est une erreur, notamment, de présenter les commanderies (encomiendas) comme une institution qui aurait permis aux conquistadors de s'emparer légalement des terres des paysans. L'erreur vient de la conviction simpliste que la conquête du Mexique a dû se passer comme la Reconquista.

Or, précisément, il n'en est rien. Lors de la Reconquista, les souverains espagnols avaient le sentiment de ne faire que récupérer un bien qui leur avait été dérobé injustement par les Arabes et les Berbères. Il s'agissait donc avant tout d'une prise de possession des terres. Lors de la conquête de la Nouvelle Espagne, les souverains espagnols insistent au contraire continuellement sur le fait que les titulaires de commanderies n'ont pas le droit de s'emparer des terres des Indiens.

Le grand spécialiste mexicain des commanderies, Silvio

Zavala, souligne dans ses conclusions que

*« les Indiens possédaient les terres collectivement et individuellement, sans que le seigneur ou titulaire de la commanderie puisse les en dépouiller légitimement. Il y eut, certes, des exemples de dépossession, mais aussi de prolixes actions judiciaires qui les réparèrent<sup>[138]</sup> ».*

Un calcul intéressant a d'ailleurs été fait, tenant compte de toutes les dépenses engagées par l'Espagne dans cette conquête, selon lequel

*« l'ensemble des richesses tirées d'Amérique par l'Espagne, or et argent compris, ne dépassera pas en trois siècles, les richesses produites en Espagne même par la seule exportation de la laine des moutons mérinos du pays<sup>[139]</sup> ».*

Mexico fut définitivement conquise en 1521, mais, dès 1528, la caballe des conquistadors faisait perdre le pouvoir à Cortès. Le pouvoir royal nommait un gouvernement de Nouvelle Espagne, « l'Audience », conseil de trois membres, dont le redoutable Nuno de Guzman, que C. Duverger nous décrit comme de « *sinistres individus, cruels, avides, immoraux,*

méprisants... et esclavagistes dans l'âme<sup>[140]</sup> ».

Dès 1529, huit ans seulement après la victoire de Cortès, et deux ans avant les apparitions de la Vierge de Guadalupe, c'était la guerre ouverte entre l'Audience et les religieux.

*« Les auditeurs et leurs comparses multiplièrent les vexations et les provocations à l'égard des religieux : enlèvement de jeunes Indiennes au collège de Texcoco, libelles infamants, sermons interrompus par la force, interception de courrier, séquestration du proviseur de l'évêché, etc. Frère Motolinia, le « pauvre », proteste auprès de la municipalité de Mexico qui spolie et exploite les Indiens. Il fait appel à l'« Audience », mais celle-ci est présidée par Nuno de Guzman qui prend aussitôt le parti des colons. Zumarraga menace et lutte. La persécution du Président et de ses juges contre les prêtres et le clergé est pire que celles d'Hérode et de Dioclétien », aurait écrit Zumarraga<sup>[141]</sup>.*

Finalement, Nuno de Guzman et ses complices, partent vers le Nord au royaume du Michoacan, y semant la terreur, torturant, violant, jusqu'à faire brûler vif le roi tarasque



chrétien, Caltzontzin, qui s'était si spontanément converti. Il s'ensuivit une révolte des tarasques. Frère Marin de Valencia se précipite à Mexico suppliant Cortès d'intervenir. Mais le pouvoir de justice relève de Nuno de Guzman.

Les frères font alors parvenir à Charles Quint un appel désespéré lui décrivant la situation. Celui-ci nomme aussitôt une nouvelle Audience pour remplacer la première, avec, à sa tête, l'évêque de Saint-Domingue, Ramirez de Fuenleal, qui arriva le 23 septembre 1531, événement figuré par un petit dessin sur la « *tira de Tepechpan* », comme nous le verrons.

Il était grand temps, car déjà la révolte grondait et les Espagnols n'étaient pas encore très nombreux. S'ils avaient pu jusqu'alors s'imposer, c'est qu'une grande partie des peuples indiens les avaient accueillis en libérateurs. Mais si l'unanimité s'était faite contre eux, d'après les historiens, les Indiens auraient pu encore facilement les massacrer tous. C'est dans ce contexte aussi que les apparitions de Tepeyac vont jouer un grand rôle, amenant Espagnols et Indiens à mieux se respecter, à mieux s'estimer.

Nuno de Guzman, non seulement destitué mais dépouillé de tous ses biens est arrêté et envoyé en Espagne pour y

rendre justice de ses crimes. Tous les conquistadors fautifs sont jugés, leurs biens saisis, restitués aux Indiens avec dédommagements. Cortès lui-même devra se défendre mais n'encourra finalement que quelques remontrances. Il se montrera d'ailleurs de plus en plus le protecteur des Indiens partout où cela sera nécessaire.

Don Vasco Quiroga, né en 1470, avait déjà soixante ans lorsqu'il arriva en Nouvelle Espagne pour faire partie de la seconde Audience. C'était un juriste éminent, non un clerc, mais son action fut si heureuse et ses relations avec les Indiens si harmonieuses qu'il fut nommé évêque de Michoacan, cette région qui avait, précisément, tellement besoin d'être pacifiée. Un certain nombre d'Espagnols avaient pris l'habitude de racheter aux caciques et autres chefs indiens leurs esclaves pour les avoir à leur propre service.

Quiroga s'attacha à démontrer qu'il ne s'agissait pas, pour les Indiens, d'un véritable esclavage, mais seulement d'une forme de location et que, par conséquent, les Espagnols n'avaient aucun droit sur eux. En fait, Quiroga le comprit très vite, les Indiens, comme souvent dans toutes les colonies et déjà dans l'empire romain,

*« étaient victimes de deux forces puissantes, celle des Espagnols d'un côté, et celle des caciques et autres chefs de l'autre, restes de l'ancien pouvoir indigène, lesquels pouvoirs bien souvent s'unissaient et se soutenaient avec, comme but commun, l'exploitation du petit peuple. Ce que cherchait l'Espagnol, c'était » selon les propres paroles de Quiroga « de marquer les Indiens au fer et de les envoyer dans les mines où très vite ils mouraient de mauvaise mort et vivaient en mourant et mouraient en vivant comme des désespérés et au lieu d'apprendre la bonne doctrine apprenaient à maudire le jour de leur naissance et le lait de leur mère<sup>[142]</sup> ».*

En 1534, malheureusement, Isabelle la catholique, en contradiction avec toutes ses ordonnances précédentes, étendit aux Indes l'usage qui était admis en Occident, de réduire en esclavage les prisonniers de guerre que l'on pouvait se faire entre musulmans et chrétiens. C'était aussi l'usage des Indiens eux-mêmes lorsqu'ils n'offraient pas leurs prisonniers en sacrifice.

Cependant, cela était absolument contraire aux premiers principes qui avaient prévalu jusqu'alors et provoqua une

vive réaction des milieux religieux. Le dominicain Minaya obtint du pape une bulle, « *Sublimis Deus* », datée du 2 juin 1537, déclarant solennellement « *que les Indiens... ne doivent pas être privés de leur liberté ni de la jouissance de leurs biens... et qu'ils ne doivent pas être réduits en servitude* ».

En 1542, Charles Quint reviendra à l'ancienne législation prohibant de façon absolue l'esclavage des Indiens. Heureusement, les dégâts avaient tout de même été assez limités. Neuf ans après cette malencontreuse décision de la Reine Isabelle, il n'y eut, en fait, que trois mille esclaves à libérer. Reste que, psychologiquement, cette crise laissait des traces<sup>[143]</sup>.

Nous avons un témoignage objectif, indépendant, de la condition des Indiens quelques années plus tard, en 1572, et il semble que tout était rentré dans l'ordre, du moins, autant qu'il était possible. Il s'agit d'une « *relation* » faite par un marchand anglais, protestant, Henry Hawks, qui vécut cinq ans en Nouvelle Espagne :

*« Les Indiens sont très favorisés par les justices, lesquelles les appellent leurs orphelins. Si quelque Espagnol leur fait offense ou leur cause un préjudice, les dépouillant de*

*quelque chose (comme il arrive ordinairement), et si cela se passe dans un lieu où il y a une justice, l'agresseur est châtié comme s'il s'en était pris à un autre Espagnol. Quand un Espagnol se voit loin de Mexico ou d'un autre lieu où il y a une justice, il pense qu'il va pouvoir faire au pauvre Indien ce qu'il a envie de faire, considérant qu'est bien loin l'instance qui pourrait réparer son préjudice. Et ainsi, il oblige l'Indien à faire ce qu'il lui commande ; si l'Indien refuse, il le bat ou le maltraite à son goût. L'Indien dissimule son ressentiment jusqu'à ce que se présente l'occasion de le faire connaître. Alors, prenant avec lui un de ses voisins, il s'en va avec lui à Mexico déposer sa plainte, même s'il y a jusqu'à la capitale vingt lieues de chemin. La plainte est admise sur-le-champ. Même si l'Espagnol est un noble ou un puissant caballero, il lui est ordonné de comparaître immédiatement, et il est puni sur ses biens, et même sur sa personne par emprisonnement, comme il semble bon à la justice. Telle est la raison pour laquelle les Indiens sont d'aussi dociles sujets : s'ils n'étaient pas ainsi favorisés, les Espagnols en termineraient vite avec eux, ou bien eux-mêmes massacreraient les Espagnols<sup>[144]</sup> ».*

On comprend cependant, à lire cette relation, quelle était trop souvent l'attitude fondamentale de mépris, et d'exploiteurs des colons espagnols à l'égard des Indiens. Il y avait d'ailleurs, pour soutenir plus ou moins tous ces abus, un certain nombre de théoriciens qui, sans nier que les Indiens eussent une âme, cherchaient à montrer qu'ils constituaient une sorte de race inférieure et qu'il était donc conforme à leur nature d'être les esclaves des Espagnols.

Ce sont des théories qui resurgissent en tout temps et que nous connaissons bien. Certains théologiens auraient même voulu arriver à leur interdire la réception des sacrements. Mais ce ne fut jamais la position des religieux, tous ordres confondus. Le problème se posa cependant à nouveau à propos de l'accès au sacerdoce des Indiens, et là, malgré quelques tentatives, devant l'hostilité des autres religieux et du clergé séculier et la réserve du vice-roi, les franciscains eux-mêmes durent y renoncer<sup>[145]</sup>.

On comprend mieux, dans ce climat, tout ce que le choix fait par la Sainte Vierge d'un Indien avait de révolutionnaire et de nécessaire. On comprend aussi son insistance :

*« Il est absolument nécessaire que ce soit toi,*

*personnellement, qui ailles demander, que ce soit par ton  
intercession que se réalise, que s'accomplisse ma  
requête<sup>[146]</sup> ».*

## Des épidémies qui tournent à l'extermination

Le débarquement des Espagnols apporta malheureusement aux Indiens d'autres épreuves bien pires que la guerre et qui touchèrent les seigneurs autant que le petit peuple : les épidémies. Dès 1520, la variole fut apportée par un esclave noir de l'armée de Panfilo de Narvaez.

Elle apparut d'abord à Tlaxcala ou à Cempoala et se répandit rapidement jusqu'à Mexico-Tenochtitlan, avant même l'assaut final des conquistadors. Les Indiens, ignorant le nom que les Espagnols donnaient à cette maladie, l'appelèrent huey-zahuatl, ce qui veut dire la « *grande lèpre* ». Les descriptions qu'en font les indigènes sont déchirantes. Voici ce qu'en rapportèrent ses informateurs à Sahagun :

*« C'était une maladie très destructrice. Beaucoup en moururent. Personne ne pouvait plus circuler ni davantage rester étendu sur son lit. Personne ne pouvait plus bouger, ni tourner le cou, ni se mouvoir avec son corps, ni se coucher sur le ventre ou sur le dos, ni se mettre sur un côté*



*ou l'autre. Et quand ils bougeaient un peu, ils criaient<sup>[147]</sup> ».*

Malheureusement, il y eut beaucoup d'autres épidémies, certaines déjà connues. La rougeole de 1530 à 1531, donc dans la période même des apparitions de la Guadalupe, une autre de 1545 à 1548, de grippe ou peut-être de typhus. Les descriptions que nous avons ne permettent pas toujours d'identifier facilement de quelle maladie il s'agissait. Seul, le résultat est clair : un véritable effondrement démographique.

En un siècle la population diminua probablement de 90% ! Une estimation donne 25 millions d'habitants pour la Nouvelle Espagne au moment de la conquête, 17 millions seulement en 1532, 6 millions en 1550, 2,5 millions en 1570 et peut-être 1 million seulement au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Comme le note Christian Duverger qui cite ces évaluations, ces chiffres « *sont évidemment contestables dans le détail, mais indiquent clairement le sens de l'évolution démographique du Mexique indigène au XVI<sup>e</sup> siècle*<sup>[148]</sup> ».

Les statistiques ont un aspect scientifique rigoureux et froid, mais il faut essayer de deviner derrière les chiffres ce

que cela représentait pour la population. Ce devait être un peu comme pendant la grande peste en Occident, lorsque l'Allemagne a perdu en quelques années les trois-quarts de sa population. Avec une telle baisse de population la vie ne pouvait plus continuer normalement. Il ne pouvait plus être question que de survivre. C'est l'effondrement de toute une civilisation.

Les Espagnols étaient atteints aussi, bien entendu, mais la population indigène, pauvre et sous-alimentée résistait encore moins. Ces maladies apparaissaient presque toujours lors de périodes de sécheresse, vers la fin de l'été ou pendant l'automne, pour disparaître progressivement au printemps. C'est donc en mai et juin que se faisaient les processions et autres cérémonies pour appeler l'aide de Dieu, au moment des premières pluies. C'est à travers tous ces malheurs que la dévotion à la Vierge de la Guadalupe prend peu à peu sa place dans le cœur de tous les Mexicains, aussi bien d'origine espagnole qu'indienne.

Vers l'année 1736 apparut une épidémie de « *matlazahuatl* ». C'est ainsi que les indigènes l'appelèrent. D'après les spécialistes du nahuatl ce mot correspond à une sorte d'éruption ou de gale. La maladie la plus proche serait le

typhus exanthématique qui s'attaque surtout aux populations extrêmement pauvres, dans de mauvaises conditions d'hygiène et de logement.

Cette maladie s'était déjà répandue en 1533 et en 1576. C'est alors que les Indiens lui donnèrent ce nom. Malgré le nombre des années passées, la mémoire collective n'avait pas oublié en raison probablement du caractère particulièrement agressif de cette maladie et du grand nombre de morts quelle fit. En août 1736, le mal apparut à Tacuba et dès décembre les malades étaient nombreux dans tous les quartiers et emplissaient tous les hôpitaux de la ville. Le nombre de personnes atteintes augmentait de jour en jour et il fallut ouvrir de nouveaux hôpitaux de fortune.

Dans une ville comme Mexico le problème n'était pas seulement du nombre de malades qui déambulaient partout dans les rues de la ville mais aussi la difficulté de leur donner une sépulture. Dans bien des cas, les rigoles qui amenaient l'eau pour la population indigène servirent de cimetières, car pour éliminer les foyers d'infection, il y avait toujours des gens pour y tirer les corps raidis des malades.

L'Église, comme toujours en ces occasions, essayait d'aider les malades, tant sur le plan matériel que spirituel.

En raison de la piété alors très vive dans le peuple, il était normal que l'Église se préoccupât surtout d'aider les malades à bien mourir, grâce au sacrement de pénitence et à l'extrême onction. Dans ce but les prêtres, aussi bien des paroisses espagnoles que des indiennes, étaient à la recherche des âmes en quête d'une aide de Dieu, comme le montre bien le témoignage suivant :

*« Les ministres de Dieu sortaient de la cathédrale pour aller vers les maisons où on les réclamait, mais les cris dans la rue les faisaient s'arrêter en et autres lieux ».*

Sur le plan matériel aussi les paroisses et les collèges catholiques intervenaient, distribuant des vivres, tant aux Indiens sur le pas de leur porte qu'à ceux qui n'avaient même plus la force de marcher. C'est ainsi que les prêtres et les volontaires laïques se mirent à aller de porte en porte dans les quartiers les plus défavorisés.

Mais, en tant qu'institution essentiellement spirituelle, l'Église se devait surtout de présenter à l'Être Suprême les nécessités de ses enfants. Pour ce faire, elle organisa des cérémonies populaires dirigées par des dignitaires ecclésiastiques. Les indigènes de l'époque préhispanique

faisaient de même dans les cas de nécessité, offrant des sacrifices à Tlaloc, dieu des eaux, dans les cas de sécheresse.

Il y a bien des représentations de la Vierge Marie dans le monde catholique, mais elles ne renvoient qu'à la même mère. Cependant les prières et les suppliques qu'on lui adresse sont différentes selon le nom qu'on lui donne. C'est ainsi que les neuvaines et les processions auxquelles on eut recours, en ce décembre 1736, s'adressèrent d'abord à Notre Dame de Lorette. Ce qui faisait que l'on se tournait plutôt vers telle Vierge ou tel saint venait de la réputation qu'ils avaient d'avoir déjà aidé à la délivrance du même malheur en d'autres occasions.

Or, la Vierge de Lorette avait déjà sauvé autrefois de deux autres épidémies. La procession transporta son image de la chapelle du collège San Gregorio jusqu'à l'autel majeur de la cathédrale. Mais la Vierge qui était considérée comme vraiment puissante en de telles occasions était la « *Virgen de los Remedios* » (c'est-à-dire « *des remèdes*<sup>[149]</sup> »), jusqu'alors patronne de Mexico. Il faut à son sujet rappeler un épisode de la fameuse « *triste nuit* » où les Espagnols durent fuir devant les valeureux Mexicains.

Les chroniqueurs de l'époque<sup>[150]</sup>, à commencer par Cortès lui-même, racontent comment cette Vierge les protégea. Son apparition eut lieu sur la colline de Totepec où l'on construisit plus tard un sanctuaire. Le vice-roi Martin Enriquez la nomma patronne de Mexico, selon la coutume qui veut que l'on cherche pour chaque lieu un saint protecteur.

Or, à cette époque-là, c'est à elle que les Espagnols attribuaient la conquête spirituelle de Mexico. L'acte qui marqua ce choix de Notre-Dame de Recouvrance fut une grande procession où l'on transporta son image de son sanctuaire à la cathédrale. Cela ne pouvait se faire sans l'accord des autorités tant civiles que religieuses. L'image de cette Vierge restait alors à Mexico jusqu'à ce que l'on eût obtenu ce qu'on voulait, que ce soit la pluie, la fin d'une épidémie ou des inondations. Son image fut ainsi transférée bien des fois. En 1577, avec l'épidémie de « matlazahuatl », son pouvoir se manifesta de façon éclatante. De telles processions n'avaient pas lieu chaque année, mais elles étaient fréquentes.

Ainsi, le 10 janvier 1737, alors qu'une épidémie de peste désolait Mexico, on avait sorti une fois de plus l'image de la

« *Virgen de los Remedios* » de son sanctuaire sur la colline de Totepec pour la transporter jusqu'à Mexico. Mais cette fois son intervention n'avait apporté aucun secours. Le nombre de décès quotidien continuait à augmenter de façon alarmante. Les autorités religieuses se mirent alors à chercher d'autres secours.

À partir de février, on commença à adresser des prières à divers saints et à diverses appellations de la Sainte Vierge : le précieux sang du Christ, saint Joseph, saint Etienne, saint Martin, la Vierge du Rosaire et bien d'autres encore. Aucun effet notable !

C'est alors que les autorités religieuses et civiles eurent l'idée de faire quelque chose pour demander son aide à la Vierge de la Guadalupe. Le clergé refusa d'abord l'idée de s'adresser à Notre-Dame de la Guadalupe. Il cherchait plutôt à acclimater parmi les Indiens le culte des Vierges espagnoles auxquelles il était habitué. Cependant les Indiens, eux, se sentaient davantage attirés par la Vierge de la Guadalupe. Au cours du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, son culte s'était tellement développé parmi les Indiens et les métis qu'il était devenu, de fait, la manifestation religieuse la plus importante du Mexique. Mais, pour les autorités

civiles, c'était un peu comme détrôner leur propre Vierge pour introniser à sa place celle des Indiens<sup>[151]</sup>.

Une constatation très concrète aida à ce changement. Beaucoup fuyaient la capitale et allaient s'établir provisoirement sur les hauteurs de la colline de la Guadalupe, leurs maisons étant bientôt si nombreuses qu'elles réunissaient les deux agglomérations. Or, parmi ces habitants, on ne déplorait aucun décès, ce qui démontrait le pouvoir de protection de l'image miraculeuse. Il est difficile aujourd'hui de savoir si cette affirmation est exacte. Des neuvaines étaient célébrées et l'image miraculeuse allait de paroisse en paroisse. Le chapitre de la cathédrale entreprit les démarches pour que la Vierge de la Guadalupe soit reconnue comme patronne principale de la ville. Le 27 avril un édit royal l'autorisait et en mai 1737 il arrivait à Mexico.

De fait, c'est à partir du mois d'avril que le nombre de malades admis à l'hôpital des Indiens diminua considérablement, jusqu'à la disparition complète de la maladie au mois d'août. Les cérémonies en l'honneur de la Vierge se déroulèrent du 21 au 26 mai, avec participation de l'archevêque, du vice-roi Juan Antonio de Vizarron y Eguiarreta, ce qui prouve que les craintes de contagion



avaient déjà diminué.

On organisa une grande procession où les groupes sociaux les plus importants devaient être représentés, tous les corps de métiers, les fabricants de cire, les orfèvres, les marchands,... toutes les formes d'autorité et de dignité étaient convoquées à y tenir leur rôle selon un protocole méticuleux. Le peuple y participa à sa manière à la fin de la liturgie, par ses danses caractéristiques. À cette époque les autorités religieuses n'y voyaient pas d'inconvénient.

La journée se termina par des spectacles pyrotechniques comme c'est encore l'usage aujourd'hui lors de fêtes semblables. La fin de cette épidémie fut certainement très importante en elle-même, mais, comme le souligne Rebeca Lopez Mora, peut-être plus encore le fait qu'elle marqua le début de ce règne de la Vierge de la Guadalupe comme consolatrice de toutes les souffrances. C'est bien le but qu'elle s'était fixé en réclamant la construction d'une chapelle, lors de son apparition à Juan Diego :

*« car, en vérité, je suis votre mère compatissante, la tienne et celle de vous tous qui êtes un en cette terre, et des autres souches d'hommes de toutes sortes, qui m'aiment, m'appellent, me cherchent et se confient à moi, car là*

*j'écouterai leurs pleurs, leur tristesse, pour les soigner, guérir toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances<sup>[152]</sup> ».*

Peu à peu, les autres cités du Mexique adoptèrent aussi la Vierge de Guadalupe comme patronne et protectrice. Durant les terribles séismes de 1985, beaucoup vinrent se réfugier pour un temps au pied de la colline comme l'avaient fait les habitants en 1737. Est-ce vraiment par un miracle que l'épidémie avait pris fin ? Ou est-ce simplement parce que la saison des pluies était arrivée, ou parce que les survivants commençaient à être immunisés et que, de toute façon, une épidémie finit par s'épuiser et disparaître ? Qui pourrait le dire ? Mais, derrière les causes secondes, derrière les événements naturels eux-mêmes, le croyant devinera toujours l'action discrète de Dieu. Les Mexicains ne s'y sont pas trompés.

Derrière le prodige incontestable de l'image elle-même, c'est la présence de Dieu qu'ils ont devinée ; c'est son Amour rendu plus proche, plus accessible à tous par sa Mère. Si cet Amour ne se manifeste pas toujours dans la force d'un miracle éclatant, par une guérison, la fin d'une épidémie ou d'un séisme, il agit toujours dans le cœur de

tous ceux qui viennent se confier à lui. Le prodige n'est que le signe de cette présence, mais c'est cette présence de l'Amour de Dieu qui, en se manifestant à travers le signe, en fait un miracle.

## 4

# Une évangélisation modèle

## **Le choix de Juan Diego**

On se rappelle sans doute que pendant longtemps un des grands arguments des sceptiques sur la réalité des apparitions était l'absence de documents. Ceci vaut évidemment en tout premier lieu pour Juan Diego lui-même. La piété et le culte s'adressaient à la Saint Vierge. Son messenger était vénéré et aimé, mais sans que l'on éprouvât le besoin de savoir qui vraiment il était. Ce n'est donc que tout récemment, pour obtenir de Rome la proclamation de sa sainteté, que les recherches sérieuses ont commencé.

Quelques éléments se sont très vite imposés. D'abord son lieu de naissance : Cuauhtitlan, non loin de Mexico et, plus précisément le quartier de Tlayacac dans cette ville. Sa maison natale aurait été retrouvée, grâce à une tradition locale très ancienne et à la présence d'une chapelle construite sur son emplacement, dédiée à la Vierge de Guadalupe.

Mais, à partir de là, les recherches ont pris des directions fort opposées. Lors de ma dernière visite au Centre d'Études sur la Guadalupe, à Mexico, son président, Mgr. Salazar y Salazar m'avait exprimé la joie que lui donnaient

les dernières découvertes réalisées sur la véritable personnalité de Juan Diego. Il ne pouvait pas encore m'en donner le détail imprimé, mais pouvait déjà me résumer de quoi il s'agissait.

Rentré en France, il me fît parvenir toute la documentation établissant avec certitude, semblait-il, ce qu'il m'avait brièvement conté<sup>[153]</sup>.

On aurait établi que Juan Diego était né d'une union royale entre Netzahualpilli, empereur d'Acolhuacan-Texcoco et la princesse Azcaxochitli. D'après la date exacte de sa naissance, les prêtres auraient reconnu en lui le futur prêtre de Tonantzin, la grande déesse Mère des Dieux et de Quetzalcoatl, le dieu serpent. On nous précisait qu'il avait été élevé par son oncle maternel, Axoquetzin, seigneur de diverses cités, et qu'il avait donc reçu une éducation princière. Il avait eu un frère jumeau, destiné à devenir prêtre de Tlacanteculli, déesse de la pluie. On avait la liste des personnalités, indiennes et espagnoles qui avaient présidé à la cérémonie très solennelle de son baptême. On savait qu'alors il avait renoncé à l'une de ses deux épouses, dont on nous donnait les noms ainsi que ceux des enfants qu'elles lui avaient donnés. Il avait même, avec un autre de

ses frères, combattu comme capitaine aux côtés de Cortès, lors de la prise de Mexico :

*« Qu'on ne se représente donc plus le bienheureux Juan Diego comme une figure légendaire, mythique » s'exclame le Père Diaz y Diaz « d'une telle simplicité, inventée par ses thuriféraires, qu'il en paraissait aux yeux de l'Histoire comme un petit bonhomme quelconque, presque un attardé mental<sup>[154]</sup>. »*

Vous savez bien que ce n'est pas moi qui peux faire des recherches. Je ne suis ni archéologue, ni généalogiste et je ne vis pas au Mexique ! Mon rôle est uniquement d'essayer de vous faire part des résultats obtenus par des chercheurs qualifiés quand il n'y a pas d'autres ouvrages plus complets en français. S'agissant du Directeur du Centre d'Études sur la Guadalupe, je ne pouvais que lui faire confiance.

Mais voilà qu'aujourd'hui les choses ont changé. Mgr. Salazar y Salazar a rejoint la Sainte Vierge et tous les saints au Royaume de Dieu et son successeur à la tête de ce Centre d'Études, Mgr. Guerrero, me renvoie à un ouvrage plus récent, écrit par un archiviste diplômé de l'École Vaticane de Diplomatie, docteur honoris causa de

l'université de Puebla, au Mexique, professeur d'histoire de l'Église aux universités pontificales Urbanienne et Grégorienne de Rome, consultant de la Congrégation pour la cause des saints...enfin et surtout Président de la Commission historique pour la canonisation de Juan Diego et membre fondateur de l'Institut d'Études Historiques sur la Guadalupe<sup>[155]</sup>.

Or, il semble qu'entre la béatification et la canonisation de Juan Diego, un autre groupe de chercheurs ait remis en cause les certitudes des premiers. Juan Diego serait bien né à Cuautitlan, vers 1474, plus précisément dans le quartier de Tlayacac.

L'identification précise de sa maison natale repose essentiellement sur deux éléments :

- 1) l'existence d'une église dédiée à la Vierge de la Guadalupe à cet endroit, ce qui, en soi, ne suffirait pas, étant donné le nombre d'églises dédiées à la Guadalupe à travers tout le pays ;
- 2) la tradition indigène, transmise de façon ininterrompue, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, selon laquelle là se trouvait la maison natale du saint.



Tout dépend donc de la fiabilité de cette tradition. Ce qui donnerait confiance en cette tradition serait, nous dit-on, la fidélité avec laquelle les fêtes locales et même les marchés sont tenus rigoureusement aux mêmes dates depuis au moins le quinzième siècle. En outre, en 1798, une habitante de ce quartier de Tlayacac, Dona Maria Loreto de Revuelta demanda au vice-roi Don Miguel José de Aranza la permission d'édifier en ce lieu une chapelle, affirmant que c'était là qu'était né Juan Diego. Une enquête juridique fut alors ordonnée pour vérifier s'il en était bien ainsi et en donna confirmation en 1799.

En 1963, l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire de Mexico, dans un bref communiqué, annonça que l'on avait bien retrouvé sous cette église les restes d'une habitation. D'après le résultat de ces fouilles, il faut donc mettre fin à cette tradition insistant, depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, sur l'extrême pauvreté de Juan Diego.

*« Actuellement certains auteurs ne sont pas de cet avis. Ils se fondent sur divers éléments qui donnent à penser qu'il pourrait avoir appartenu à une classe sociale qui n'était pas aussi pauvre qu'on le croyait. En réalité, si l'on accepte que la maison découverte sous l'église actuelle*

*faisait bien partie du domaine familial de Juan Diego, il faut reconnaître que ses habitants se livraient à la culture du maïs, des haricots, du piment, ...mais ils étaient en même temps artisans, probablement potiers, tisserands<sup>[156]</sup> ... »*

On aura remarqué la prudence du Président de cette Commission : « *certain auteurs* »... « *si l'on accepte...* ». Ils auraient donc possédé des terres et même probablement plusieurs bâtiments, ajoute cet auteur, à en juger par l'importance de ce que l'on a trouvé sur place, le tout comportant plusieurs familles à leur service et dont ils devaient assurer la subsistance.

Cependant d'autres indices semblent confirmer cette identification. Dans la construction voisine de cette maison, mur contre mur, on a découvert ce qui paraît avoir été un petit oratoire très ancien, probablement œuvre des habitants du quartier. Comme le dit l'auteur de cette étude, « *l'hypothèse n'est pas invraisemblable* », étant donnée la réputation dont jouissait Juan Diego d'après l'enquête de 1666.

Plus important peut-être encore, d'après l'un des témoins

de cette enquête, il y avait aussi un petit cimetière contre le mur duquel était peinte une représentation des apparitions de la Vierge à Juan Diego. Son nom de Cuauhtlatoatzin et sa signification ne sont pas remis en cause. Ils sont d'ailleurs confirmés par la découverte, en 1995, du codex Escalada<sup>[157]</sup>.

Le Père Fernandez, à la suite de divers auteurs, essaie alors de reconstituer ce qu'a pu bien être l'éducation reçue par le futur saint : probablement le collège *Calmécac*, réservé « *aux classes plus nobles et aux prêtres*<sup>[158]</sup>. » Adulte, il fut parmi les premiers convertis, fut baptisé vers 1524 par Motolinia. Il épousa vers 1526 Malintzin, devenue après son baptême Maria Lucia. Son épouse était déjà décédée, en 1529, lors des apparitions.

Il reste cependant dans tout cela une certaine marge d'erreur. Étrangement, le Père Fernandez nous donne toutes ces informations et, sans sentir la contradiction, nous affirme qu' « *au moment de son baptême il était déjà certainement marié et, comme il est logique, il aura eu une descendance*<sup>[159]</sup>. »

De fait, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, deux postulantes pour

le couvent Corpus Christi, réservé aux indiennes d'ascendance noble (cacique), prétendirent descendre directement de Juan Diego. Les recherches reprises récemment permirent de remonter presque jusqu'à lui. Manque le dernier chaînon entre l'arrière-grand père supposé et ses arrières-petites filles. Le Père Fernandez montre que les publications antérieures sur la généalogie de Juan Diego, lui attribuant une origine impériale, ne sont pas suffisamment documentées pour être prises au sérieux.

Reste cependant que d'éminents spécialistes du nahuatl font remarquer que pour désigner Juan Diego comme un pauvre, l'auteur du Nican Mopohua, disposait de deux termes, l'un insistant sur l'idée d'indigence, de misère, et l'autre impliquant la noblesse de sang ou de lignage. Or, c'est ce dernier que Valeriano a choisi. Et sur ce point, le Père Fernandez reconnaît que la question reste ouverte.

De même, à propos des prétentions de ces deux religieuses à être nobles (caciques), parce que descendant de Juan Diego, le Président de la Commission pour la canonisation de ce saint reconnaît aussi que les recherches dans les archives ne sont pas terminées et sont toujours en cours<sup>[160]</sup>. Lui-même, on l'aura noté, reste souvent très

prudent, reconnaissant que ce qu'il peut avancer actuellement repose sur de simples hypothèses, même si les indices en leur faveur sont sérieux.

Sur la personnalité de Juan Diego, les témoignages qui nous sont parvenus sont unanimes. Lors des apparitions, il n'habitait déjà plus à Cuauhtitlan, mais, avec son oncle, à Tulpetlac. Ses voisins l'avaient surnommé « *le pèlerin* » parce qu'il se rendait souvent à Tlatelolco pour compléter sa formation religieuse et peut-être aussi pour s'occuper de ses affaires, à moins qu'il n'ait déjà renoncé à tous ses biens pour se conformer à l'idéal de pauvreté des franciscains qu'il admirait tant ? Ou ne l'a-t-il fait qu'après la mort de son épouse, Maria Lucia, ou encore seulement après les apparitions ? On ne sait. Mais pour ses dernières années il demanda à l'évêque le privilège de vivre dans l'ermitage construit sur le lieu même des apparitions. Il s'était entièrement mis au service de la Vierge, dans la pauvreté et l'humilité.

Les documents de l'époque rapportent qu'une des fonctions de Juan Diego était aussi de raconter inlassablement les apparitions à tous les pèlerins qui venaient sur sa colline. Ainsi se précise lentement cette

figure étonnante de Juan Diego, à la fois issu d'une classe aisée, bourgeoisie ou noblesse et pauvre parmi les pauvres, apte à représenter tout l'ensemble du peuple indien, toutes les classes sociales confondues. Mais en même temps se laisse peu à peu deviner une démarche intérieure, une recherche spirituelle, un effort constant pour correspondre à la volonté de Dieu.

À partir de 1926, les autorités ecclésiastiques se préoccupèrent de conserver le cadre originel des apparitions. En raison des circonstances politiques, elles décidèrent de tenir secret le lieu exact où reposait la dépouille de Juan Diego. On peut cependant affirmer qu'elle se trouve dans les murs de la Chapelle des Indiens ainsi que celle de Juan Bernardino<sup>[161]</sup>.

Le procès de béatification de Juan Diego, ouvert le 11 février 1984, fut clos le 3 avril 1990, plus de six ans plus tard. Le 6 mai 1990, le Pape Jean-Paul II, lors de son deuxième voyage au Mexique, proclamait Juan Diego « *bienheureux* », au cours d'une messe solennelle dans la basilique de la Guadalupe, à Mexico. Sa fête liturgique est fixée au 9 décembre, date anniversaire de la première apparition. Enfin, le 31 juillet 2002, le même Pape mettait

fin à la longue attente du peuple mexicain en reconnaissant officiellement, au nom de l'Église, la sainteté de Juan Diego.

## **Le choix du nom de « Guadalupe »**

La rencontre entre le monde occidental, européen, et ce nouveau monde était un véritable choc psychologique. Le décalage des civilisations était énorme. Les Indiens ignoraient les chevaux, la roue, l'écriture, nos canons... Malgré la splendeur de Mexico et de ses palais, ils étaient plus proches de l'antiquité méditerranéenne que du XVI<sup>e</sup> siècle espagnol. La tentation fut très forte de les considérer comme définitivement inférieurs aux nations de race blanche. Ce fut certainement le point de vue de nombre d'Espagnols.

C'est contre cette attitude que les religieux réagirent tout de suite, mais non sans rencontrer une vive opposition de la part des conquistadors. En outre, il est vrai que les religieux espagnols regardaient quand même les Indiens avec une certaine condescendance. Ils avaient tout à leur apprendre. Partout où ils s'installaient, ils créaient aussitôt des écoles, des hôpitaux, ils enseignaient aux Indiens la musique, la peinture, etc. L'apparition de la Sainte Vierge à un Indien changeait complètement la perspective.



Les missionnaires se trouvaient en un sens court-circuités par la Mère de Dieu elle-même. Elle allait plus vite qu'eux. D'où leur extrême réticence pendant assez longtemps, malgré l'enthousiasme de quelques-uns. Mais il ne s'agissait pas non plus pour elle de « *passer aux Indiens* ». C'est ce que l'on peut raisonnablement induire de son choix de ce nom de « *Guadalupe* » qui était tellement familier et cher aux Espagnols, plus particulièrement à ceux originaires d'Estrémadure, si nombreux parmi les premiers colons.

### ***L'autre Guadalupe***

En effet depuis déjà bien longtemps, une autre « *Vierge de Guadalupe* » était connue dans toute l'Espagne et qui reste, même de nos jours, un centre de pèlerinage important.

Son origine est tellement ancienne que les documents qui nous la racontent ne semblent pas toujours très fiables, car ils sont postérieurs de plusieurs siècles aux événements qu'ils rapportent. Le manuscrit le plus ancien se trouve aux Archives Historiques Nationales d'Espagne et date de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais il existe une autre version des mêmes faits, un peu plus développée, dans les archives du monastère lui-même, à Caceres<sup>[162]</sup>, sous le titre « *Miracles de*

*Notre-Dame de Guadalupe de l'an 1407 à 1497* ». D'après son écriture, il ne daterait que de la fin du XV<sup>e</sup> siècle ou du début du XVI<sup>e</sup>.

La légende commence au V<sup>e</sup> siècle, avec divers objets de dévotion apportés par l'impératrice Eudoxie à Constantinople. En 579, le moine Grégoire était représentant du pape Pélage II auprès de la cour de Byzance. En 590, à la mort de Pélage, Grégoire était élu, bien contre son gré, pour lui succéder. Il avait apporté à Rome une petite statue de la Vierge. Il la plaça dans son oratoire privé et venait prier devant elle tous les jours.

Or, sous le règne de ce pape, une épouvantable épidémie de peste se répandit dans le peuple de Rome. Grégoire porta la statuette lui-même à travers toute la ville, en grande procession. Tout le peuple y participa, tant religieux que séculiers, vierges, époux et veufs, en groupes séparés, chantant les litanies.

Quand le pape Grégoire eut achevé les litanies on entendit un chœur d'anges chanter dans les deux le « *Regina coeli, laetare, alléluia...* » Le pape alors répondit à son tour « *Ora pro nobis, Deum, Alléluia* ». On vit au même moment un ange apparaître au-dessus du château Saint-Ange avec une

épée ensanglantée qu'il essuya et remit au fourreau. C'était la fin de l'épidémie. La statuette reprit ensuite sa place dans l'oratoire de saint Grégoire.

Le manuscrit de Caceres raconte ensuite que le pape Grégoire voulut réunir un concile et envoya des messagers à nombre de prélats, parmi lesquels saint Léandre, archevêque de Séville. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait pas venir à Rome mais que son frère saint Isidore irait à sa place.

De façon assez amusante, dans ce manuscrit, les personnages principaux se donnent déjà entre eux le titre de « saint » que, bien entendu, ils ne purent recevoir qu'après leur mort. Saint Isidore, qui devait plus tard succéder à son frère sur le siège de Séville, fut reçu avec grand honneur par le pape. Après avoir prié ensemble dans son oratoire, Grégoire lui demanda quelle était la situation religieuse de l'Espagne. Isidore expliqua alors au pape que le roi, toujours infesté par l'hérésie arienne, avait exilé trois évêques et fait assassiner son fils aîné parce qu'il était fidèle à l'enseignement de Léandre. Mais, tombé malade, le roi, avant de mourir, reconnut ses erreurs devant son autre fils et lui recommanda de suivre la doctrine de saint

Léandre.

Saint Grégoire alors, désira garder saint Isidore quelque temps près de lui, mais il chargea quelques saints hommes d'emporter pour saint Léandre dans un coffre précieux les commentaires du livre de Job et des évangiles qu'il avait écrits, ainsi que quelques objets de dévotion, une croix, un pallium et la statuette de Notre-Dame qui avait libéré Rome de la peste. Ces religieux se mirent donc en chemin jusqu'à la mer pour y prendre un bateau. Ce que voyant, le démon, pour lors, résolut de soulever une terrible tempête pour les faire couler. Mais un prêtre ouvrit le coffre et brandit la statuette à bout de bras. Le navire se couvrit alors de cierges allumés et la tempête s'apaisa. C'est avec beaucoup de joie, nous dit le manuscrit, que Léandre reçut la statue de Notre-Dame et la porta en son oratoire.

Mais, le règne très bref de Rodrigo (710-711) fut particulièrement malheureux. Ayant envoyé le valeureux comte Julian soumettre les Maures, en Afrique, il profita de son éloignement pour séduire sa femme. Ce comte, alors, décida de se venger et le 28 avril 711, il débarquait à Gibraltar avec toute une armée de Maures pour leur livrer l'Espagne. Rodrigo se porta à leur rencontre avec une

armée de 100.000 hommes, mais ils furent trahis par quelques-uns de leurs chefs qui voulaient, eux aussi, renverser le roi et pensaient pouvoir renvoyer les Maures après leur avoir accordé quelque butin. Les Maures restèrent !

À Séville, les gens s'enfuyaient. Parmi eux, quelques prêtres emportèrent la statue de Notre-Dame, la croix et quelques autres reliques pour les mettre à l'abri. C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur les bords d'un fleuve nommé Guadalupe. La région est très montagneuse. Ils découvrirent dans ces montagnes un ermitage et un tombeau de marbre dans lequel on avait déposé le corps de saint Fulgence dont les restes se trouvent aujourd'hui enterrés sous l'autel majeur de l'église actuelle de Notre-Dame de Guadalupe.

Ces prêtres creusèrent dans cet ermitage une cavité en forme de tombeau et y déposèrent la statuette de la Vierge avec une clochette et une lettre et dissimulèrent cette cavité avec des pierres avant de s'en aller. Cette lettre racontait toute l'histoire de la statue et comment elle avait été sculptée par saint Luc et comment le pape Grégoire l'avait reçue et gardée en son oratoire. L'histoire de la peste de Rome y figurait aussi et son envoi par le pape à saint

Léandre, archevêque de Séville.

Pendant les siècles qui suivirent, ce fut une lente reconquête de l'Espagne chrétienne sur le monde musulman qui l'avait envahie. Au XIV<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Alfonse XI, dit le Justicier, en 1328, très exactement, la Sainte Vierge apparut à un berger, du nom de Gil Cordero, qui gardait ses vaches dans le pâturage appelé aujourd'hui «*pâturage de Guadalupe* ». Cet homme, originaire de Caceres, marié et père d'un fils, s'aperçut qu'il manquait une bête dans son troupeau. Pendant trois jours il la chercha. Ne la trouvant pas, il grimpa peu à peu dans la montagne, toujours à sa recherche.

Finalement, il la trouva dans une grande rouveraie, morte près d'une petite source. L'examinant de plus près, il constata qu'elle ne portait aucune trace d'attaque de loups ni aucune blessure. Il sortit son couteau pour entreprendre de l'écorcher, lui fit avec sa lame une grande croix sur la poitrine, comme on le fait d'habitude pour écorcher une bête, mais, à sa grande surprise, la vache se releva.

C'est alors que la Sainte Vierge Marie lui apparut, lui disant :

*« N'aie pas peur, car je suis la Mère de Dieu par laquelle le genre humain reçut la rédemption. Prends ta vache, va-t'en et mets-la avec les autres car, de cette vache t'en viendront beaucoup et autres en mémoire de cette apparition. Et lorsque tu l'auras mise avec les autres, tu iras dans ton pays et tu diras aux prêtres et aux autres personnes que tu rencontreras qu'ils doivent venir ici, à l'endroit où je te suis apparue : qu'ils viennent ici et qu'ils creusent et ils trouveront une image de moi ».*

Revenu auprès de ses compagnons, il leur raconta son aventure et, comme ils se moquaient de lui, il leur dit : « Si vous ne me croyez pas, croyez le signe en forme de croix que porte ma vache sur la poitrine ». Et alors, ils le crurent.

Mais, revenu chez lui, il trouva sa femme en larmes. « Pourquoi pleures-tu, lui demanda-t-il ? – Parce que notre fils est mort ! » lui répondit-elle. « Ne t'inquiète pas et ne pleure pas. Je promettrai à Sainte Marie de Guadalupe qu'il sera le serviteur de sa maison et elle me le rendra vivant et en bonne santé ». Sur ce, le jeune homme se leva, vivant et en bonne santé, et dit à son père : « Mon père préparons-nous et allons à Sainte Marie de Guadalupe ». Ce que voyant, tous ceux qui étaient là, émerveillés, n'eurent plus aucun doute sur la réalité de

l'apparition.

Le berger accomplit alors sa mission auprès du clergé et leur recommanda de la part de la Mère de Dieu de construire là une chapelle et de donner à manger une fois par jour à tous les pauvres qui viendraient là.

*« Elle me dit en outre, raconta-t-il, quelle attirerait à cette maison beaucoup de gens de divers endroits à cause des grands miracles qu'elle accomplirait en toutes parties du monde, aussi bien par mer que sur terre ; et elle me dit encore que là, dans ces montagnes il y aurait une grande cité ».*

On construisit d'abord une cabane. Le berger, sa femme et son fils s'y installèrent comme gardiens du lieu. Bientôt vinrent des malades qui, en touchant la statuette, se trouvèrent guéris. Le récit de ces miracles se répandit dans toute l'Espagne. Le roi Alfonse XI en entendit parler et lorsque peu de temps plus tard, en 1340, il dut engager une bataille contre les Maures, à Salido, se trouvant en mauvaise posture, il invoqua la Vierge de Guadalupe et remporta ainsi la victoire.

Il fit alors fonder un monastère placé sous la protection



du cardinal Don Pedro Barroso. La communauté aux alentours se développa rapidement et devint une véritable ville comme il avait été annoncé. Les dons affluèrent de la part du roi et des nobles du royaume, de Christophe Colomb, de Cortès et de l'amiral Andrea Doria, le vainqueur de la bataille de Lépante. Ce n'est que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle que le monastère de l'Escorial finit par le dépasser par sa splendeur.

Comme le lecteur a pu le constater, les deux histoires sont fort différentes. La Guadalupe d'Espagne est une statue et non une image plate. Elle porte l'Enfant Jésus dans ses bras, alors que celle du Mexique annonce seulement sa venue par sa grossesse. Le seul point commun, ce sont les guérisons de malades et, bien sûr, l'assistance morale et spirituelle que peuvent retirer tous les pèlerins de leur rencontre avec la Mère du Sauveur à travers leurs prières.

### ***Le sens de ce choix***

Une seule chose semble sûre : au moins la première syllabe du mot est arabe. « *Guad* », en arabe, ou « *guadal* », tout comme « *oued* », veut dire rivière, fleuve, cours d'eau,

d'où les noms de nombreuses rivières en Espagne, comme Guadalquivir, Guadalaviar, Guadalbardo, Guadalbullon, Guadalete ; « *lub* » signifierait « *caillou noir* ». Le sens serait alors « *torrent qui charrie des cailloux noirs* ». Pour d'autres il s'agit de « *guad al lubben* », « *rivière cachée* ». Pour d'autres encore il s'agirait d'un mot hybride : « *rivière aux loups* » (*luporum*, en latin) ou « *rivière de lumière* » du celte « *lug* », lumière<sup>[163]</sup>.

Tout cela est fort intéressant mais ne justifierait en rien que la Mère de Dieu ait particulièrement tenu à ce nom. Il ne porte aucun sens symbolique, il n'a aucun rapport avec la mission d'amour et de compassion qu'elle se donne aussi bien en Espagne qu'au Mexique.

Il ne semble donc pas que ce nom ait fait l'objet d'un choix particulier pour la Guadalupe d'Estrémadure. Pour celle du Mexique, le seul sens que l'on puisse deviner dans le choix de ce nom, c'est de faire le lien avec le sanctuaire espagnol, de faire un pont entre les deux rives de l'Atlantique, entre les deux mondes, les deux peuples, les deux cultures pour les conduire vers une certaine unité dans la même vénération, dans le même culte. Mais, encore faut-il se demander si ce choix est vraiment venu de la

Sainte Vierge elle-même, comme le texte du « *Nican Mopohua* » nous l'affirme.

Cette question se trouve elle-même précédée d'une autre : l'oncle de Juan Diego, Juan Bernardino, était-il en mesure de percevoir correctement les sons de ce nom et de les répéter ? Certains auteurs le pensent. Même s'il avait plus de soixante ans au moment de la conquête du Mexique par les Espagnols, tout donne à penser qu'il se trouvait en contact presque quotidien avec eux depuis déjà plus de dix ans lors des apparitions.

Même s'il n'avait pas dû apprendre leur langue, puisque les franciscains leur faisaient le catéchisme en nahuatl, il avait certainement entendu les Espagnols parler entre eux suffisamment souvent pour que son oreille ait déjà pu s'habituer aux sonorités de l'espagnol. Il devait donc pouvoir percevoir à peu près correctement même les sons qui n'avaient pas d'équivalents exacts dans sa propre langue et les reproduire de même. Surtout si son attention était sollicitée par l'importance que semblait donner la Mère de Dieu à l'emploi de ce mot.

Sur le manuscrit redécouvert par le Père Escalada et signé par Frère Bernardino de Sahagun, c'est bien le mot «

*Guadalupe* » qui figure, écrit en caractères latins. Selon Garibay, un des plus grands experts du nahuatl, la forme la plus proche possible en cette langue du mot espagnol serait quelque chose comme Guatlasupe ou Guatlasupeo.

Mais, comme le fait remarquer Frère Bonnet-Eymard, même un peu déformé par Juan Bernardino, si l'évêque a vraiment entendu et reconnu ce mot, c'était pour lui un signe extraordinaire d'authenticité. Seule la vraie Sainte Vierge pouvait avoir suggéré ce nom. Non sans raison, Frère Bonnet-Eymard fait la comparaison avec la réaction de l'abbé Peyramale, à Lourdes, lorsqu'il entendit Bernadette lui rapporter le nom que s'était donné la Sainte Vierge : « *Immaculade Councepciou* ». Ce mot-là ne pouvait avoir aucun sens pour Bernadette. Elle ne pouvait pas l'avoir inventé. Il fallait donc bien que ce fût la Sainte Vierge en personne et donc son apparition était bien authentique<sup>[164]</sup>.

Quelques auteurs, cependant, considèrent comme peu probable que la Mère de Dieu se soit donné ainsi une identité si nettement espagnole et donc liée à l'occupant, comme pour mieux confirmer aux Indiens qu'ils n'avaient qu'à se soumettre à leurs conquérants. Nous verrons, en

outre, que, dans le récit primitif, la Mère de Dieu désigne elle-même sa future chapelle sous le nom de « *Reine Sainte Marie de Tepeyac*, » et non « *de Guadalupe* ».

D'autres font valoir des arguments plus techniques qui feraient croire que la Mère de Dieu n'a pas pu prononcer elle-même ce nom de « *Guadalupe* ». La Vierge parlait à Juan Diego et à son oncle Bernardino en nahuatl, or les son *G* dur et *D* n'existent pas dans cette langue. J.J. Benitez témoigne qu'encore aujourd'hui ceux des Indiens qui ne parlent que le nahuatl prononcent toujours d'instinct « *Coatlallope* ».

La Vierge aurait donc bien plutôt prononcé un autre nom, correspondant à la langue des Indiens, mais les Espagnols l'auraient compris en le ramenant instinctivement à ce qu'ils connaissaient bien, la Guadalupe d'Estrémadure, à Cacérès. Les linguistes sont habitués à ce genre d'assimilations involontaires et confirment que l'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable.

D'ailleurs, en sens inverse, les Espagnols ont souvent transformé Tepeyac en « *Tepeaquac* » ou « *Tepeaquilla* » ; de même, « *Atlahuhtlacolocayan* » est-il devenu, pour les conquistadors, « *Tacubaya* » tandis que « *Quauhnahuac* »

donnait « Cuernavaca<sup>[165]</sup> ».

Ainsi le Père M.R. Sanchez propose-t-il Cuahtlapcupeuh ou Tlecuauhtlapcupeuh dont le sens serait : « *celle qui vient en volant de la région de la lumière comme l'aigle vient du feu* ». Encore, pour bien comprendre le sens de ce nom, faut-il savoir que la région de la lumière est en même temps région de la musique et que l'aigle est symbole de la divinité habitant dans le soleil, dans le feu. « *Cuautlacupe* », si l'on transcrit phonétiquement le mot, pouvait bien en effet se rapprocher de Guadalupe. D'autres, partant de « *Coatlallope* », interprètent plutôt son nom comme « *elle foula le serpent au pied* ».

Une explication beaucoup plus simple et qui a été proposée surtout par les adversaires des apparitions, consiste à voir dans ce nom de « Guadalupe » une habile interpolation dans le texte nahuatl du « Nican Mopohua » par quelque ecclésiastique espagnol bien intentionné, espérant ainsi rendre l'acceptation du fait miraculeux plus facile pour ses compatriotes.

Si cette hypothèse est la bonne, le moins que l'on puisse dire est qu'elle n'eut pas du tout le succès escompté. Dès

1556, plusieurs franciscains firent obstacle à cette dénomination, faisant valoir, non sans raison, qu'il était beaucoup plus normal de dire « *Notre-Dame de Tepeyac* » selon le nom du lieu des apparitions, comme on dit, précisément « *Notre-Dame de Guadalupe* » en Estrémadure, puisque c'est au lieu-dit « *Guadalupe* » quelle est apparue au berger.

En 1574, ayant entendu parler de cette autre Guadalupe, au Mexique, les moines du couvent de Caceres chargèrent le Père Diego de Santa Maria de mener sur place une enquête. Celui-ci ne put que constater les faits. Depuis au moins 1560, la Vierge apparue à Juan Diego était déjà connue partout au Mexique sous le nom de « *Notre-Dame de Guadalupe* ».

Il y a enfin une autre explication, encore plus simple que les plus simples que je vous ai proposées et qui court-circuite toutes les considérations fort savantes que je vous ai exposées. C'est que, parmi les Espagnols qui participèrent à la conquête du Nouveau Monde, un grand nombre venait de la région d'Estrémadure où se trouve le sanctuaire de la Guadalupe espagnole. Ils en apportèrent certainement des images avec eux.

Le nom même de l'île française de la Guadeloupe,

achetée par Louis XIV en 1674, vient du passage de ces conquistadors et se réfère, à l'origine, à la Guadalupe d'Espagne. Or, on sait qu'en 1531, donc avant qu'il n'eût connaissance des apparitions du 12 décembre à Tepeyac, le roi Charles Quint prit un décret ordonnant l'érection, dans les Indes Occidentales, de confréries de Notre-Dame de Guadalupe d'Espagne. C'est ainsi qu'il y eut sur la colline de Tepeyac une première confrérie de Notre-Dame.

Ce n'est qu'en 1553 que Don Martin de Aranguren, ancien majordome de l'évêque Zumarraga mort en 1548, entreprit les démarches à l'archidiocèse de Mexico, alors que le siège épiscopal était encore vacant, pour la création d'une nouvelle confrérie de Notre-Dame de Guadalupe du Mexique. Les indigènes et les Espagnols commencèrent alors, nombreux, à s'inscrire à cette nouvelle confrérie, tandis que l'ancienne dépérissait lentement.

Mais ce n'est qu'en 1554 que le nouvel archevêque, Alonso de Montufar, sanctionna officiellement cette nouvelle confrérie avec son nom. Pendant quelque temps les deux confréries coexistèrent donc. Mais la confrérie de la Vierge du Mexique devint « archiconfrérie » et peu à peu les deux organismes se fondirent en un seul.



Sur l'île de la Guadeloupe, encore espagnole en ce temps-là, la même évolution se produisit et la référence à la Vierge du Mexique l'emporta peu à peu dans la conscience des habitants sur celle d'Espagne<sup>[166]</sup>. Il s'agit donc de tout un processus qui s'est déroulé par étapes. Le nom de « *Guadalupe* » s'imposa très vite sur le Tepeyac et le mot prononcé par la Sainte Vierge, quel qu'il ait pu être exactement, bien perçu ou non par Juan Bernardino, se trouva tout naturellement assimilé à celui qui venait d'Espagne. Mais tout cela n'exclut pas, me semble-t-il, bien au contraire, qu'il y ait eu intention bien précise de la Mère de Dieu dans le choix du mot qu'elle a confié à Juan Bernardino.

Il n'est pas sans intérêt non plus de savoir que c'est sous le regard de Notre-Dame de Guadalupe en Estrémadure, que les Rois Catholiques avaient signé les deux chartes autorisant définitivement l'aventure de la conquête du Nouveau Monde<sup>[167]</sup>. C'est la Vierge qui, d'Espagne, lance sur l'océan les conquistadors et les missionnaires et c'est elle qui les accueille sur l'autre rive.



## **L'insertion dans la culture mexicaine**

La composition de l'image. Il est évident que l'image miraculeuse que l'on peut aujourd'hui contempler ne peut correspondre exactement à ce que fut la présence de la Mère de Dieu devant Zumarraga et Juan Diego, lors de l'impression de son image. La Sainte Vierge était alors invisible, comme nous l'avons vu. Était-elle entourée de rayons dorés, également invisibles ? Et avait-elle un croissant de lune invisible et un ange invisible sous ses pieds ? C'est peu probable.

Mais alors ces détails de composition se seraient donc imprimés sur le manteau de Juan Diego en même temps que l'image de la Mère de Dieu, mais sans avoir fait partie directement de son image au moment où les personnes se trouvant devant elle se reflétaient dans ses yeux.

De toute façon, il y a toute une composition de l'image qui exprime une intention précise. Celle-ci semble bien être la volonté de réunir deux traditions différentes qui sont amenées ici à fusionner en un chef d'œuvre exceptionnel. Les études artistiques récentes insistent sur cette double

appartenance de l'image elle-même. À bien des égards, l'image de la Guadalupe correspond au style en vigueur en Europe occidentale à la fin de l'âge gothique :

*« le style gothique international de la peinture médiévale est une dérivation espagnole du gothique italien, consistant en une forme statique et une ligne subordonnée à des blocs de couleur sur fond doré. D'après Souchal et d'autres spécialistes (1965), ce style pénétra en Espagne avant 1300 et continua à se développer sous influence française et flamande jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Peu à peu la perspective fit son apparition et les figures se firent moins statiques, tout en gardant une apparence rigide et solennelle. En dépit des dorures et du style décoratif, le gothique international de l'Espagne du XV<sup>e</sup> siècle est beaucoup plus vivant et réaliste que les styles gothiques antérieurs. Les pompons, les manches fourrées de peau ou d'hermine, les galons dorés et les tuniques brodées étaient les éléments habituels du gothique espagnol, ainsi que l'introduction de décorations d'influence mauresque, comme le croissant de lune<sup>[168]</sup> ».*

Certains entrent même dans les détails. On décèlerait une

influence flamande dans la forme des yeux. L'or des rayons et le brocard de la tunique correspondrait au langage de l'école de Sienne et de Padoue, faisant penser plus précisément à Duccio et à Simone Martini. Mais l'image porte en même temps sur elle un message que seuls les Indiens pouvaient déchiffrer. Le nom du lieu des apparitions, Tepeyac. La carte de leur pays, selon l'orientation et le jeu habituel de symboles de leurs manuscrits. Le Nahui Ollin, placé à l'endroit où la Vierge porte son Enfant annonçait clairement la naissance du Maître de l'univers.

Des études récentes ont démontré que ce signe qui exprime la plénitude avait d'abord pour but de désigner la conjonction de Vénus-Quetzalcoatl et du soleil-Tonatiuh<sup>[169]</sup>.

Or, ce 12 décembre 1531 marquait non seulement le retour du soleil, avec le solstice d'hiver, mais le retour de Vénus et la conjonction Vénus-Soleil qui ne se produit que tous les huit ans. Et voilà que sur la tunique rose de la Sainte Vierge le symbole de Vénus-Quetzalcoatl revient huit fois ! Pour les Indiens, l'allusion était sans doute fort claire : la Mère de Dieu confirmait l'accomplissement du mythe. Quetzalcoatl, curieusement, à la fois dieu et homme, roi-

prêtre, selon la légende, était de retour, sous la forme de l'Enfant à naître que portait la Vierge.

Les Indiens, nous l'avons vu, avaient cru discerner dans l'apparition de comètes l'annonce d'un grand bouleversement. Or, ce matin-là, au lever du jour, à 6h31, la comète de Halley se trouvait à peu près au zénith, au-dessus de la tête de Juan Diego, lors de sa dernière rencontre avec la Mère de Dieu. Un peu plus tard, vers 10h40, l'image se formait miraculeusement sur son manteau, devant l'évêque, témoin particulièrement qualifié.

Or, la maison de l'évêque était construite sur l'emplacement de l'ancien temple du Tzonmolco, dédié à Xiuhtecutli, Seigneur Suprême, où l'on venait recevoir, dans les grandes circonstances, le feu nouveau. La nouvelle religion, annoncée par le mythe lui-même, n'apparaissait pas comme une destruction de l'ancienne, mais comme un accomplissement, un dépassement. Quelque chose de semblable s'était déjà produit avec la religion de l'ancienne Égypte et même, à moindre titre, avec les croyances religieuses de la Grèce antique.

En définitive, ce ne sont pas seulement les deux confréries de la Vierge de Guadalupe, l'espagnole et celle

du Mexique qui, sur le Tepeyac, ont fusionné. Ce ne sont pas seulement deux styles esthétiques qui se sont fondus en un seul. Ce sont surtout deux peuples qui se sont mêlés parce qu'ils se reconnaissaient l'un et l'autre dans la même et unique image, la même et unique dévotion.

Tout cela donne aux événements de la colline de Tepeyac une importance mondiale, me semble-t-il. Je suis de ceux qui continuent à croire que la Bonne Nouvelle de l'Amour de Dieu est destinée à se diffuser à travers toute la planète, à atteindre toute l'humanité. Mais je suis aussi de ceux qui pensent que pour recevoir la Croix du Christ, les autres peuples et les autres civilisations, non encore évangélisées, n'ont pas à « *faire une croix* » sur toute leur culture. Or, dans cette perspective, les apparitions et l'image miraculeuse de la Guadalupe sont un véritable modèle d'insertion dans la culture locale. Elles constituent en effet une synthèse extraordinaire de la culture européenne et de la culture aztèque<sup>[170]</sup>.

### ***Le récit des apparitions***

De même le choix de la langue locale, le nahuatl, a une importance considérable. Non seulement cela rendait le

message immédiatement plus accessible aux Indiens mais cela confirmait en même temps la valeur de cette langue et son aptitude à exprimer les choses de Dieu. Et ceci d'autant plus que la Mère de Dieu n'a pas hésité à jouer sur les différents sens de ces mots païens, très chargés déjà de leur emploi philosophique et théologique païen, les reprenant sans les considérer, de ce fait, comme impurs et impropres pour exprimer la foi au vrai Dieu.

Son attitude, en somme, est exactement le contraire de celle qui prévalut lors de la douloureuse affaire des rites chinois, où les envoyés de Rome, sans connaître un mot de chinois, décidèrent souverainement que les termes de cette langue utilisés par les premiers missionnaires ne pouvaient convenir pour désigner Dieu. On sait quelle fut la réaction de l'empereur, profondément blessé par une telle arrogance, et quelles en furent les conséquences pour l'Église en Chine et probablement pour l'histoire du monde jusque dans les siècles à venir.

Les mots employés par la Mère de Dieu ne correspondaient pas à des expressions techniques de la théologie occidentale. Mais, pris comme métaphores poétiques, ils n'avaient rien qui pût choquer les religieux



experts en théologie. Les Indiens, eux, y retrouvaient les mots de leurs traditions, employés de façon très précise. Il ne faut d'ailleurs pas isoler l'image miraculeuse de tout son contexte.

Et là, ce sont les spécialistes de l'ancien Mexique qui nous expliquent tout le sens de deux éléments très importants du récit du « *Nican Mopohua* ». Le choix des fleurs, même en plein mois de décembre, comme signe d'émerveillement pour l'évêque, mais, plus profondément pour les Indiens, comme signe du paradis, de la présence de Dieu. De même le chant d'oiseau au tout début du récit, un chant encore plus beau que tout ce que Juan Diego pouvait connaître des oiseaux les plus merveilleux. Et ce détail aussi est important, car, précisément, les chants d'oiseaux et les fleurs sont pour les Aztèques symboles du bonheur des dieux. Toute leur littérature est emplie de ce thème.

En voici quelques exemples parmi bien d'autres possibles.

*« Je cherche les délices de tes fleurs, la joie de tes chants...*

*Qui ne désire ardemment tes fleurs, ô Donneur de la vie ?*

*Elles sont ton cœur, ton corps, ô Donneur de la vie...*

*Avec avidité mon cœur désire des fleurs,*

*je souffre en chantant et je m'essaie à chanter sur la terre,  
je veux des fleurs qui durent dans mes mains...*

*Où trouverai-je de belles fleurs, de beaux chants ?*

*Jamais ici n'en produit le printemps ».*

*Prêtres, je vous demande ;*

*d'où viennent les fleurs qui enivrent l'homme ?*

*le chant qui enivre, le beau chant ?*

*Ils ne viennent que de sa maison, de l'intérieur du ciel,*

*Ce n'est que de là-bas que viennent les fleurs dans leur  
variété<sup>[171]</sup> ».*

**Ou encore ce poème de Cuacuahtzin :**

*« Mon cœur désire des fleurs*

*À pleines mains.*

*Je chante ma tristesse,*

*Je ne puis que tenter de chanter ici-bas,*

*Moi, Cuacuahtzin.*

*Oh ! Quel désir de fleurs*

*À pleines mains !*

*Je suis triste.*

*En vérité où irons-nous*

*Pour ne jamais mourir ?  
Si j'étais pierre précieuse,  
Si j'étais or,  
Je serais fondu cependant,  
Je serais foré dans le creuset  
Je n'ai que cette vie.  
Je suis triste,  
Moi, Cuacuahtzin.*

*Puissent vous égayer ces fleurs capiteuses  
Que vous prenez dans vos mains !  
Passez ces colliers de fleurs !*

*Nos fleurs de saison des pluies  
Ouvrent leurs corolles, s'épanouissent.  
Un oiseau passe,  
Il gazouille, il nous parle ;  
Il vient connaître la maison du Dieu.*

*Seules les fleurs Nous offrent de la joie,  
Seul le chant  
Nous délivre de tristesse,  
Princes.  
Il chasse notre amertume.*

*Celui qui donne la vie  
Les crée,  
Du ciel il les envoie,  
Lui, l'Être Suprême,  
Les douces fleurs  
Qui chassent notre amertume<sup>[172]</sup>.*

Ou encore celui-ci, d'un anonyme :

*Je vous le demande, ô prêtres :  
D'où viennent les fleurs qui enivrent ?  
D'où viennent les chants qui enivrent ?  
Les chants sans défaut viennent  
De Sa demeure, uniquement,  
De Sa demeure viennent les fleurs aux mille couleurs.  
Il les cherche,  
Celui qui donne la vie ;  
C'est une étendue de fleurs de maïs, de fleurs vermeilles.  
Il règne sur les fleurs,  
Il se réjouit, Il est heureux.*

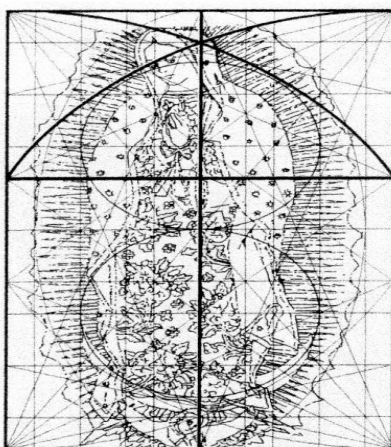
*Dans le Val de Tula est la demeure du Dieu.  
L'oiseau précieux y chante, l'oiseau rouge comme l'aurore,  
Il chante, il jase sur le temple d'émeraude*

*En compagnie de l'oiseau quetzal,  
Là où l'eau est fleurie,  
Parmi les fleurs d'émeraude,  
Les fleurs à la parfaite beauté.  
Au-dessus déliés,  
L'oiseau de jais tourne, va et vient ;  
Dans sa demeure chante et jase l'oiseau quetzal<sup>[173]</sup> ».*





L'image de la Vierge telle qu'on peut toujours la voir sur le manteau de Juan Diego dans la basilique de la Guadalupe à Mexico.  
Conservation inexplicable de la toile et pigments totalement inconnus.  
*D.R. Collection particulière.*

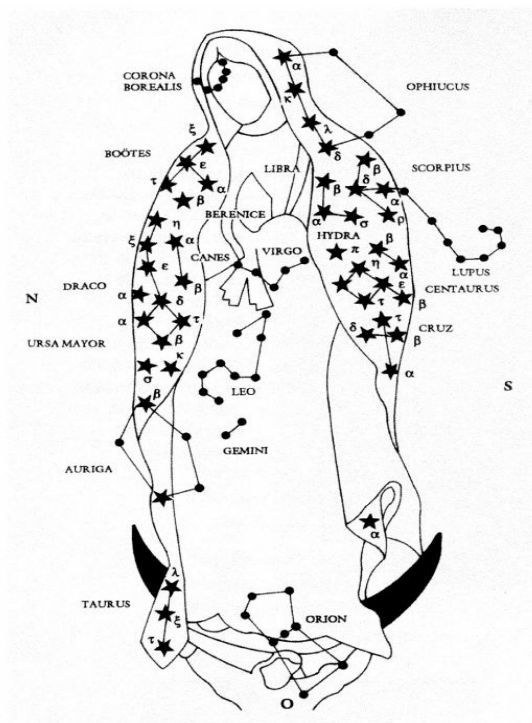


Comment l'application du Nombre d'Or permet de retrouver les dimensions primitives de l'image avec la partie manquante au haut de la toile.  
*Courtoisie du Dr. Illescas.*









Les étoiles du manteau de la Vierge correspondent exactement aux constellations au-dessus de Mexico le 12 décembre 1531 à 10h40. *Courtoisie du Dr. Illescas.*

Les personnages découverts dans l'oeil gauche de l'image de la Vierge. Les contours soulignés ont été déterminés automatiquement par le micro-densitomètre. *Courtoisie du Dr. Tonsmann*







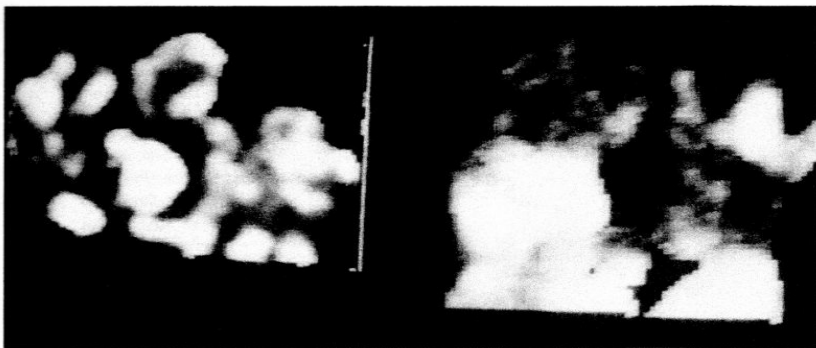
Le détail des  
yeux. La cornée  
ne fait que 7 à 8  
mm de diamètre.  
*Photo D.R.*



Le visage de la Vierge  
tel qu'il apparaît sur  
le manteau de Juan  
Diego. Elle semble  
extrêmement jeune  
(entre 14 et 16 ans )  
et dégage une  
immense douceur.  
*Photo D.R.*

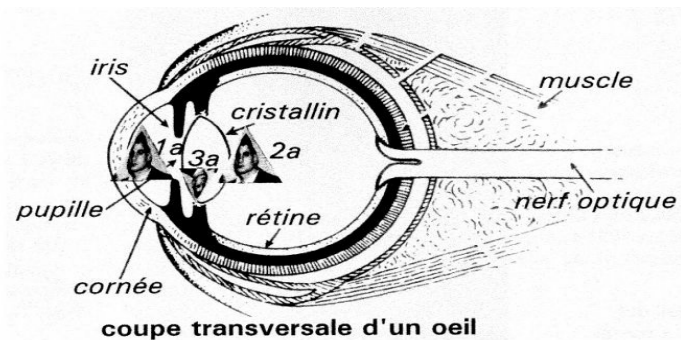


La famille indienne telle  
qu'on la trouve dans les  
deux yeux. Notez qu'en  
raison de la différence de  
positionnement par rap-  
port à chaque oeil,  
quelques uns des person-  
nages que l'on voit dans  
l'oeil droit n'apparaissent  
pas dans l'oeil gauche.  
*Courtoisie du Dr.  
Tonsmann*

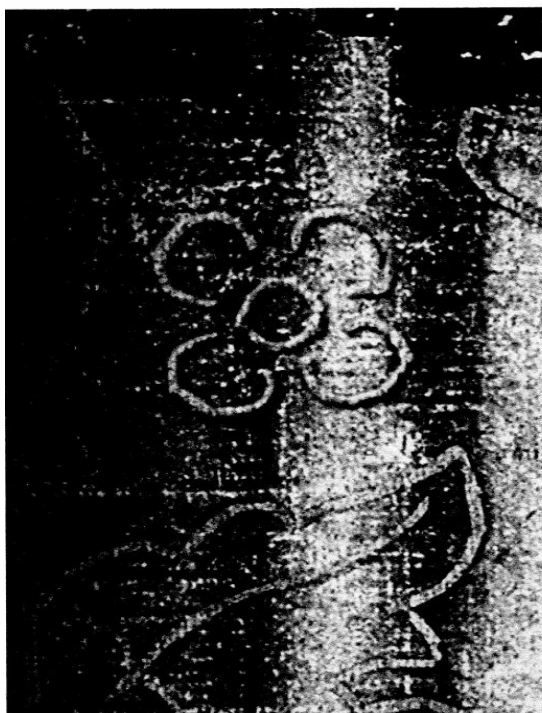








Les reflets selon la loi de Purkinje - Sanson que l'on retrouve parfaitement respectée dans les yeux de la Vierge, alors qu'en 1531 cette loi était totalement ignorée. Elle ne fut découverte qu'au XIXe siècle..  
*Croquis ophtalmologique du Dr. Benítez.*



Le signe du Nahui Ollin, centre du monde d'après la tradition aztèque. Il se trouve au milieu de la tunique de la Vierge enceinte, à l'endroit même où elle porte le Christ.  
*Courtoisie du Père Mario Rojas-Sanchez.*





Les chants du monde aztèque sont souvent tristes, pleins d'une conscience aiguë du caractère éphémère de toutes choses. Par-delà les siècles et l'océan, ils rappellent curieusement les poèmes d'Anacréon. Les seules consolations sont simples, l'amour et l'amitié, mais, plus encore les chants et les fleurs symboles du bonheur de Dieu. Là où le lecteur occidental ne voyait, dans le récit des apparitions, que fraîcheur et poésie, les Indiens comprenaient que la Mère de Dieu, la nouvelle Tonantzin, loin de leur réclamer de nouveaux sacrifices, venait leur apporter le bonheur même de Dieu. C'est l'aspiration profonde de tout un peuple depuis des siècles quelle venait combler !

Une véritable annonce de l'Amour de Dieu venu jusqu'à nous par son Fils devrait passer par ce respect des différentes cultures. L'Amour de Dieu est certainement le même pour toutes ses créatures, quelle que soit leur langue et leur sensibilité artistique. C'est à nous de le rendre accessible, recevable pour, et à travers toutes les cultures. Autant le mystère central de cette venue de Dieu parmi nous doit être préservé dans sa plénitude, autant les façons

de l'exprimer peuvent varier.

Pour cela il ne doit jamais se présenter comme lié à une culture particulière qui viendrait remplacer celle des autres peuples, mais bien plutôt comme l'achèvement de virtualités déjà là depuis toujours. C'est bien d'ailleurs dans cette direction que s'est orientée l'Église depuis quelques décennies. Que ne le fit-elle plus tôt ! Mais, hélas ! dans l'état où se trouve la théologie occidentale, catholique romaine ou protestante, le danger serait plutôt aujourd'hui celui d'une réduction au plus petit dénominateur commun afin d'éviter tout conflit.

Ce n'est pas non plus ce qu'est venu faire la Mère de Dieu sur la colline de Tepeyac. Elle n'hésite pas à dire clairement qui elle est : « *la parfaite et toujours vierge Mère de Dieu* », mais elle le dit en même temps dans le contexte qui va permettre à Juan Diego et à tout son peuple de la reconnaître comme la nouvelle Tonantzin, non pas dans le sens d'un confusionnisme ou d'un syncrétisme, mais comme un accomplissement, une transfiguration de toutes les anciennes croyances.



## La Mère de tous ceux qui souffrent

Dans le récit même du « *Nican Mopohua* », la Sainte Vierge donne très clairement son intention par ces paroles :

*« Je veux et désire ardemment qu'on me construise ici mon petit temple sacré. Là, je Le montrerai, je L'exalterai, je Le manifesterai, je Le donnerai aux hommes par tout mon amour personnel, mon regard compatissant, mon aide et mon salut. Car je suis vraiment votre Mère compatissante, la tienne et celle de vous tous qui êtes un en cette terre, et de toutes les autres souches d'hommes de toutes sortes qui m'aiment, m'appellent, me cherchent et se confient à moi, car là j'écouterai leurs pleurs, leur tristesse, pour les soigner, guérir toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances ».*

J'ai suivi au plus près la traduction espagnole même dans ses formules un peu hardie car elles ont une importance capitale : Nous sommes tous *un* en cette terre et toutes les autres souches d'hommes aussi. C'est l'amour de Dieu quelle veut manifester pour nous conduire à Lui et cet amour elle le manifeste très vite très concrètement par un

certain nombre de miracles.

Le récit de ces premiers miracles nous a été conservé dans le « *Nican Motecpana* », œuvre attribuée par tous les experts à Ixtlixochitl, c'est-à-dire, de son nom espagnol, Don Fernando Alva, descendant des rois d'Acolhuacan, grand linguiste et historien, originaire de Texcoco.

C'est Luis Lasso de la Vega qui a fait la première traduction en espagnol de cette œuvre et l'a incluse dans le « *Huei Tlamahuizoltica* ». On a fini par retrouver le manuscrit original dans la Bibliothèque Publique Lennox de New-York, section des « *Monumentos Guadalupanos*<sup>[174]</sup> ».

D'autres recherches ont permis de retrouver des documents anciens confirmant l'identité des personnages cités comme miraculés dans ces récits<sup>[175]</sup>.

En réalité, la première manifestation concrète de la compassion de la Vierge du Tepeyac est la guérison de l'oncle, Juan Bernardino, alors que celui-ci était déjà en « phase terminale », comme on dirait aujourd'hui. Ce récit fait partie intégrante du « *Nican Mopohua* ». Mais les manifestations vont se multiplier dans le « *Nican Motecpana* ». Le texte commence par la description de la procession du

transfert de l'image miraculeuse, de la cathédrale à l'ermitage, sur le sommet de la colline et ce sera l'occasion du deuxième miracle :

*« Quand pour la première fois ils la conduisirent au Tepeyacac, dès que son temple fut achevé, eut lieu le premier de tous les miracles qu'elle a faits. Il y eut alors une grande procession où l'accompagnèrent tous les ecclésiastiques sans exception et quelques Espagnols parmi les autorités de la ville, ainsi que tous les seigneurs et nobles Mexicains et d'autres gens venus de partout. Tout fut disposé et décoré avec magnificence sur la route qui va de Mexico au Tepeyacac, où avait été édifié le temple de la Dame du Ciel. Tous étaient en grande liesse. La route était bondée et sur la lagune, des deux côtés, où l'eau était encore très profonde, glissaient des canoës remplis d'indigènes. Survint une vive querelle. L'un des archers, déguisé à la mode chichimèque, tendit un peu son arc et par inadvertance lâcha soudain la flèche qui atteignit l'un de ceux qui se disputaient, lui traversant le cou. Il s'écroula. Le voyant mort, ils l'emportèrent pour l'étendre devant la toujours Vierge notre Reine. Les siens l'invoquèrent pour quelle daignât le ressusciter. Dès qu'on*

*lui eut ôté la flèche, non seulement elle le ressuscita, mais il guérit de sa blessure. On ne voyait plus que les marques laissées par la flèche à l'endroit où elle avait pénétré. Alors il se leva : la Dame du Ciel le fit marcher tout rempli de joie. Tout le monde était saisi d'admiration et louait l'Immaculée Dame du Ciel, Sainte Marie de Guadalupe qui déjà tenait parole. Car elle avait promis à Juan Diego qu'elle secourrait toujours et défendrait ces indigènes et ceux qui l'invoqueraient. À ce qu'on dit, ce pauvre Indien est resté depuis lors dans la maison bénie de la sainte Dame du Ciel, adonné au balayage du sanctuaire, de son patio et de son entrée<sup>[176]</sup>.*

Le troisième miracle est encore plus spectaculaire, si l'on peut dire, car il atteint toute une population. C'est la fin de l'épidémie de « *cocoliztli* ». Dans toutes ces premières manifestations du regard compatissant de Marie ce sont les Indiens et eux seuls les bénéficiaires de cette sollicitude divine. « *Puis, vient me seconde étape très intéressante* », nous dit Ana Lascurain :

*« en ce que, selon le « Nican Motecpana », Elle cesse de soulager les Indiens et compatit, avec une sorte de sens*



*social particulier, à la situation des autres, de ceux qui, loin de leur patrie, souffraient aussi leurs propres drames, des déracinés, de ceux que la solitude, les grandes interrogations et les peurs tourmentaient dans un monde étranger, hostile et violent. C'est là un deuxième temps de grand intérêt, au cours duquel l'action thaumaturgique de la Vierge s'exerce en faveur du groupe d'Espagnols, de ceux qui, étrangers, étaient pourtant déjà d'ici... Commence alors un processus social très important où la philosophie de la Vierge établit un pont pour réunir les deux Nations, celle des Indiens et celle des Espagnols. Elle introduit un élément de cohésion qui manquait et qui consiste à atténuer les différences, les frictions, les profonds ressentiments qui séparaient les conquis des conquérants. C'est-à-dire que la mystique guadeloupéenne fournit les éléments pour créer un nouveau modèle de coexistence qui pourra se montrer efficace dans cette période critique de transition que fut le XVI<sup>e</sup> siècle... La sensibilité du peuple comprit certainement clairement le discours de la Vierge. Le développement historique de la dévotion au Tepeyac le montre bien...*

*Les gens répondirent à la Vierge au point que commença*

*alors ce que l'on pourrait appeler une 'culture guadeloupéenne' ; ce fut quelque chose qu'on ne pouvait contenir, ni manipuler, ni préfabriquer. On perçoit dans les sources primitives de l'événement que ce fut un phénomène spontané, une relation qui s'établit directement entre la population civile et la Vierge ; cela donne l'impression que les deux vécurent une idylle ingénue, fraîche, sans interventions intellectuelles ni analyses académiques, ni études sociologiques arrogantes comme celles que nous prétendons faire aujourd'hui. Ce fut 'l'église indienne', fruit des efforts des évangélisateurs, mais émergeant sous le patronage de la Guadalupe, malgré l'apparente indifférence d'une partie des religieux ou la censure du Père Bustamante<sup>[177]</sup> ».*

De fait, il semble bien que ces apparitions et l'image miraculeuse aient joué un rôle important dans le ralliement massif des Indiens à la foi chrétienne. Qui comparera les chroniques missionnaires se référant au travail apostolique avant et après les apparitions « notera », nous dit le Père Garcia Gutierrez, « que durant la seconde période l'œuvre évangélique se développa beaucoup, sans proportion avec l'augmentation du nombre de missionnaires<sup>[178]</sup> ».

Le Père Luis Médina Ascensio a raison de souligner le ton de certains des testaments qui évoquent la Vierge de Guadalupe : « *notre très aimée Mère de Guadalupe* », « *qui est vraiment nôtre et de notre peuple de Cuautitlan* ».

Un autre témoignage de cette appropriation progressive de la Vierge de Guadalupe par le peuple mexicain tout entier, ce sont les poèmes écrits en son honneur, tant en nahuatl, comme ceux de Francisco Placido, qu'en espagnol, comme ceux de Gonzalez de Eslava, tous deux auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais il faut y joindre de nombreux « *cantares guadalupanos* », impossibles à dater parce qu'ils furent composés au cours des siècles et souvent par des poètes restés anonymes, comme c'est le cas généralement pour la littérature populaire<sup>[179]</sup>.

Un détail montre bien à quel point la Vierge de la Guadalupe réussit la fusion des deux peuples, c'est que même en Espagne cette fusion trouva un écho au sanctuaire de l'ancienne Guadalupe, celle d'Estrémadure. Dans le recueil de chants des moines de ce monastère, on trouve ces vers :

« *Vierge de la souriante Estrémadure,*

*qui, de Cortès le saint étendard  
ornais, à Otumba et à Lépante,  
de don Juan tu couvrais l'armure.  
Je reconnais ton gentil visage  
tel que tu le peignis sur le manteau indien,  
quand la douleur du fidèle Zumarraga  
ta royale apparition en bonheur changea.  
Le vêtement bleu, le croissant de lune d'or,  
le Séraphin avec la tunique écarlate  
le diadème oriental de style maure,  
J'admirai tout depuis mon jeune âge,  
comme sur la douce image qu'aujourd'hui  
j'adore, là-bas, à la Guadalupe mexicaine<sup>[180]</sup>.*

Le « *diadème oriental* » a probablement été ajouté, de fait, un certain temps pour « orner » l'image miraculeuse. Il figure encore sur la petite copie de la Vierge que possédait Juan Diego et qui se trouve aujourd'hui sur le bureau du pape<sup>[181]</sup>.

Le rôle central et officiel de cette dévotion se renforçait au cours des années grâce aux visites que faisaient au sanctuaire tous les évêques des différents diocèses ainsi

que les vice-rois. C'était même directement à l'ermitage de la Guadalupe que la municipalité recevait généralement le nouveau vice-roi pour sa prise de pouvoir.

Les archives nous apprennent ainsi que le 17 octobre 1566, le conseil municipal ordonna que l'on préparât la maison de Notre Dame de Guadalupe pour que don Gaston de Peralta, Marquis de Falces, le vice-roi, puisse y passer la nuit. On devait aussi veiller à ce qu'il y eût assez de maïs pour la nourriture des chevaux et des mules de l'escorte de dona Leonor de Vico, son épouse.

Le 26 avril 1580, la mairie décida, en session, d'offrir au nouveau vice-roi, don Lorenzo Suarez de Mendoza, un grand repas dans la maison de N.-D. de Guadalupe. Les cérémonies, nous dit-on, commencèrent à Otumba, avec remise du bâton de commandement, pour continuer par une visite à l'ermitage et se terminer par le repas dans la maison de Notre-Dame et de grandes fêtes dans la capitale. Nous sommes renseignés de même sur la réception de don Alvaro de Manrique de Zuniga, Marquis de Villamanrique, nouveau vice-roi pour lequel on doit construire tout un logement pour qu'il puisse passer la nuit sur le Tepeyac.

C'est encore à la Guadalupe, en 1590, que don Luis de

Velasco reçut les hommages de la délégation municipale. Le 4 novembre 1595, encore, le comte de Monterrey, don Gaspar de Acevedo y Zuniga venait se prosterner devant N.-D. de Guadalupe. Il est évident que nous avons là un témoignage exceptionnel de l'importance que tenait déjà dans la conscience nationale le culte de la Guadalupe, tous ces hommages ne pouvant d'ailleurs, au fil des siècles, que la renforcer<sup>[182]</sup>.

Un autre élément a certainement joué le même rôle, à la fois, reflet de la dévotion existante et moyen, peut-être inconscient, de la renforcer. Ce sont les innombrables fondations auxquelles on donna le nom de la Vierge de Guadalupe : la mission pour les infidèles, fondée à Zacatecas par le Père Antonio Margil de Jésus ; l'aqueduc de « *Guadalupe* », construit de 1743 à 1751 pour amener l'eau à la capitale ; l'organisation secrète des insurgés qui joua un rôle si important durant les dix années de la guerre d'indépendance choisit le nom de « *Guadalupes* » pour désigner ses membres ; l'ordre de la Guadalupe, créé par l'empereur don Agustin de Iturbe pour récompenser les services éminents rendus à la patrie ; la congrégation religieuse féminine des « *Guadalupanas* », fondée par don

Antonio Plancarte y Labastida et approuvée par le Saint Siège en 1899 ; l'Institut missionnaire de la Guadalupe, fondé en 1949 par l'épiscopat mexicain et l'Union missionnaire du clergé<sup>[183]</sup>...

Mais, finalement encore bien au-delà, d'innombrables collèges, haciendas, mines, magasins portent le nom de Guadalupe, certains titres de noblesse, les cloches des églises comme celle, énorme, de la cathédrale, et jusqu'à de simples cantines, sans compter tous les hommes et toutes les femmes qui portent ce nom<sup>[184]</sup>.

De nombreux observateurs l'ont remarqué : dans les régions les plus chrétiennes d'Europe, c'est le Christ que l'on voit partout, aux carrefours, accroché au rétroviseur intérieur des voitures, etc. Au Mexique, c'est la Vierge de la Guadalupe.

De l'importance de cette dévotion à la Guadalupe dans la vie religieuse de la nation, je citerai, pour exemple, un témoignage datant de 1723, lors de la deuxième série d'enquêtes auprès de témoins indirects. Il s'agit de Frère Antonio Margil de Jésus, infatigable missionnaire franciscain

*« qui durant toutes ces quarante années où il arpenta presque tout ce Nouveau Monde, a tenu toujours pour certain, ferme et indubitable que la miséricorde du Très Haut envoya du ciel cette image de sa Très Sainte Mère pour qu'en elle, comme en un sacrement de sa Toute Puissance, il défende ce Nouveau Monde et le conserve dans la croyance et l'exaltation toujours croissante de la sainte foi catholique, tellement enracinée en tous ses habitants, espagnols, mulâtres et métis<sup>[185]</sup> ».*



5

## **Un message pour notre temps**

## L'extension de la dévotion

Au Mexique : Cette évolution aboutit, à la faveur de la peste de 1737, comme nous l'avons vu, à la reconnaissance de Notre Dame de Guadalupe comme patronne de Mexico, puis, en 1746, de tout le Mexique, avec l'accord de toutes les cités, même les plus éloignées de la capitale.

En 1810, lors de la guerre d'indépendance contre l'Espagne, le Père Miguel Hidalgo y Costilla venait de rejoindre les premiers groupes révolutionnaires, lorsque traversant la maison de retraite où il avait fait étape, il s'empara de l'image de la Guadalupe pour en faire la bannière des insurgés.

*« L'intuition de Hidalgo », écrit l'historien D. Luis Castillo Ledon, « d'adopter la Vierge de la Guadalupe comme drapeau de l'armée libératrice, était, sans aucun doute, une grande pensée politique. Comme le mouvement qu'il venait de lancer devait s'appuyer sur les masses indigènes et métisses, il comprit que la seule idée de liberté était un peu abstraite pour entraîner les foules. Il fallait l'unir à la religion et adopter un symbole qui représentât, à la fois, les croyances de la multitude et le*

*sentiment national*<sup>[186]</sup> ».

Dernier détail, révélateur : à la fin de la guerre le traité de paix fut appelé très officiellement « *Traité de Guadalupe-Hidalgo* » ce qui montre assez à quel point la Vierge de Guadalupe appartenait déjà à l'identité du peuple mexicain.

En 1821, l'empereur Agustin de Iturbide créa « l'ordre de Guadalupe » qui disparut avec son pouvoir, mais fut refondé solennellement en 1853 et confirmé par Maximilien de Habsbourg en 1864. Il disparut à nouveau avec cet éphémère empire. Le 2 février 1848, c'est encore à la sacristie de la basilique de la Guadalupe que fut signé le traité de paix mettant fin à la guerre avec les États-Unis et, en conséquence, le traité lui-même porte aussi le nom de « *traité de Guadalupe* ».

Comme on le voit, le rôle politique de ces apparitions est parfaitement reconnu par ceux-là mêmes qui croient à la réalité du miracle. Loin d'ignorer le miracle, une enquête sociologique menée normalement, sans préjugés, ne peut qu'en souligner l'importance.

Mais il est vrai qu'une intrusion aussi directe de Dieu dans notre vie, celle de chacun comme celle de toute une

nation, constitue un appel pressant de la part de Dieu. D'où certaines résistances, individuelles ou collectives.

En 1931, l'Église du Mexique célèbre très solennellement le quatrième centenaire des apparitions. Réaction du gouvernement antichrétien : le 22 décembre de la même année le nom du quartier est changé par décret. Depuis un décret de 1828, il portait le double nom de « *Guadalupe-Hidalgo* ». Il ne s'appellera plus ainsi, officiellement, mais « *Colonia Gustavo A. Madero* ». En 1932, le gouvernement essaye d'interdire les pèlerinages. Les miracles dérangent vraiment !

Tout cela en vain. Le régime mexicain a changé, comme le communisme a disparu. Le peuple a gardé à travers tous les régimes une conscience très vive de ce rôle de la Vierge de Guadalupe. J'en citerai un exemple particulièrement lyrique mais très révélateur et qui, finalement, me semble sonner très juste :

*« L'origine de notre Patrie ne pouvait être plus haute : elle naquit du sein de Marie Toute Sainte et fut annoncée sur le visage souverain de la Vierge couleur de blé qui ne représente ni une Espagnole, ni une Indienne, mais qui*

*proclame le prodige de la naissance d'une nouvelle race : la race métisse, née de l'union de la catholique Espagne avec la race Anahuac ».*

Les papes ne s'y sont pas trompés qui ont, à bien des reprises, célébré le rôle de la Vierge du Tepeyac, aussi bien Grégoire XIII qu'Urbain VIII, Innocent XII et Innocent XIII. Le 25 avril 1754, Benoît XIV proclame Notre-Dame de la Guadalupe patronne du Mexique et cite à son sujet le psaume 147 : « *Il (Dieu) n'en a fait autant pour aucune autre nation* », phrase aujourd'hui célèbre dans tout le Mexique. Puis ce sont les déclarations de Pie VII, Pie VIII, Pie IX et Pie X.

En 1828, le Congrès de Mexico déclarait le 12 décembre fête nationale. Le 10 décembre 1933, Pie XI procédait solennellement, à Rome, au couronnement de l'image de la Guadalupe. Pie XII, Paul VI rendaient également hommage à la Vierge du Tepeyac et, finalement, Jean-Paul II, le 31 juillet 2002, proclamait Juan Diego « saint » au cours d'une grande cérémonie dans la grande basilique nouvelle de la Guadalupe, à Mexico.

Dans le monde entier : Les apparitions de la Mère de

Dieu et l'impression miraculeuse de son image sur le manteau de Juan Diego sont lentement connus et reconnus à travers tout le monde chrétien, et ce, comme on le verra, malgré la résistance de certains théologiens.

Il y a là un contraste étonnant et parfaitement scandaleux entre la miséricorde de Dieu qui nous accorde des signes et le refus de les voir de ceux qui prétendent parler en son Nom.

Que les incroyants soient incroyants et le restent, même devant le prodige, c'est tout à fait normal. Ils sont incroyants pour quantité de raisons profondes, psychologiques pour la plupart, et non scientifiques, comme ils le prétendent souvent. Qu'un fait se présente et reste inexplicable pour la science ne peut suffire à les convaincre et ce, précisément, parce que leur incroyance ne se situe pas sur le plan scientifique, même s'ils le croient. Leurs difficultés à croire ne sont pas atteintes au niveau où elles se situent. Leur réaction ou absence de réaction est donc parfaitement normale.

Mais que des gens d'Église, et plus particulièrement chargés par elle d'enseignement, ne se donnent pas la peine de s'informer vraiment sur un prodige aussi éclatant pour

essayer d'en sonder le message, voilà qui est proprement scandaleux.

Mais malgré cette résistance, cette indifférence dédaigneuse pour l'œuvre de Dieu le message passe quand même peu à peu. Nous avons essayé de comprendre, autant que nous le pouvions, le message adressé plus spécialement aux Amériques.

Essayons maintenant d'entrevoir un peu le message adressé, à travers le miracle, au monde entier. Nous savons qu'en 1570, Montufar, le successeur immédiat de Zumarraga à la tête de l'archevêché de Mexico, fit faire une copie, peinte à l'huile, de l'image miraculeuse et l'envoya au roi d'Espagne Philippe II. Ce serait cette copie qui se trouvait sur le navire de l'amiral Doria, à la bataille de Lépante, en 1571. C'est évidemment à elle, beaucoup plus qu'à l'amiral ou à don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, que l'on attribua la victoire sur les Turcs.

Plus tard, un cardinal de la famille Doria fit don de cette copie à l'église de Santo Stefano, à Aveto, où elle se trouve encore, accrochée au-dessus de l'autel. Cette copie correspond à peu près à la moitié de la taille de l'image miraculeuse. Mais, autrement, elle est fidèle à l'original

jusqu'au nombre d'étoiles parfaitement respecté : 46. Elle comporte cependant une couronne, qui ne figure pas sur le modèle, mais que l'on retrouve sur la petite copie que possédait Juan Diego.

Une peinture de la Vierge fut réalisée, en 1580, quelques années seulement après cette copie, par un artiste inconnu et directement sur le mur d'une cabane en torchis. La peinture a résisté aux inondations qui ont submergé Mexico pendant cinq ans. Un écrin a été construit en 1595 pour la protéger et elle subsiste encore. Elle présente un certain nombre d'éléments communs avec la Vierge de Guadalupe sans en être toutefois une simple copie. Le voile bleu est bordé d'or et couvert d'étoiles, mais il ne couvre pas la tête de la Vierge. Celle-ci porte au cou un médaillon ovale avec une croix au milieu. On retrouve aussi les rayons dorés qui l'entourent et le croissant de lune sous ses pieds. Elle est connue sous le nom de Notre-Dame des anges<sup>[187]</sup>.

Depuis, des milliers de peintures puis d'images ont reproduit le récit des apparitions et se sont répandues peu à peu à travers le monde entier. Ce furent évidemment d'abord les pays de langue espagnole et portugaise qui furent atteints. La Vierge de la Guadalupe fut proclamée



patronne de toute l'Amérique latine, le 24 août 1910, par Pie X. Pie XI renouvela cette proclamation.

Puis, la dévotion s'étendit à toute l'Amérique du Nord, États-Unis et Canada. Elle commence à atteindre maintenant l'Europe. Hors de France, plusieurs ouvrages ont paru et la canonisation de Juan Diego donnera certainement naissance à de nouvelles publications, même en France.

Il y a une immense reproduction de l'image miraculeuse dans la cathédrale de Tours, accrochée très haut dans le transept Sud. « *Rien qu'au Vatican* », nous dit le Père Domingo Guadalupe Diaz y Diaz,

*« il y en a quatre : une dans la basilique Saint-Pierre ; une dans la belle chapelle de la Cité du Vatican ; une autre est une sculpture monumentale, représentant Juan Diego déployant son manteau devant l'évêque Zumarraga, dans les jardins privés du Pape, et, sur le bureau du pape, la petite copie de l'original que possédait Juan Diego lui-même et qu'il laissa à son fils Juan Diego<sup>[188]</sup> ».*

Il faut y joindre maintenant une autre représentation dans la crypte de la basilique Saint-Pierre, tout près de l'endroit

présumé de la tombe de saint Pierre.

La Vierge de la Guadalupe est certainement dans l'Église l'image qui fit l'objet du plus grand nombre de cérémonies de dévotion, notamment sous une forme qui peut paraître un peu dépassée pour notre mentalité moderne, la pose solennelle d'une couronne. Plus de mille de ses reproductions se sont retrouvées ainsi couronnées, en quantité de paroisses, de diocèses ou de pays.

## **La science au service de la foi**

Lors de mon premier passage à Mexico, en 1997, quand je fus reçu par Mgr. Enrique Roberto Salazar Salazar, directeur du Centre d'Études de la Guadalupe, je me rappelle qu'il venait de rentrer de Rome où il avait présenté le dossier des miracles attribués à l'intercession de Juan Diego, pour sa canonisation éventuelle. Il m'avait notamment raconté un cas assez extraordinaire. Ce miracle n'est pas celui qui a été retenu pour le procès, mais je ne résiste pas au plaisir de vous le raconter.

Il s'agit d'un jeune garçon qui, en pêchant à la ligne, effectua un mouvement maladroit et s'envoya l'hameçon dans l'œil. La mère, désespérée, emmena immédiatement son fils chez un des meilleurs ophtalmologues de la ville. Celui-ci, après avoir fait les examens nécessaires, se tourna vers la mère pour lui expliquer qu'il était désolé mais qu'il ne voyait pas la possibilité de sauver l'œil.

Tout ce qu'il pouvait lui proposer, c'était de faire en sorte que l'œil reste vivant et qu'il puisse donc suivre les mouvements commandés par l'autre œil. L'enfant, ainsi, ne

paraîtrait pas défiguré, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. La mère, alors, reprit son enfant pour l'emmener consulter un autre ophtalmologue.

Mais, en même temps, elle confiait dans sa prière son fils à la Vierge de Guadalupe et à Juan Diego. Ce nouveau spécialiste examina l'œil soigneusement puis demanda à la mère ce qu'elle attendait de lui. « *Mais, de sauver son œil, évidemment !* » répondit la mère. « *Mais il n'y a plus rien à faire, l'œil est déjà sauvé* », reprit l'ophtalmologue. « *Ce n'est pas possible* », s'exclama la mère. « *Votre confrère m'a dit que l'œil était perdu et il n'a rien fait* ». « *Pardon, Madame, il a certainement été opéré. Je vois la cicatrice* ».

Mgr. Salazar m'assurait que le cas était tout à fait certain, car on avait les radiographies des deux spécialistes et leurs rapports détaillés. Cependant, ce cas n'a pas été gardé pour le dossier, mais un autre, encore plus spectaculaire. Pour la canonisation de Juan Diego, le miracle retenu, après enquête rigoureuse, est l'histoire de ce jeune homme de 20 ans alcoolique et drogué, Juan José Barragan, qui a tenté de se suicider, le 3 mai 1990, en se jetant par la fenêtre du deuxième étage d'un immeuble.

Voici le résumé des principales phases de l'événement : il

tombe, tête en bas, sur le trottoir, d'une hauteur d'environ 10 mètres, sans aucun appui sur les mains pour atténuer le choc de son poids de 80 kilos ! Le corps reste inanimé. Un voisin le croit mort et le couvre d'un drap. Sa mère s'écrie alors « *Sauve-le, Juan Diego ! Qu'il ne meure pas !* » On le transporte à l'hôpital.

C'est le Dr. J. Homero Hernandez Illescas, directeur de l'hôpital, qui le reçoit aux urgences. Il n'y avait médicalement plus rien à faire m'a-t-il expliqué. La fracture à la base du crâne était mortelle. Il y avait aussi une lésion du bulbe rachidien qui suffisait à rendre la survie impossible. « *Je l'ai expliqué à sa mère* », m'a raconté le Dr. Illescas, « *en lui disant ce que les médecins peuvent dire souvent dans de tels cas : si vous êtes croyante, recommandez-le à Dieu ou à la Vierge. Elle me répondit alors : je l'ai déjà recommandé à Juan Diego* ».

Il est vrai que, depuis, une petite polémique a éclaté jusque dans la presse pour savoir si la mère s'était adressée à Juan Diego sur la suggestion du Dr Illescas ou de sa propre initiative. Si le directeur de l'hôpital avait influencé la mère, l'enquête sur ce miracle n'aurait même pas eu lieu, paraît-il. Mais le professeur précise bien qu'en tant que

médecin, il ne pouvait pas se permettre d'aller plus loin que la vague formule citée plus haut. La prière de la mère de Juan José Barragan à Juan Diego est d'ailleurs antérieure au transport de son fils aux urgences. Un jeune vendeur de jus de fruits se trouvait sur le même trottoir au moment de la chute de son fils et peut en témoigner.

Trois jours plus tard, le 6 mai, le jeune homme se réveillait et se relevait en parfaite santé, sans aucune séquelle. Après une enquête rigoureuse, le caractère inexplicable de cette guérison fut reconnu, à l'unanimité par une commission de cinq médecins.

Mais, auparavant, les spécialistes consultés furent encore plus nombreux : 6 médecins, 2 physiciens, 3 psychiatres, 2 orthopédistes, 2 oto-rhino-laryngologistes et quelques autres spécialistes en fonction de leurs diverses compétences. Des comparaisons ont été faites avec d'autres cas semblables. Mgr. Salazar m'a ainsi transmis quelques-uns des documents qui ont servi à l'enquête.

Un certain Julio César Martinez, âgé de 20 ans, employé dans un grand hôtel de Mexico, le « *World Trade Center* », s'est jeté lui aussi, en mars 1995, du deuxième étage de cet hôtel, d'une hauteur d'environ 10 mètres dit le rapport.

Mais, lui, ne s'est pas raté. Il est mort instantanément, dans une mare de sang.

Le 11 août 1995, à Ypres, en Belgique, un homme de 35 ans, Randall Dickinson, cascadeur pour des films, qui avait servi de doublure à Harrison Ford pour certaines scènes de la série « *Indiana Jones* », rejouait quelques épisodes spectaculaires de ce film dans un parc de loisirs. Dans un de ses numéros, il se jetait du haut d'un escalier en retombant sur un matelas caché aux yeux du public. Mais ce jour-là il manqua le matelas. Hauteur estimée à un peu moins de 10 mètres : mort sur le coup.

Dix-neuf cas ont ainsi servi d'éléments de comparaison. De savants calculs ont été effectués, tenant compte de la résistance de l'air en fonction de l'altitude, du poids réel à l'arrivée étant donnée la hauteur de la chute, etc.

*« Le premier élément miraculeux », expose le Pr. Hernandez Illescas, « est qu'il ne s'est pas tué sur le coup et qu'il n'a même pas perdu connaissance. Ensuite, qu'il n'en est résulté aucun problème de paralysie, ni des mains, ni des pieds, des bras ou des jambes, les fistules se sont refermées spontanément. Il avait en outre une fracture très*

*délicate dans une zone connue comme apophyse odontoïde qui, au moindre déplacement de quelques millimètres détruit une zone très fragile, appelée le bulbe rachidien. C'est là que se réalisent quelques fonctions vraiment vitales comme la régulation des battements cardiaques, la respiration, etc. Il y avait là une succession de faits insolites qui attira l'attention du Père Chavez, promoteur de la cause de canonisation. Celui-ci me demanda en outre à quelle heure ce garçon s'était relevé. Je lui répondis : vers 11 ou 12 heures ! ».*

À ce moment même, le 6 mai 1990, se déroulait dans la basilique de la Guadalupe la cérémonie de béatification de Juan Diego<sup>[189]</sup> ! C'est ce miracle qui a été retenu et jugé suffisant pour la canonisation. Le Dr. Illescas m'a montré les deux gros volumes d'enquête sur ce miracle, avec toutes les radiographies et les calculs que je viens d'évoquer... Travail impressionnant !

Le premier message laissé par l'image miraculeuse de la Vierge de Guadalupe est sensiblement le même que pour tous les linges liés à la Passion du Christ. Dieu, si l'on peut dire, en langage humain, « *savait* » que tous ces linges, y compris celui de la Guadalupe, ne parleraient que bien des



siècles après leur apparition, en un temps où notre science et notre technique nous permettraient de constater de façon irréfutable le prodige.

Ces linges contiennent des signes qui devaient rester nécessairement indéchiffrables pendant des siècles. Et voilà que, ô paradoxe, c'est la science qui nous a conduits à l'incroyance généralisée aujourd'hui dominante qui nous aide maintenant à faire parler les signes qui étaient restés muets, et même insoupçonnés, pendant tant de siècles.

C'est la science et la technique d'aujourd'hui qui prouvent le prodige d'hier ! Dieu « *savait* » qu'en ce siècle d'incroyance nous aurions bien besoin de ces signes pour retrouver le chemin de la foi, malgré les discours de nos théologiens et exégètes. Il s'agit là, comme pour les linges de la Passion du Christ, d'une *bombe à retardement* propre à faire sauter toutes les citadelles du rationalisme. C'est, sans aucun doute, un des plus grands miracles de l'histoire de l'Église, peut-être le plus éclatant, le plus spectaculaire. Il correspond certainement à une intention précise de la part de Dieu.

Nous voilà sans doute devant le premier et le plus important message de la Guadalupe pour le monde entier, à

contre-courant de toute l'évolution de la théologie occidentale depuis des décennies. Un démenti cinglant à toutes les prétentions de nos théologiens qui vident peu à peu le christianisme de tout son contenu pour n'en plus garder qu'une coquille vide où Dieu n'apparaît plus que comme une vague hypothèse de philosophes de salon.

Si Dieu a accompli vraiment ce miracle, alors tous les autres aussi sont possibles, à commencer par ceux que nous rapportent les Évangiles. Et donc, ces récits ne sont pas nécessairement si tardifs. Dieu n'est pas un simple principe lointain sans rapport personnel avec les hommes. Il est l'amoureux des hommes, toujours prêt à répondre à leur appel dans un dialogue incessant d'amour mutuel.

## La divinité du Christ

Le sens ultime de ce miracle, c'est précisément le témoignage extraordinaire de ce prodige en faveur de la divinité du Christ. Et, à notre époque, cela n'est certainement pas superflu. La tentation est forte, chez nombre de théologiens, de ne plus voir dans le Christ que le plus grand des prophètes. J'avais déjà dénoncé cette évolution, il y a plus de vingt ans, dans mon premier ouvrage de théologie « *Pour que l'homme devienne Dieu* » dont le titre reprenait une vieille formule des Pères de l'Église « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* ».

J'ai dénoncé à nouveau ce danger dans un autre ouvrage « *Christ et karma* », signalant comment ce glissement rejoignait la présentation du Christ par les ésotéristes « *de tout poil* » comme « *grand initié* ».

Considérer le Christ comme une sorte de modèle dans sa vie, comme un « *grand frère* » auquel on pense souvent, c'est, par exemple l'attitude des spirites de stricte obédience kardéciste<sup>[190]</sup>. Et il est vrai que j'en ai vu beaucoup au Brésil qui professaient pour le Christ un amour que j'aimerais

trouver chez tous les prêtres.

Mais ce n'est pas du tout la même chose que de savoir qu'il est effectivement près de moi, en moi, avant même que je ne l'appelle. Ce n'est pas seulement « *penser à lui* ». C'est savoir, d'une certitude absolue qu'il est là, avec moi, au plus intime de mon corps et de mon âme et de mon esprit, parce qu'il est Dieu, Dieu en puissance, Dieu en Amour, en Puissance d'Amour.

Aucun prophète, aucun saint ne peut m'apporter cette proximité, ce partage de mes faiblesses, cette miséricorde. La Vierge Marie elle-même ne peut nous apporter cet Amour que par association à celui de son Fils. Parce que le Christ est Dieu, nous ne souffrons pas seul, nous ne mourons pas seul, nous ne sommes pas tentés tout seul. Nous vivons tout cela en symbiose avec le Christ et cela n'est possible que parce qu'il est Dieu.

Mais il s'agit là d'une théologie mystique qui est celle des saints dès les premiers siècles, mais que le rationalisme triomphant dans les Églises d'Occident a bien étouffée.

Tel est, sans aucun doute, le message central de tout l'ensemble des faits de la colline de Tepeyac. Ce message rayonne à partir du centre du corps de Marie sur son image.

Elle est « *la trière du Dieu très vrai* », comme elle le dit elle-même. Mais, dans la mesure où le Christ s'identifie à chacun d'entre nous, voilà qu'elle est aussi « *Notre Mère* » à tous, puisque c'est elle qui a enfanté le Christ au plus profond de chacun de nous. La première Tonantzin ne faisait qu'annoncer en symbole la nouvelle, selon la parole du Christ en croix au disciple bien-aimé, lorsqu'il lui confia sa Mère en lui disant : « *Voici ta mère* », tandis qu'il s'adressait à sa Mère en lui disant « *Femme, voici ton fils* ».

Marie elle-même, consolant Juan Diego revendique cette maternité « *Ne suis-je pas ici, moi, ta mère ? N'es-tu pas sous mon ombre et ma protection ? Ne suis-je pas la source de ta joie ? N'es-tu pas au creux de mon manteau, enserré dans mes bras ?* »

Ce n'est pas pour sa gloire qu'elle a réclamé la construction d'une église au pied de la colline, mais pour nous transmettre l'Amour de Dieu :

« *Là, je montrerai, je L'exalterai, je Le manifesterai, je Le donnerai aux hommes par tout mon amour personnel, mon regard compatissant, mon aide et mon salut. Car je suis vraiment votre Mère compatissante, la tienne et celle de vous tous qui êtes un en cette terre et de toutes les autres*

*souches d'hommes de toutes sortes qui m'aiment,  
m'appellent, me cherchent et se confient à moi, car là  
j'écouterai leurs pleurs, leur tristesse, pour les soigner,  
guérir toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances  
».*

C'est le message de tout son discours à Juan Diego, pour le Mexique et pour le monde entier. Les millions de pèlerins qui viennent de tous les continents vers son image l'ont bien compris.

## Annexes

**1**

# **Les Nouvelles Recherches**

*(Mise à jour 2008)*



## Recherches historiques

Les choses ont beaucoup changé depuis l'époque où l'on prétendait qu'il n'y avait aucun document historique sur la Guadeloupe avant 1648, comme l'affirmait encore récemment avec autorité Jacques Lafaye dans une thèse en Sorbonne. Nous avons déjà vu qu'un nombre important de documents de tous ordres avaient peu à peu été mis à jour, jusqu'en Géorgie, aux États-Unis. Certains dataient de quelques années seulement après les apparitions.

Cependant, je le sais, il n'y aura jamais moyen de convaincre qui n'en a pas envie. On aura beau remuer ciel et terre pour faire connaître ce signe extraordinaire que Dieu nous a laissé, accumuler les preuves, mettre à leur portée tous les documents, l'immense majorité des hommes n'en aura jamais connaissance, tout simplement parce que cela ne les intéresse pas. Ce ne sera jamais que le petit nombre qui essaiera de comprendre le sens de notre existence sur cette planète. Pour les autres, cette question leur traversera parfois la tête, très fugitivement, mais ils feront vite tout pour l'oublier.

C'est pour tenter d'élargir ce petit nombre que depuis quelques années, le *Boletín guadalupano*, édité par la basilique de la Guadalupe, publie toute une série de documents allant de la date des apparitions à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce bulletin gratuit comporte chaque fois le texte en fac-similé, avec transcription en clair de ce texte souvent difficile à déchiffrer pour des non-spécialistes de l'écriture des manuscrits, et sa traduction en espagnol, lorsque l'original est en nahuatl.

Les Archives de la basilique de la Guadalupe comportent des documents qui remontent aux premières années après les apparitions de 1531. Les documents concernant le XVI<sup>e</sup> siècle constituent 40 registres, dont 27 font directement référence à l'ermitage de la Guadalupe, la plupart d'entre eux à propos d'un orphelinat fondé à l'endroit même.

Il faut y ajouter des copies de documents du XVI<sup>e</sup> siècle, réalisées au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup>. Du XVII<sup>e</sup> siècle nous avons 107 registres dont 7 seulement comportent des documents du siècle précédent, les 100 autres correspondant à ce siècle. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle la documentation est abondante. Je signalerai ici seulement quelques-uns de ces textes. Les publier tous serait trop

répétitif et dépasserait le but de cette étude. Ils suffiront à nous convaincre que les apparitions de la Vierge sur la colline de Tepeyac étaient des faits bien connus de toute la société mexicaine, dès les années qui ont suivi l'événement. Je suivrai, autant que possible, l'ordre chronologique de leur rédaction, en m'arrêtant à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le document le plus ancien ne se réfère pas directement à la Vierge, mais il présente cependant un intérêt particulier car il est signé de Frère Juan de Zumarraga, le premier évêque de Mexico et témoin direct des premiers événements. Il date de 1537. Mais nous avons vu qu'un testament en faveur de la Guadalupe date déjà de cette même année. Le texte comportant deux paragraphes presque identiques, le plus probable est que l'un d'eux concernait la Guadalupe d'Espagne et l'autre celle du Mexique.

Un autre est difficile à situer dans le temps. C'est le *Chant-Tambour*. Il s'agit d'un poème qui fut probablement composé, à l'origine, en l'honneur de la déesse du maïs, Cintéotl, mais qui, d'après la tradition, fut adapté par don Francisco Placido, seigneur d'Azcapotzalco, pour la procession du transfert de la tilma de Juan Diego du palais

épiscopal à la première chapelle de Tepeyac. Le texte actuel, en tout cas, fait nettement référence aux apparitions. « *Dieu te créa parmi d'abondantes fleurs et te peignit à nouveau, Sainte Marie, devant l'évêque,...* » (Bulletin, N° 84, p. 7-10<sup>[191]</sup>).

Parmi les premiers textes concernant la Guadalupe citons les suivants : En 1562, une rente en faveur de l'ermitage de Notre Dame de Guadalupe de 100 pesos, fournie par les maisons de Martin de Aranguren, majordome de l'évêque Zumarraga.

De 1519 à 1582, les *Annales de Juan Bautista*, en langue indienne, ainsi nommées du nom de l'Indien qui les rédigea. Nous verrons plus tard un exemple du genre d'événements qui pouvaient y être consignés. Elles mentionnent bien les apparitions de la Vierge de Guadalupe à Tepeyac, mais avec un petit problème pour la datation, puisqu'elles en situent une en 1555, ce qui a donné lieu à plusieurs essais d'explication. Les correspondances entre les anciens calendriers indiens et le nôtre ne sont pas toujours faciles à établir.

On sait qu'en d'autres cas aussi il y eut des erreurs, d'autant plus que les traductions de ces textes en espagnol

furent souvent tardives et que les Indiens eux-mêmes commençaient à ne plus très bien s'y retrouver dans leur propre système, assez compliqué<sup>[192]</sup>.

Mais peut-être ce texte évoquait-il, tout simplement, une autre apparition. On sait en effet par ailleurs qu'un éleveur de bétail fut guéri miraculeusement lors de sa visite à la chapelle de Tepeyac, précisément en 1555 ou 1556. Quelle que soit la solution, qui nous échappera peut-être toujours, la mention de ces apparitions est bien là, sans aucun doute possible et à date très ancienne, bien avant 1648.

En 1568, le 14 septembre, donc 37 ans seulement après les apparitions, les Actes du Chapitre de la Cathédrale de Mexico notent que, lors de la fête de la Nativité de la Vierge, de nombreux chanoines, au lieu de célébrer cette fête dans le chœur de la cathédrale comme ils l'auraient dû, se permettaient d'aller fêter Notre Dame à la chapelle de la Guadalupe. Il est alors décidé qu'ils devront désormais demander une autorisation pour le faire, ou, s'ils vont à la Guadalupe avec le seigneur évêque, qu'ils soient notés comme « *absents* » (Bulletin N° 73, p.7-9).

En 1569, le 6 septembre, de nouvelles mesures sont prises pour limiter cette évasion des chanoines lors de cette

même fête, ce qui suppose qu'ils étaient vraiment trop nombreux. Cette fois, il est décidé que ceux qui délaisseraient la cathédrale ce jour-là seront pénalisés. « *Même s'ils reviennent durant l'octave* (la semaine qui prolonge la fête principale), *qu'ils ne gagnent pas en tant que présents* ».

En revanche, précise encore le même texte, « *que ceux qui restent dans l'église le jour où se célébré cette fête puissent gagner en tant que présents pendant l'octave de cette même fête* ». Il s'agit d'une sorte de jeton de présence comme on en utilise dans certaines assemblées (Bulletin N° 74, p. 5-9).

En 1570, de la fin de l'année environ, date un texte en nahuatl, connu sous le nom de « *Inin huey tlamabuiçoltzin* ». Son auteur n'a pu être identifié avec certitude. Certains ont pensé à Juan Gonzalez, l'interprète de l'évêque Zumarraga, ce qui en ferait certainement un des tout premiers poèmes composés en l'honneur de la Guadalupe.

Ce texte mentionne à plusieurs reprises le rôle de la Vierge de Guadalupe. La basilique l'a ainsi publié en entier dans son *Boletin Guadalupeño*, en fac-similé avec transcription du nahuatl en caractères latins et avec la traduction en espagnol de Xavier Noguez<sup>[193]</sup>. En voici seulement quelques extraits, à titre d'exemple, pour que

vous réalisiez à quel point les apparitions faisaient déjà partie de la culture populaire des Indiens du Mexique :

*« Notre Dame de Guadalupe,  
c'est le grand miracle que Notre Seigneur Dieu  
daigna accomplir à travers  
la toujours Vierge Sainte Marie (...)  
Et bien, la vénérable image de la  
Maîtresse et Seigneure, se trouve là,  
miraculeusement sur la tilma du pauvre petit homme  
s'est reproduite sa vénérable peinture, maintenant là  
elle se trouve avec tout son renom mondial »*

En 1574, dans les Annales de Juan Bautista, déjà mentionnées, qui consignent les événements au jour le jour, nous trouvons le texte suivant : *«Aujourd'hui, mardi 11 mars 1567, la nuit venant à tomber, le marquis voulant se rendre à Castilla, alla dormir à Tepeyaac et partit à l'aube du mercredi »*. La publication de la basilique comporte le fac-similé, la transcription du texte indien et sa traduction en espagnol. On trouve, nous dit-on, une indication semblable dans d'autres annales quotidiennes comme par exemple le *Codex Gomez de Orozco*, également publié par le *Boletin guadalupano*

(Bulletin N° 78, p. 7-9).

En 1575, nous avons une lettre de Frère Diego de Santa Maria au roi Philippe II, dans laquelle il évoque les nombreux testaments comportant des donations pour le sanctuaire de la Guadalupe (Bulletin sans N°). En 1597, vers le début de l'année, un notable indien de Mexico, du nom de Dionisio de la Cruz, marié à une espagnole, Maria de Moscoso, sollicitait par l'intermédiaire d'un chanoine de la cathédrale, juge dans les causes de succession, Jeronimo de Carcamo, un emprunt sur les fonds du sanctuaire de la Guadalupe de « *300 pesos d'or commun à rente rachetable* » gagés sur quelques maisons qu'il possédait dans le quartier de la Vera Cruz, près du couvent de la Conception, à Mexico « *dans la rue qui longe les maisons de don Pedro Quesada* ». L'intérêt fut fixé à 21 pesos, le notable indien s'en remettant éventuellement à don Cristobal de Escobar, majordome du dit sanctuaire (Bulletin N°75, p. 9-11).

Cette brève liste de documents contemporains du début du culte de la Guadalupe complète un peu tous ceux qui ont été déjà exposés dans le corps du livre. Pour conclure, je ne peux mieux faire que citer Xavier Noguez, licencié et maître en histoire de l'UNAM (Université Nationale Autonome de



Mexico), docteur en Études Latino-américaines de l'université de Tulane, aux États-Unis, et auteur du recueil de documents sur la Guadalupe qui fait aujourd'hui référence :

*« Les écrivains apparitionnistes (favorables aux apparitions) ont prouvé avec succès et sans grand mal l'existence historique du culte à la Vierge sur le Tepeyac avant la publication des œuvres de Miguel Sanchez (1648) et de Lasso de la Vega (1649). Des sources comme la controverse entre Montufar et Bustamante ou le testament du cacique de San Juan Teotihuacan (1563) ne laissent aucun doute sur l'existence du culte dès une époque aussi ancienne que la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. On pourrait en dire autant du registre des témoignages personnels sur les miracles que la Vierge réalisa parmi les habitants, indigènes ou espagnols de la nouvelle colonie, comme lors du cas de l'éleveur guéri miraculeusement après sa visite au sanctuaire de Tepeyac, en 1555 ou 1556, événement rapporté dans la lettre du vice-roi Enriquez de Almanza à Philippe II. Le culte et les témoignages sur les miracles ont été consignés sur des documents à valeur historique<sup>[194]</sup> ».*

Soyons reconnaissant à cet auteur de nous avoir permis de franchir définitivement une première étape. On ne pourra plus prétendre que toute cette tradition n'est qu'une invention tardive, apparue longtemps après les faits auxquels elle prétend se référer. Cependant ce même auteur ne croit pas pour autant à la réalité des apparitions. Il insiste sur le fait que la preuve de l'existence du culte ne suffit pas à prouver la réalité des apparitions qui sont censées en être l'origine, ce qui est, en toute logique, parfaitement exact. Ce qui, à ses yeux, justifie le doute sur ces apparitions est le fait qu'aucun des documents relatifs à ce culte ne mentionne le nom de l'un ou l'autre des personnages principaux liés à ces événements.

Il resterait tout de même à expliquer comment en aussi peu de temps un tel culte a pu se développer. Il faut bien qu'il y ait eu quelque chose pour déclencher une telle dévotion et qu'il y ait une relation étroite entre la cause de cette dévotion et cette dévotion elle-même. On ne voit pas bien ce que ce pourrait être, sinon une hallucination, plus ou moins collective, ou une manipulation de la part du clergé. L'auteur développe en fait une autre hypothèse qui lui permet de contourner cette objection, mais ne repose

elle-même que sur une série d'hypothèses :

1) Il fait valoir que Valeriano, auquel on attribue la rédaction du *Nican mopohua*, était en relation avec le petit groupe des franciscains qui avaient entrepris de recueillir les anciennes traditions indiennes. Il aurait donc pu y puiser des éléments utiles pour son récit.

2) Il en conclut qu'il faut donc prendre en compte des éléments possibles pour la constitution de ce récit dès 1921. Il prend en compte, de même, les différents ouvrages qui avaient paru sur ces apparitions dans les années suivant l'événement, car ces ouvrages comportaient chaque fois quelque variante ou imprécision. Cela lui permet d'étendre les sources possibles de la tradition de la Guadalupe jusqu'en 1688, avec le livre de Francisco de Florencia : *La estrella del norte* (L'étoile du nord).

3) Cela lui permet d'étendre la période de formation de la tradition de la Guadalupe de 1521 à 1688, c'est-à-dire sur une très longue période, ce qui s'appelle proprement « *noyer le poisson* ». Il ne s'agit plus d'un événement survenu en un lieu et à une date précis, dont Le *Nican mopohua*, le récit primitif et le *Nican motecpana* sont le compte-rendu, mais de tout un ensemble de traditions, d'une part, avant les

apparitions, sans que l'auteur puisse en prouver l'existence, d'autre part, après les apparitions, mais ces documents se réfèrent tous explicitement à ces apparitions comme à un événement réel qu'ils ne font qu'évoquer avec, parfois, quelques variantes inévitables et sans importance.

La même valeur est accordée à tous ces textes, quels que soient leur auteur et quelle que soit leur date, comme s'ils constituaient chacun une source d'information indépendante. Sur une aussi longue période, l'apparition du culte n'a pas besoin alors, pour s'expliquer, d'un événement ponctuel et précis. Une rumeur s'amplifiant progressivement peut très bien l'avoir suscitée.

Mais c'est tout de même faire peu de cas des témoignages recueillis lors de l'enquête de 1666. Celle-ci vient précisément de faire l'objet d'une excellente publication avec la reproduction en fac-similés de tous ces témoignages manuscrits et leur transcription plus lisible, en caractères d'imprimerie, en bas de page<sup>[195]</sup>.

Il n'y a donc pas de contestation possible sur le contenu de ces textes. Or, tous ces témoins donnent parfaitement le nom des principaux personnages liés aux apparitions. Nul de ces témoins n'a été payé ou menacé pour donner un faux

témoignage. Refuser d'en tenir compte, montre que l'auteur veut à tout prix faire triompher ses convictions, fût-ce, précisément, au prix de la rigueur scientifique dont pourtant il se réclame.

Ajoutons aussi que les documents anciens, contrairement à ce que prétend Xavier Noguez, ne sont pas complètement sans référence aux personnages clés de ces événements. Un de ces manuscrits, nous l'avons vu, comporte le dessin d'un aigle avec une volute ornée de perles, montrant qu'il a parlé et dit des choses précieuses, précisément en l'an 1531.

Or, ce dessin correspond très exactement au nom de Cuautlactōactzin, « *celui qui parle en aigle* ». En outre, le codex Escalada prend ici toute son importance, puisque sur des dessins décrivant sans équivoque les apparitions, figure la signature de Frère Bernardino de Sahagun, ami intime de Valeriano.

Mais en 1993, date de parution de son étude, Xavier Noguez ne pouvait pas le savoir. Pourtant, le plus décisif, ce sont évidemment les découvertes scientifiques que nous avons exposées, car elles éliminent complètement toute la construction de Xavier Noguez.

Les Indiens et les Espagnols auraient peut-être pu inventer une telle histoire, encore que, nous l'avons vu, une partie du clergé y fut longtemps hostile, mais ils n'auraient jamais été capables de produire une telle image.

## Recherches scientifiques

### *Les yeux*

Les reflets des personnages se trouvant dans les yeux de l'image de la Vierge, selon les recherches d'Aste Tönsmann, ne semblent plus être remis en cause. Les querelles à ce sujet que je vous avais signalées semblent définitivement dépassées. Les yeux de l'image présentent un autre détail curieux. Je vous avais déjà signalé les reflets se produisant lorsqu'on braque sur eux un ophtalmoscope et qui ne sont possibles qu'avec des yeux offrant une réelle profondeur, un relief en creux. Mais il y a autre chose qui impressionne encore plus les experts : ces yeux donnent l'impression d'être vivants, d'appartenir à une personne vivante. Voilà qu'un ouvrage plus récent nous précise en quoi consiste ce phénomène qui aurait été constaté par une quinzaine d'ophtalmologues mexicains :

*« lorsqu'on projette la lumière d'un ophtalmoscope sur la face antérieure de l'œil, l'iris se met à briller plus que le reste, mais non la pupille, ce qui donne une impression de profondeur ; on a en outre l'impression que l'iris se*

*contracte*<sup>[196]</sup>».

Ce détail m'a été confirmé au téléphone par le nouveau directeur du Centre d'Études de la Guadalupe, Mgr. José Luis Guerrero. Cependant, entendons-nous bien : il ne s'agit pas de s'imaginer que réellement quelque chose se modifie à chaque fois sur l'image elle-même, l'iris se contractant vraiment sous l'effet de la lumière de l'ophtalmoscope et se dilatant ensuite à nouveau quand il est rendu à la lumière ambiante. Cependant, il ne s'agit pas non plus d'une illusion, mais certainement bien plutôt d'un effet optique qui se reproduit à chaque nouveau test. Resterait à en trouver le mécanisme qui, quel qu'il soit, n'a certainement pas pu être mis en place par des artistes, même très doués, au XVI<sup>e</sup> siècle.

### ***Les couleurs***

Un Mexicain, chercheur amateur, mais universitaire en d'autres domaines et habitué à mener des enquêtes dans les bibliothèques, s'est intéressé, comme beaucoup d'autres au Mexique, au cas de la Guadalupe. Fernando Ojeda Lianes a réussi ainsi à retrouver des textes dont on connaissait l'existence, mais qui étaient devenus introuvables. Abel



Tirado Lopez (1919-1997) écrivain et journaliste, avait lui-même publié des études sur la Vierge de la Guadalupe.

Il avait en outre réuni un certain nombre de documents anciens et tout cela a été déposé, soit aux archives de la Bibliothèque de la Basilique, soit au Comité culturel *Abel Tirado Lopez* de Cuetzalan, son pays natal. Or, dans ses travaux, cet auteur avait été particulièrement frappé par des textes de Lorenzo Boturini, de 1738, pour qui l'image de la Vierge avait été miraculeusement composée à partir des fleurs mêmes que Juan Diego avait emportées dans son manteau pour les porter à l'évêque. Voici les mots mêmes de Boturini :

*« L'évêque vit sur ce manteau une sainte floraison, un printemps miraculeux, une étoffe imprégnée de roses, d'œillets, d'iris, de genêts, de jasmins et de violettes et toutes ces fleurs, en tombant du manteau, y laissèrent la sainte image de Marie Vierge, Mère de Dieu qui est conservée aujourd'hui et vénérée dans le sanctuaire de la Guadalupe, à Mexico... ce qu'on voyait, c'était de grosses taches de couleur, comme de jus pressé et de feuilles... et l'on pouvait reconnaître parmi les couleurs, laquelle venait de cette fleur rouge et laquelle provenait de telle autre,*

*quelles étaient les couleurs venant des feuilles et lesquelles venant des fleurs*<sup>[197]</sup>...».

Or, le même A.T. Lopez, très intéressé par l'interprétation de Boturini, avait noté la convergence de ses recherches avec celles d'un grand scientifique anglais, sir William Henry Bragg, prix Nobel de physique en 1915. Ce dernier avait donné des conférences sur l'image de la Guadalupe alors qu'il était président de la Royal Society de Londres, c'est-à-dire dans les années 1935-1940.

Ses travaux sur le sujet étaient donc contemporains des analyses menées en Allemagne, en 1936, par Richard Kuhn, prix Nobel de chimie. Il était évidemment intéressant de pouvoir les comparer. Sir W. H. Bragg était en effet persuadé, lui aussi, que les couleurs formant l'image de la Vierge de Guadalupe provenaient directement des fleurs rapportées dans son manteau par Juan Diego. Il remontait directement à la structure même des molécules :

*« Il y a des substances très importantes, comme les anthocyanines, expliquait-il, qui fournissent les couleurs d'un grand nombre de fleurs. On connaît leur structure et leur composition et il est possible d'observer comment*

*certains changements à ce niveau produisent des changements de couleur. Depuis des temps immémoriaux les hommes ont extraits des plantes des teintures, mais il est remarquable qu'ils n'ont utilisé que rarement la coloration naturelle des feuilles et des fleurs, les couleurs naturelles étant trop fugaces ».*

Pour F.O. Lianes, la conclusion s'impose comme une évidence : la Sainte Vierge a utilisé les couleurs naturelles pour former son image, mais, ce qui est vraiment miraculeux, c'est qu'elles ont gardé toute leur fraîcheur depuis près de cinq siècles ! Cette hypothèse ne diminue en rien, bien évidemment, le caractère miraculeux de la formation de cette image, car il ne peut s'agir d'un simple écrasement des fleurs qui n'auraient produit que des taches informes. Il y a eu tout un travail de composition. Qu'on me pardonne cependant d'exprimer quelque réserve sur cette hypothèse.

Il resterait à prouver, me semble-t-il, que les couleurs de l'image correspondent effectivement à toutes ces plantes. Si ces couleurs ont gardé toute leur fraîcheur, alors que, normalement, selon les mots de W.H. Bragg, « *les couleurs naturelles* » sont « *trop fugaces* », il faut bien qu'elles aient

bénéficié, d'une façon ou d'une autre, d'un traitement spécial qui a dû changer la structure de leurs molécules.

Mais alors, elles ne sont plus vraiment identiques aux couleurs de ces fleurs. Une autre raison de garder quelque réserve à l'égard de cette hypothèse est l'avis donné, à peu près à la même époque, par Richard Kuhn, selon lequel

*« il n'y avait pas de coloration d'aucune sorte sur les fibres. Les matériaux utilisés pour produire ce qui semblait des couleurs étaient inconnus de la science, car ce n'étaient des teintures ni animales, ni végétales, ni minérales. L'utilisation de colorants synthétiques fut écartée car ils n'apparurent que trois siècles après la création de l'image sacrée<sup>[198]</sup> ».*

Or, on sait que ce prix Nobel de chimie avait reçu deux fibres de la tilma de Juan Diego, l'une correspondant à la couleur rouge, l'autre au jaune. Tandis que pour Boturini, le texte montre bien qu'il ne s'agit que d'observation, non d'analyse, pour W.H. Bragg, Lopez n'arrive pas à savoir s'il eut l'occasion d'aller jusqu'au Mexique ou de voir de près et d'analyser d'authentiques pigments de la tilma. On reste en fait dans tout cela, dans l'état actuel de ses recherches,

au niveau de pures hypothèses, fondées sur de pures intuitions<sup>[199]</sup>.

En l'absence de véritable analyse chimique des colorants qui composent l'image, il ne s'agit toujours que d'une grande ressemblance entre les coloris de cette image, tels qu'on peut effectivement les observer et ceux de certaines fleurs comme celles que Juan Diego a pu cueillir sur la colline de Tepeyac, mais que nous ne pouvons pas étudier parce qu'elles ont disparu depuis longtemps.

Rappelons enfin que cette hypothèse est en contradiction absolue avec les affirmations de Richard Kuhn. Il ne me semble pas très vraisemblable que les couleurs de l'image de la Guadalupe proviennent directement d'une sorte d'écoulement des fleurs contenues dans la tilma de Juan Diego.

Le plus probable est qu'il s'agit, là encore, de cette volonté d'inculturation de l'apparition, d'insertion dans la culture indienne traditionnelle, allant jusqu'à employer des couleurs correspondant très exactement à celles que les Indiens connaissaient et utilisaient. J.B. Smith avait d'ailleurs, lui aussi, reconnu cette correspondance :

*« certains des pigments de la peinture peuvent être dérivés de plantes et il est important de garder en tête ces caractéristiques de pigments de plantes ».*

Il y a aussi un autre phénomène dont il faut tenir compte et qui rend peu probable l'utilisation directe des fleurs pour former les couleurs de l'image. Je l'avais déjà signalé, mais en passant. Or, il semble bien qu'il soit beaucoup plus prononcé que je ne le croyais.

En 1947, des techniciens photo européens, d'Amérique du Nord et du Mexique firent des photos de l'image de la Guadalupe à des distances variant de quelques centimètres à trois mètres. Tous obtinrent des couleurs fort différentes, inexplicables par des erreurs de manipulation ou des défaillances techniques des appareils.

Sur les photos prises de près, le visage de la Vierge paraissait gris rosé, sur celles prises de plus loin, il semblait gris verdâtre et des rayons infrarouges faisaient ressortir des radiations jaunes<sup>[200]</sup>. Je l'avais déjà signalé, ici même, d'après les travaux de Philip S. Callahan, effectués en 1979<sup>[201]</sup>.

Ce chercheur faisait déjà remarquer qu'il y avait là un

phénomène d'iridescence comme sur les plumes d'oiseau, les écailles de papillons ou les élytres de scarabées. Il précisait que

*« de telles couleurs physiquement diffractées ne sont pas le résultat de l'absorption et de la réflexion de pigments moléculaires mais plutôt de la 'surface sculptée' de la plume ou des écailles de papillons. »*

C'est un peu comme sur vos cartes de crédit où vous avez une petite colombe. Si vous faites basculer la carte entre vos doigts, la colombe passera par toutes les couleurs. Ces couleurs ne sont pas imprimées sur la carte, mais viennent d'un effet de diffraction de la couleur. Ou encore, lorsque vous voyez un film enregistré sur DVD, les innombrables couleurs qui défilent sur votre écran ne sont pas imprimées sur le disque du DVD.

D'où une nouvelle hypothèse que m'exposa Éric de Bazelaire, ancien chercheur au laboratoire d'optique d'Orsay : peut-être n'y a-t-il pas de pigment colorant sur la tilma de Juan Diego. Peut-être toute l'image n'est-elle que l'effet d'une diffraction en faisceau de la lumière, ce qui expliquerait que Richard Kuhn n'ait trouvé, sur les deux

fibres qu'on lui avait confiées, rien de minéral, de végétal ou d'animal, donc rien correspondant à tout ce que nous connaissons sur terre. C'est peut-être ce qui expliquerait l'observation faite par un chercheur examinant les lèvres de l'image à la loupe et notant, tout surpris, qu'il n'y a pas de contour précis, « *la ligne s'estompe en couleur et lumière*<sup>[202]</sup> ».

Enfin, cet effet d'hologramme expliquerait peut-être cette impression de relief en creux, si souvent constaté par les ophtalmologues sur les yeux de cette image. Mais pour que cet effet holographique aille jusqu'à permettre le déplacement des reflets sous la lumière d'un ophtalmoscope, il faudrait un hologramme d'un modèle bien particulier !

L'hypothèse que nous venons d'exposer n'est pas à confondre avec d'autres « *découvertes* » récentes qui restent pour le moment très peu probables. Précisons tout de suite que les chercheurs rencontrés à Mexico, à nouveau, en février 2008, ne veulent pas en entendre parler. Cependant, comme on les trouve maintenant sur des sites Internet, aussi bien en français qu'en espagnol, il faut bien en dire quelques mots. En envoyant un rayon laser sur la toile, mais parallèlement au tissu, un chercheur prétendrait avoir



découvert que l'image n'adhérait pas à la toile, ni sur l'endroit, ni sur l'envers, mais flottait devant la surface de l'étoffe, à une distance de 3 dixièmes de millimètre.

Ceci expliquerait aussi un phénomène étrange et pourtant souvent constaté : le tissu étant assez grossier, en plusieurs endroits où les fils se croisent la trame reste si large qu'elle laisse au croisement un trou. Or, si l'on observe l'image à cet endroit précis, elle semble couvrir le trou comme si celui-ci n'existait pas, l'image ne reposant plus sur rien.

Signalons quand même un autre cas qui semble présenter quelque analogie. C'est mon ami Joachim Bouflet, grand spécialiste des phénomènes paranormaux religieux qui me l'a fait connaître.

Vers 1474 est apparue sur un mur, dans une petite église italienne, à Genazzano, une image de la Vierge à l'Enfant qui semble détachée de la paroi. Cette image est appelée officiellement « *la Madone du Bon Conseil* », surnommée « *la Madone des Anges* » ou « *du Paradis* » ou encore, plus communément « *la Madone suspendue* ».

Cette image a suffisamment attiré l'attention du clergé pour faire l'objet de deux cérémonies de « *couronnement* » et

recevoir la visite du pape Jean XXIII, le 25 mars 1959. Tout ce que cette tradition constante depuis des siècles nous prouve, c'est que cette image donne vraiment l'impression d'être décollée du mur et comme en suspension dans le vide.

Malheureusement, aucune recherche sérieuse ne semble avoir été entreprise pour vérifier si cette impression correspondait à un phénomène réel et peut-être parfaitement explicable comme le serait, par exemple, une illusion d'optique. Comme on le voit, le champ des recherches est loin d'être entièrement exploité !

D'autres nouvelles circulent encore et encore plus incroyables. Un des médecins qui furent autorisés à examiner la tilma aurait eu l'idée de poser son stéthoscope sous la ceinture de la Vierge et, là, il aurait entendu des pulsations au rythme de 115 par minute, ce qui correspond aux battements de cœur d'un bébé dans le sein de sa mère ! La température du tissu de la tilma serait constante, à 36.6 degrés, ce qui correspond à la température humaine normale.

Les chercheurs que j'ai rencontrés à Mexico, début février 2008, n'accordent aucun crédit à ces prétendues «

découvertes » et n'ont qu'une crainte, c'est que des inventions fantaisistes d'amateurs ne viennent déconsidérer les vraies découvertes scientifiques déjà faites. Elles sont assez fantastiques aussi, mais bien confirmées par de nombreuses observations rigoureuses, ce sont celles que je vous ai exposées.

Lors de la célébration, dans la basilique de la Guadalupe, d'une messe dédiée aux enfants morts avant leur naissance, par fausse-couche ou par avortement, une lumière très nette, d'une intensité extraordinaire, apparut sur le ventre de l'image, à l'endroit où les plis de la tunique suggèrent la présence de l'enfant.

D'après l'image communiquée sur Internet, cette lumière est effectivement d'une intensité extraordinaire. Quant à y voir la forme d'un embryon, comme certains le suggèrent, il me semble qu'il y faut beaucoup de bonne volonté (voici le site : [www.slideshare.net/ cristiandadypatria/ milagro-en-la-basilica-de-guadalupe](http://www.slideshare.net/cristiandadypatria/milagro-en-la-basilica-de-guadalupe)).



## Recherches philosophiques et théologiques

Les publications savantes continuent à se multiplier. Je voudrais ici signaler leur importance, mais seulement en quelques lignes. J'ai déjà évoqué la magnifique édition des Informations de 1666. Nous disposons aussi maintenant d'une édition du questionnaire préliminaire à la béatification de Juan Diego, sous le titre « *Les deux mondes d'un saint indien*<sup>[203]</sup> ».

Il s'agit d'une recherche menée pendant quatre ans par un historien pour le compte de la Congrégation pour la Cause des Saints. Il ne s'agissait évidemment pas d'enquêter auprès de témoins des apparitions, ni directs, ni indirects, comme ce fut le cas pour les Informations de 1666, mais de dresser un portrait aussi fidèle que possible de l'environnement physique, social et surtout spirituel de Juan Diego, afin de mieux apprécier ce que représentait réellement sa conversion.

Pour ce faire, l'auteur de cette recherche fut amené à dépouiller toutes les sources anciennes, espagnoles ou indigènes, sur la civilisation dans laquelle naquit et vécut

Cuautlactactzin, jusqu'en 1519, date de l'arrivée des Espagnols. Une deuxième partie concerne la transformation de cette même société jusqu'à la mort de Juan Diego, en 1548. L'étude comporte les aspects les plus variés, depuis la géographie, le climat, la démographie, jusqu'à la structure sociale et l'économie.

Mais le plus important concerne évidemment la vision religieuse du monde. Dans tout cela, l'accent est mis sur la révolution culturelle considérable qu'a dû représenter pour Juan Diego la colonisation espagnole. J'évoquerai seulement ici rapidement, à titre d'exemple, la conception de Dieu.

Il ressort de cette étude que les Mexicains croyaient très nettement en un Dieu unique, au-dessus de tous les dieux. Son nom était OMETEOTL de « ome » (deux) et de « téotl » (Dieu), ce que l'on peut comprendre comme « *le Dieu de la dualité* » ou « *celui qui unifie en lui la dualité* », c'est-à-dire celui qui est à la fois lumière et ténèbres, vie et mort, masculin et féminin, etc.

Certains dessins indiens évoquant Dieu sont ainsi très voisins des représentations chinoises du Yin et du Yang. Mais « téotl », à son tour, est formé de TE qui indique une

personne et de OTL ou YOTL, qui évoque ce qui est abstrait. De telle sorte que TEOTL évoque plus qu'une simple personne, mais comme l'essence de la personne.

Sur le Tepeyac, la Vierge a employé en nahuatl quatre autres termes à propos de Dieu. Les analyser nous permettra de mieux comprendre comment la Vierge a su séduire les Indiens en s'insérant dans leur culture, tout en restant parfaitement fidèle à la foi chrétienne qu'elle venait transmettre.

IN TLOQUE IN NAHUAQUE. Il s'agit de deux formes adverbiales : TLOC, qui signifie « près » et NAHUAC, qui veut dire « autour de » ou « en anneau », auxquelles sont jointes le E qui renvoie à des personnes. Ces expressions sont très imprécises, mais l'avantage de cette imprécision est qu'elles sont riches de contenus possibles. D'où les traductions assez variées que les spécialistes en tirent : « *Le Seigneur de ce qui est près et en cercle* ». Selon un autre auteur « *Celui qui est près de tout et près de ce qui est tout* », traduction déjà plus intéressante ; ou encore, en développant davantage le contenu implicite de cette expression : « *Il est Celui qui est l'être de toutes choses, les soutenant et les conservant* ».

IPALNEMOHUANI provient de la forme verbale

impersonnelle NEMOHUA ou NEMOA que l'on peut traduire par « ça vit » ou « on vit ». Le préfixe IPAL a valeur causale et veut dire « par lui », « grâce à lui ». Ce préfixe est d'ailleurs formé de I, pronom possessif de la troisième personne du singulier (son, sa) et de PAL, « à cause de », « dû à ». Le nom complet signifie donc « *Celui par lequel on vit* » ou encore « *Donneur de vie* ».

MOYOCOYANI et TEYOCOYANI. Les deux sont des participes présents du même verbe YUCUYA ou YOCOYA, « imaginer », « créer en pensée ». Au premier nom est joint le préfixe MO, « soi », « à soi-même », et au second TE, qui signifie « aux autres », « aux gens ». La traduction de l'ensemble serait donc « *Celui qui, en se pensant, donne l'être à lui-même et à tous les autres* ».

TOTECUIYO IN ILHUICAHUA IN TLALTIPaque IN MICTLANE signifie « *Notre Seigneur, Seigneur du ciel, de la terre et des enfers*<sup>[204]</sup> ».

L'ouvrage comporte bien d'autres notations passionnantes mais qui dépasseraient le but de ce livre. Plusieurs éléments de la culture de l'ancien Mexique s'éclairent ainsi d'un jour nouveau, que ce soit la « *guerre*



*fleurie* », la tradition du cinquième soleil, etc.

Il faut évidemment mentionner aussi l'ouvrage magistral du président de la commission pour la canonisation de Juan Diego, auquel j'ai beaucoup emprunté : « Guadalupe : pulso y corazon de un pueblo », par Fidel Gonzalez Fernandez.

Je sais que d'autres recherches sont en cours. De nombreux mystères restent à éclaircir sur cette image. Ce que Dieu y a mis n'est pas encore complètement révélé. Les hommes finiront-ils par s'y intéresser et par deviner l'Amour qui est derrière cette manifestation ?

**HVEI**  
**TLAMAHVIGOLTIÇA**  
**OMONEXITI IN ELHVICAÇ TLATOÇA**  
**IHVAPILLI**  
**SANTA MARIA**  
**TOTLAÇONANTZIN**  
**GVADALVPE IN NIÇAN HVEI ALTEPE-**  
**NAHVAC MEXICO ITOCAYOÇAN TEPEYACAC.**



Impreso y vendido en **MEXICO** : en la Imprenta de Juan Ruys.  
 Año de 1649.



## 2

### Les sources

#### **Le « Nican Mopohua »**

Le document le plus important est appelé « *Nican Mopohua* », tout simplement d'après les premiers mots du manuscrit, rédigé en nahuatl, la langue des Aztèques. Cela veut dire : « *ainsi est raconté* » Ce sont les mots qui ouvrent le récit.

D'après les spécialistes, l'original daterait des années 1540-1545 environ. L'auteur, aujourd'hui incontesté, est un noble Aztèque de la maison royale de Tacuba qui a pris, à son baptême, le nom d'Antonio Valeriano (1520-1605). Il n'avait que onze ans au moment des apparitions, mais lui-même et son père ont bien connu Juan Diego, l'Évêque de Mexico, Zumarraga, ainsi que nombre de personnages de l'entourage des visionnaires. Antonio Valeriano était âgé de vingt-cinq ans à la mort de Juan Diego. C'est donc un

témoin privilégié de ces événements, mais aussi un homme instruit, maniant bien l'espagnol et le latin qu'il avait étudiés au collège de la Sainte Croix de Tlatilolco<sup>[205]</sup>. Il devint même professeur à son tour dans ce même collège et le collaborateur très apprécié de Frère Bernardino de Sahagun. Ses talents littéraires, tant en latin qu'en nahuatl étaient fort appréciés de ses contemporains. Il fut en outre juge pour les Indiens pendant plus de 35 ans et même élu en 1566 gouverneur de Mexico.

La rédaction du « *Nican Mopohua* » avait d'abord été attribuée, sur la foi du Père Florencia, à Ixtloxochoitl ou Fernando de Alva. C'est Don Carlos de Sigüenza y Gongora qui nous affirme que cette œuvre est bien d'Antonio Valeriano, du moins jusqu'au récit de la guérison de Juan Bernardino, le reste étant effectivement de Don Fernando. Sigüenza possède à ce moment-là le manuscrit holographe de Valeriano. Son témoignage est donc déterminant :

*« Je déclare et je jure que j'ai trouvé ce récit », nous dit Sigüenza, « parmi les papiers de Don Fernando de Alva qui sont tous en ma possession et qu'il s'agit du même récit que Luis Becerra Tanco affirme, dans son livre, avoir vu en sa possession. Le texte original en nahuatl est écrit de la main*

*de Valeriano, un indigène, qui en est le véritable auteur. À la fin du manuscrit, sont ajoutés quelques miracles écrits également en nahuatl par Don Fernando de Alva. Ce que j'ai prêté au Père Florencia était une traduction paraphrastique. Les deux documents<sup>[206]</sup> furent composés et écrits de la main de Don Fernando<sup>[207]</sup> ».*

L'attribution à Valeriano est par ailleurs confirmée, indirectement, par le fait que l'on ne voit aucun autre contemporain qui aurait pu accomplir une telle œuvre, pleine de tendresse, de simplicité, dépouillée jusqu'au sublime, disent certains, et en même temps d'un parfait équilibre théologique<sup>[208]</sup>.

Le Nican Mopohua n'est évidemment pas le plus vieux texte de la littérature aztèque, mais c'est le premier, semble-t-il, qui ait été mis par écrit directement dans cette langue, grâce à l'usage de l'alphabet latin reçu des Espagnols. Les Indiens avaient bien un système d'écriture, mais qui ressemblait plutôt à une série de dessins ayant valeur mnémotechnique. Cela leur permettait de faire des calculs et, notamment, de réaliser leur calendrier, de soutenir la mémoire par une transmission des noms

propres, un peu à la façon des rébus, mais ce système ne permettait pas de transcrire vraiment les mots comme le permettaient les hiéroglyphes égyptiens. Ce qui nous a été conservé de la littérature aztèque ne l'a été que grâce au développement systématique de la transmission orale, relayée ensuite par la transcription en caractères latins<sup>[209]</sup>.

Dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle on ne signale que fort peu de textes écrits en nahuatl et encore ne sont-ils pas vraiment œuvres aztèques, mais écrits en leur langue pour leur édification. Le deuxième texte littéraire rédigé en nahuatl, œuvre d'un Aztèque et ainsi transcrit en alphabet latin, ne date que de 1585. Il s'agit d'un récit de la conquête du Mexique qui se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque Laurentienne à Florence.

Le « *Nican Mopohua* » en nahuatl a été imprimé par Luis Lasso de la Vega en 1649. Becerra Tanco, en 1666, attesta que cet imprimé correspondait à l'original, à l'exception de la troisième apparition, malencontreusement oubliée par l'éditeur. Le texte en a cependant été heureusement sauvé par d'autres chercheurs, le Père Miguel Sanchez et Becerra Tanco. Mais le « *Nican Mopohua* » se trouve inclus dans un ensemble plus important avec d'autres documents

concernant également les événements de Guadalupe, sous le titre général, « *Huei Tlamahuizoltica* » qui signifie : « *Apparut merveilleusement* »

La première partie débute par une invocation solennelle : « *Oh, Grande Reine du Ciel !* » Puis, vient une biographie de Juan Diego, composée probablement par Luis Lasso de la Vega. La seconde partie est constituée par le « *Nican Mopohua* », œuvre, très probablement, nous l'avons vu, d'Antonio Valeriano. La troisième partie, très importante, nous avons vu pourquoi, est consacrée à la description de l'image du manteau de Juan Diego, telle qu'on pouvait la voir à l'époque, donc très peu de temps après le miracle.

La quatrième partie relate les miracles attribués à l'intercession de la Vierge de Guadalupe. Là encore, ce sont les premiers mots du texte qui lui ont donné son nom : « *Nican Motecpana* » (« *Ici sont racontés...* »). Les experts sont aujourd'hui d'accord pour y voir l'œuvre d'Alva Ixtlilxochitl.

Enfin, la cinquième et dernière partie est le « *Nican Tlantica* » (c'est-à-dire, vous l'aviez deviné, « *Ici on conclut* »). C'est peut-être aussi l'œuvre de Luis Lasso de la Vega. Don Valeriano, à sa mort, en 1605, laissa le manuscrit à Ixtlilxochitl, autrement dit Don Fernando de Alba, puis le



manuscrit passa à son fils Don Juan de Alba qui le laissa, à son tour, à un jésuite très réputé pour sa science et sa sagesse, Don Carlos de Sigüenza y Gongora (1645-1700).

C'est ainsi que le texte original finit par échouer à la bibliothèque de l'université de Mexico, avec l'ensemble de la collection Sigüenza y Gongora. Mais, en fait, ce manuscrit original, malgré bien des recherches, n'a jamais pu être retrouvé. On a longtemps cru qu'il avait disparu lors de la prise de Mexico par les Américains, en 1847. Il aurait été emporté aux États-Unis, avec toute la collection Sigüenza y Gongora, par le Général Scott, commandant des forces américaines lors de la prise de la ville. Il semble bien établi aujourd'hui qu'il n'en est rien.

D'abord parce que tout ce qui avait été emporté du Mexique en 1847 y fut renvoyé en 1854. Ensuite parce que, de toute façon, la collection Sigüenza y Gongora n'avait pas fait partie du butin prélevé. Les dernières recherches permettent de savoir que la copie manuscrite la plus ancienne recensée jusqu'à aujourd'hui faisait partie, avec deux autres copies du même texte d'une collection de 1.280 volumes qui fut emportée frauduleusement en Europe, en 1867, par José Fernando Ramirez, l'ancien directeur du

Musée national de la ville de Mexico. En 1880, la collection fut vendue aux enchères, à Londres et le lot de documents qui formaient, en cinq volumes, les « *Monumentos Guadalupanos* » fut racheté par la Bibliothèque Publique de New-York où il se trouve encore<sup>[210]</sup>.

Des enquêtes ont permis de retrouver d'autres copies du « *Nican Mopohua* » à Mexico même et dans la bibliothèque de la Société hispanique d'Amérique, à New-York. En France, le Frère Bruno Bonnet-Eymard, le seul chercheur qui se soit vraiment intéressé dans notre pays aux apparitions de la Guadalupe, a retrouvé une copie du « *Nican Mopohua* » à la Bibliothèque Nationale, dans le fonds des manuscrits mexicains. Il y a découvert aussi plusieurs récits des apparitions, plus ou moins longs, ce qui l'a amené à se demander si toutes ces variantes ne dériveraient vraiment que du seul « *Nican Mopohua* ». Il lui semblait finalement plus probable qu'il y avait eu, dès les origines, plusieurs récits remontant aux différents témoins, d'où ces variantes, parfaitement normales, sans qu'il y ait divergence sur l'essentiel<sup>[211]</sup>.

Tous les textes de la littérature grecque et romaine ne nous sont connus que par des copies de copies. Seules

certaines inscriptions étaient gravées dans la pierre. Les œuvres littéraires étaient écrites sur papyrus à peu près jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, puis sur parchemin. Mais, sans précautions particulières, impossibles à ces époques, ces supports sont très périssables. La seule façon de conserver un texte pour la postérité était de le recopier indéfiniment au fur et à mesure que ses supports successifs se dégradaient.

C'est pourquoi la plus grande partie de toute cette littérature antique a disparu. Seul un très petit nombre d'œuvres nous est parvenu, par des copies de copies. Le plus ancien manuscrit que nous ayons de Tacite, historien latin mort vers 120 après J.-C, date du IX<sup>e</sup> siècle et encore est-il gravement mutilé. Les plus anciens fragments conservés de la « *Guerre des Gaules* » de César, mort en 44 avant J.-C, ne datent, eux aussi, que du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère et il en est de même pour la plupart des auteurs latins.

Seuls, les manuscrits les plus anciens du Nouveau Testament remontent à des dates beaucoup plus proches de la rédaction des textes originaux qui le composent, vers le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle. Mais il s'agit d'un cas tout à fait exceptionnel. On voit donc que le texte du « *Nican Mopohua* »

ne présente pas moins de garanties d'authenticité que la plupart des grandes œuvres de l'Antiquité qui nous sont parvenues. Ce qui, cependant, faisait problème pour les sceptiques, c'était l'absence totale de documents authentiques datant de l'époque des faits mêmes. On s'étonnait notamment de ce que Frère Bernardino de Sahagun, le grand ami d'Antonio Valeriano, n'ait parlé de ce miracle dans aucun de ses écrits. Ceci n'est plus vrai aujourd'hui.

## **Le « Codex 1548 » ou « Codex Escalada »**

Nous possédons maintenant un véritable manuscrit, non pas une copie de copie ; un véritable manuscrit que l'on peut dater avec certitude de l'époque même des événements miraculeux. Mais il ne comporte que peu de mots, seulement quelques inscriptions en nahuatl. L'essentiel est constitué de dessins. Ceci ne l'empêche pas d'être d'une importance capitale.

Il n'a été redécouvert qu'assez récemment, lors de la préparation d'une Encyclopédie de la Guadalupe pour célébrer le premier centenaire du couronnement pontifical de la Vierge de Guadalupe, le 12 octobre 1895. Ce vieux document n'était pas vraiment perdu, mais ses propriétaires ne se doutaient pas du tout de son intérêt.

Ce n'est qu'après des études approfondies, menées par des experts de diverses disciplines que sa valeur capitale a pu être reconnue et ce n'est qu'en 1996 que les travaux de la commission chargée de l'étudier ont été publiés par le R.P. Xavier Escalada. En voici la description d'après un bon résumé<sup>[212]</sup> :

*« Il s'agit d'un document rectangulaire (20 x 13, 3 cm). Sa couleur est naturelle pour une peau dépourvue de poil, recouverte d'une patine jaunâtre, avec des plis correspondant à sa longue existence : 449 ans. Les traits sont d'une couleur entre sépia et noir qui s'est dégradée en teintes rougeâtres par endroits, par l'effet des substances employées pour la tanner. Ce document présente un ensemble de données importantes, comme la date (1548, au milieu de la partie supérieure). Il comporte deux apparitions de la Vierge (la quatrième, au pied de la colline en grande dimension), et la première où l'on distingue bien la silhouette de Juan Diego et celle, assez effacée, de la Vierge, qui fut rapidement reproduite par Antonio de Castro, sur une gravure inspirée de ce codex de 1548, comme nous le verrons plus loin. On y voit le symbole du juge Antonio Valeriano et une signature très nette, celle de Frère Bernardino de Sahagun. On y trouve en outre différentes inscriptions en nahuatl, en caractères latins, selon l'usage des Aztèques du collège de la Sainte Croix de Tlatelolco, formés par Sahagun ».*

Le 30 janvier 1996 un accord était conclu avec l'Institut de Physique pour des examens approfondis. Les dessins et

les inscriptions du document se trouvaient sur le côté de la peau qui avait été au contact de la chair. On photographia les deux faces directement et sous microscope, en utilisant la lumière artificielle :

*« On remarqua que les traits avaient été absorbés par la peau, sauf aux endroits où ils étaient plus épais ; là, s'étaient formés des grumeaux d'encre. Pour les traits moins marqués, les particules du colorant ne se voyaient que dans les pores et les trous de la peau ».*

*« Toute la surface est couverte d'une patine jaunâtre, de telle sorte qu'il aurait été impossible de modifier les dessins, les lettres et les chiffres sans laisser une trace visible au microscope, si bien que l'on peut affirmer qu'aucune partie du document n'a été retouchée. À la lumière ultraviolette, on remarqua que la coloration des traits changeait de façon uniforme vers une couleur rouge, particulièrement nette pour la date (1548), sans autre altération, ce qui confirme l'absence de modifications ou de corrections qui apparaissent habituellement par cette méthode ». « De nombreuses photographies ont été faites à cet Institut de physique, avec des pellicules couleur,*

*d'autres en noir et blanc, normales et sensibles à la lumière infrarouge, parfois avec filtres, d'autres fois sans. La lumière employée était à 45 degrés, parfois rasante dans certains cas, en utilisant selon les appareils des lentilles type Macro, des soufflets d'extension et un microscope optique, selon les nécessités. Sur les microphotographies en couleur on distingua un trait d'union et une tache entre le 4 et le 8 de la date. Avec les photos en infrarouge, les traits normalement visibles disparurent et aucun autre n'apparut. Les photos prises en lumière noire (ultraviolette) sur pellicule noir et blanc n'apportèrent pas d'autre information. Les radiographies avec rayons de basse intensité réalisées au laboratoire du musée de Churubusco ne permirent pas de détecter d'élément opaque de quelque intérêt. Les photos prises à travers le document par rayons de très basse intensité ne firent pas apparaître de traits qui auraient été invisibles à l'œil nu. Enfin, des agrandissements considérables furent réalisés pour permettre de déchiffrer le contenu, surtout les inscriptions en nahuatl. D'autres photos encore ont été effectuées au centre de restauration appelé 'El Taller' ».*

Pour l'examen des encres du manuscrit, l'Institut de



physique proposa les techniques appelées spectroscopie à l'infrarouge 'Pixe' (pour « Particle Induced X-Ray Emission»). Cette technique permet de détecter différents liens atomiques et les structures des composés organiques présents dans les encres.

On put ainsi s'assurer qu'il n'y avait sur le document aucune résine ni polymères synthétiques, ce qui signifie que les encres employées sont d'origine naturelle. Mais on nota la présence de différents types d'encre. Il s'agit là en effet d'une technique très précise. Je vous livre les explications de mon auteur.

*« La technique Pixe exige un rayon de protons pour exciter les électrons des atomes à l'endroit visé. Ceux-ci émettent alors des rayons X, d'une énergie déterminée, caractéristique pour chaque élément chimique, permettant ainsi, non seulement de les identifier mais de les quantifier, par comparaison avec un modèle préétabli ».*

Comme le disent les auteurs de ce résumé des travaux de la commission :

*« À dire, c'est tout simple, mais il s'agit tout de même d'utiliser un accélérateur du type Van de Graff et celui de*

*l'Institut de physique de Mexico occupe un bâtiment de vingt mètres de haut, ce qui donne déjà une idée de ce genre d'appareils. On repéra les endroits du manuscrit à viser avec un rayon laser. 13 zones furent choisies sur lesquelles on détecta 17 à 18 éléments, mais en très faible quantité. Leur présence correspondait à des impuretés plutôt qu'à des composants. Les éléments en quantité importante étaient : le calcium, mais celui-ci se trouvait partout et provenait probablement du tannage. Les deux autres éléments, par ordre décroissant de fréquence, étaient le soufre et le chlore.*

J'abrège ici les explications techniques. J'ajouterai seulement que la Bibliothèque Nationale de Madrid put fournir la formule chimique d'une encre largement utilisée en 1548 et que la comparaison avec les analyses faites à Mexico ont permis de conclure qu'il y avait « *des indices suffisants pour présumer l'authenticité du codex 1548, comme document réalisé au XVI<sup>e</sup> siècle.*

L'authentification de la signature de Frère Bernardino de Sahagun fiat confiée au meilleur spécialiste,

*« Charles E. Dibble, professeur de l'université d'Utah, à*

*Salt Lake City, qui a consacré une grande partie de sa vie à l'étude de l'œuvre de Sahagun et qui a réalisé, dans l'énorme biographie qu'il lui a dédiée, une étude intéressante, précisément sur l'holographie de Frère Bernardino, grâce à la collection qu'il possède de ses signatures à différentes époques. Le professeur Charles E. Dibble, dans une lettre du 12 juin 1996, affirma catégoriquement que la signature figurant sur le codex 1548 était bien de Frère Bernardino de Sahagun, pour différentes raisons qu'il énumérait : les trois croix, la façon d'écrire 'frère' et les lettres d et b ».*

Dibble précisait même davantage, comparant cette signature avec deux autres en sa possession, l'une de 1547 et l'autre de 1563, que la date probable de la signature du document se situait entre 1550 et 1560. Cependant, une contre-expertise fiat demandée à un centre spécialisé, travaillant pour la Banque de Mexico et, souvent aussi, pour la Justice, aussi bien au plan local que fédéral. La conclusion fut la même : signature authentique.

L'un des experts précisa même que la signature était certainement antérieure à 1563, car à partir de cette date Frère Bernardino « *avait le poignet très fatigué* », d'où un

tremblement qu'il ne pouvait contrôler et dont on ne trouve pas trace dans la signature qui figure sur le document.

Le précieux manuscrit a été soumis à des experts du monde entier qui, tous, ont confirmé son authenticité. L'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM) a publié un ouvrage de 135 pages rassemblant les preuves retenues<sup>[213]</sup>. Ce manuscrit, comme les anciens manuscrits indiens, est en réalité composé de dessins. C'est le système habituel dans le Mexique ancien. Faute d'écriture proprement dite, on a recours à des dessins représentant directement un personnage ou une scène, ou encore à des symboles. Il s'agit plutôt d'aide-mémoire.

Mais, ici, grâce à l'alphabet latin, trois inscriptions en nahuatl ont été ajoutées, ce qui élimine toute erreur possible. Ces dessins représentent deux des apparitions de la Sainte Vierge, la première et la quatrième. La quatrième, au pied de la colline est très nette et d'assez grande taille par rapport au manuscrit. Juan Diego est représenté à genoux, presque de profil, regardant vers sa droite et portant le manteau indien classique, noué sur l'épaule. Dans la direction de son regard, se trouve la Sainte Vierge, entourée d'une mandorle formée de nuages, sans couronne,

ni ange, ni rayon.

Pour la première apparition, on voit encore bien Juan Diego, mais l'image de la Vierge est assez effacée et toute petite. En haut, à droite, on distingue le soleil entre des cimes de monts lointains. Sous le soleil se trouve un petit bâtiment encore mal identifié et, sous ce bâtiment un indigène assis, à tête d'oiseau et portant le bâton du commandement, le symbole d'Antonio Valeriano.

Ces dessins ont d'ailleurs servis de modèle à un graveur, Antonio de Castro, qui a reproduit la disposition des différents éléments. Les inscriptions permettent d'identifier l'ensemble sans aucun doute possible. Les voici :

1) « *Aussi, en 1531... Cuautlactotzin eut l'apparition de notre petite mère bien aimée, notre petite fille de Guadalupe à Mexico* ».

2) « *Cuautlactotzin mourut dignement* ».

3) « *Juge Anton Valeriano* », sous le symbole de l'indien à tête d'oiseau. La comparaison avec le même symbole sur d'autres manuscrits permet d'être certain de l'identification. C'est ainsi que nous avons la forme exacte du nom que portait Juan Diego avant son baptême : Cuauhtlactotzin, « celui qui parle comme un aigle<sup>[214]</sup> ».

Le manuscrit porte une date : 1548. La première réaction, à la découverte de ce manuscrit, avait été de voir dans cette date celle du document lui-même, d'où le nom de « *codex 1548* » qui a été donné à ce manuscrit et qui semble devoir lui rester, par la force de l'habitude. C'eût été trop beau ! Le document comporte un autre point de repère : le signe symbolique correspondant au juge et gouverneur de Mexico avec l'inscription « *juge Anton Valeriano* ».

Celui-ci était encore gouverneur d'Azcapotzalco en 1565. Il ne remplit la charge de juge à Mexico qu'à partir de 1573, jusqu'à sa mort, en 1605<sup>[215]</sup>. Frère Bernardino de Sahagun étant mort en 1590, ce manuscrit a donc été composé entre 1573 et 1590<sup>[216]</sup>. La date de 1548 correspond, en réalité à la mort de Juan Diego et à celle de l'évêque, Frère Juan de Zumarraga, tous deux morts, on le sait par d'autres documents, en juin 1548.

Là encore, les experts précisent que cette date a dû être inscrite par un Indien, car, maniant mal le système des chiffres arabes, il leur arrivait souvent de séparer le dernier chiffre de l'avant-dernier par un trait d'union, ce qui est le cas précisément sur le document, nous l'avons vu.

Quand on voit le manuscrit et le peu qu'il contient on a

l'impression que ce n'est pas grand-chose. En réalité, c'est un événement considérable, en raison de la date, même approximative, à laquelle Bernardino de Sahagun a apposé sa signature. C'était encore en pleine querelle, à la période où on lui attribue cette fameuse petite phrase sur l'incertitude de l'origine de cette Tonantzin.

Ce document renforce l'hypothèse d'une interpolation par une main étrangère de tout ce texte de protestation contre le culte de la Guadalupe. Et cela d'autant plus, comme le remarque Christian Duverger,

*« que toute la politique des franciscains et en particulier de Frère Bernardino de Sahagun avait toujours été d'insérer le plus possible la nouvelle religion dans la culture indienne. L'idée force des franciscains est qu'il faut laisser les Indiens s'approprier le culte chrétien. Les Indiens doivent rester des Indiens, et l'on ne doit pas toucher à la forme de leur culture. Tout sera donc fait pour rendre les rites catholiques accessibles à la mentalité indigène<sup>[217]</sup> ».*

Quant au silence total de Sahagun sur les apparitions, souvent invoqué par les opposants pour étayer leurs doutes

sur leur authenticité, il faut ne pas oublier que le seul ouvrage imprimé du vivant de Frère Bernardino fut un recueil de chants à l'usage des Indiens. Sa monumentale « *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne* » fut interdite d'impression par la cour d'Espagne parce que, précisément, trop favorable à la culture indienne.

On connaît mal le hasard des circonstances qui en a sauvé quand même une copie réapparue en 1793 dans le catalogue de la Bibliothèque Laurentienne de Florence. De fait, une grande partie de l'œuvre religieuse de Sahagun est encore inédite et ses ouvrages d'édification ont été perdus, ce qui ôtait déjà à l'argument du silence beaucoup de sa force.

Rien n'empêche donc maintenant que l'on puisse parfaitement envisager que Frère Bernardino de Sahagun ait collaboré directement à la composition du Nican Mopohua. C'est ce que certains théologiens<sup>[218]</sup> soupçonnaient depuis longtemps<sup>[219]</sup>, tant ce texte, au-delà de la simplicité du vocabulaire et de la fraîcheur du récit, révèle un équilibre théologique et une profondeur spirituelle extraordinaires. Quelques-uns vont jusqu'à envisager que Frère Bernardino ait pu s'entourer des différents témoins pour en faire la



synthèse<sup>[220]</sup>. En tout cas l'objection du silence de Frère Bernardino de Sahagun est définitivement levée.

## Le « récit primitif »

Nous possédons un autre texte, très important, rédigé en nahuatl, comme le « *Nican Mopohua* ». Ce récit date, au plus tôt, de 1547, car la Mère de Dieu y demande à Juan Diego d'aller voir l'« archevêque » de Mexico.

Or, Mexico ne fut élevée au rang d'archevêché qu'en 1547. Par ailleurs, on a pensé parfois que ce document avait dû être composé avant la mort de Zumarraga et donc avant 1548, puisqu'il ne comporte aucune formule impliquant son décès, comme, par exemple, « *l'ancien archevêque* » ou « *celui qui était alors archevêque* ».

Mais le récit se situe au moment des faits et non à l'époque du lecteur. On ne voit donc pas très bien pourquoi il n'aurait pas pu être rédigé après sa mort. Faute de datation précise, on en est forcément réduit à des hypothèses et le même auteur peut parfois passer de l'une à l'autre<sup>[221]</sup>. Un certain nombre d'indices, que nous verrons, donneraient à penser que ce texte est antérieur au récit du « *Nican Mopohua* ». Son importance serait alors considérable. Mais, malheureusement, sa véritable origine est encore très

incertaine et donc sa date de rédaction.

On retrouve l'essentiel du fait miraculeux, mais il n'est fait mention que de deux apparitions de la Mère de Dieu à Juan Diego, du miracle des roses épanouies en plein hiver et de l'image imprimée sur le manteau de Juan Diego devant l'évêque. Le rôle de l'oncle Juan Bernardino n'est pas évoqué, ni la demande que lui aurait faite la Mère de Dieu d'être invoquée en cet endroit sous le nom de Notre Dame de Guadalupe.

Dans ce texte ne figure même pas le nom de l'évêque ni celui de Juan Diego. Il n'est question que d'un très pauvre Indien cherchant des racines sur la colline pour se nourrir. La Sainte Vierge elle-même n'est pas nommée mais tout le contexte montre bien que c'est d'elle qu'il s'agit. Le message ressort bien : elle veut se montrer mère et avocate pour tous ceux qui souffrent. Cette version étant beaucoup plus brève que celle du « *Nican Mopohua* », on a vite eu tendance à la considérer comme probablement plus ancienne, d'où le nom de « *récit primitif* » qu'on lui a souvent donné. Mais, en réalité, cette relation des événements comporte aussi quelques éléments nouveaux par rapport au « *Nican Mopohua* ».

Ce texte n'a été retrouvé que par étapes et ce n'est que bien récemment que l'on commence à en deviner l'importance, d'où le retard des recherches à son sujet. C'est au début du siècle dernier que le R.P. Mariano Cuevas, S.J., fouillant les archives de la Bibliothèque Publique de New-York, découvrit une copie d'un texte en nahuatl, exécutée par le grand historien D. José Fernando Ramirez, assortie d'une note du même auteur, sur son origine et sa valeur. Il s'agissait d'un texte que Ramirez avait trouvé dans la bibliothèque du collège jésuite de San Gregorio, appelé autrefois de San Pedro et San Pablo. À la fermeture de cet établissement, en 1856, Ramirez avait apporté ce texte au Musée National. Une première traduction en espagnol l'accompagnait, réalisée par D. Faustino Galicia Chimalpopoca.

Très intrigué, le Père M. Cuevas reprit ses recherches à la Bibliothèque Nationale de Mexico et crut trouver le manuscrit original, qu'il publia en reproduction photostatique en 1930 dans son « *Album Historico Guadalupano del IV Centenario* ».

En 1931, la traduction espagnole bénéficia d'une seconde édition dans l'ouvrage du Père Jésus Garcia Gutierrez

intitulé « *Premier siècle guadalupéen* », mais sans attirer sur elle plus d'attention que la première fois.

Il fallut attendre 1945 pour que le grand spécialiste de la langue et de la culture nahuatl, Angel Garibay-Kintana en comprît l'intérêt et en entreprît l'étude. Il publia ses premières conclusions en 1954, puis une nouvelle version de ses recherches en 1960. Le manuscrit que nous avons est de papier blanc ordinaire, le texte est écrit à l'encre.

Comme d'habitude, on lui donne pour titre les premiers mots « *Inin huey...* ». Mais ce manuscrit n'est qu'une copie qui comporte des corrections et des ajouts dans les marges. Quelques-uns des meilleurs spécialistes de la littérature indigène pensèrent d'abord qu'il s'agissait d'un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle.

D'autres, tout aussi compétents, affirmèrent que l'écriture de ce document correspondait aux années 1580. Finalement, il semble que les meilleurs historiens, le mexicain D. José Fernando Ramirez et l'américain Dr. Bolton se soient ralliés à cette opinion. Le document lui-même fait partie d'un ouvrage qui contient d'autres textes, vies de saints, récits merveilleux, probablement un recueil de matériel pour la prédication<sup>[222]</sup>.

Si la copie qui a été retrouvée peut être datée des années 1580, l'original a quelques chances de lui être un peu antérieur. Il nous reste donc pour trouver éventuellement l'auteur et en déduire la valeur du document, une fourchette qui va de 1547 à 1580, au plus tard jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

En fait, les hypothèses qui ont été proposées ne tiennent même pas compte de cette dernière limite. Elles se sont portées sur trois noms : Juan Gonzalez (1500-1590), le Père jésuite Juan Tovar (1541 ou 1555 -1623 ou 1626) et Baltasar Gonzalez (1604-1679) qui, pourtant, sort de cette fourchette. Aucune de ces hypothèses n'est innocente et chaque chercheur a tendance à privilégier celle qui correspond le plus à ses croyances, pour ou contre le phénomène des apparitions.

L'attribution à Juan Gonzalez donne à ce « *récit primitif* » une très grande autorité, non seulement parce que son auteur était tout à fait contemporain des événements, mais parce qu'une tradition orale voit en lui l'interprète de l'évêque Zumarraga auprès de la population indienne. Juan Diego ne savait pas l'espagnol, ni Zumarraga le nuhuatl. Nous le savons, entre autres, par une lettre du 20 décembre

1537 et par une autre du 21 février 1545. « *Quel compte pourrai-je rendre de qui je ne comprends et de qui ne me comprend ? Quand j'y pense, tout mon corps en tremble*<sup>[223]</sup> ». ».

Ce serait donc Juan Gonzalez qui aurait été l'intermédiaire obligé entre Zumarraga et Juan Diego. Il était donc là, lors de l'apparition de l'image sur le manteau de l'Indien. Le document retrouvé serait l'œuvre d'un témoin direct.

Malheureusement, il faut le reconnaître, nous n'avons aucun texte écrit, pour affirmer que Juan Gonzalez était bien ce jour-là l'interprète de l'évêque, avant 1720 ! Encore ne s'agit-il pas d'un document historique mais d'un sermon prononcé cette année-là par le chanoine Juan Ignacio de Castorena y Ursua, ancien recteur de l'Université royale et plus tard évêque du Yucatan.

Les adversaires de cette hypothèse vont même plus loin en affirmant que Juan Gonzalez ne pouvait pas encore exercer cette charge, car il ne fut ordonné prêtre qu'en 1534. À quoi d'autres font remarquer très justement qu'il n'était pas nécessaire d'être prêtre pour exercer la fonction d'interprète, même auprès de l'évêque.

En revanche, il est évident que Gonzalez ne put exercer les fonctions de chapelain et confesseur de l'évêque qu'après son ordination sacerdotale. Les défenseurs de « *l'hypothèse Gonzalez* » avancent même que celui-ci avait été nommé à une fonction qui comportait le rôle d'interprète par l'évêque de Tlaxcala, Frère Julian Garcés, dominicain. Sur l'activité de Juan Gonzalez comme interprète nous avons de nombreux textes. Par exemple, en 1542, lorsque les chanoines de la cathédrale et l'évêque lui-même demandent au roi d'accorder à Juan Gonzalez une prébende (somme monétaire), l'un des arguments évoqués est « *qu'il est très bon interprète et de bonne vie et exemple* ». Si donc nous n'avons pas de preuve formelle que Juan Gonzalez était bien l'interprète de l'évêque Zumarraga, précisément ce jour-là, nous savons de façon certaine qu'il y eut bien ce jour-là un interprète.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le plus probable est qu'il s'agissait de Juan Gonzalez. Or, cette probabilité semble indirectement confirmée par les peintures représentant les différents épisodes des apparitions et, notamment la quatrième. Je n'évoquerai pas ici le fameux tableau que l'on peut voir dans le musée de la basilique où



Juan Gonzalez est explicitement représenté avec une inscription précisant qu'il s'agit bien de lui et qu'il était interprète au moment de l'apparition. Les arguments avancés pour réfuter ce témoignage ne me paraissent pas très convaincants, mais, de toute façon, il ne s'agit que d'un témoignage tardif, au plus tôt du début du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui ne peut donc pas prouver grand-chose<sup>[224]</sup>.

Mais, dans des ouvrages datant de 1648 et 1649, où se trouve représentée la quatrième apparition, celle qui eut lieu chez l'évêque, on remarque chaque fois la présence d'un prêtre séculier, qui ne porte donc l'habit d'aucun ordre religieux, alors que franciscains et dominicains étaient alors très nombreux à Mexico. Les jésuites n'arriveront que plus tard. Ce prêtre séculier correspond tout à fait à la condition et donc au costume de Juan Gonzalez<sup>[225]</sup>.

Un autre nom a été proposé comme auteur de ce « *récit primitif* ». Le Père Garibay y a songé le premier. Il y voyait l'œuvre possible de Juan de Tovar, excellent historien et fin connaisseur de la culture nahuatl. Le Père Juan de Tovar naquit à Texcoco, ordonné prêtre, nommé chanoine de la cathédrale de Mexico, il renonça à cette charge, à l'arrivée des jésuites, pour entrer dans leur compagnie. Dès ses

premières années il avait appris la langue des Indiens. Il la parlait avec tant d'aisance et d'éloquence qu'on l'avait surnommé « *le Cicéron mexicain* ». Juan de Tovar aurait pu avoir rédigé ce texte vers 1573, à partir de documents anciens. C'était déjà l'hypothèse qu'avait avancée le Père Cuevas.

Le Père Garibay développa plus tard un autre scénario qui avait l'avantage de pouvoir expliquer en même temps comment ce document avait pu parvenir jusqu'à nous. L'œuvre aurait bien été de Juan Gonzalez, mais, à sa mort, celui-ci aurait laissé tous ses papiers à Juan de Tovar, comme lui chanoine de la cathédrale, et quand Tovar était devenu jésuite, il aurait tout naturellement introduit avec lui ce document dans leur bibliothèque de Tepotzotlan.

En 1767, lorsque les jésuites furent chassés de toutes les possessions espagnoles d'Amérique, le document avait dû passer à la bibliothèque du collège San Gregorio et revenir finalement à la Bibliothèque Nationale de Mexico. Mais, dans ce schéma de transmission, seule la présence du document au collège San Gregorio et son passage à la Bibliothèque Nationale sont incontestables. Le détour par Juan de Tovar et la bibliothèque de Tepotzotlan ne sont que

des conjectures. Or, comme l'ont montré certains chercheurs, notamment O'Gorman, la transmission par Tovar est fort peu probable. Tovar avait trois ans lorsque Gonzalez devint chanoine et lorsque celui-ci renonça à sa prébende de chanoine pour devenir jésuite, Tovar n'était pas prêtre. Il ne reçut l'ordination sacerdotale qu'en 1570<sup>[226]</sup>.

Mais, s'il y a une lacune dans l'histoire du texte, il n'en existe pas moins et il est normal que l'on cherche à lui trouver un auteur. C'est alors qu'O'Gorman proposa le jésuite créole Baltasar Gonzalez. Il expose de façon fort intéressante les motifs qu'aurait bien pu avoir ce jésuite d'écrire un tel texte.

Cependant, Baltasar Gonzalez naquit seulement en 1604 et n'aurait pu rédiger un tel texte que bien des années encore plus tard. Cette proposition ne tient donc pas compte de la datation du manuscrit d'après son écriture. En outre, comme le fait remarquer Noguez, il est invraisemblable que quelqu'un d'aussi compétent que B. Gonzalez ait pu commettre une erreur sur le titre et la fonction de Zumarraga au moment des apparitions.

La meilleure hypothèse resterait donc celle de Juan Gonzalez ? Il reste tout de même un certain nombre de

grosses difficultés. Miguel Angel Ceron Ruiz, diplômé d'histoire et spécialiste de paléographie, a étudié le manuscrit des actes du procès de canonisation de Juan Gonzalez, entrepris en 1718. Ce manuscrit se trouve actuellement à l'université du Texas, mais Ceron Ruiz a pu travailler sur une photocopie de ce manuscrit.

Or Castorena affirma, dans un sermon en 1720, la présence et le rôle d'interprète de Juan Gonzalez, lors de la quatrième apparition. C'est lui qui fut chargé de rédiger un résumé de la vie de Juan Gonzalez et d'identifier ses restes lors de l'exhumation. Il déposa aussi un autre texte dans l'urne où l'on rassembla les os de ce futur saint. Seulement, là, il y a une petite surprise. Dans aucun de ces textes, le même Castorena ne mentionne le rôle de Juan Gonzalez comme interprète au jour de la quatrième apparition.

Aucun des témoignages recueillis pour la canonisation de Juan Gonzalez ne lui attribue ce rôle. Aucune mention non plus dans les ouvrages de Mendieta qui affirme avoir reçu en héritage tous les papiers laissés par Juan Gonzalez. Aucune mention chez Frère Juan de Torquemada, un de ses meilleurs amis, ni chez don Gonzalo Fernandez de Merlo qui le vit mourir et rédigea le premier un résumé de sa vie.

*« D'où le chanoine Castorena tenait-il donc cette information ? », s'exclame Ceron Ruiz. « Fut-ce le produit de son imagination et de son admiration pour un homme qui avait été comme lui chanoine et recteur de l'Université royale, ou bien eut-il accès à quelque autre source inconnue jusqu'à maintenant ? Ce mystère trouverait peut-être sa réponse dans le reste des informations juridiques sur Juan Gonzalez qui sont conservées à l'Université du Texas<sup>[227]</sup> ».*

Comme vous le voyez, les recherches continuent. Il reste certainement encore beaucoup de bibliothèques ou d'archives domestiques à explorer. On peut espérer qu'un jour un témoignage formel sur le rôle de Juan Gonzalez au jour des apparitions finira par être découvert, et même, peut-être, plus directement encore, sur l'attribution de ce document à l'interprète attiré de Zumarraga. Je constate, pour le moment, que la plupart des publications récentes la considèrent comme un fait acquis. Mais c'est peut-être aller un peu vite.

De toute façon, le texte existe et, même s'il reste une incertitude sur son véritable auteur et sa date exacte, il

présente un intérêt incontestable, dans la mesure même où il n'est pas un simple abrégé du « *Nican Mopohua* ». Il est certainement le fruit d'une rédaction indépendante et le caractère plus fruste de son style se comprend mieux si l'on admet que celle-ci dut être antérieure à notre version longue. Le « *récit primitif* » pourrait bien avoir été écrit, comme certains le supposent, pour répondre à une nécessité particulière, peut-être en pleine époque de querelles entre dominicains et franciscains. Son but premier était-il de rappeler le rôle du premier évêque de Mexico, le franciscain Zumarraga, alors que le zèle de son successeur, dominicain, Alonso de Montufar, tendait à faire croire que c'étaient les dominicains qui avaient été les premiers promoteurs de la dévotion à la Guadalupe ? L'ouvrage pourrait alors avoir été écrit, qu'il soit de Juan Gonzalez ou non, vers 1555-1557<sup>[228]</sup>.

Mais pourquoi, dans ce cas, ne pas citer en clair le nom de l'évêque en poste du temps des apparitions ? Pourquoi l'appeler « *archevêque* » ce qui tend plutôt à faire glisser l'événement vers une date plus tardive ? Il ne faudrait pas non plus prendre le « *Nican Mopohua* » pour un développement littéraire où l'auteur aurait laissé libre cours

à sa fantaisie.

Plusieurs des détails qu'il comporte et qui ne se trouvent pas dans la version brève sont confirmés par d'autres documents. Antonio Valeriano (et peut-être d'autres avec lui), a dû recueillir soigneusement les témoignages des différentes personnes, Juan Diego, l'oncle Bernardino, l'évêque et les gens de sa maison jusqu'à ses serviteurs. Mais surtout, si l'on se donne la peine de lire le « *Nican Mopohua* » un peu attentivement et à la lumière des problèmes de l'époque, il est clair qu'il trahit, sous son aspect naïf de conte de Noël, une rédaction soignée, et une mise en valeur théologique et spirituelle très élaborée.

## Le Codex Saville ou Codex Tetlapalco

Comme plusieurs autres manuscrits, celui-ci est un mal nommé. On lui donne souvent le nom de « *codex Saville* », parce qu'il fut découvert en 1924, par Marshall Saville. On l'appelle souvent aussi « *codex Tetlapalco* », du nom du lieu où il fut découvert, au Pérou, avec quantité de variantes orthographiques ; ou encore « *codex protohistorique guadalupéen* » ou « *annales de la fondation Heye* », parce que Saville le déposa au Musée de l'Amérique indienne de la Heye Foundation, à New-York.

Ce manuscrit est fait de maguey, c'est-à-dire de la même espèce d'agave que le manteau de Juan Diego. Il s'agit d'une bande étroite de 26 cm de large et de 145 cm de long, ou plutôt de haut, car, pour la déchiffrer il faut disposer cette bande verticalement. Naturellement, elle est formée de plusieurs morceaux, cousus ensemble, avec, à chaque couture, une zone d'incertitude où certains éléments ont pu se trouver perdus.

Ce n'est pas un texte, ni en nahuatl, ni en espagnol. Il s'agit d'une sorte de calendrier peint, avec des dessins ou



des symboles correspondants aux événements les plus importants qui se sont déroulés chaque année. Il fallait pour les interpréter une formation très particulière, ce qui explique que, plus tard, quelques inscriptions aient été ajoutées, en nahuatl, avec lettres latines. Les années représentées vont de 1430 à 1557, date à laquelle il dut être achevé. La partie correspondant aux années antérieures à la conquête espagnole fut probablement commencée avant 1454.

C'est peut-être le plus ancien manuscrit qui nous soit parvenu de toutes les civilisations du Mexique<sup>[229]</sup>. La « *lecture* » du manuscrit commence au bas de la bande verticale en allant vers le haut. Sur toute sa hauteur cette bande est divisée en deux parties, de largeurs très inégales, par une série de petits cercles bleus très proches les uns des autres, représentant chacun une année.

La partie à gauche de ces cercles fait presque toute la largeur disponible. C'est là que se trouvent presque tous les dessins, symboles et inscriptions. À droite de cette ligne de cercles il ne reste que très peu de place pour d'éventuels signes, et même souvent plus aucune, car ce papier très fragile est fort usé. On connaît beaucoup d'autres

manuscrits conçus selon ce système, à lecture verticale ou horizontale. Noguez en cite pas moins de 17. Tout cela, on s'en doute, donne lieu chaque fois à bien des discussions possibles sur l'interprétation de tels aide-mémoire.

La position de Xavier Noguez ne me paraît pas ici défendable. Il considère que les figures et symboles se trouvant à gauche des disques marquant les années ne concernent que l'histoire locale d'une quelconque cité qui n'est pas nommée ni identifiable par aucun des signes représentés. Celle de la capitale ne serait évoquée, d'après lui, que sur la bande verticale à la droite des disques calendaires. Il existe effectivement d'autres exemples de ce système. Mais, ici bien des signes se trouvant sur la gauche de la bande verticale se comprennent mieux s'ils se réfèrent à l'histoire de l'ensemble du Mexique.

En outre, les interprétations de Noguez laissent de nombreux signes sans explication, alors que celles proposées par le Père Cuevas me paraissent très convaincantes.

La partie inférieure de cette bande verticale commence, sur la partie gauche, par la stylisation de toute une série d'empreintes de pieds signifiants certainement une longue

pérégrination. Ces traces de pas aboutissent à des représentations importantes, aussi bien à gauche qu'à droite des cercles représentant les années.

Si l'on admet, avec le Père Cuevas, qu'il s'agit de l'arrivée des premiers nahuas sur l'emplacement de Mexico, le personnage figuré sur la bande de gauche, avec tous les attributs du pouvoir civil suprême, correspondrait à la fondation de la cité de Mexico. Même si les dates proposées par Cuevas et Noguez ne correspondent pas dès le début du manuscrit, c'est-à-dire vers le bas de cette bande verticale, aux contours incertains, je note qu'elles se rejoignent pour les années 1437, 1471. Elles divergent pour le cercle interprété par Noguez comme correspondant à l'an 1531 de notre ère, alors qu'il ne marque pour Cuevas que l'an 1526. Il en résulte, tout naturellement, que le cercle bleu qui est pour le Père Cuevas le signe de l'an 1531, celui des apparitions, indique déjà pour Noguez l'an 1535.

Les dessins qui évoquent alors, à gauche de la rangée des cercles bleus, les événements les plus importants survenus ces années-là, ne correspondent donc pour Xavier Noguez qu'à des événements de l'histoire locale d'une ville indéterminée, en l'an 1535, alors qu'ils sont survenus dans

la capitale même, en l'an 1531, pour le Père Cuevas. Avant même d'en savoir plus sur ces dessins, je pense que le lecteur aura déjà compris toute l'importance de l'enjeu de ces différentes interprétations.

Or, en l'an 1535 / 1531, nous voyons plusieurs dessins, malheureusement petits, mal conservés, mais qui nous donnent quelques indications précieuses. De façon incontestable et incontestée, même par les plus farouches opposants à l'authenticité des apparitions, nous pouvons voir un rectangle vertical avec une image de la Vierge « *les mains jointes à hauteur de son cœur, la tête inclinée vers son épaule droite, vêtue d'une tunique rose saumon et d'un manteau bleu-vert* », selon la description donnée par le Père Cuevas.

Noguez fait remarquer que rien ne prouve qu'il s'agisse bien de la Vierge de la Guadalupe, car sur ce dessin du codex Saville, l'artiste a fait figurer, sur les côtés de la silhouette de la Vierge, l'évocation d'un paysage montagneux et, au-dessus de sa tête, une couronne qui ne se retrouve pas sur l'image laissée par la Mère de Dieu sur le manteau de Juan Diego.

À cela je répondrai simplement, et je ne suis pas le seul à répondre ainsi, que je ne vois pas pourquoi le peintre de ce

manuscrit se serait cru obligé de reproduire fidèlement cette image. Il pouvait avoir envie d'évoquer la scène de l'apparition elle-même et, dans ce cas, le paysage montagneux n'avait rien d'incongru. Il pouvait aussi y joindre sa ferveur personnelle et peut-être celle de tout son peuple et, dans ce cas aussi, la présence d'une couronne au-dessus de la tête de la Vierge n'avait vraiment rien d'étonnant.

Plus difficiles à interpréter sont les autres dessins qui accompagnent celui-ci. Sur le côté gauche de l'image de la Mère de Dieu se trouve un personnage exhausté sur un piédestal et dont la tête est ceinte d'une auréole. Il porte sur la poitrine une figure très confuse. Certains y voient un enfant et identifient ce personnage à saint Antoine de Padoue (Noguez) ; d'autres croient distinguer, dans ce dessin minuscule, une tête de lion et interprètent ce saint comme l'apôtre Marc (ainsi le Père Cuevas). Figurent aussi une cloche, sonnant à toute volée et 7 ou 8 petits cercles à double contour, portant en leur centre le chiffre 4. Ils semblent très différents de ceux qui marquent les années, mais de là à y voir des pièces de monnaie, il me semble qu'il faudrait d'autres indices pour en être certains.

Je note, à ce sujet, un glissement de la part de Xavier Noguez. Après avoir noté que cette forme nouvelle « *pourrait représenter des pesos d'or commun* », il considère ces petits cercles comme s'ils étaient de toute évidence et avec certitude des pièces de monnaie.

Reste que ce système d'aide-mémoire ne se réfère qu'à des événements d'une importance exceptionnelle puisque l'on trouve sur cette bande des périodes d'une dizaine d'années où ne figure aucun dessin. Si l'on adopte donc les positions de Xavier Noguez, l'ensemble de ces signes devrait correspondre à des faits religieux vraiment extraordinaires pour avoir mérité une telle profusion de dessins. Nous devrions dès lors pouvoir en retrouver quelque écho à travers d'autres documents. Or, pour cette ville à identifier et pour cette date incertaine, il ne nous propose rien.

## La « Tira de Tepechpan »

Ce manuscrit est comme le précédent, avec une différence notable : il se lit en présentant la bande « *tira* » dans le sens horizontal. Il doit son nom à l'endroit où on l'a trouvé, en un lieu appelé « *Santa Maria Magdalena Tepechpan* », dans la vallée de Mexico. C'est un papier de ficus, divisé en deux registres, inférieur et supérieur par une ligne continue de petits cercles correspondants à chaque année.

Cette fois la représentation des années est plus complète. Il faut savoir que pour les Indiens le cycle n'était pas le siècle de cent ans comme pour nous, en Occident. Ils utilisaient un cycle de 52 ans, construit sur quatre séries de 13 années. Chaque année, représentée par un de ces petits disques, comportait un autre cercle au centre de ce disque, dégagant ainsi un espace en forme de couronne autour de ce centre.

Dans le centre est figuré le symbole d'une des quatre séries de 13 années : le lapin (*tochtli*), le roseau (*acatl*), la pierre (*tecatl*) et la maison (*calli*). Sur la couronne du disque était figuré par des petits points un nombre de 1 à

13. On avait ainsi 1 tochtli, 2 acatl, 3 tecatl, 4 calli, puis 5 tochtli, 6 acatl, etc., la combinaison initiale (1 tochtli) ne revenant que tous les 52 ans, ce qui permettait un meilleur repérage dans le temps qu'une simple succession d'années.

C'est le Père Mariano Cuevas qui a attiré l'attention sur ce codex, y voyant également une évocation très parlante des apparitions de la Guadalupe. Le registre supérieur est consacré aux événements survenus dans la seigneurie de Tepechpan, tandis que le registre inférieur, de taille équivalente, est dédié à l'histoire de Mexico-Tenochtitlan, la capitale. Ce manuscrit comporte l'évocation de faits d'histoire corroborés par d'autres sources à partir des années 1300 jusqu'aux alentours de 1590.

*« On admet généralement que ce manuscrit fut réalisé par plusieurs auteurs successifs et achevé vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il semble avoir fait partie de la collection de manuscrits de Frère Alva Ixtlixochitl. Après être passé de mains en mains, entre autres par celles de F. Maximiliano de Waldeck, de J.M. Alexis Aubin et d'Eugène Goupil, il a fini par échouer dans le fonds de documents mexicains de la Bibliothèque Nationale de France, à Paris, sous les N<sup>o</sup> 13 et 14 ».*



On a ajouté plus tard en chiffres arabes, au-dessus de chaque disque d'année, la date lui correspondant et quelques inscriptions en nahuatl, mais écrites, évidemment, en caractères latins, auprès de certains des dessins et symboles.

Or, aux années 1530-1531, est nettement représentée, au registre inférieur, une sorte de procession comprenant, trois personnages, tous les trois tournés vers la droite. Ce sont, de gauche à droite : un évêque dûment mitré et armé d'une crosse épiscopale ; devant lui marche un soldat à chemise bleue et bas rouges, portant chapeau et armé d'une lance, une main, nettement visible, pointant son index vers le personnage qui le précède ; celui-ci, vêtu d'une cape rouge, d'un costume bleu et d'un chapeau noir, porte une longue hampe surmontée d'une croix.

Il faut reconnaître que les trois personnages pris ensemble formaient la procession classique : la croix en tête et le personnage le plus digne en queue, en l'occurrence, l'évêque. Le Père Cuevas l'avait interprété ainsi y voyant probablement le transfert solennel du manteau de Juan Diego de l'église cathédrale de Mexico à la colline de Tepeyac, événement qui eut lieu, selon la

tradition, 14 jours après la dernière apparition, donc le 26 décembre 1531.

Cependant, il semble bien, comme le suggère Xavier Noguez, que le Père Cuevas n'eut jamais l'original entre les mains, celui-ci se trouvant à Paris, car les inscriptions en nahuatl qui accompagnent ces personnages ne laissent aucun doute sur leur identité et montrent bien qu'il faut les interpréter séparément.

Une ligne rouge, un peu en biais, relie la figure de l'évêque au disque de l'année 1530 et le texte qui longe cette ligne explique clairement qu'il s'agit du départ de Frère Juan de Zumarraga pour la Castille afin d'y être consacré comme évêque de Mexico.

Une autre ligne rouge tombe directement du disque de la même année sur le personnage central, celui qui tient une lance. Le texte correspondant indique qu'il s'agit du retour de Hernan Cortès à Mexico.

Petit détail intéressant, l'inscription le désigne par le titre de marquis de la vallée d'Oaxaca qui lui a été conféré en 1529. La date mentionnée ici pour ce retour est conforme à celle que nous donnent d'autres documents. Le troisième personnage se trouve pratiquement à la verticale du disque

de l'année 1531, mais aucune ligne rouge ne le relie directement à quelque disque que ce soit. Le texte correspondant, très effacé, nous apprend qu'il s'agit de l'arrivée du président de la seconde « *audience* », c'est-à-dire du président du second gouvernement local nommé par le roi d'Espagne : Sébastian Ramirez de Fuenleal, évêque de Saint Domingue, arrivé à Mexico le 23 septembre 1531.

Cependant, il y a encore un autre dessin, au-dessus des têtes de ces trois personnages et sous les disques des années 1530/1531. Ce dessin-là, X. Noguez ne le commente pas. Il doit pourtant correspondre à un événement très important puisque une surface lui a été trouvée par le peintre du manuscrit, malgré le peu de place dont il dispose pour commémorer chaque année. Il s'agit d'un aigle représenté de profil. De son bec sort une petite volute bleue ornée de petits points dorés, brillants comme des pierres précieuses.

Nous connaissons bien ces petites volutes par quantités d'autres manuscrits indiens. Elles correspondent aux bulles de nos bandes dessinées, à cette différence près qu'elles ne pouvaient contenir aucun texte puisque les Indiens n'avaient pas d'écriture. Elles indiquent donc que ce personnage, ici

cet aigle, parle. Les pierres précieuses inscrites dans la volute précisent seulement que ce qu'il dit est très important. Or, il vous en souvient peut-être, le nom aztèque de Juan Diego est « *Celui qui parle comme un aigle* ». Nous avons donc là, en fait, la transcription exacte, en image, du nom indien de Juan Diego. Or, cet aigle dit des choses très importantes, en 1531. À vous de conclure<sup>[230]</sup> !

## Des pièces archéologiques

### *Des médailles*

Depuis quelques années on a retrouvé des traces des expéditions venues du Mexique vers la Floride, la Louisiane, la Caroline et la Géorgie. Fernando de Avilés fonda sur l'île de Parris la ville de Santa Helena, première capitale de ces établissements. Cependant les Espagnols et Indiens du Mexique se trouvèrent vite éliminés par les autres Indiens, les épidémies et les pirates anglais, comme Sir Francis Drake.

En 1586, quelques 50 missions furent ainsi anéanties. Or, on vient de faire des fouilles fort intéressantes pour notre sujet sur l'emplacement de l'un de ces postes espagnols, sur le terrain de golf de la marine américaine de l'île de Parris. Il y a maintenant tout un petit musée de médailles, de cœurs, de crucifix, et, parmi tous ces objets de piété, une petite médaille d'environ sept centimètres de diamètre, représentant très nettement la Vierge de la Guadalupe. La base espagnole fut abandonnée en 1587, ce qui prouve que cette médaille fut fondue en plein XVI<sup>e</sup> siècle, donc peu

après les apparitions.

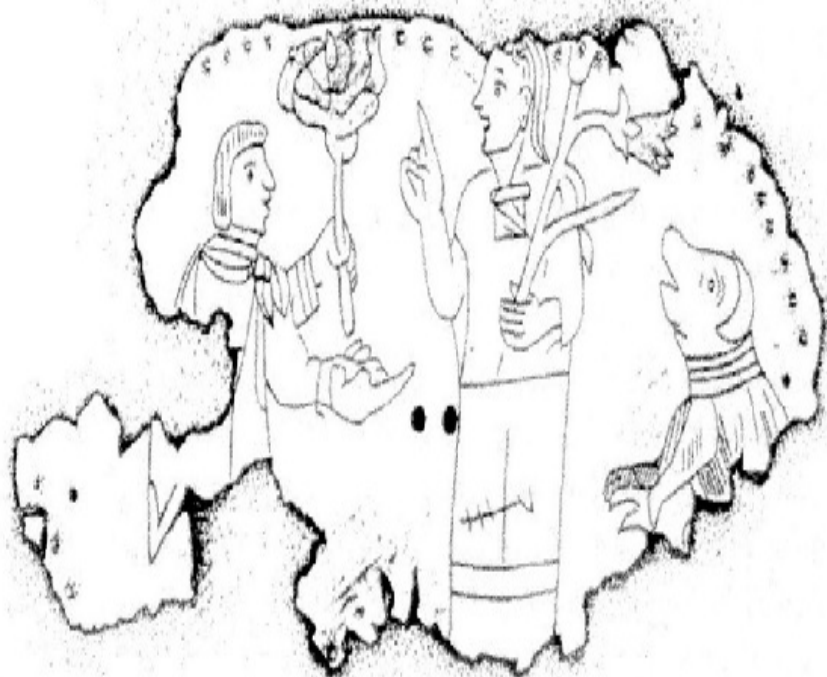
Le rôle éminent de Mexico explique que ces médailles de la Guadalupe aient pu être diffusées jusque dans des régions fort éloignées comme les Philippines, ou Nagasaki, au Japon. Ces dernières se trouvent aujourd'hui exposées au Musée de Uéno, au Nord de Tokyo<sup>[231]</sup>.

### ***La plaque de Coosawattee***

Dans l'état américain de Géorgie, sur l'emplacement de l'ancienne fondation de Santa Catalina, on a retrouvé aussi différents objets de piété, une douzaine de crucifix en métal et en bois, dix médailles de bronze, un médaillon d'or et un autre d'argent, divers portraits de saints sur bois et surtout une plaque de cuivre de 8,5 x 18 centimètres qui pourrait bien représenter l'apparition de la Sainte Vierge à Juan Diego.

On sait que cette colonie avait été fondée par une expédition partie de Mexico sous la direction de De Luna, montée vers le Nord jusqu'à Montgomery, dans l'Alabama, puis, plus loin encore, jusqu'en Géorgie. Les Espagnols ne restèrent à Coza (Coosa) que de juillet à novembre 1560, ce qui implique, pour cette plaque, une date encore plus

proche des apparitions elles-mêmes. On la date d'environ 1558. Il s'agit d'une plaque de cuivre repoussée à froid, fondue à Mexico et emportée par l'un des membres de cette expédition.



*La plaque de Coosarwattee*





La gravure semble bien être l'œuvre d'un artiste indigène qui n'avait probablement jamais vu l'image de la Guadalupe. Ce bijou était conçu pour être porté au cou comme un collier ou un pectoral. On l'a retrouvé, de fait, accroché au cou d'une fillette dont le squelette gisait dans l'une des quatre cents tombes explorées à Poarch Farm, sur la rive du fleuve Coosawattee.

Plusieurs éléments de cette composition correspondent bien à ce qu'a pu être l'entretien de Juan Diego avec la Mère de Dieu. On y voit une femme de haute condition. Le petit pectoral quelle porte en est le signe indiscutable et typiquement aztèque. Sa coiffure, très nette sur la gravure, correspond à celle d'une vierge, d'après les usages en vigueur chez les anciens Aztèques et elle tient un bouquet de fleurs de sa main gauche tandis que la droite tend son index, signe de quelqu'un qui parle avec autorité.

Devant elle, se tient un homme avec dans sa main gauche ce qui semble une fleur et sa main droite tend aussi l'index, mais la paume vers le haut ce qui correspond à celui qui écoute et obéit. Derrière la femme, se trouve une sorte de

bête, dressée sur ses pattes arrière, qui pourrait représenter les forces du mal. Le fait que cette plaque ait été retrouvée si loin de Mexico ne fait pas difficulté. Nombreux sont les documents qui attestent de la pénétration des Espagnols dans tout le Sud des États-Unis actuels.

Pour avoir été gravé sur cette plaque de métal, il fallait que l'événement correspondant ait été tenu pour vraiment extraordinaire. Je laisserai la conclusion à John Belmont, archéologue américain :

*« mon avis est qu'un Mexicain, voyant que les natifs importants portaient des colliers dédiés à des idoles païennes, a décidé de fabriquer ses propres colliers conformes à l'image chrétienne<sup>[232]</sup> ».*

## Différentes allusions dans divers documents

### *Les sources perdues*

Il convient tout de même d'évoquer, quitte à le faire brièvement, les sources aujourd'hui perdues, mais pour lesquelles nous avons des témoignages parfaitement sûrs.

Ainsi, le Père Becerra Tanco, né à Taxco en 1602, put consulter, nous affirme-t-il dans son ouvrage « *Pelicidad de Mexico...* » des manuscrits faits selon la tradition locale.

*« Je dis et affirme que parmi les événements mémorables qu'écrivirent les naturels savants et anciens du Collège de la Sainte-Croix (de Tlatelolco), qui pour la plupart étaient fils de seigneurs importants de vassaux, il y avait, peinte en images pour ceux qui ne savaient pas lire nos caractères et avec des lettres pour ceux qui pouvaient lire notre alphabet, l'apparition miraculeuse de Notre-Dame de Guadalupe et son image bénie ».*

Becerra Tanco nous précise même davantage une de ses sources en nous racontant qu'il a vu chez Don Fernando Alva Ixtlilxochitl un de ces manuscrits racontant l'histoire

du Mexique depuis environ 300 ans avant la conquête espagnole et jusqu'à bien des années après. Or, « *parmi les événements qui s'étaient produits depuis la pacification de cette ville et royaume de Mexico, était représentée la miraculeuse apparition de Notre-Dame et son image bénie de Guadalupe* ».

La valeur et la réputation, aussi bien de Fernando Alva que de Becerra Tanco, ne laissent aucun doute sur l'authenticité du témoignage. Seule manque, malheureusement, la date exacte de cette apparition, mais la mention de l'image suffit pour qu'il ne puisse s'agir d'une autre apparition. Lors de la première enquête ecclésiastique menée auprès des derniers témoins indirects des apparitions, nous avons encore l'évocation par une Indienne, dona Juana de la Concepcion d'une bande dessinée concernant les événements de la Guadalupe, qui était l'œuvre de son propre père.

De même encore, Don Lorenzo Boturini Benaducci, italien venu au Mexique au début de 1736, fut tellement impressionné par l'image de la Guadalupe qu'il entreprit la réunion de toute une collection de documents qui circulaient encore, parmi lesquels il y avait

*« une bande d'étoffe de coton, grande comme un linceul, sur laquelle figuraient beaucoup et événements de la conquête, du territoire de Tlaxcalteca, des gouverneurs de cette province... et, ce qui m'émerveillait le plus, c'était l'image de Notre-Dame et Patronne de Guadalupe, avec la représentation de son premier ermitage<sup>[233]</sup> ».*

### ***Chez des chroniqueurs***

On peut signaler ainsi une brève mention des apparitions par Don Juan Suarez de Peralta, l'ancien maire espagnol de Cuauhtitlan. Cet ancien maire de la ville natale de Juan Diego vivait alors près du Tepeyac. Il s'agit donc d'un témoin très sûr.

Or, dans son ouvrage *« La découverte des Indes »*, publié en Espagne en 1589, il évoque ainsi rapidement les événements du Tepeyac, à propos de l'accueil fait au vice-roi Martin Enriquez de Almanza :

*« À chaque village où il arrivait, on lui faisait de grandes cérémonies, comme il est d'habitude de le faire pour tous les vice-rois qui viennent en cette terre, et ainsi il arriva à Notre-Dame de Guadalupe qui est une image très vénérée, tout près de Mexico, laquelle a fait beaucoup de miracles.*

*Elle apparut au milieu de quelques rochers et à cette dévotion accourt la terre entière<sup>[234]</sup> ».*

Nous avons aussi le témoignage d'Andrés de Tapia, le compagnon de Hernan Cortès, non selon ses propres mots, malheureusement, mais à travers l'historien Francisco Fernandez del Castillo qui a pu exploiter les documents laissés par le conquistador :

*« Cette année-là, le seigneur empereur envoya l'illustrissime don frère Juan de Zumarraga, religieux franciscain, comme premier évêque et ainsi Fernando Cortès et Andrés de Tapia construisirent la première cathédrale à l'endroit où Fernando Cortès planta la première croix, sur le lieu où s'étaient déroulés fêtes, bals et sacrifices du démon... l'an 31 apparut au seigneur évêque Zumarraga Notre-Dame de Guadalupe qui comme reine et Dame couronna cette œuvre, et, après lui avoir bâti un temple et l'y avoir installée, Cortès et Tapia décidèrent de se lancer à la conquête de l'autre nouveau monde de la Californie ».*

Un peu plus loin le même texte insiste, répétant qu'en

*« l'an du Seigneur 1531, apparut la Très Sainte Vierge de Guadalupe, s'imprimant sur l'ayate de Juan Diego, Indien du village de San Juanico, dépendance de Tlatelolco, le 12 décembre de la dite année<sup>[235]</sup> ».*

### ***Dans des annales***

Dans les « *Annales antiques de Mexico et de ses environs*, » qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale d'Anthropologie et d'Histoire de Mexico, se trouvent un certain nombre de copies de documents anciens disparus. Ils sont souvent rédigés en nahuatl, accompagnés d'une traduction en espagnol.

Ce sont des textes extrêmement brefs et la correspondance entre les calendriers locaux et le calendrier européen est souvent approximative<sup>[236]</sup>. Voici, par exemple, un texte tiré des annales de Tlatelolco, où la correspondance entre les deux calendriers comporte une petite erreur d'un an. Mais pour qui connaît la complexité des systèmes indigènes, cela n'a rien d'étonnant :

*« 1530. En cette année arriva le président pour la première fois pour gouverner à Mexico (Il s'agit de Sébastian Ramirez de Fuenleal). La même année arriva pour la*



*première fois le prêtre gouverneur évêque, son nom vénérable, Frère Juan de Zumarraga, prêtre de Saint François (franciscain). C'est alors que daigna apparaître notre précieuse petite mère de Guadalupe ».*

Dans les annales de Puebla et Tlaxcala, nous trouvons également ce texte, toujours très court, et sans date, mais il mentionne, pour la même année, la fondation de la ville qui eut lieu, précisément, en 1531 :

*« Cette année arriva le président (toujours Fuenleal), ici à Mexico, pour gouverner. C'est alors que daigna apparaître Notre Précieuse Petite Mère de Guadalupe, là-bas, à Mexico, elle apparut en toute révérence à un humble 'macehual' ; son nom, Juan Diego. En cette année fut fondée la ville de Cuertlaxcoapan (aujourd'hui Puebla) »*

Autre texte dans les mêmes annales :

*« Année 1531. Les chrétiens fondèrent Cuertlaxcoapan. Cette même année, daigna apparaître à Juan Diego Notre Précieuse Dame de Guadalupe de Mexico ».*

Et, peu après, on peut lire cette brève notice :

*« Année 1548. Daigna mourir Juan Diego à qui apparut la*

*Très Vénérable et Précieuse Dame de Guadalupe de Mexico ».*

Dans une autre série de documents rassemblés sous le titre d'« *Annales de Bartolache* » Xavier Noguez a relevé ce bref passage :

*« Année 1531. Les castillans fondèrent Cuetlaxcoapan,... et daigna apparaître à Juan Diego la précieuse Dame de Guadalupe de Mexico, au lieudit Tepeyac ».*

Et, plus loin :

*« An 1548, daigna mourir Juan Diego. En toute révérence lui apparut la précieuse Dame de Guadalupe de Mexico »*

### ***Dans des testaments***

Pour les événements racontés dans le « *Nican Mopohua* » nous avons d'autres témoignages, moins directs, mais cependant précieux. Ainsi, par exemple, certains testaments dont nous n'avons malheureusement le plus souvent que des copies, les originaux n'ayant pas résisté à l'usure du temps. L'un d'eux, datant de 1559 et émanant d'une habitante de Cuauhtitlan, comporte cette brève indication :

*« ici daigna grandir le jeune Juan Diegotzin ; plus tard, il daigna se rendre à Santa Cruz Tlacpac, près de San Pedro, pour se marier. Il épousa une demoiselle du nom de Malintzin, qui mourut peu après ; ainsi Juan Diego se retrouva-t-il seul... après son départ, se produisit par sa médiation son miracle, là-bas, sur le Tepeyac près duquel apparut la précieuse dame Sainte Marie<sup>[237]</sup> »*

Deux autres testaments sont encore souvent invoqués, mais la façon dont ils sont rédigés ne précise pas s'il s'agit de la Guadalupe du Mexique ou de celle d'Espagne, ce qui a incité nombre de chercheurs à écarter leur témoignage. Nous verrons par la suite qu'il y a tout de même de sérieuses raisons de penser qu'il s'agit bien de la Guadalupe du Mexique.

Le premier de ces testaments porte une date très ancienne : le 15 novembre 1537, donc quelques années seulement après les apparitions. Ce testament fut rédigé par Bartolomé Lopez, un des conquistadors. Il comporte deux paragraphes très semblables, mais distincts : *« Je demande à Notre Dame de Guadalupe, pour mon âme, cent messes, payées sur mes biens »* et *« Je demande qu'on dise en la maison de Notre Dame de*

*Guadalupe pour mon âme cent messes, payées sur mes biens ».*

L'une des demandes concerne-t-elle la Vierge de Guadalupe, en Espagne, et l'autre celle du Mexique ? Évidemment, plus de précision aurait écarté toute contestation, comme le note X. Noguez, mais, il le reconnaît lui-même, le genre littéraire du testament ne s'y prêtait guère<sup>[238]</sup>.

L'autre est de Maria Gomez en date du 18 janvier 1539. Le texte comporte, lui aussi, deux paragraphes très semblables mais distincts, presque dans les mêmes termes que le précédent. Certains prétendent qu'à une telle date il ne pouvait s'agir que de la Guadalupe d'Espagne. Leur seul argument pour rejeter le témoignage de ces deux testaments est qu'il leur semble invraisemblable que les apparitions de la Vierge à Juan Diego aient déjà atteint une telle notoriété, d'autant plus, font-ils remarquer qu'aussi bien le testament de Bartolomé Lopez que celui de Maria Gomez ont été établis à Villa de Colima, cité fort éloignée de Mexico.

D'autres chercheurs font remarquer qu'il n'y avait pas d'institution habilitée à recevoir de tels dons à la Guadalupe d'Espagne, avant 1560<sup>[239]</sup>. C'est un premier argument

sérieux qui incline à penser que ces deux testaments visaient bien le sanctuaire mexicain.

Mais il y en a un autre, beaucoup plus fort, qui ne semble pas avoir été exploité complètement par X. Noguez, ce sont d'autres témoignages d'un genre littéraire très différent. On connaît encore d'autres testaments faisant explicitement référence à la Guadalupe du Mexique, mais ils sont déjà un peu plus tardifs, encore que très antérieurs au « *premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle* », période d'apparition des premiers témoignages, d'après les adversaires des apparitions<sup>[240]</sup>.

### ***Dans des descriptions de voyageurs***

Il s'agit de descriptions de voyageurs qui ne mentionnent pas directement les apparitions, l'image miraculeuse ou Juan Diego, mais se réfèrent à l'existence d'une église, d'une chapelle ou d'un sanctuaire dédié à Notre Dame de Guadalupe, sur la colline de Tepeyac.

Ainsi trouvons-nous dans le récit de la conquête du Mexique par Bernal Diaz del Castillo, entre 1560 et 1568, deux mentions très explicites d'un tel lieu de culte. Parlant des ordres donnés par Cortès à Sandoval, il écrit :

« *Ensuite Cortès ordonna à Gonzalo de Sandoval de le*

*laisser à Iztapalapa et d'aller par voie de terre encercler une autre chaussée qui va de Mexico à un village appelé Tepeaquilla, où ils invoquent aujourd'hui Notre Dame de Guadalupe et où il y a et il y a eu tant de saints miracles ».*

Un peu plus loin, racontant le développement de la colonie et décrivant les édifices qui s'y trouvent, il énumère parmi eux

*« la sainte église de Notre Dame de Guadalupe qui se dresse à Tepeaquilla où d'habitude s'installait le camp de Gonzalo de Sandoval quand nous allions à Mexico ; et admirons les saints miracles quelle a faits et quelle fait tous les jours et rendons grandes grâces à Dieu et à sa Mère bénie, Notre Dame ».*

Le premier passage de l'auteur en ce lieu datant de 1559, prouve que, dès cette date, un culte important s'était développé sur la colline de Tepeyac<sup>[241]</sup>. Ceci nous amène à 20 ans après le testament de Maria Gomez et 21 ans après celui de Bartolomé Lopez. Or, dans ses deux évocations de cette église, Bernal Diaz del Castillo mentionne chaque fois les nombreux miracles qui eurent lieu. Pour qui connaît un peu le « mécanisme » de ces sanctuaires, il est très clair que

cette église était construite sur le lieu même d'apparitions. Il peut arriver, nous en avons quelques exemples, que quelqu'un ait pu être guéri en priant devant une reproduction de la grotte de Lourdes, ou devant telle icône de la Vierge. Mais il n'y a toute une série de guérisons et de miracles que sur le lieu même des apparitions.

Il y avait donc déjà bien, seulement 20 ou 21 ans après les testaments cités précédemment, un sanctuaire dédié à « *Notre Dame de Guadalupe* » (ce sont les termes mêmes de ces deux testaments) et ce sanctuaire était établi sur un lieu d'apparitions où de nombreux miracles s'étaient produits.

Dès lors, il n'y a plus de doute possible, ces deux testaments de 1537 et 1539 sont bien des témoins du culte de la Vierge de Guadalupe au Mexique, six et sept ans seulement après les apparitions à Juan Diego. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle on peut encore citer des sermons en nahuatl, qui semblent l'œuvre de jésuites et portent directement sur Notre Dame de Guadalupe, ses apparitions et l'origine miraculeuse de son image. Enfin en 1599, à l'occasion d'une sécheresse qui désolait toute la région, les jésuites organisèrent un pèlerinage avec les élèves de leurs collèges au sanctuaire de Tepeyac.

## ***À la Bibliothèque Nationale***

Il reste certainement encore beaucoup à découvrir dans les archives des bibliothèques et des musées tant du Mexique que d'Europe, puisque certains manuscrits ont été plus ou moins volés, achetés et finalement emportés hors du Mexique. Il y a sûrement aussi d'autres documents qui dorment dans des coffres ou des greniers de particuliers qui ne savent même pas qu'ils détiennent des trésors pour l'histoire de la Vierge de la Guadalupe et l'Histoire, tout court.

Voici deux excellents exemples de ces découvertes encore possibles, pourvu que l'on consente à s'intéresser aux signes que Dieu a bien voulu nous donner, entreprise devenue fort rare parmi les théologiens d'aujourd'hui. C'est une vraie trouvaille que l'on doit au Frère Bruno Bonnet-Eymard. Il l'a faite tout bonnement à Paris dans le Fonds mexicain de la Bibliothèque nationale<sup>[242]</sup>. L'histoire de ce Fonds, nous raconte-t-il, est l'histoire d'un brigandage :

*« Outre le 'Fonds' ancien, dont José F. Ramirez dressa en 1855 le catalogue demeuré inédit, et les archives de Charency, d'Alphonse Pinart, et de l'abbé Brasseur de*



*Bourbourg, il est principalement constitué par la collection que Joseph Aubin rapporta du Mexique en 1840 dans des conditions qui ne font pas honneur à cet universitaire français. Eugène Boban raconte comment Aubin, craignant avec raison que la douane de Vera Cruz n'examinât ses bagages et ne fit main basse sur ses collections de documents historiques – dont la fuite était sévèrement proscrite par la loi – s'ingénia à les diviser, à les mélanger, à en effacer les numéros et les cachets de bibliothèques publiques ou particulières afin que ce mélange confus eût l'air d'un amoncellement de papiers sans valeur et passât inaperçu à la douane... Il quitta le territoire mexicain en emportant sa collection entière, mais dans un désordre tel que lui-même d'eut jamais le courage de procéder à son classement... Que de feuilles déchirées ! Que de parties perdues dans les déménagements successifs ! Que de documents précieux qualifiés de 'tas de vieux papiers' et jetés peut-être au feu par les domestiques illettrés ! Rachetée par Eugène Goupil, dans l'intention de la léguer à la Bibliothèque nationale, la collection fut classée tant bien que mal par Eugène Boban. Il règne encore aujourd'hui dans ce trésor un immense désordre,*

*qui demeure le remords perpétuel des conservateurs de ce Fonds ».*

Précisons que ce Fonds ne comporte pas moins de 429 manuscrits ! Frère Bonnet-Eymard voulait donc consulter la « *Huitième Relation de Chimalpahin* ». Son unique voisin à la Bibliothèque nationale était un jeune mexicain qui préparait justement une édition de ce texte.

*« Je lui fis part de l'objet de mes recherches. Aussitôt, il me récita Lafaye, affirmant qu'il n'y avait pas une seule allusion dans Chimalpahin à Notre Dame de Guadalupe. À ses yeux, le silence de ce chroniqueur (1579-1660), qu'il avait étudié à fond, tranchait par la négative la question de l'historicité des apparitions ».*

Il avait d'ailleurs publié le résultat de ses recherches dans une plaquette rédigée pour le journal de la Société des Américanistes. Il y insistait sur sa conviction que Chimalpahin s'était livré à une « *scrupuleuse confrontation* » de ses sources et que, en conséquence, on pouvait lui faire une totale confiance. Frère Bonnet-Eymard ne se fia pourtant pas à tant d'autorités réunies et en entreprit la lecture.

Or, voici qu'à l'année 1556, « *après un paragraphe*

*concernant la construction du mur d'enceinte de Mexico, Chimalpahin poursuit : 'Alors aussi eut lieu l'apparition de notre vénérée mère sainte Marie de Guadalupe à Tepeyacac.' ».*

Bel exemple d'aveuglement ! Comment J. Lafaye et ce jeune mexicain ont-ils pu ne pas voir ce texte, alors que celui-ci, souligne Frère Bonnet-Eymard, « *figure en toutes lettres dans la traduction française publiée à Paris en 1889 par Rémi Siméon. D'ailleurs, ajoute-t-il, tous les guadalupanologues le connaissent et le citent constamment... Les sources indigènes font état, en cette même année 1556, d'une apparition au fils d'un noble espagnol, Antonio Caravajal, de Notre-Dame de Guadalupe qui le sauva d'une mort certaine en arrêtant son cheval emballé* ». Vous avez déjà compris que ce texte confirme par lui-même que Notre-Dame de Guadalupe était déjà bien connue, en 1556. Mais, une fois de plus, on peut retourner le vieil adage : « *il faut le voir pour le croire* », en « *il faut le croire pour le voir* ».

Citons encore un autre document primordial à cause de sa date et de ses garanties d'authenticité. C'est encore à Frère Bonnet-Eymard que nous devons cette découverte dans ce même Fonds mexicain de la Bibliothèque Nationale : le testament, en nahuatl, de Gregoria Maria. L'introduction

précise que la traduction en a été « faite sur l'ordre du Seigneur archevêque de Mexico et Tolède don Francisco Lorenzana... »

Le texte lui-même est solennel :

*« Au nom du Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit, trois Personnes et un seul Dieu Tout-Puissant : aujourd'hui, Samedi 11 mars 1559, j'affirme et je parle en ma maison Copalquauhtitlan, que m'a laissée mon père, Juan Garcia et ma mère, Maria Martina, dans ce village de Saint-Bonaventure - Quauhtitlan qui est ma propre patrie ».*

Dans ce testament, Gregoria Maria après avoir réservé les droits de ses fils sur cette terre de Quauhtitlan précise aussitôt

*« où fut élevé le jeune Juan Diego, qui épousa ensuite une demoiselle du nom de Marie, à Santa Cruz Tlcpac, près de San Pedro. Cette demoiselle mourut peu de temps après et Juan Diego resta seul. Et quelques jours après, c'est par lui que se fit le miracle là-bas, à Tepeyacac, où apparut la bien-aimée Reine Sainte Marie dont nous voyons l'Image aimable à Guadalupe qui est véritablement nôtre et de*

*notre village de Quauhtitlan ».*

Les quelques témoignages déjà ici rassemblés devraient suffire au lecteur pour se convaincre qu'il est faux de prétendre qu'il y a un silence complet entre le récit du Nican Mopohua et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Une telle objection était encore possible il y a quelques années. Les travaux récents ne permettent plus de la soulever aujourd'hui. Ajoutons qu'il serait injuste de n'accorder systématiquement aucune valeur à des témoignages plus tardifs, même s'ils deviennent nécessairement de plus en plus indirects. Tout dépend des conditions dans lesquelles on les a recueillis. Nous trouvons ainsi dans les Annales de Tlatelolco :

*« 1631. En l'an 11 Calli. Il y eut une éclipse de soleil à trois heures. Il surgit à nouveau rapidement. Elle ne dura pas longtemps. Ce fut alors qu'on transporta la Grande Dame du Tepeyac, Notre Dame de Guadalupe ».*

Xavier Noguez, à qui l'on doit l'édition de ces textes, explique qu'il s'agit très probablement de la translation de l'image miraculeuse de son sanctuaire à la cathédrale, pour la mettre à l'abri des inondations qui eurent lieu à cette

époque. Là, nous sommes bien dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. S'il n'y avait pas d'archives plus anciennes, les sceptiques auraient raison. Mais d'autres textes remontent beaucoup plus haut, nous l'avons vu. La date plus récente de ce document n'est pas une raison pour le négliger. Il fait d'ailleurs la transition avec ceux que je vais maintenant vous présenter.

## **Les « Informations » de 1666**

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, les autorités religieuses du Mexique voulurent pouvoir commémorer dignement ce miracle extraordinaire que Dieu avait accordé à leur pays. Elles demandèrent donc au Pape Alexandre VII l'autorisation de faire du 12 décembre, date de la dernière apparition, un jour de fête, avec célébration d'un office propre. Rome alors réclama un rapport circonstancié sur l'ensemble des événements.

Le 11 décembre 1665, le chapitre métropolitain de Mexico décida donc la formation d'une commission d'enquête ecclésiastique qui fut menée par le chanoine Francisco Siles, professeur de théologie à l'université de Mexico, et par don Antonio de Gama pour les témoins hors de Mexico, l'ensemble des témoignages devant ensuite être envoyé à Rome. Mais, 135 ans après les apparitions, il n'était plus possible de trouver des témoins directs. Les rapports qui ont été ainsi consignés ne portent donc que sur ce que ces témoins ont pu voir et entendre dans leur enfance au sujet des apparitions et de l'image miraculeuse.

Ce sont plutôt des témoins de témoins.

Cependant, quelques-uns d'entre eux, médecins et peintres, furent invités à examiner l'image de près et à rendre leurs conclusions. Vingt témoins furent retenus : huit, originaires de Cuauhtitlan, village où naquit Juan Diego, (sept Indiens et un métis), le plus jeune ayant 55 ans et le plus âgé 115 ans ; douze Espagnols (dix ecclésiastiques et deux laïcs) parmi lesquels quelques-uns ont écrit des ouvrages importants en lien avec les apparitions, comme Luis Becerra Tanco et Miguel Sanchez.

Un questionnaire fut établi et, entre le 7 et le 22 janvier 1666 une commission commença à enregistrer ces témoignages. Celui des Indiens est particulièrement important. Il s'agissait, aux dires de la commission, d'hommes et de femmes « *respectables et dignes de foi* », mais aucun d'eux ne parlait l'espagnol. Il fallut recourir à des interprètes. Ils ne pouvaient donc pas avoir été influencés par les textes déjà publiés entre-temps au sujet des apparitions. C'est tout juste si l'un d'eux put signer son nom.

Mais chacun d'eux pouvait raconter ce qu'il avait entendu dire par ses parents ou grands-parents, ou même d'autres



personnes de son entourage. Il s'agit donc de traditions orales. Les témoignages recueillis auprès des habitants de Cuauhtitlan sont plus complets et détaillés que ceux qu'ont pu fournir les Espagnols, ce qui est assez normal.

Les enquêteurs commençaient par lire à chaque témoin la traduction en nahuatl du questionnaire élaboré par la commission. Les 9 questions étaient assez précises pour suggérer déjà une réponse simple. Cependant, les témoins n'hésitèrent pas à s'en libérer, ne donnant pas toujours la confirmation désirée, mais un tas de détails qu'on ne leur avait pas demandés. On sent très bien, même des siècles plus tard, en lisant tous ces textes, la spontanéité et la sincérité de leurs dépositions.

Voyons un peu en détail et témoin par témoin ce que nous pouvons apprendre ainsi. Je suis ici le résumé et les citations de Xavier Noguez :

1) Marcos Pacheco, « *métis de plus de quatre-vingts ans* », rapporte ce que sa tante, Maria Pacheco, lui a raconté.

-Juan Diego était né à Cuauhtitlan, dans le quartier de Tlayacac, où il vivait avec Maria Lucia, sa femme, et Juan Bernardino, son oncle.

- Le message confié à Juan Diego par la Vierge devait être remis au *Guey Teopisque* (litt : grand prêtre) et archevêque.

- L'annonce de l'impression miraculeuse de l'image mariale et la guérison de Juan Bernardino furent divulguées « *en une fête publique, avec, en tête, trompettes, chalumeaux et tambours, ce qui fit accourir toute la population de cette ville* ».

- Des hommes de Cuauhtitlan avaient participé, dans la semaine, à la construction de l'ermitage de Tepeyac. Les femmes de cette ville avaient aussi collaboré en dégageant et nettoyant le lieu.

- Les habitants de Cuauhtitlan avaient aussi participé à l'édification d'un « *logement très petit que l'on fit pour le dit Juan Diego, très fixé à ce dit ermitage de torchis où ce témoin entendit dire qu'il était mort* ».

- Marcos Pacheco se réfère à une peinture qui se trouvait dans l'ancien dortoir de l'église de la ville, où était représentée la Vierge Marie. Il y avait en outre, peints sur le mur de ce même dortoir, quelques personnages que le témoin reconnut comme « *Frère Untel de Gand et, derrière, le dit Juan Diego et Juan Bernardino ; il y avait encore d'autres Indiens et*

*Indiennes sans inscriptions ».*

- Le témoin avait entendu dire par sa tante que Juan Diego était veuf au temps des apparitions, alors qu'il devait avoir 55 ou 56 ans.

- Le témoin tient pour certain et évident le rôle de Juan Diego dans les apparitions, puisque les anciens se mirent à le peindre dans les monastères en le représentant devant la Vierge, ce qu'ils n'auraient pas fait s'il n'en avait pas été ainsi, vu que la peinture était très ancienne, bien visible et datait de cette époque-là.

2) Gabriel Xuarez, « *Indien de 110 ans* ». Xuarez, interrogé à travers un interprète, affirma qu'il était né à Cuauhtitlan, dans le quartier de San José Tequixquinahua, « *qui jouxte celui de Tlayacac* ». Les informations dont disposait Xuarez sur les apparitions de la Guadalupe, il les tenait de son père. Le témoin répète quelques-uns des faits déjà rapportés par Marcos Pacheco auxquels s'ajoutent quelques détails.

- Après l'apparition, les habitants de Cuauhtitlan se rendaient fréquemment à l'ermitage de Tepeyac avec des vases fumigènes et des fleurs pour honorer l'image qui y

était conservée.

- Juan Diego était un « *gars saint* » toujours humble et qui faisait beaucoup de pénitences. On l'appelait le pèlerin 'parce qu'on le voyait toujours marcher seul et il ne se déplaçait que pour aller à l'instruction de l'église de Tlatelolco et après qu'était apparue à Juan Diego la Vierge de Guadalupe, il avait quitté sa ville, sa maison et ses terres, les laissant à un oncle puisque sa femme était morte'.

- Quand il se fut établi à Tepeyac, dans une petite maison à côté de l'ermitage, les natifs de Cuauhtitlan allaient le voir pour lui demander d'intercéder auprès de la Vierge pour quelle leur accorde du beau temps pour leurs champs de maïs.

3) Andrés Juan, Indien de 112 à 115 ans. Le témoignage de cet habitant du quartier de San Juan Atempan fiat recueilli par un interprète bien qu'il semble avoir su un peu d'espagnol en raison de la charge de contremaître et d'officier qu'il exerçait dans la commune. Les informations consignées par les enquêteurs lui venaient de son père et de sa mère.

- Le témoin qui vivait dans le quartier de Theacoac (ou Tecoac ?), au moment où on l'interrogea, se réfère à Sainte Marie de Guadalupe comme à la « *Mère de Dieu, Reine souveraine des anges et Reine du Ciel* ».

- Andrés Juan parle, lui aussi, de la fête qui eut lieu pour célébrer l'apparition comme d'une « *fête publique* » où « *se rendirent la plupart des gens de cette ville, les uns avec des fleurs, les autres pour danser à sa convenance, car le dit Juan Diego était de cette ville...* »

- Le témoin ne se rappelle pas si à l'époque du miracle la plus haute autorité de l'église était un évêque ou un archevêque qui vivait à la ville de Mexico.

-Juan Diego « *fut marié avec Maria Lucia, Indienne qui mourut avant, deux ou trois ans avant que ne lui apparût, au dit Juan Diego, la Vierge de Guadalupe. Il allait toujours seul, sans se joindre à personne, pour aller à son instruction ; qu'il avait l'air d'un pèlerin pour le peu qu'il avait affaire aux autres et leur parlait...* »

4) Juana de la Concepcion, Indienne de 85 ans. Par l'intermédiaire des interprètes elle déclara être voisine de Cuauhtitlan bien qu'elle soit née à San Miguel à une demi-

lieue de cette ville. Ses déclarations, comme les précédentes, viennent d'informations reçues de ses parents.

- Son père, don Lorenzo de San Francisco Tlaxtlatzontli, principal et cacique de Cuauhtitlan, possédait des « *papiers et cartes* » où était consignée l'apparition mariale à Juan Diego, mais ils furent volés à deux reprises.

- Le témoin ne se rappelle pas si son père connaissait le nom de l'évêque qui était un frère de l'ordre du seigneur Saint François.

- Juan Diego l'avait raconté personnellement au père du témoin ce qui était arrivé au temps de l'apparition à Tepeyac.

- Don Lorenzo, cacique, était accouru « *avec tous les autres personnages principaux de cette ville et de ses quartiers à l'installation de la dite image à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui, chacun venant avec les instruments et danses qui étaient alors en usage parmi les natifs du pays, l'annonce ayant d'abord été claironnée sur la place ; fête publique de cette ville avec grande démonstration de trompettes et tambours, que le père du témoin avait bien entendus et il était bien forcé de le savoir en tant que principal et cacique avec tout ce peuple qui accourut...* »

5) Pablo Xuarez, gouverneur indien de 78 ans. Son père était originaire de Santiago Tlatelolco et sa mère de Cuauhtitlan, quartier de San José. Le témoin, qui ne savait pas l'espagnol, affirma que sa grand-mère maternelle, dona Justina Cananea, avait très bien connu Juan Diego, Maria Lucia et Juan Bernardino et les tenait « *en grande estime* ».

- La grand-mère du témoin vit creuser les fondations du saint ermitage de Guadalupe, « *et y travailla ainsi que tous les autres Indiens et Indiennes de ladite ville... lui construisant peu à peu un très modeste ermitage de torchis, sans emploi de chaux, car, à cette époque-là, on ne s'en servait pas* ».

- Dona Justina Cananea avait assisté à l'installation à l'ermitage de l'image qui fut portée en grande procession de la cité de Mexico et à laquelle participèrent le « *seigneur archevêque, pieds et jambes nus, avec tout le meilleur de la cité et des religieux...* »

- D'après la grand-mère du témoin, Juan Diego avait entre 56 et 58 ans quand la Vierge lui apparut.

6) Martin de San Luis, Indien de 80 ans. Aidés des interprètes, San Luis déclara avoir été plusieurs fois *alcalde ordinaire* (maire) de Cuauhtitlan. Les informations dont il

disposait sur la Vierge de Guadalupe lui avaient été transmises par l'Indien Diego de Torres Bullon, maître de chapelle de la même ville, lequel avait connu personnellement Juan Diego et sa famille.

- Le récit de Martin de San Luis suit dans ses grandes lignes le Nican Mopohua avec quelques détails en plus comme les pleurs de l'archevêque lorsqu'il assista au prodige de l'impression de l'image mariale sur le manteau de l'Indien.

- Diego Torres Bullon avait participé à la procession du transfert de l'image mariale depuis la cité de Mexico jusqu'à l'ermitage de Tepeyac. Avaient été présents à cette procession l'archevêque et tout le meilleur de la cité...

- Juan Diego étant natif de Cuauhtitlan, c'est dans cette ville d'abord que l'on annonça... « *sur la place du marché avec trompettes et tambours...* » les apparitions sur le Tepeyac.

- Juan Bernardino était mort à Cuauhtitlan, mais il avait été enterré à l'ermitage de Guadalupe. Juan Diego, d'après Torres Bullon, était mort quatre à cinq ans plus tard.

7) Juan Xuarez, Indien de 100 ans. Le septième témoin, Juan Xuarez, fit aussi sa déclaration par l'intermédiaire



d'interprètes. Natif de Cuauhtitlan, du quartier de San Sébastian de Xala, il avait occupé des postes dans le gouvernement indigène comme celui de grand régisseur. Ses informations sur les apparitions, il les tenait de ses parents Juan Xuarez et Maria Geronyma, alors défunts.

- Le vieil Indien se réfère au premier évêque en l'appelant « *frère Untel de Zumarraga* ».

- La Vierge Marie, il l'appelle « *Reine des Anges et Mère de Dieu de Guadalupe* ».

- Au cours des deux premiers entretiens qu'il avait eus avec le seigneur archevêque, Juan Diego avait été l'objet de plaisanteries de la part de celui-ci comme de ses serviteurs. C'est ce que lui avait raconté le père du témoin.

- Obéissant aux ordres de la Vierge, Juan Diego monta au sommet de la colline de Tepeyac où il trouva, à sa grande surprise, « *des fleurs et des roses qui étaient là... en grand nombre et d'espèces et parfums différents* ». La Vierge Marie lui ordonne de ne pas y toucher et de se mettre en chemin vers les maisons du seigneur archevêque qui, en voyant l'image imprimée miraculeusement, « *resta émerveillé et stupéfait* ».

- Juan Diego racontait au père du témoin que lorsque

l'image s'imprima sur son manteau, l'archevêque et toutes les personnes présentent « *avaient fondu en larmes en voyant un miracle aussi prodigieux* ».

- L'archevêque avait ordonné aussitôt la construction de l'église demandée par Sainte Marie. S'était alors organisée une procession des habitants de la Cité de Mexico et de toutes les villes environnantes, particulièrement de Cuauhtitlan.

- Juan Diego était né à Cuauhtitlan « *où il avait maison et terres, ainsi que tous ses parents* ».

- Au moment des apparitions, il était déjà veuf de Maria Lucia qui était morte deux ans auparavant.

- Tout le récit du miracle était tellement répandu et connu à Cuauhtitlan que tous les ans, lorsqu'on célébrait la fête de la Souveraine Reine des Anges et Mère de Dieu de Guadalupe, le jour suivant, tout ce peuple, gouverneur, maire, contremaîtres et « *tequitlatos* » allait célébrer la fête de la dite Vierge et s'adressait à Juan Diego, en tant que natif de cette ville, pour qu'il intercède auprès de cette Divine Majesté et obtienne du beau temps.

- Le témoin raconte avoir vu un tableau dans le « *très*

*ancien dortoir » de l'église de Cuauhtitlan, sur lequel étaient représentés Juan Diego et Juan Bernardino à côté d'une image de la « Vierge Très Sainte » ; de l'autre côté se trouvait un frère de l'ordre des franciscains que l'on appelait « Père Gand ».*

- Juan Diego était particulièrement vénéré à Cuauhtitlan pour avoir parlé avec la « *Reine des Anges et Mère de Dieu de Guadalupe* » et pour être originaire de cette ville.

8) Catharina Monica, Indienne de 100 ans. Native du quartier de la Carniceria (Abattoir). Catharina Monica fut la seconde Indienne interrogée à Cuauhtitlan grâce à des interprètes. L'essentiel de ses informations lui vient de ses parents et d'une tante appelée Martina Salomé, « *Indienne très importante et très instruite qui était en relation avec le dit Juan Diego, sa femme, Maria Lucia et Juan Bernardino, son oncle...* »

- Quand on installa l'image dans son sanctuaire sur le Tepeyac, « *il y eut une grande procession et tous y accoururent, tous les natifs de cette ville puisque le dit Juan Diego en était originaire...* »

- Un jour après la célébration de la fête de la Vierge, les voisins de Cuauhtitlan accouraient au Tepeyac pour offrir

des cierges et des roses.

- Comme d'autres témoins, Catharina Monica affirma que Juan Diego était un homme d'âge mûr et veuf, au moment des apparitions.

- Le témoin se réfère aussi à la peinture qui se trouvait dans l'ancien dortoir de l'église de Cuauhtitlan. C'était une Vierge du Rosaire avec d'un côté Juan Diego et Juan Bernardino et de l'autre côté « *un Père lié à l'ordre du seigneur Saint François que l'on appelait Père Gand*<sup>[243]</sup> ... »

Mais, aussi intéressants que les détails que ces témoins indiens ont apportés sont ceux que le questionnaire leur demandait explicitement et qu'ils n'ont pas donnés<sup>[244]</sup>. Il est tout à fait remarquable qu'aucun d'eux ne donna le nom de l'évêque, alors qu'il était directement nommé dans le questionnaire lui-même. L'un d'eux se rappela cependant à moitié son nom, l'appelant « *Frère untel de Zumarraga* ».

Aucun d'eux ne confirma la date du 12 décembre pour le miracle de l'apparition de l'image, alors que le questionnaire insistait sur ce point. Deux des témoins donnèrent quand même correctement l'année ; un autre

précisa que la première apparition eut lieu un Samedi et un troisième témoin y fit allusion indirectement dans son récit en racontant que c'était le Samedi que Juan Diego se rendait à Tlatilolco pour son instruction religieuse. Le même se rappela que c'était en décembre que la Vierge avait demandé à Juan Diego d'aller cueillir les fleurs. À noter encore que tous les témoins affirmèrent sans se tromper que Juan Diego était du quartier de Tlayacac.

En revanche, les témoins rapportèrent quantité de précisions que le questionnaire n'avait pas sollicitées. Tous donnèrent le nom de l'oncle de Juan Diego et racontèrent l'histoire de sa maladie avec son nom local. Deux des témoins précisèrent qu'il fut guéri par la Sainte Vierge. Tous donnèrent le nom de la femme de Juan Diego en précisant qu'elle était déjà morte depuis deux ou trois ans au moment des apparitions.

La plupart relatèrent l'épisode de Juan Diego prenant un autre chemin pour essayer d'échapper à la Mère de Dieu. Plusieurs ont décrit la peinture qu'ils avaient vue dans l'ancien dortoir de l'église.

Ces témoins indiens ont donc raconté leurs souvenirs en toute liberté, ne se laissant pas trop baliser par le

questionnaire qu'on leur avait préparé, mais rapportant ce qui les avait frappés ou touchés, en toute liberté. Ils n'ont pas essayé d'inventer ce qu'ils ne savaient pas ou avaient oublié. Ils se sont laissés aller au gré de leurs souvenirs. Tout cela respire l'authenticité.

Les témoins espagnols sont tout aussi intéressants, mais pour d'autres raisons. De façon générale, ils s'en tinrent au questionnaire qui ne portait que sur le miracle des fleurs et l'apparition de l'image de la Vierge devant l'évêque. Le premier témoin espagnol est un prêtre, don Miguel Sanchez.

Avant qu'on ne vienne l'interroger officiellement, il avait lui-même mené son enquête, notamment auprès du prêtre qui avait en charge l'ermitage édifié sur le lieu même des apparitions. Il avait mis ses notes en forme dans un ouvrage publié en 1648, sous le titre « *Image de la Vierge Marie* ».

Il mentionnait déjà dans son livre cette grande procession qui avait tant frappé les témoins indiens, en en précisant la date : 26 décembre 1531, corrigeant ainsi avec assurance une inscription malheureuse qui datait cet événement de 1533. C'est lui aussi qui nous apprend qu'à partir de 1647 l'image miraculeuse eut droit à la protection d'une vitre. Il ajoute dans l'enquête officielle de 1666 quelques détails sur

cette procession : *«... se forma alors et s'organisa une très solennelle procession comportant le Chapitre ecclésiastique et le Conseil civil de cette Cité, le Vice-roi et l'Audience royale, avec tous les autres tribunaux, le clergé et les religieux... »*

Cependant, note X. Noguez, le premier Vice-roi de la Nouvelle Espagne n'arriva qu'en 1535 et le premier chapitre ecclésiastique ne fut érigé qu'en 1536-1537 ! Il semble, comme le suggère le même auteur, que Miguel Sanchez ait voulu donner le plus d'éclat possible à cette procession. Ceci ne suffit évidemment pas à retirer toute valeur à son témoignage, ce que d'ailleurs ne font, ni X. Noguez, ni Velázquez.

Le deuxième témoin espagnol est un dominicain âgé de plus de 85 ans, Frère Pedro de Oyanguren. Il est d'accord avec Sanchez sur l'existence de cette procession et sur sa date, *« car le lui avaient dit ses parents, grands-parents, ancêtres et une infinité d'autres personnes reconnues pour leur dignité, qui occupaient les postes les plus importants de ce royaume et qui se trouvaient toutes proches de la dite apparition de Notre Dame de Guadalupe »*.

Il témoigna que le seigneur Zumarraga avait gardé l'Image pendant quinze jours à l'oratoire de sa résidence et

qu'à la fin de ces quinze jours il l'installa dans l'église cathédrale, d'où *« on l'emporta en procession pour la déposer dans le petit ermitage qu'on lui avait construit »*, procession qui fut *« très solennelle, du fait qu'y participèrent tout le clergé, les communautés religieuses, le vice-roi, l'Audience royale et les autres tribunaux de cette cité »*.

Notez au passage la même liste de participants que dans le rapport de Miguel Sanchez, avec les mêmes invraisemblances. Mais il est vrai que le questionnaire lui-même comportait certains anachronismes puisqu'il y était question de palais *« archiépiscopal »* et que Zumarraga lui-même y était nommé avec le titre d'*« archevêque »* qu'il ne reçut qu'en 1547.

Le troisième témoin fut Frère Bartolome de Tapia, franciscain natif de Puebla de los Angeles, âgé de plus de 55 ans. Lui aussi attesta que *« dès qu'il eut l'usage de la raison »* il entendit toujours raconter autour de lui l'histoire de ces événements et qu'il prononça lui-même un sermon sur ces apparitions à l'Université Royale.

Il conclut sa déposition en affirmant qu'il

*« tient pour certain et ne doute absolument pas que la dite*



*Vierge Très Sainte de Guadalupe fut œuvre de la main de sa Majesté Dieu, Notre Seigneur, et que cela a toujours été et est encore ce que dit la voix commune de toute cette Nouvelle Espagne, de tous les fidèles qui y habitent, sans qu'il y ait jamais eu opposition ».*

Autrement dit, le fameux sermon de Frère Francisco de Bustamante, alors provincial de ce même ordre franciscain, dénonçant en 1556 l'image comme une simple peinture, n'avait pas laissé grand souvenir dans la mémoire des religieux de son ordre.

Je ne voudrais pas fatiguer le lecteur par trop de répétitions, mais je donnerai tout de même quelques indications à propos de certains des témoins afin que l'on puisse se rendre compte de la crédibilité de ces dépositions. Ces témoins sont tous de haute situation sociale et les récits dont ils se font l'écho venaient pour la plupart de gens ayant grandes responsabilités dans le pays.

Le quatrième témoin est Frère Antonio de Mendoza, augustin, responsable de la province du Saint Nom de Jésus dans son ordre, âgé de 66 ans. Ses informations lui viennent de son grand-père, don Antonio Maldonado, Président de la Chancellerie Royale de Mexico ; aussi de son père, don

Alonso de Mendoza, capitaine de la garde du Vice-roi. Il se souvenait, entre autres, qu'au bout de quelques années la dévotion à la Guadalupe était devenue si grande que le petit ermitage ne suffisait plus et qu'on décida de construire à peu de distance une nouvelle église. Mais,

*« pour reconnaître sa très sainte volonté lorsqu'elle verrait que la seconde église n'était que très peu distante de la première, on plaça sa Divine Majesté pendant huit jours dans une cabane que l'on fit d'abord pour voir et expérimenter bien sa volonté et comme elle fut mieux servie qu'elle ne l'avait été et voyant qu'on ne remarquait rien de nouveau en cette Très Sainte Dame, on l'emporta et l'installa dans la seconde église et sanctuaire où elle se trouve aujourd'hui, à l'extérieur de cette cité de Mexico ».*

Le cinquième témoin est Frère Juan de Herrera, âgé de 61 ans, professeur de théologie à l'Université Royale, le sixième est Frère Pedro de San Simon, 65 ans, carmélite déchaux... Mais ils n'étaient pas tous prêtres ou religieux. Le onzième témoin est Don Miguel de Cuevas Davalos, âgé de 81 ans, maire ordinaire de Mexico, chargé de différents offices à plusieurs reprises auprès du « *Maire majeur* » de

cette ville. Le douzième est Don Diego Cano Moteuczuma, neveu de l'empereur Moctezuma II, âgé de 61 ans, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, maire ordinaire à deux reprises, etc.

Le treizième et dernier présente un intérêt particulier. Il s'agit de Luis Becerra Tanco, 61 ans, prêtre, « *lecteur de langue mexicaine à l'Université Royale de ce Royaume, examinateur synodal de la dite langue et professeur d'Astronomie en la dite université* ». Il remit le 22 mars 1666 à la commission d'enquête un « papier » en priant qu'on le joignît à sa déposition. Ce « *papier* » fut publié avec quelques corrections et ajouts la même année, en 1666 sous le titre « *Origine miraculeuse du Sanctuaire de Notre Dame de Guadalupe* ». Trois ans après la mort de Becerra Tanco, ce texte, à nouveau remanié par l'auteur fut publié par Antonio de Gama sous le titre nouveau de « *Bonheur de Mexico* ».

Nous trouvons dans son étude beaucoup de détails importants. Il s'agit d'une véritable enquête, menée pendant des années et à titre personnel, auprès des derniers témoins de témoins, mais avec l'aide aussi, nous dit-il, de « *peintures et inscriptions des indigènes et décrits datant du siècle où se produisit le miracle* ».

Il étudia aussi des chants composés par les Indiens en l'honneur de la Guadalupe, les danses et les soirées organisées sur l'esplanade les jours de fête. Becerra Tanco accuse d'ailleurs le chapitre de l'Église d'avoir laissé se perdre certains documents concernant les apparitions, ce qui n'est pas du tout impossible d'après ce que l'on sait des querelles internes de l'Église.

Becerra Tanco était particulièrement bien armé pour entreprendre une telle tâche, ayant été plongé par son ministère même à Iztapalapa et à Xaltocan en pleine culture nahuatl et otomi, pendant 32 ans. On sait d'ailleurs que sa compétence était reconnue par ses contemporains et fut utilisée notamment par l'historien Jacinto de la Serna. On lui doit un certain nombre de renseignements complémentaires :

a) le 9 décembre pour la date de la première apparition, confirmant qu'il s'agissait d'un Samedi et que c'était très tôt le matin.

b) Juan Diego aurait non seulement entendu sur le sommet de la colline de Tepeyac « *une musique sonore et douce* » mais aussi vu un arc-en-ciel.

c) Becerra Tanco confirme bien l'épisode, que l'on trouve

dans le « *Nican Mopohua* », des serviteurs de l'évêque envoyés pour suivre Juan Diego et voir qui vraiment il rencontrait. Mais il précise qu'il s'agissait de « *deux personnes de sa famille* » et que lorsqu'ils revinrent, un peu dépités d'avoir perdu sa trace, ils l'accusèrent de sorcellerie.

d) Le Mardi 12, lorsque la Vierge surprend Juan Diego, alors que celui-ci essayait de lui échapper, cette quatrième apparition aurait eu lieu, d'après Becerra Tanco, « *à l'endroit où surgit une petite source d'eau salée* » aujourd'hui connue sous le nom de « *El Pocito* » (la petite source)

e) Becerra Tanco confirme la tradition de la continence gardée par Juan et Maria Lucia après leur baptême. Il donne des dates précises : 1474 pour la naissance de Juan Diego, 1524 pour son baptême, 1548 pour sa mort, à l'âge de 74 ans. Maria Lucia serait morte, d'après lui, en 1534, « *deux ans* » après et non avant les apparitions. Passons sur l'imprécision du compte entre 1531 et 1534, l'essentiel est cette indication « *après* » et non « *avant* » comme nous l'avions vu d'après plusieurs témoignages indiens. Mais pour ces Indiens la continence correspondait peut-être à un veuvage.

f) Becerra Tanco donne encore la date de décès de

l'oncle Juan Bernardino : 1544, à l'âge de 86 ans. L'oncle et la femme de Juan Diego furent enterrés dans le premier ermitage et la Vierge leur serait apparue une dernière fois sur leur lit de mort.

g) Dans sa seconde version, celle du « *Bonheur de Mexico* », Becerra Tanco donne encore quelques nouveaux détails. Il prétend, entre autres, qu'au moment des apparitions Juan Diego ne vivait plus à Cuauhtitlan où il était né, mais à Tolpetlac « *sur l'autre versant de la colline, un peu plus haut et à une distance d'une lieue au nord-est* ».

Or, Tolpetlac dépendait alors de Tlatelolco où l'on sait que l'enseignement catéchétique était effectivement particulièrement développé. On se rappelle que c'est pour aller à cette instruction que Juan Diego sortait de chez lui. Il est vrai que tous les autres témoins ont donné Cuauhtitlan comme lieu d'habitation de Juan Diego. Mais ils ont tous aussi parlé de Zumarraga comme de l'« archevêque » de Mexico. Même le Père Miguel Sanchez a commis cette erreur invraisemblable pour un homme aussi cultivé et au courant des choses de l'Église. Xavier Noguez s'en montre très étonné et soupçonne quelque raison qui lui échappe. C'est probablement le Père Francisco Nambo qui a trouvé la

bonne explication.

Tous les témoins, tant espagnols qu'indiens ont répondu oralement aux questions qui leur étaient posées. Or, cette question demandait seulement aux témoins de confirmer qu'ils étaient bien certains que « *Juan Diego, Indien natif et voisin en cette occasion était bien de la ville de Cuauhtitlan* », qu'il s'était bien rendu au « *palais archiépiscopal* » pour parler à cet « *archevêque l'illustrissime et révérendissime Seigneur Don Frère Juan de Zumarraga* ».

L'erreur était déjà dans la question et les enquêteurs n'y ont pas pris garde, Mexico ayant été entre-temps élevé au rang d'archevêché. En consignait les réponses, ils réintroduisaient l'erreur sans s'en rendre compte. Pour Becerra Tanco, au contraire, il ne s'agit plus d'une réponse orale transcrite par les enquêteurs mais d'un texte écrit qu'il a rédigé personnellement. Juan Diego vivait certainement à Tolpetlac<sup>[245]</sup>.

h) Il faut encore ajouter que, dans sa première édition, il avait apporté une précision qui me paraît très importante mais qu'il faudrait pouvoir vérifier. S'il l'a retirée de sa dernière version des événements c'est sans doute, pour le moins, qu'il n'en était plus très sûr.

D'après lui, lorsqu'en 1582, sur l'ordre de Grégoire XIII, on corrigea le calendrier du monde chrétien, la date primitive de l'apparition de l'image miraculeuse se serait trouvée reportée au 12 décembre, alors qu'elle aurait eu lieu, dans l'ancien calendrier, le 22 décembre, « *un jour après que le soleil avait quitté le tropique du Capricorne, le jour devenant plus long que la nuit, après le solstice d'hiver qui commença le jour précédent* ».

L'histoire merveilleuse de Juan Diego serait alors vraiment un conte de Noël<sup>[246]</sup> !

Le témoignage très complet de Becerra Tanco est d'autant plus important qu'aucun des autres témoins espagnols n'avait fait un récit complet des apparitions ni même de l'apparition miraculeuse de l'image. Aucun des témoins espagnols n'avait mentionné l'oncle Juan Bernardino.

C'est que les questions qui leur avaient été posées avaient un objet très limité. Les témoins indiens avaient souvent débordé mais en livrant seulement les souvenirs qui leur tenaient à cœur. Seul Becerra Tanco avec ce « *papier* » supplémentaire qui ne faisait pas partie directement de sa déposition mais qu'il voulut y joindre nous a livré une



description complète. Ce « *papier* » comportait six parties :

- a) La tradition du miracle ;
- b) Preuves de la tradition ;
- c) Attestation ;
- d) Remarque à propos des festivités célébrant l'apparition de l'Image ;
- e) Conclusion générale ;
- f) Identification de la Sainte Image.
- g) Témoignages plus tardifs.

Tous ces témoignages recueillis en 1666 furent envoyés à Rome, mais que ce soit négligence de la curie ou pour quelque autre motif, aucune nouvelle ne parvint de la pétition adressée au Siège Apostolique. Le 11 décembre 1720, en rangeant les papiers des archives archiépiscopales, on trouva un exemplaire de ces 'Informations'.

À cette occasion, Don José de Lizardi y Valle, trésorier du sanctuaire de Guadalupe, sollicita du seigneur archevêque qui était Frère José de Lanciego y Aguilar, « *qu'une nouvelle information fût recueillie afin de renouveler auprès de Sa Sainteté la supplique qui lui avait été faite de pouvoir*

*célébrer le 12 décembre avec Messe et office propre la fête de Notre Dame de Guadalupe ».*

Mais cette nouvelle enquête ne fut réalisée qu'en 1723. Elle comportait 18 questions, concernant les quatre apparitions à Juan Diego et la cinquième à Juan Bernardino, ainsi que la conservation de l'Image et un rapport sur les miracles qu'elle accomplissait. Ces témoignages étant encore beaucoup plus indirects, nous ne nous y arrêterons pas.

Il faut aussi mentionner le travail de l'historien Beneducci Boturini publié en 1746. Il s'agit d'une histoire de la Nouvelle Espagne d'après des documents du XVI<sup>e</sup> siècle. Il mit sept ans pour réunir, entre autres, une liste de 31 sources confirmant les apparitions de la Vierge. Cette collection se trouve aujourd'hui conservée dans les archives de la Basilique de Notre Dame de la Guadalupe à Mexico.

Grâce à la réunion de tant de témoignages désormais indiscutables, il n'est plus possible de nier que la naissance de cette dévotion à la Vierge de la Guadalupe remonte bien à l'époque transmise par la tradition. Mais cela ne pourra jamais suffire à prouver l'origine miraculeuse des événements qui ont donné lieu à cette dévotion. C'était à la

science qu'il revenait de nous fournir les indices et même les preuves de la réalité du miracle. Ils ne concernent pas directement les apparitions, bien entendu, mais l'image miraculeuse qui, elle-même, confirme les apparitions.

## 3

# Les oppositions à travers l'histoire

## L'ancien culte païen

On pourrait croire, d'après le déroulement de cette histoire extraordinaire que l'attitude de l'évêque Zumarraga aurait imposé définitivement, et dans l'allégresse, le nouveau culte de Notre Dame de Guadalupe.

En réalité, ce fut beaucoup plus compliqué. Les réactions du clergé furent très vite négatives, non pas que les religieux de l'époque aient déjà été infestés par le rationalisme qui domine actuellement dans l'Église, mais que la Sainte Vierge ait eu l'idée d'apparaître à un indigène à peine catéchisé était pour les missionnaires totalement invraisemblable. Ils étaient venus jusqu'au Mexique pour apporter la vraie religion, le vrai Dieu. C'était à eux d'instruire le peuple. Et voilà que la Mère de Dieu aurait

court-circuité leur autorité pour s'adresser directement à un indigène ?

Nous avons vu que l'évêque Zumarraga était arrivé depuis peu au Mexique. Il ne connaissait pas le nahuatl. Le dialogue entre lui et Juan Diego s'était fait par le truchement d'un interprète. Il n'y avait eu aucun témoin direct des apparitions, bien évidemment ; et pour la formation de l'image de la Vierge sur le manteau de Juan Diego, les témoins étaient fort peu nombreux. L'évêque avait dû se laisser abuser par quelque tour de sorcellerie indigène. C'était l'explication la plus probable et, sous l'apparence du nouveau culte, il s'agissait bien plutôt d'un retour souterrain au paganisme. En effet, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, un culte païen était célébré sur cette même colline, celui de la déesse Cihuacoatl que tout le monde appelait « *Tonantzin* », signifiant « *Notre Mère* ». Cihuacoatl était figurée par une statue taillée dans la pierre de la colline de Tepeyac. Un des grands intellectuels des débuts de la conquête espagnole, Frère Bernardino de Sahagun, nous a raconté comment se déroulait ce culte<sup>[247]</sup>. En voici un résumé par Horacio Senties Rodriguez.

« *On commençait par acheter une esclave. On l'attachait*

*avec des « nahuas » et une chemise blanche, on lui mettait par-dessus d'autres lanières de cuir et, de chacune, pendait un escargot. Quand l'esclave marchait, elle faisait un bruit infernal qui s'entendait de loin. Elle avait aussi une « rodela » à la main, une toque faite de plumes d'aigle et le visage peint en deux couleurs : du nez vers le bas, en noir et du nez vers le haut, en jaune. La chevelure lui tombait sur les épaules et sur la tête elle portait une couronne confectionnée avec des plumes d'aigle. Avant de la sacrifier, quelques anciens la faisaient danser en chantant, tandis qu'elle pleurait et se lamentait. Tout cela avait lieu au milieu du jour ; ensuite, le soir, on la faisait monter vers l'autel. Les prêtres allaient, vêtus des ornements de tous les dieux et l'un deux portait la parure de la déesse llamatecutli, c'est-à-dire, deux masques aux yeux exorbités et avec de grandes bouches. L'ayant conduite jusqu'en haut, on lui arrachait le cœur, on lui coupait la tête et on la donnait à celui qui portait les ornements de la déesse et on faisait une danse avec elle ; puis, on redescendait en procession et on rentrait chez soi.*

*Enfin, un prêtre descendait, paré comme un jeune homme couvert d'un manteau rouge, avec un panache blanc sur la*

*tête, des sabots de cerf aux pieds, un bouquet d'agave à la main avec, à son sommet, une banderille de papier. Arrivé en bas, il se rendait au cuauxicalco où il y avait une maisonnette appelée « troje » comme une cabane faite de paille, recouverte en haut, où on plaçait le bouquet d'agave, tandis que d'autres prêtres montaient là où était l'autel et y déposaient une fleur pour la placer ensuite dans le cuauxicalco pendant que la cabane ou maison de llamatecutli était la proie des flammes. Le jour suivant, les hommes et les jeunes gens se livraient à un jeu appelé nechichiquavilo, qui consistait à confectionner des petits sacs de feuilles de maïs vert, remplis de fleurs, et avec ces petits sacs ils s'amusaient à une sorte de combat en donnant des coups de sacs sur la tête des jeunes filles qui passaient par là, en leur disant « chichiquatzi tonantze », ce qui veut dire 'Notre Mère' ».*

Le jeune Juan Diego a vraisemblablement connu ces festivités. Peut-être même y a-t-il participé. Mais ce qui est certain, c'est qu'au moment des apparitions, la statue de Tonantzin avait déjà disparu. Partout où passaient les Espagnols, ils renversaient et détruisaient toutes les représentations des dieux aztèques.

Or, l'armée des conquistadors dut camper précisément là pendant les 75 jours que dura le siège de Mexico. Le R.P. Juan Diaz et le capitaine Gonzalo de Sandoval plantèrent sûrement sur le sommet de la colline de Tepeyac, comme ils le firent partout, une croix de bois avec un socle en pierre. Des documents anciens, comportant des dessins, montrent même qu'ils y avaient déjà fait construire un petit ermitage, bien avant les apparitions, entre 1526 et 1531<sup>[248]</sup>.



## **Le silence des principaux témoins : Bernardino de Sahagun**

Cependant, cela ne suffisait pas à rassurer pleinement tous les prêtres missionnaires. Et en tout premier lieu, Frère Bernardino de Sahagun, arrivé au Mexique en 1529, deux ans avant les apparitions de la Vierge et le miracle de son image. Il fut nécessairement parfaitement au courant de l'événement. Il connut fort bien l'évêque Zumarraga, mais aussi certainement Juan Diego et son oncle Juan Bernardino. Il fut en outre le professeur, puis l'ami de celui qui a rédigé en nahuatl le récit complet de cette histoire fantastique.

On s'attendrait donc à trouver dans ses nombreux écrits quelque écho de ces apparitions. Or, contre toute attente, c'est le silence complet<sup>[249]</sup> ! Bien pire, lorsqu'il parle du culte qui se déroule sur la colline de Tepeyac, non seulement ce n'est pas pour évoquer les apparitions qui y ont eu lieu, mais pour dénoncer les risques de dérive ! Il faut bien reconnaître que, là, les sceptiques avaient une raison très sérieuse de douter de la réalité des faits. Voyez

vous-même comment il dénonçait ce danger :

*« Près des montagnes, il y a trois ou quatre endroits où se déroulaient habituellement des sacrifices très solennels pour lesquels on venait de très loin. L'un deux se trouve ici, à Mexico, où se dresse une petite colline du nom de Tepeacac et que les Espagnols appellent Tepeaquilla. Elle s'appelle maintenant Notre Dame de Guadalupe ; à cet endroit il y avait un temple dédié à la mère des dieux qu'ils appelaient Tonantzin (...) ; là-bas ils faisaient de nombreux sacrifices en l'honneur de cette déesse et ils venaient à elle de très loin, de plus de vingt lieues, de toute cette région de Mexico, et ils y apportaient beaucoup d'offrandes ; venaient à ces fêtes hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles ; il y avait en ces jours un grand concours de peuple et tous disaient : 'allons à la fête de Tonantzin' ; et maintenant qu'est édifiée là-bas l'église de Notre Dame de Guadalupe, ils l'appellent encore Tonantzin, sous prétexte que les prédicateurs donnent à Notre Dame, la Mère de Dieu, le nom de Tonantzin. D'où vient cette fondation de cette Tonantzin, on ne le sait pas avec certitude. Mais ce qu'on sait avec certitude, c'est que ce nom désigne depuis sa première imposition cette*

*ancienne Tonantzin et c'est une chose qu'il faut corriger, car le vrai nom de la Mère de Dieu Notre Dame n'est pas 'Tonantzin' mais 'Dieu Inantzin' (c'est-à-dire 'Mère de Dieu') ; c'est une invention qui semble satanique pour maintenir l'idolâtrie grâce à l'équivoque de ce nom 'Tonantzin' et ils viennent aujourd'hui voir cette Tonantzin de très loin, d'aussi loin qu'avant, dévotion très suspecte car il y a partout de nombreuses églises de Notre Dame et ils ne vont pas à celles-là, mais ils viennent de très loin vers cette Tonantzin comme autrefois<sup>[250]</sup> ».*

Ce dernier point était particulièrement important pour les missionnaires. Nous le savons par de nombreux documents. Un de leurs soucis majeurs était d'arracher les Indiens à toute forme d'idolâtrie. Pour cela ils essayaient de les former à ne s'attacher à aucune image ou aucune croix en particulier, pour être sûrs que leur vénération allait vraiment au Christ ou à la Vierge et non à leur représentation. Cette prédilection pour la Vierge de Guadalupe et, qui plus est, pour son image, leur paraissait donc tout à fait suspecte.

Dans tout ce texte, le passage qui donne le plus de raisons de penser que Frère Bernardino ne croyait pas à

l'authenticité des apparitions est cette petite phrase : « *D'où vient cette fondation de cette Tonantzin, on ne le sait pas avec certitude* ». Il faut reconnaître que nous n'arrivons pas très bien à comprendre ce que Sahagun voulait dire par ces mots.

Nous verrons plus loin qu'une hypothèse toute récente nous donne de sérieuses raisons de penser qu'il s'agit d'une interpolation. Pendant longtemps ce texte a vraiment fait difficulté.

D'abord, s'agit-il de la nouvelle église ou de l'ancien culte ? Mais même si c'était vraiment le culte de la Guadalupe qui était visé, il faudrait replacer ce texte, y compris cette petite phrase, dans son contexte<sup>[251]</sup>. Zumarraga, l'évêque des apparitions, est mort en 1548, la même année que Juan Diego. Au moment où Frère Bernardino de Sahagun aurait écrit le texte que nous venons de lire, le siège épiscopal était vacant et le provincial des Franciscains était Frère Francisco de Bustamante.

Or, un certain nombre de missionnaires craignaient de plus en plus qu'une confusion ne s'installât à la faveur de ces pèlerinages et de ces traductions de termes chrétiens dans les langues locales. En l'absence d'évêque, pendant quatre ans, ce sont les provinciaux des ordres religieux qui

exerçaient en fait l'autorité. Dans ce climat de réserve extrême, ils restaient plutôt dans l'expectative.

En 1552, la situation change complètement. Dès son arrivée à Mexico, le nouvel archevêque, Frère Alonso de Montufar, dominicain, trouve que les franciscains exercent une influence excessive dans le diocèse et la ville de Mexico. Il leur retire la responsabilité d'un sixième des églises qu'ils avaient en charge et, parmi elles, du sanctuaire de la Guadalupe. C'est désormais à un prêtre séculier et non plus à un religieux qu'elle est confiée. Il considère aussi que ce sanctuaire a été trop négligé et entreprend la construction d'une nouvelle église. Il fait tant pour la diffusion du culte de la Vierge de la Guadalupe que, plus tard, certains historiens en feront l'initiateur de cette dévotion, omettant complètement le rôle du premier évêque de Mexico. N'oublions jamais que peu de documents nous sont parvenus de cette époque lointaine et que les études historiques sérieuses sont assez récentes.

Le 6 septembre 1556, le nouvel archevêque prononce donc dans sa cathédrale un sermon en l'honneur de la Vierge Marie et de sa présence sur la colline de Tepeyac. Le thème de son sermon est un verset de l'Évangile de saint

Matthieu (13,16) : « *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez* ».

Or, nous le savons, dans ce sermon voilà qu'il rappelle « *qu'au Concile du Latran, au cours d'une session, deux choses furent ordonnées sous peine d'excommunication réservée au Souverain Pontife : la première était que personne ne diffamât les prélats et la seconde, que personne ne prêchât de miracles faux ou incertains* ».

L'évocation de ces décrets du concile n'avait guère de rapport avec la dévotion envers N.-D. de Guadalupe. Mais, en revanche, elle révèle clairement les tensions qui existent déjà dans la cité. Deux jours plus tard, le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, l'archevêque, Alonso de Montufar, se rend personnellement à l'ermitage sur la colline pour expliquer aux néophytes, par l'intermédiaire d'un interprète, « *comment ils devaient comprendre la dévotion à l'image de Notre-Dame, comment ils n'honoraient pas le tableau ni la peinture mais bien l'image de Notre-Dame, pour ce qu'elle représentait : la Vierge Marie, Notre-Dame* ».

Pour les franciscains qui se montraient, depuis la mort de Zumarraga, de plus en plus réticents envers ce sanctuaire marial, c'était l'approbation du culte de la Guadalupe, de la part de la plus haute autorité de l'église locale. La réaction

ne se fait pas attendre. En ce même jour, le provincial des franciscains, Frère Francisco de Bustamante, prononce le sermon dans la grande chapelle franciscaine de Saint-Joseph des Indigènes.

Il profite de l'occasion pour expliquer la position des religieux de son ordre devant les plus hautes autorités civiles et religieuses du pays. Il proteste énergiquement contre la façon dont le clergé séculier développe ce culte « *sans fondement* ». Il lui semblait que la dévotion de cette ville envers un ermitage, Maison de Notre-Dame, dénommée de Guadalupe, « *était très préjudiciable aux indigènes puisque pareille chose faisait croire que cette image peinte par un Indien faisait des miracles et ainsi était dieu* » alors que les missionnaires seraient donné tant de peine pour faire comprendre aux Indiens

*« que les images n'étaient que du bois et de la pierre, et qu'on ne devait pas les adorer... De plus, on offensait Dieu Notre Seigneur, selon les informations qu'il avait pu recueillir ; les aumônes qui étaient données auraient dû être destinées à des pauvres honteux qu'il y avait en ville. On ne savait pas cependant à quoi étaient destinées les aumônes et il aurait été bon de le savoir car cela n'allait*

*pas au bénéfice des indigènes. Que le premier qui parlerait de miracles serait fouetté cent fois et celui qui le répéterait serait fouetté deux cents fois. Qu'il recommandait l'examen de ce genre de déclaration au vice-roi et à l'Audience (le gouvernement local), même contre l'aveu de l'archevêque, puisque le roi avait le pouvoir temporel et spirituel ».*

Il pensait que c'était une erreur que de faire croire aux Indiens qu'ils pourraient obtenir des miracles et qu'une fois déçus ils perdraient toute dévotion. Il avait même donné le nom du peintre indien de l'image de la Vierge, un certain Marcos.

Nous savons tout cela avec assez de précision car, dès le lendemain 9 septembre, l'archevêque ouvrit une instruction contre le provincial des franciscains. Les fidèles, auditeurs de ce sermon, furent invités à rapporter devant les autorités ecclésiastiques ce qu'avait dit Frère Francisco de Bustamante. Ce sermon fit grand scandale car la dévotion à Notre Dame de Guadalupe était déjà bien établie dans le cœur d'une bonne partie de la population, et pas seulement indienne.

Et pourtant, très curieusement, il ne laissa très vite aucune trace. Nous avons vu que lors d'une autre enquête,



en 1666, pour recueillir la déposition des derniers témoins directs, ceux-ci prétendirent tous, y compris les Espagnols, qu'ils n'avaient pas entendu dire que les événements qu'ils rapportaient aient été jamais contestés.

Mais, revenons en 1556. Pour mettre fin à ce conflit d'autorités, une enquête fut décidée, mais elle ne porta que sur l'éventuelle contamination du culte chrétien de Notre Dame de Guadalupe par les cultes païens antérieurs. Probablement dans le souci de ne pas aggraver le conflit de personnes, cette enquête ne comporte aucune allusion aux apparitions et ne mentionne pas une seule fois le nom de Juan Diego<sup>[252]</sup>.

Ajoutons encore que la querelle entre l'évêque et le provincial semble avoir cessé brusquement, sans que l'on sache comment. Mais, ce qui est certain, c'est que le culte de Notre Dame de Guadalupe continua.

Quant au peintre Marcos auquel Bustamante attribuait l'image de la Vierge, certains avancent qu'il s'agit peut-être de Marcos Cipac de Aquino, l'un des peintres les plus célèbres de l'école fondée par Pedro de Gante, et qui travailla surtout entre 1555 et 1568. Cependant personne ne l'a jamais prouvé et quand Frère Bonnet-Eymard a voulu

voir quelque œuvre de ce peintre, à Mexico, il a appris « *qu'il ne nous restait rien de l'œuvre de Marcos, ni originaux ni reproductions, ni descriptions de ses œuvres, rien !* » Nous avons déjà vu que les découvertes scientifiques récentes rendent cette hypothèse totalement impossible.

Néanmoins, un petit détail change tout. Vous en apprécierez mieux la valeur maintenant que vous connaissez les tensions religieuses de l'époque : le texte de Frère Bernardino de Sahagun qui fait tant difficulté, tout le texte que je vous ai cité, y compris la petite phrase sur l'incertitude de l'origine de cette Tonantzin, tout ce texte se trouve dans un manuscrit, appelé le « *codex florentin* » parce qu'il est conservé aujourd'hui à Florence, en Italie. Il s'agit d'un passage de l'œuvre majeure de Frère Bernardino, son « *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne* ».

Ce manuscrit est bilingue nahuatl-espagnol, mais l'original est en nahuatl. Le castillan n'en est que la traduction, faite par Sahagun lui-même. Or, tout le passage si critique envers le culte de Notre Dame de la Guadalupe ne se trouve pas dans le texte original. Il s'agirait d'une interpolation dans la traduction espagnole<sup>[253]</sup> !

De toute façon, il ne faut pas isoler ce passage de son

contexte. Dans ces pages, interpolées ou non, Sahagun ne dénonce pas les risques de déviation seulement à propos de la Guadalupe. Il cite également deux autres sanctuaires, celui de Sainte Anne, à Chiautempan, où Toci avait été vénérée, et celui de Saint Jean l'Évangéliste, à Tianquizmanalco, où les Indiens avaient rendu un culte à Tezcatlipoca. Il ne peut pas non plus vraiment ignorer d'où venait le culte 4<sup>e</sup> la Vierge de Guadalupe sur le Tepeyac, puisqu'il écrivait lui-même en 1564 que, depuis son arrivée en 1529, il s'était « *informé sur tout* » ce qui concernait les affaires religieuses auprès des premiers missionnaires franciscains.

Ce qu'il peut ignorer, en revanche, c'est d'où venait exactement l'ancien culte de la Tonantzin. Il ne s'agirait donc vraiment dans ce texte que de dénoncer une déviation, toujours possible<sup>[254]</sup>.

Ce qui semblerait confirmer cette interprétation, ce sont les textes où Frère Bernardino a exprimé son admiration pour la religion profonde des Indiens, au-delà de leurs pratiques sanglantes, et notamment la façon dont il souligne leur monothéisme, les différentes divinités n'étant, selon lui, que des manifestations des forces naturelles. Ainsi

dans sa lettre du 25 décembre 1570, écrivait-il au pape saint Pie V :

*« Cette opinion ou croyance, je l'ai trouvée dans toute cette Nouvelle Espagne. Ils tiennent qu'il y a un Dieu qui est pur esprit, tout-puissant, créateur et maître de toutes choses... Ils lui attribuent toute sagesse et beauté et béatitude<sup>[255]</sup> ».*

## **Le silence des principaux témoins : L'évêque Zumarraga**

La même objection du silence des témoins, directement contemporains des apparitions, a été faite à propos de l'évêque de Mexico, Zumarraga, celui qui tomba à genoux devant l'image miraculeuse.

Signalons brièvement, pour mémoire, une lettre que Zumarraga aurait envoyée à Frère Toribio de Benavente, dit Motolinia. Le Père Fidel de Jésus Chauvet a démontré qu'il s'agissait, en fait, d'un faux réalisé probablement dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle<sup>[256]</sup>. Ceci nous montre au moins que les tenants de l'authenticité des apparitions ne sont pas pour autant aveuglés par leur désir de les rendre crédibles.

Plus intéressant, peut-être, serait un billet envoyé par Zumarraga à Hernan Cortès, faisant allusion à une grande procession en l'honneur de la Sainte Vierge. Certains avaient pensé qu'il s'agissait du transfert solennel de l'image miraculeuse à l'ermitage de Tepeyac, le 26 décembre 1531.

Malheureusement, le document n'est pas daté et il peut très bien s'agir d'une autre procession, antérieure aux apparitions de la Guadalupe. Le même Père Chauvet, après avoir émis un avis plutôt favorable à cette seconde hypothèse, reconnaît qu'à la lumière d'autres témoignages, on ne peut exclure qu'il s'agisse bien d'une allusion à la Guadalupe<sup>[257]</sup>.

Ces autres témoignages, auxquels se réfère le Père Chauvet, ne viennent pas directement de la plume de Zumarraga, mais de témoins indirects. Il s'agit, d'une part, de la rédaction par Zumarraga d'Actes officiels, concernant les apparitions et les faits annexes. Le doyen de la cathédrale de Mexico, Don Alonso Munoz de la Torre, aurait affirmé à Bartolomé Garcia qu'en 1601 ces documents se trouvaient encore dans les archives de l'archevêché et que Frère Garcia de Mendoza, archevêque de Mexico, les aurait eus entre les mains. D'autre part, en 1532, lors de son séjour en Espagne pour y être sacré évêque, le même Zumarraga aurait laissé un récit des apparitions au couvent de Vitoria. Le Père franciscain, Frère Pedro de Mezquia a affirmé qu'il y avait vu et lu ce récit<sup>[258]</sup>. Ces témoignages, bien qu'indirects, sont suffisamment

crédibles pour qu'on ne puisse plus invoquer contre l'authenticité des apparitions le fameux « *silence de Zumarraga* ».

## Le silence des archives

Cependant, le problème de ce silence demeure. Nonobstant tout ce que nous venons de voir, il n'en reste pas moins qu'un événement aussi fantastique aurait dû, normalement, laisser tout de même un peu plus de traces dans les documents de l'époque.

Ceci est particulièrement vrai, par exemple, des Actes de l'Assemblée de « *l'Audience royale* » (c'est-à-dire du gouvernement du Mexique) qui se tint le 30 mai 1532, avec participation, bien évidemment, de l'évêque, Frère Juan de Zumarraga et des principaux religieux dominicains et franciscains qui se trouvaient alors en Nouvelle Espagne. Nous savons même que le responsable du couvent franciscain de Cuauhtitlan, ville natale de Juan Diego, prenait part à cette assemblée.

Or, dans ce texte rédigé à peine six mois après les apparitions de Tepeyac, il n'y a pas une seule ligne pour les mentionner. Silence absolu ! Il est vrai que cette réunion avait pour but de répondre à un questionnaire envoyé par le roi. Il s'agissait de postes à pourvoir, de crédits à accorder,



de mesures à prendre, en fait, uniquement de sujets profanes à régler.

C'est à peine si les questions religieuses étaient évoquées, et encore très indirectement, à propos de l'attitude générale des « *naturels* ». Mais quand même ! On ne voit pas ce qui aurait pu empêcher cette docte assemblée de s'éloigner de quelques lignes du questionnaire royal pour faire part au roi d'un événement aussi extraordinaire et qui n'aurait pu que réjouir Sa Majesté.

Deuxième cas, tout aussi étonnant et, par là même très révélateur d'un problème. Nous avons, cette même année 1532, une lettre adressée au roi par les principaux franciscains de Nouvelle Espagne pour prendre la défense de l'évêque Zumarraga convoqué en Espagne pour s'expliquer devant la Cour des accusations portées contre lui par la première « *Audience* ». Cette lettre est signée par les dix franciscains les plus influents.

Or, détail intéressant, pour rédiger cette défense de l'évêque, ils se sont réunis à Cuauhtitlan et non à Mexico. Cependant, là encore, pas un seul mot des apparitions ! Deux mois à peine après cette lettre au roi, une autre lui est envoyée, datée du 18 janvier 1533, signée en grande partie

par les mêmes religieux et contenant à peu près la même défense en faveur de Zumarraga, mais toujours sans la moindre allusion à la Vierge de Guadalupe !

Ce silence répété sur un événement aussi important ne peut être l'effet du hasard. Il y a à cela certainement une raison. Je ne puis ici que rapporter les explications proposées par le Père Fidel de Jésus Chauvet, auquel j'emprunte tous ces documents :

*« La raison de cette méfiance franciscaine envers tout le surnaturel ou préternaturel rapporté par les Indiens provient des expériences faites par les missionnaires de l'extrême crédulité des Indiens pour tout ce qui a un air de prodige céleste. Dans leur propre religion les interventions des dieux bons ou mauvais abondent. Il était naturel et logique qu'en changeant de religion ils prétendissent être témoins d'interventions célestes chrétiennes. C'est pourquoi les missionnaires mettaient en quarantaine les récits indigènes de ce genre. Cependant, dans quelques cas, l'évidence de ces faits surnaturels était telle que les missionnaires se voyaient obligés, comme l'avouait Motolinia, à les admettre de quelque manière, quitte à ne pas les publier, car, comme nous l'affirme le même*

*missionnaire, ses lecteurs espagnols ne les auraient pas crus qui, généralement, étaient profondément convaincus que les Indiens n'étaient pas susceptibles de recevoir des signes du ciel ».*

Zumarraga avait été une exception et peut-être aussi Frère Pedro de Gante et l'un ou l'autre des Frères. L'évêque était arrivé en Nouvelle Espagne déjà âgé de plus de soixante ans, ce qui pour l'époque en faisait un vieillard. Il ne savait aucune langue locale et dépendait totalement de ses interprètes. Pour les franciscains comme pour les dominicains il avait dû se laisser abuser par quelque tour de cet Indien. C'est bien d'ailleurs ce qu'avaient subodoré ses serviteurs, comme on peut le voir dans le récit même du « *Nican Mopohua* ».

Tout cela n'empêchait pas ses Frères franciscains de prendre très vigoureusement sa défense car il était par ailleurs un bon évêque et les avait soutenus dans leur lutte contre les abus intolérables de la première « *Audience*<sup>[259]</sup> ».

C'est cette situation psychologique qui explique qu'en 1615 encore, dans sa « *Monarquía indiana* », lorsque Torquemada évoque le sanctuaire de la Guadalupe, il ne le

rattache pas du tout à des apparitions de la Sainte Vierge. Il n'y voit qu'une habile stratégie de la part des franciscains :

*« lorsque vinrent en cette terre les premiers frères de notre Ordre, la dévotion à cette déesse Tonan prévalait. Aux fêtes de cette déesse se rassemblaient des foules innombrables d'indiens accourus de fort loin à la ronde. Pour remédier à ce grand mal, nos frères en religion qui furent les premiers, avant tous les autres, à venir vendanger cette vigne inculte et à la tailler pour que ses sarments donnent des fruits pour Dieu, décidèrent d'élever une église... au lieu-dit Tonantzin, près de Mexico et de dédier ce temple à la très Sainte Vierge, qui est Notre Dame et Notre Mère<sup>[260]</sup> ».*

Ce premier sanctuaire correspond-il à l'ermitage déjà construit avant les apparitions, comme nous l'avons vu ? De toute façon, il est amusant et intéressant de noter que là où le texte attribué à Frère Bernardino de Sahagun dénonce un grave danger, ce chroniqueur au contraire ne voit que manœuvre habile et réussie.

C'est ce qui incitera plus tard d'autres auteurs à nier les apparitions en ne voyant dans l'érection de ce sanctuaire que stratégie de missionnaires. « Voyez, diront-ils, les

*historiens de l'époque ne s'y étaient pas trompés ».*

Mais, si Torquemada n'évoque pas les apparitions ni l'image miraculeuse, d'où viennent alors tant de querelles, dès cette époque, à ce sujet ? Le silence de Torquemada se comprend mieux si l'on sait qu'en réalité, comme l'a démontré don Joaquín García Icazbalceta, il n'a fait que démarquer l'œuvre de Mendieta, ami très cher de Bustamante qui, on l'a vu, était violemment opposé au culte de la Guadalupe<sup>[261]</sup>.

Par ailleurs, le malaise de ce silence s'atténue considérablement si l'on étudie cas par cas l'œuvre de chacun des grands chroniqueurs de l'époque. On s'aperçoit alors que les travaux de Motolinia non seulement sont restés inachevés mais n'ont été que partiellement conservés ; que des écrits d'André de Olmos nous n'avons que des fragments ; que « *L'Histoire des Indes* » de Bartolomé de las Casas ne dépasse pas 1520 ; que Diego Duran ne s'est intéressé qu'à la civilisation de l'ancien Mexique avant la conquête ; qu'Agustín Dávila Padilla, né à Mexico en 1562, a négligé, dans son histoire de l'ordre franciscain en Nouvelle Espagne, quantité d'événements fort importants, notamment dans sa vie d'Alonso de Montufar, archevêque

de Mexico de 1551 à 1573 ; que l'œuvre de Juan de Grijalva ne commence qu'en 1533<sup>[262]</sup>.

## Première contestation rationaliste

Munoz. Durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le culte de Notre Dame de Guadalupe se développe considérablement et sans contestation, nécessitant la construction d'églises toujours plus vastes. Mais, le 18 avril 1794, la querelle entre partisans et adversaires rebondit.

En effet, ce jour-là D. Juan Bautista Munoz présente sa thèse « *sur les apparitions et le culte de Notre Dame de Guadalupe au Mexique* », devant l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, au cours d'une séance solennelle. L'événement fait grand bruit<sup>[263]</sup>.

Nous examinerons toute cette affaire un peu en détail car nous y trouverons déjà le mécanisme des contestations suivantes : un a priori systématique contre tout phénomène paranormal et une solide ignorance du dossier.

Munoz appartient au courant philosophique des Lumières, avec tout ce que cela implique. La raison est l'arme toute puissante qui doit permettre de faire reculer les superstitions. Tout doit lui être soumis, témoignages, documents, faits. Aucune tradition, aucune autorité, aucune

révélation ne peuvent être invoquées contre elle. Tout doit être soumis à son jugement, sans aucun appel possible<sup>[264]</sup>. Car Juan Bautista Munoz a été reçu docteur en théologie de l'université de Valence à vingt ans et docteur en philosophie de la même université à vingt-quatre. À cet âge très précoce, il a déjà écrit deux études en ces matières.

Le 29 mars 1770, le roi Charles III le nomme « *grand cosmographe des Indes* » et le charge de la rédaction d'une Histoire des Amériques qui doit rétablir la réputation des Espagnols contre les accusations dont ils ont fait l'objet dans certains ouvrages étrangers, notamment en France et en Angleterre. Cette nomination n'était pas du tout appréciée à l'Académie Royale d'Histoire à laquelle, en 1744, le roi Philippe V avait confié le titre et la tâche de Chroniste des Amériques. Voilà que leur rôle principal était maintenant conféré à quelqu'un qui ne faisait même pas partie de leur institution !

La situation devint encore plus intolérable lorsque, en 1787, l'Académie fut priée, très officiellement, de bien vouloir transmettre le matériel à sa disposition à ce nouvel historien. Un compromis fut alors conclu : Munoz écrirait une thèse qu'il soutiendrait devant l'Académie et en



deviendrait ainsi automatiquement membre. Dès lors, ses travaux paraîtraient au nom de l'Académie.

Le 24 février 1780 mourait au Mexique un historien qui s'était particulièrement intéressé aux apparitions de la Guadalupe, D. Mariano Fernandez de Echeverria y Veytia. Aussitôt, le vice-roi de la Nouvelle Espagne se fait remettre ses manuscrits par sa veuve et les fait envoyer à Madrid où ils sont confiés à Juan-Bautista Munoz. On nous dit de lui que dès l'époque de sa vie à Valence, son hostilité à la scolastique, son amour pour les « *Lumières* » et son enthousiasme pour le progrès, joints à quelques autres détails qui apparaîtront plus tard, feront de notre auteur un homme clairement affilié au camp des progressistes et défenseurs des « *Lumières*<sup>[265]</sup> ».

Un de ces « *détails* » est probablement son appartenance aussi au courant, à la fois politique et philosophique qui soutenait le pouvoir royal contre celui de l'Église et auquel on avait donné le sobriquet de « *janséniste* », par allusion au conflit qui avait opposé les « *jansénistes* », en France, aux autorités ecclésiastiques. Cette volonté de rogner les pouvoirs de l'Église au profit d'un pouvoir laïc est d'ailleurs dans la logique même de la philosophie des « *Lumières* ».

Ce double courant était parfaitement bien représenté au sein même de l'Académie Royale d'Histoire. Ce sujet convenait donc tout à fait. Il aurait là une occasion magnifique de dénoncer de faux miracles et, en même temps, la façon dont l'Église exploitait la crédulité du petit peuple pour mieux asseoir son pouvoir.

Examinons donc ses arguments. Mais là, surprise. Juan Bautista Munoz n'est jamais allé au Mexique ! Il n'a donc pu mener aucune enquête. Il n'a même jamais vu les lieux, ni le petit ermitage sur le sommet de la colline, ni les églises successives, ni la maison de Juan Diego ! Il n'a pas découvert de nouveau document qui aurait pu se trouver dans les archives royales de Madrid qui lui étaient pourtant largement ouvertes, ni dans la bibliothèque de l'Académie Royale d'Histoire. Il ne s'est fait envoyer ni n'a reçu aucun témoignage nouveau venant du Mexique. Non, rien !

En réalité, il semble qu'il n'ait lu qu'à peine un ou deux des nombreux ouvrages qui avaient déjà été écrits de son temps sur la Guadalupe et qu'il cite lui-même. Sa principale source est l'ouvrage de Veytia qui venait d'arriver à Madrid et lui avait donné l'idée de ce sujet pour sa thèse.

*« Ce récit de Veytia », nous dit-il, « est en accord pour l'essentiel avec celui qu'au milieu du siècle dernier écrivit Miguel Sanchez, premier historien de ces apparitions ; avec aussi celui qu'écrivit en 1666 le bachelier Luis Becerra Tanco, expert dans la langue mexicaine et professeur de mathématiques, ainsi qu'avec ceux qu'à leur suite composèrent le célèbre D. Carlos de Sigüenza y Gongora, son copieur Gemelli Carreri, le Père Francisco de Florencia, D. Cayetano Cabrera et quelques autres<sup>[266]</sup> ».*

Ces belles paroles *« nous porteraient à croire que les œuvres sur la Guadalupe citées ont été lues par lui et qu'il aurait réalisé un travail sérieux de confrontation. Mais ce que l'on constate est bien différent. Il n'a étudié aucune de ces œuvres et ne les a même pas lues ».*

Lopez, que je viens de citer, en fait alors la démonstration : Munoz prétend que Becerra Tanco « résuma » l'enquête effectuée en 1666 auprès des derniers témoins, ce qui n'a aucun sens puisque le texte de Tanco est précisément l'un des témoignages recueillis.

Mais son erreur prouve qu'il n'a pas lu non plus les

œuvres du Père Florencia puisque c'est celui-ci qui, le premier, présenta un résumé de cette enquête. D'après Munoz, le « célèbre » D. Carlos de Sigüenza y Gongora aurait composé un récit des apparitions en s'inspirant de ceux de Miguel Sanchez et de Becerra Tanco. Mais Sigüenza y Gongora n'a rien écrit de tel. Il a écrit un poème intitulé « *Printemps indien* » où il évoque « *Marie très sainte de Guadalupe* ». Cela n'a rien à voir avec un récit des apparitions !

Et voilà qu'ensuite Munoz nous raconte que Gemelli Carreri a copié le récit fait par Sigüenza. En réalité il y a bien un texte de Carreri relatif à la Guadalupe. Il fait partie d'un récit de voyages intitulé « *Tour du monde* », où ce globe-trotteur infatigable, en décrivant tout ce qu'il a vu à Mexico, se trouve tout naturellement amené à parler du sanctuaire de la Guadalupe et donc à résumer l'histoire des apparitions. C'est probablement à ce paragraphe que se réfère Munoz et il est vrai que Carreri raconte qu'il a rencontré Sigüenza à Mexico et que celui-ci lui a communiqué quantité de renseignements sur l'histoire de la ville. Munoz en a conclu que le résumé des apparitions par Carreri venait aussi de Sigüenza. Mais cela n'a rien à voir avec une copie d'un texte qui n'a jamais existé. Tout cela

nous prouve que Munoz a bien lu Carreri, mais pas Sigüenza<sup>[267]</sup> !

Son principal argument, qui sera souvent repris par d'autres, c'est l'absence totale de documents de l'époque aussitôt après les apparitions.

*« J'ai fait remarquer que jusqu'au milieu du siècle dernier aucun récit n'a été publié d'un événement aussi extraordinaire. Je dois ajouter qu'avant la période que je viens d'indiquer, on ne trouve même pas la moindre notice parmi tant d'auteurs qui ont écrit sur la Nouvelle Espagne<sup>[268]</sup> ».*

Mais il fait preuve là d'un manque complet de psychologie.

Pour les contemporains, la déposition immédiate de témoignages était totalement superflue. Ils n'y pensaient même pas. Ils connaissaient tous Juan Diego, son oncle et l'évêque Zumarraga. Ils pouvaient aller les voir et leur parler quand ils le voulaient.

En outre, comme nous l'avons vu, les conflits à l'intérieur même de l'Église incitaient plutôt à éviter de trop en parler. Ce n'est qu'un peu plus tard, après la mort des deux

voyants et de l'évêque, quand les autorités religieuses ont senti que les témoins de la première heure commençaient à disparaître, quelles ont entrepris de consigner leur déposition.

Ce fut l'objet d'une enquête fort méthodique, avec questionnaire, qui fut menée en 1666 et dont nous avons vu les résultats. Mais, pour Munoz, celle-ci ne prouve rien. On ne peut se fier au témoignage des Indiens. Ils ont une telle envie de merveilleux !

Quant aux Espagnols, leurs dépositions ne valent pas davantage car ils étaient âgés et, c'est bien connu, le grand âge brouille la mémoire. Il fallait quand même expliquer comment une telle dévotion avait pu se former et se développer aussi rapidement. Là, Munoz n'est pas très sûr de lui. Il reconnaît qu'il ne peut avancer que des hypothèses, mais il est convaincu qu'elles sont très proches de ce qui a pu vraiment se passer :

*« Un peintre, par exemple, représenta Notre-Dame de Guadalupe sur une colline de Tepeyacac, avec un dévot en prière à ses pieds. Puis, si la Vierge était apparue à un simple Indien, il offrit cette peinture à son dévot. Un autre entendit la chose et la raconta partout avec assurance. Le*

*bruit s'en répandit et, chaque jour apportant quelques détails circonstanciés nouveaux, le récit tout entier en vint à se composer peu à peu<sup>[269]</sup>...Je soupçonne qu'il se forma dans la tête des Indiens dans les années 1629 à 34... Que ne peut produire l'imagination échauffée et féconde de l'enthousiasme chez les Indiens ? Quels monstres peut-on comparer à leurs compositions poétiques et à leurs peintures ? Il est bien connu que les Indiens sont enclins aux visions imaginaires et que pour en obtenir ils s'enivraient<sup>[270]</sup>.*

C'est simple ! Tout le culte autour de la Vierge de Guadalupe peut donc parfaitement s'expliquer sans apparitions et sans miracle. Nous verrons que ce mécanisme, adapté à chaque époque, est une constante parmi les rationalistes. Cette contestation était pratiquement oubliée lorsqu'elle tomba, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans les mains de Joaquin Garcia Icazbalceta. Sa propre réaction eut d'autant plus d'influence qu'on ne pouvait le soupçonner d'impiété, bien au contraire !

*« Parmi ceux que l'on appelle 'anti-apparitionnistes', le plus pieux, le plus sensé est sans doute Icazbalceta,*

*écrivain et chercheur au jugement droit, catholique fidèle, honorable pour sa vertu incomparable<sup>[271]</sup> ».*

Écoutons-le directement :

*« Catholique, je suis, encore que je le sois très mal, et dévot autant que je le peux à la Très Sainte Vierge, je n'abandonnerai pour personne au monde cette dévotion ; l'image de la Guadalupe sera toujours la plus ancienne, la plus vénérée et respectée de Mexico.*

*De tout mon cœur je voudrais qu'un miracle qui fait tant honneur à notre patrie soit certain, mais ce n'est pas mon avis. Quand j'étais jeune, je crus comme tous les Mexicains, à l'authenticité du miracle. Je ne me rappelle plus d'où me vinrent les raisons de douter ».*

En fait, il n'est pas difficile de retrouver d'où lui vinrent ses doutes, car dans la réfutation qu'il écrivit on retrouve la suite des 70 motifs évoqués par Munoz. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se livra pas de bon cœur à ce travail.

Ce fut l'archevêque de Mexico, Labastida y Davalos qui l'y contraignit, sans prévoir quel serait le résultat de son insistance. Un certain José Antonio Gonzalez venait de



publier un ouvrage sur les apparitions et l'évêque voulait l'avis d'un historien sérieux. Icazbalceta se récusa d'abord, mais sur la demande réitérée de l'évêque, il finit par s'exécuter sous forme d'une lettre, rédigée en 1896, qu'il voulait voir rester confidentielle. Mais, naturellement, des fuites se produisirent et les rationalistes de l'époque s'en emparèrent, heureux de pouvoir s'appuyer sur une telle autorité.

## **Les contestations modernes**

Il faut reconnaître que toutes ces querelles du passé donnent toujours, encore aujourd'hui, des arguments très valables aux sceptiques, même à ceux qui ne le sont pas de façon systématique et primaire comme certains rationalistes. Ce ne sont que les découvertes scientifiques qui peuvent vraiment prouver le phénomène prodigieux, non des témoignages du passé, quand bien même ils seraient beaucoup plus nombreux et tous unanimes.

Seulement voilà, pour des rationalistes un peu primaires il y a encore une façon d'échapper aux preuves scientifiques, c'est de ne pas les regarder, de les ignorer superbement. Le fait que l'on se propose d'étudier n'est plus alors le miracle ou le prodige paranormal, mais la croyance au miracle. Pour cela chaque chercheur fera intervenir la discipline qu'il connaît le mieux, la sienne, et rendra compte de la croyance au miracle sans avoir à s'occuper de savoir s'il a vraiment eu lieu ou non. Cela n'a, pour lui, plus aucune importance. Le psychanalyste a découvert que sa discipline lui permettait de comprendre mieux que d'autres certaines attitudes psychologiques. Il va

donc essayer d'utiliser cette clef pour comprendre le plus de situations possibles.

Or, dans un phénomène d'apparitions il y a nécessairement un aspect psychologique. Le sociologue se sent de même capable d'expliquer des réactions collectives qui restent incompréhensibles à d'autres. Or, dans la naissance d'une croyance religieuse partagée par toute une communauté il y a, bien évidemment, un aspect sociologique.

Chacun va essayer avec sa clef d'ouvrir le plus de serrures possibles. Entendons-nous bien. Pour une part, cette démarche est tout à fait légitime et peut apporter des éclairages complémentaires. Un miracle n'est pas n'importe quel prodige ou phénomène inexpliqué. Le miracle suppose une intention de Dieu. Il est un signe adressé à quelqu'un et, souvent même, à toute la communauté des croyants et potentiellement à toute l'humanité. C'est là que la collaboration du psychologue ou du sociologue pourra être précieuse, mais à condition qu'elle s'inscrive dans la compréhension de toute la portée du miracle, non dans son élimination. Ce sont malheureusement trois beaux exemples de cette dérive que nous allons maintenant examiner.



## Une thèse en Sorbonne

En 1974, paraissait chez Gallimard un ouvrage de Jacques Lafaye, intitulé : « *Quetzalcoatl et Guadalupe. La formation de la conscience nationale au Mexique* ». Le titre annonce déjà que l'orientation sera plutôt sociologique, ce qui, encore une fois, est parfaitement légitime et peut être fort instructif. Voici ce que nous en apprend Frère Bonnet-Eymard :

*« Préfacé par Octavio Paz, il contient la substance d'une thèse soutenue en Sorbonne par un disciple de Marcel Bouillon, thèse qui passe pour épuiser la question. Appuyée sur quarante-six pages de bibliographie, l'étude paraît exhaustive. Or, elle ne laisse rien subsister d'un 'mythe absolument dénué de fondement. Toute cette histoire d'image prodigieuse' serait née d'un syncrétisme pagano-chrétien, qui demeura latent au long des siècles de la colonisation espagnole et marqua l'éveil d'une conscience nationale, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, pour enfin aboutir à la libération du Mexique en 1813<sup>[272]</sup> ».*

Sur quels documents s'appuie donc la thèse de Jacques

Lafaye ? Quelle raison a-t-il donc de récuser le témoignage des textes anciens, à commencer par le célèbre « *Nican Mopohua* » ?

Nous en « *possédons de nombreuses versions dont l'étude critique a donné lieu à d'innombrables ouvrages* » nous apprend Frère Bonnet-Eymard. « *La bibliographie est immense... et absente du livre de Lafaye !* »

D'ailleurs, dans son livre, J. Lafaye ne prend même pas la peine de raconter l'histoire des apparitions et de l'image miraculeuse. Ce qui l'intéresse, explique-t-il dans sa thèse de doctorat d'État, c'est que « *la dévotion à Guadalupe est le thème central auquel aboutit inévitablement toute étude de la conscience créole ou du patriotisme mexicain, à moins qu'elle ne parte de là*<sup>[273]</sup> ».

Pour lui, toute l'histoire de la Guadalupe n'est qu'une invention due à Miguel Sanchez, « *fameux prédicateur et théologien, dans son livre intitulé : 'Image de la Vierge Marie, Mère de Dieu, de Guadalupe, célébrée en son histoire, par la prophétie du chapitre douze de l'Apocalypse'* ».

L'ouvrage date de 1648, plus d'un siècle après les apparitions. Mais, pour Jacques Lafaye, cela n'a pas

d'importance, puisque ces apparitions n'ont pas existé. Pour lui, c'est la dévotion même à la Guadalupe qui n'a commencé vraiment qu'avec la parution de cet ouvrage. « Avant le bachelier Miguel Sanchez, nul n'a fait état, formellement, d'une 'apparition' de l'Image du Tepeyac ».

Il reconnaît que certainement Sanchez n'a pas tout inventé.

*« Il aurait risqué de scandaliser les dévots, comme chaque fois qu'on modifiait une tradition pieuse. Sanchez s'était peut-être inspiré des ex-voto et des peintures de la basilique ou encore d'une chronique indigène plus ancienne, œuvre d'un certain Antonio Valeriano ».*

Pour J. Lafaye

*« la question de l'authenticité des insaisissables sources en langue nahuatl n'a vraiment aucun sens. Dans la perspective de l'histoire des croyances, savoir si la date de 1531 est 'exacte' importe moins que sa 'vérité' rétrospective dans l'esprit des dévots de Guadalupe, depuis 1648. Inversement, la mise en forme de la pieuse légende en 1648, permet de considérer cette dernière date comme celle de « l'apparition » réelle du guadalupanisme*

*mexicain ».* « Pour l'historien du Mexique, Guadalupe 'apparaît' non pas tant en 1531 comme le veut la tradition pieuse... mais principalement en 1648 et en 1649 ».

À quoi correspond donc cette « vérité rétrospective » ? J. Lafaye nous l'explique :

*« La mariophanie mexicaine nous apparaît comme une épiphanie patriotique, où confluent un des courants les plus permanents peut-être du christianisme, le culte de Marie Immaculée, et une des croyances fondamentales de l'ancienne religion mexicaine, le principe dual ». « Sur la base topographique des sanctuaires s'est opéré le syncrétisme entre les grandes divinités de l'ancien Mexique et les saints du christianisme, dont le plus remarquable exemple est justement offert par le mont Tepeyac, lieu de pèlerinage et sanctuaire de Tonantzin - Cihuacoatl, puis de Notre-Dame de Guadalupe ». « De la même façon que les chrétiens ont bâti leurs églises primitives avec les moellons et les colonnes des temples du paganisme antique, ils ont souvent utilisé des coutumes païennes aux fins de dévotion... Les évangélisateurs du Mexique ne firent que prêter la main à un phénomène de*



*réinterprétation spontanée, dont les précédents européens avaient été nombreux ».*

Que les apparitions de la Mère de Dieu à un Indien aient joué un très grand rôle dans la formation du peuple mexicain, nul ne le nie et nous l'avons souligné. C'est même certainement ce que voulait la Sainte Vierge. Mais faire du miracle une invention instinctive du clergé pour fondre les deux communautés mexicaine et espagnole en un seul peuple, il faudrait le démontrer.

La thèse de J. Lafaye n'est qu'une succession d'*a priori*, je pense que le lecteur l'aura maintenant bien vu. Il est inutile de perdre plus de temps à analyser une œuvre aussi médiocre. Un détail important reste à signaler et je laisse la parole au Frère Bonnet-Eymard, auquel j'ai déjà tant emprunté, pour le raconter :

*« J'ai rencontré à Mexico le Père Burrus, auquel Jacques Lafaye rend, du bout de la plume, un hommage distrait mais visiblement obligé pour l'aide qu'il lui a apportée dans son travail. L'éminent savant qu'est le Père Burrus, jésuite américain, m'a raconté comment il avait mis à la disposition du chercheur français sa bibliothèque*

*personnelle et son appartement à Rome. Quelle n'a pas été sa surprise de constater, en lisant la thèse de son protégé, qu'il ne s'était intéressé qu'à une moitié de la bibliographie qu'il lui avait indiquée, délaissant délibérément tout ce qui allait à démontrer la réalité du double miracle, de l'Apparition et de l'Image<sup>[274]</sup>. Le mépris pour les faits est si total que l'ouvrage ne contient qu'une seule reproduction de l'image de la Guadalupe avec la mention laconique « 1,50 m de haut environ ».*

Tout cela n'est finalement, pour reprendre les mots de Frère Bonnet-Eymard, qu'une « *formidable imposture qui se cache sous l'apparente rigueur scientifique* ».

## Un théologien, ancien prêtre catholique

Nous venons de voir la thèse d'un auteur pour le moins agnostique, sinon franchement athée, et qui prétendait étudier les événements de la Guadalupe du point de vue de l'historien et du sociologue.

Voici maintenant la position de quelqu'un qui a été longtemps prêtre dans l'Église catholique. On pourrait croire que sa formation théologique le rendrait plus enclin à reconnaître la réalité du fait miraculeux de Guadalupe. Mais ce serait mal connaître l'idéologie aujourd'hui régnante dans l'Église. En bon psychanalyste, Drewermann a, lui aussi, la solution sans avoir besoin d'étudier le dossier :

*« En fait, à voir les choses du point de vue de l'historien, le catholicisme a toujours su mettre la valeur de ses images dogmatiques en relation avec des apparitions et devrait donc, en toute honnêteté, être prêt à admettre qu'il puisse y avoir déjà, dans l'histoire des religions des différents peuples, toute une série et autres interprétations de ces images archétypiques. L'exemple le plus célèbre d'une telle réinterprétation d'apparitions qui, à l'origine*

*appartenait à l'espace culturel d'une religion 'païenne', nous a été offert par l'Église catholique, au XVI<sup>e</sup> siècle, à Mexico avec la vénération de la Sainte Vierge de la Guadalupe. Le 9 décembre 1531, un simple indigène nommé Juan Diego rencontra une très belle Dame indienne, habillée de vêtements magnifiques. C'était sur la colline de Tepeyac où se dresse aujourd'hui la basilique de la Guadalupe. Elle parla en nahuatl et se fit reconnaître comme la Mère de Dieu. Juan Diego raconta sa vision à l'évêque Zumarraga. Les religieux s'opposèrent d'abord à ce nouveau culte, car, sur la colline de Tepeyac se dressait autrefois le sanctuaire de la déesse Tonantzin (littéralement : 'notre mère'). Cette déesse peut être identifiée à Coatlicue, mère de Huitzilopochtli, avec son collier de mains et de cœurs humains. Que l'Église, finalement, ait baptisé la Madone indienne est une preuve non seulement de courage mais de profonde humanité et d'amour de la vérité<sup>[275]</sup> ».*

Il faut préciser, pour ceux qui ne l'auraient pas deviné, que Drewermann ne croit pas aux miracles. C'est la position de la majorité des théologiens aussi bien catholiques que protestants aujourd'hui. Il ne se place donc pas un seul

instant dans l'hypothèse où ce serait la Sainte Vierge et non pas l'Église qui aurait choisi de « baptiser » le sanctuaire païen. Tout le problème est pourtant là. Il y avait effectivement un culte païen sur la colline de Tepeyac. Mais pas d'apparitions, pas de grandes pyramides comme les Indiens en ont construit sur tous leurs lieux de culte importants. Les vêtements de la Vierge de Guadalupe n'ont vraiment rien à voir avec ceux d'une Indienne ou d'une de leurs divinités. Ils correspondent en revanche tout à fait à ceux que portaient les jeunes juives du temps du Christ<sup>[276]</sup>.

Le plus révélateur dans un texte comme celui de Drewermann que nous venons de lire, c'est le ton d'assurance. Il n'est pas question d'avancer une hypothèse, de faire une suggestion. C'est une certitude, une évidence que l'on assène. Il n'a pas besoin de se renseigner avant d'affirmer. Il n'a pas besoin de connaître les faits. La psychanalyse a déjà LA solution.

## Une thèse en faculté de théologie catholique

Il ne s'agit pas cette fois de l'œuvre d'un laïc en mal de diplôme universitaire, ni des opinions d'un ancien prêtre en conflit avec l'Église, mais d'une thèse soutenue par Richard Nebel, à la faculté de théologie catholique de l'université de Würzburg, en 1990, et publiée dans la *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* / Nouvelle Revue de science missionnaire, en 1992.

Ce n'est pas un simple article. Il s'agit d'un épais volume de 372 pages. L'auteur de cette thèse précise bien son sujet :

*« Le fait qu'un culte aussi répandu que celui de la Vierge de Guadalupe au Mexique ait pu prendre son essor à partir d'un tableau. Il est sans importance, à cet égard, que celui-ci soit l'œuvre de mains humaines ou de 'puissances surnaturelles', par exemple de l'archange Gabriel, de la Sainte Vierge elle-même ou du 'pinceau divin' de l'Artiste suprême<sup>[277]</sup> ».*

C'est évidemment ici pour s'en moquer que R. Nebel

reprend quelques-uns des mots utilisés par ceux qu'il appelle « *les apparitionnistes* ». Ce terme d'« *apparitionniste* » trahit d'ailleurs déjà bien par lui-même le désir de déconsidérer ceux qui croient à la réalité du miracle. Cette thèse, comme celle de Jacques Lafaye, est strictement sociopsychologique.

Il est parfaitement normal que l'on s'intéresse à cet aspect des apparitions. Le culte quelles ont suscité et l'importance de la dévotion populaire qui se manifeste par des pèlerinages monstres, tout cela constitue un phénomène psychologique et social.

Cependant, il me paraît étrange que la reconnaissance ou non d'une intervention divine n'ait aucune incidence sur le contenu même de l'étude entreprise. Mon étonnement est dû, sans doute, à mon ignorance de ces disciplines, mais il me semble que le psychologue aura inévitablement tendance à considérer ceux qui croient à la réalité du miracle comme naïfs et un peu infantiles et, s'il s'agit d'intellectuels, ce qui est tout de même au Mexique un cas très fréquent, il cherchera immanquablement à trouver, pour expliquer leur attitude religieuse, des complexes ou des perversions psychologiques.

Quant au sociologue, devant l'extension d'un tel culte, il ne pourra pas se contenter d'y voir l'action de Dieu ; il aura certainement une tendance irrépressible à y voir le succès de manipulations bien menées.

Une note au bas d'une page nous livre l'opinion de l'auteur sur les travaux scientifiques qui font l'essentiel du livre que vous avez entre les mains :

*« depuis 20 ans environ paraissent de plus en plus d'ouvrages faisant état de 'résultats d'examens' de l'image miraculeuse propres à attirer l'attention. Ils manquent, à mon avis, complètement de rigueur et de compétence ».*

L'auteur, alors, de nous citer toute une série de noms que vous avez déjà rencontrés dans la partie scientifique de l'étude que je vous propose : J.J. Benitez ; José Aste Tonsman ; Ph. S. Callahan ; J. Brant Smith ; Carlos Salinas ; M. de la Mora ; Paulo Seabra.

R. Nebel aurait pu ajouter à sa liste d'« apparitionnistes » Richard Kuhn, prix Nobel de chimie<sup>[278]</sup>.

On voit que la réalité ou non du miracle, bien qu'elle soit « sans importance » pour sa thèse, ne laisse pas cependant son auteur indifférent !



Je vous ai donné les titres scientifiques des auteurs récusés par R. Nebel lorsque je vous ai présenté leurs travaux. Ils ont au moins autant de titres académiques que celui qui les méprise si ouvertement. Ils appartiennent à des disciplines fort différentes, mais qui toutes relèvent des sciences dites « dures » et se prêtent moins facilement que la psychologie ou la sociologie à des démonstrations où les convictions personnelles jouent un rôle considérable. Le minimum d'honnêteté voudrait, pour réfuter les conclusions de chacun d'entre eux, que leur détracteur disposât des mêmes connaissances dans leurs disciplines respectives. Je ne vois pas que ce soit le cas pour Richard Nebel.

C'est là, en vérité, exactement le mécanisme que Bertrand Méheust a dénoncé dans son énorme étude de sociologie sur le somnambulisme et la médiumnité. Prenant l'exemple de la voyance, il démonte le mécanisme :

*« Tout discours sur ce thème doit, ou en tout cas devait il n'y a pas si longtemps, pour être accepté dans une revue savante, commencer par ce genre de préalable : 'Ce n'est pas, il va de soi, pour l'anthropologue, le fait en lui-même de la voyance qui est intéressant ; c'est... ' Suivra ensuite ce que l'on voudra : la façon dont cette dernière est vécue*

*par telle ou telle culture (pour l'anthropologue), le fait qu'elle respecte le travail du rêve tel que la décrit Freud (pour le psychanalyste), les 'stratégies de légitimation' employées (pour le sociologue)... Ce recours exclusif aux approches indirectes est révélateur. Prises séparément, ces dernières sont évidemment légitimes. Le problème surgit lorsque l'on découvre que l'anthropologie du paranormal est aujourd'hui exclusivement limitée à de telles approches. À force de ne s'intéresser qu'au 'discours sur', la sociologie des 'parasciences' en est venue à priver de signification la question des faits, à la tenir pour désuète et même dérisoire... Le plus grave, c'est que le débat semble implicitement tenu pour inactuel, c'est qu'il a été en quelque sorte dévitalisé, démonétisé, par les nouveaux centres d'intérêt, les façons de poser ou de déplacer les questions qui se sont succédées depuis la Libération à travers les 'ismes' successifs<sup>[279]</sup> ».*

C'est un vrai plaisir que de voir toute la liste des problèmes que, d'après R. Nebel, il faudrait éclaircir pour rendre compte du récit des apparitions. Tout un programme d'études à venir considérable. Cela fait très scientifique. Il faudrait en réaliser une édition critique, puis une critique

littéraire, retrouver ses sources, c'est-à-dire, les textes qui ont pu l'influencer, essayer d'établir la préhistoire du texte, faire la critique de ses procédés littéraires, chercher dans d'autres disciplines comme la linguistique, faire une analyse structurale du texte, sémantique, pragmatique, etc. Il ne lui vient jamais à l'idée que, si les apparitions sont authentiques, il n'y a pas d'autres sources à chercher, que même les influences qui auraient pu jouer sur la formation littéraire du récit deviennent du même coup secondaires<sup>[280]</sup>.

C'est la soumission à ces préjugés pseudo-scientifiques qui a conduit R. Nebel, non seulement à donner la priorité à des aspects secondaires du phénomène des apparitions, mais à jeter le discrédit sur leur réalité et celle du miracle de l'image. L'accueil de sa thèse dans une faculté de théologie catholique est très révélateur.

## Le sommet de la contestation

Nous avons vu les convictions anti-apparitionnistes d'un laïc, puis d'un ancien prêtre, enfin d'un jeune théologien. Voici maintenant encore beaucoup mieux : l'ancien recteur de la basilique de la Guadalupe à Mexico ! Lors de mon premier séjour à Mexico, j'avais déjà recueilli les échos du scandale provoqué par Mgr. Schulenburg en niant l'authenticité des apparitions et du miracle de la formation de l'image de la Vierge de Guadalupe, vénérée depuis des siècles par tout le peuple mexicain. Mais il a, depuis, réaffirmé à plusieurs reprises ses convictions sur le sujet, aussi bien en privé que publiquement. Le journal La Croix en a rendu compte dans son édition du 15 décembre 1999 :

*« Une nouvelle fois, le doute vient de s'installer et fait scandale : l'ancien recteur du sanctuaire nie en effet catégoriquement aujourd'hui la réalité de ces apparitions. Pour le P. Guillermo Schulenburg, la Guadalupe n'est pas un fait historique et Juan Diego n'a jamais existé. Ils ne seraient que des symboles. La déclaration de ce prélat d'origine autrichienne – ce n'est pas la première de sa part*

– relance une polémique qui irrite beaucoup l'Église mexicaine sur deux points : la ferveur vouée depuis des siècles par le peuple mexicain à la Vierge peut-elle être ainsi remise en cause ? Et Jean-Paul II, qui a béatifié Juan Diego, n'entend-il pas le canoniser en mai 2000 ? Mgr. Schulenburg a écrit son opposition au Vatican. Il estime qu'aucun élément ne prouve qu'il y a eu miracle. Il s'appuie sur la tradition guadalupana, qui semble remonter à 1648... Ensuite, il faut attendre le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle pour en retrouver trace. Entretemps, il n'est jamais fait référence à la Vierge de la Guadalupe, alors que d'importantes réunions ecclésiales ont eu lieu au Mexique lors de ce premier siècle de colonisation par les Espagnols. La querelle fait scandale et tient une très grande place dans les journaux mexicains comme à la télévision. Car, ici, Juan Diego ne peut être séparé de la Vierge de la Guadalupe : en touchant l'un ou l'autre, on blesse l'âme du Mexicain ».

Nous avons vu dans l'annexe précédente traitant des sources que Mgr. Schulenburg s'était mal renseigné. Mais le fond du problème n'est pas là. Il est d'origine autrichienne. Sa formation intellectuelle s'est donc réalisée dans le même

contexte que celle de Richard Nebel ou du Père Eugen Drewerman. On comprend que, dans un tel climat, il n'y ait pas beaucoup d'études en Allemagne sur l'image de la Guadalupe.

Voici, à titre d'exemple, les résultats d'une enquête sur la croyance aux miracles, menée parmi les théologiens de langue allemande. Il s'agit d'une thèse soutenue devant la faculté de droit de l'université libre de Berlin, en 1988, par Harald Grochtmann.

L'auteur cherche à voir dans quelle mesure et à quelles conditions les tribunaux pourraient admettre dans leurs procès des faits de nature paranormale. Ce faisant, il est amené, assez naturellement, à se référer à une institution qui a, en la matière, une expérience millénaire : l'Église (catholique ou protestante).

Il entreprend donc une étude comparative des exigences des tribunaux et de celles de ces Églises pour reconnaître, comme éléments de jugement, des faits ou des témoignages. Une des parties de son étude consiste à se demander où en est la croyance aux miracles, parmi les théologiens chrétiens eux-mêmes. Il cite donc une première liste de 23 théologiens pour lesquels il n'y a jamais eu de phénomènes

contraires aux lois de la nature et donc, en ce sens, pour eux, jamais de miracles.

Puis vient une liste beaucoup plus longue de théologiens qui reconnaissent qu'au moins le Christ, en tant que Dieu, aurait pu en faire, mais qui soulignent que d'autres interprétations sont possibles. Ainsi, l'expulsion des démons est réinterprétée en termes psychanalytiques, les guérisons en termes psychologiques, les résurrections ne sont que des impressions dues à un état de mort apparente, etc.

Cependant, tous les miracles ne se prêtent pas à ce genre de réinterprétation, par exemple, l'eau changée en vin, la multiplication des pains, la marche sur les eaux etc. Mais c'est, font remarquer certains théologiens, que ces récits de miracles ne sont que des reprises de récits de thaumaturges grecs antérieurs au Christ. L'important, d'ailleurs, nous disent tous ces théologiens et exégètes, ce n'est pas que le miracle ait vraiment eu lieu ou non, mais l'enseignement que contient son récit. Donc, finalement, très probablement, le Christ n'a jamais fait de miracles. Cette liste comporte 63 noms.

Enfin, vient une petite liste d'attardés qui continuent à affirmer que les miracles existent et que tout est possible à

Dieu. Grochtmann cite alors 26 noms. Donc, en tout, pratiquement 86 contre les miracles et 26 pour<sup>[281]</sup> !

Ce contexte intellectuel serait le même en France. M.-C. Ceruti-Cendrier le dénonce vigoureusement :

*« Les miracles des Évangiles dérangent énormément. Pour justifier leur présence impertinentes les réformateurs du Nouveau Testament vont leur trouver un pedigree païen, c'est-à-dire légendaire, naturellement... L'idée que les évangélistes ont puisé leurs récits de miracles dans le paganisme est souvent accompagnée de celle que 'les gens de ces époques', immergés dans les rêves, voyaient des miracles partout, et vivaient, avec une imagination enflammée, tous les événements de leur vie quotidienne dans un contexte religieux... Le tout est en général agrémenté d'une comparaison avec nos contemporains, qui, vivant à l'heure de la science et de la technique, ne peuvent plus croire dans ces enfantillages ».*

L'auteur de cette vive réaction donne alors toute une série d'exemples puisés chez différents commentateurs des Évangiles en en faisant ressortir chaque fois, preuve à l'appui, toute la mauvaise foi. Nous nous contenterons ici



d'une indication générale, mais d'importance capitale, sur ce fameux argument de l'antériorité des miracles attribués aux thaumaturges grecs. Nos théologiens et nos exégètes négligent dans l'usage de cet argument une petite précision qui change tout. Jugez-en par vous-même.

Ces thaumaturges ont bien vécu avant le Christ, vers le VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle av. J.-C, mais les récits des miracles qu'on leur impute ne datent, eux, que du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Même pour Apollonius de Tyane, contemporain du Christ, le récit de ses « *miracles* » ne nous est donné que par Philostrate, vers 217-245 après J.-C. !

Si donc il y a pu avoir influence de certains récits sur d'autres, c'est dans le sens inverse que cette influence a pu s'exercer. Ce sont, très probablement, les auteurs païens qui ont attribué à leurs maîtres des récits de miracles semblables à ceux du Christ. D'ailleurs, à l'époque même de Philostrate, certains auteurs chrétiens avaient fort bien vu la manœuvre et l'avaient dénoncée<sup>[282]</sup>.

Vous comprenez pourquoi il n'y a guère plus de chance en France qu'en Allemagne pour une publication sur le miracle de la Guadalupe. En France, la seule étude sérieuse

a été publiée par le Frère Bonnet-Eymard chez des intégristes dont je ne partage pas du tout la théologie. Je l'ai assez montré ailleurs<sup>[283]</sup>. Mais, eux, du moins croient encore aux miracles<sup>[284]</sup>.

Il faut souligner aussi que cette attitude, très généralisée, des théologiens ne correspond pas du tout à une position officielle de leurs Églises. Lors des procès de béatification et de canonisation, l'enquête pour trouver et reconnaître d'éventuels miracles fait toujours partie du procès. Le Père Andréas Resch a commencé à rassembler cette partie importante des différents dossiers pour la canonisation des saints, depuis 1983, date d'approbation d'un protocole précis à suivre dans ces enquêtes, jusqu'à 1990. Le premier volume comporte déjà 75 cas<sup>[285]</sup>.

J'ajouterai qu'Harald Grochtmann croit personnellement aux miracles, qu'il a consacré un chapitre de son étude à la Guadalupe et qu'il a fait figurer son image sur la couverture de son livre. Quant au manque de « *rigueur et de compétence* » de ceux qui ont mené les recherches scientifiques sur l'image de la Guadalupe, vous avez pu en juger par vous-même par le chapitre que je leur ai consacré. Mais tout cela ne pouvait suffire à Mgr Schulenburg.

Jusqu'au dernier moment il a essayé de s'opposer à la canonisation de Juan Diego. Le 3 décembre 2001, 17 jours avant la reconnaissance par le pape du miracle requis pour l'élévation de Juan Diego sur les autels, il envoyait au secrétaire d'État Angelo Sodano une lettre signée également de Carlos Warnholtz, professeur de droit à l'Université Pontificale mexicaine, de Manuel Olimon, maître en la même université, et d'Esteban Martinez, ex-directeur de la bibliothèque de la basilique, pour tenter une nouvelle fois d'amener le Vatican à y renoncer.

Cependant, comme le notait Andrea Torielli, journaliste spécialiste du Vatican, la lettre de l'ancien recteur de la basilique de la Guadalupe n'apportait aucun argument nouveau. En outre, soulignait-il, *« le climat intellectuel, terreau de ces critiques, est le rationalisme qui tend à considérer comme des mythes les apparitions et les miracles, jusqu'à douter même de ceux rapportés dans les Évangiles »*.

Le 20 décembre 2001, l'*Osservatore Romano* publiait en réponse un article de Fidel Gonzalez, recteur de l'Université Pontificale Urbaniana, qui avait été chargé par la Congrégation pour la Cause des Saints de mener une enquête approfondie sur l'existence historique de Juan

Diego. Il en est résulté un ouvrage de plus de 500 pages, bourré de documents attestant bien son existence et les circonstances de sa vie. La canonisation de Saint Juan Diego a été proclamée le 31 juillet 2002<sup>[286]</sup>.

## **Après la canonisation de Juan Diego**

### **Les réactions dans l'Église catholique en France**

Les objections de Mgr. Schulenburg sont restées sans effet. Le 31 juillet 2002, le Pape Jean-Paul II a proclamé la sainteté de Juan Diego au cours de cérémonies grandioses qui ont été retransmises à la télévision dans le monde entier.

Il est cependant curieux de constater qu'en France l'événement n'a pas eu grand retentissement. Les médias de tendance athée ou agnostique se sont fait l'écho des affirmations de l'ancien recteur de la Basilique de la Guadalupe en niant à leur tour que ce nouveau saint ait

jamais existé ; réaction somme toute normale, conforme à leur tendance habituelle. Les médias catholiques ont développé à propos de cette canonisation deux thèmes : le Pape était allé au Mexique pour défendre auprès du gouvernement les droits des Indiens. Deuxième thème : la vénération des foules pour Sa Sainteté. Mais l'essentiel, les apparitions de la Vierge, son image miraculeuse, tout cela est resté dans l'ombre. À tel point que certains journaux, très officiellement catholiques, ont refusé de publier quoi que ce fût sur ces miracles. « *Radio Notre Dame* » a diffusé une brève émission de 12 minutes, très tôt le matin.

Cependant d'autres stations de radio, privées, ont accepté de parler des apparitions de la Vierge du Mexique et du mystère de son image. Marc Menant, sur Europe 1, Jacques Alladiah sur Radio Enghien, pendant une heure et demie et de même Radio Courtoisie, avec Daniel Hamiche sans me demander si je partageais toutes leurs options. Il est vrai que ces stations ne dépendaient pas directement de la hiérarchie de l'Église catholique en France.

Depuis la parution de « *La Vierge du Mexique* » de nombreuses associations ou librairies d'ésotérisme m'invitent, un peu partout, à faire des conférences sur ces

apparitions, là encore sans me demander jamais de souscrire à toutes leurs convictions. Mais, jusqu'à maintenant, aucune association catholique, aucune paroisse ne m'a jamais invité à en parler.

Une fois de plus nous retrouvons cette réticence systématique devant les miracles. Tout se passe comme si dans l'Église, en France, et malheureusement aussi dans d'autres pays, on avait un peu honte des signes que Dieu nous donne de sa présence et de son action parmi nous.

Et pourtant le miracle de la Guadalupe est bien le plus fantastique signe que Dieu nous ait jamais donné. S'il en est un qui devrait pouvoir s'imposer, même aux scientifiques, c'est bien celui-là, puisque ce sont précisément les scientifiques eux-mêmes qui nous apportent cinq cents ans plus tard la preuve du prodige.

Lors des autres apparitions, à chaque fois, les voyants sont les seuls à voir la Vierge, que ce soit à Lourdes, à Fatima, à La Salette, à Pontmain ou à la chapelle de la rue du Bac.

Les peintres et les sculpteurs essaient bien alors de réaliser quelque représentation correspondant à la description des voyants, mais chaque fois ceux-ci s'en

montrent bien déçus. À Mexico, la Sainte Vierge nous a laissé directement son image. Elle ne l'a fait lors d'aucune autre apparition ; événement extraordinaire, bouleversant, qui devrait remplir d'émotion et de reconnaissance tout croyant. Au lieu de cela, silence est fait sur ce miracle fantastique. Dieu nous donne des signes de sa Présence, de sa protection, de son Amour, mais son Église refuse de prendre en compte des procédés aussi grossiers.

Il n'en est pas ainsi cependant au centre de cette même Église, à Rome. Le Pape, pourtant épuisé, se donne la peine de se rendre une nouvelle fois au Mexique pour la canonisation de Juan Diego et, en France, on affecte d'ignorer le vrai motif de son voyage. Cela ne ferait pas assez sérieux ; ce n'est pas avouable. Le grand public, les fidèles eux-mêmes, ne soupçonnent pas vraiment la gravité de ces tensions à l'intérieur même de l'Église. Il est à craindre, malheureusement, qu'elles éclatent bientôt au grand jour.





## Nouveaux développements

Certaines associations insistent sur ces apparitions, mais en proposent une interprétation peut-être un peu trop restreinte. Elles font remarquer que le mot de « *Guadalupe* » signifie en aztèque « *celle qui écrase le serpent* ».

On se rappelle toutes les objections faites par certains spécialistes de cette langue. Le nahuatl ne comporterait pas certains des sons qui forment ce mot espagnol. C'est à Juan Bernardino, l'oncle de Juan Diego, que la Vierge avait demandé qu'on l'invoquât sous ce nom. Juan Bernardino ne comprenait certainement pas l'espagnol, mais nous avons vu que la plupart des spécialistes pensaient que son oreille avait déjà eu largement le temps de s'habituer aux particularités de cette langue pour pouvoir en reproduire à peu près les sons, même ceux qui manquaient en nahuatl.

Il se peut cependant que la Mère de Dieu ait utilisé véritablement des termes nahuatl, mais assez proches des sons du mot espagnol de Guadalupe pour que les Espagnols aient assimilé immédiatement le nom prononcé par Juan Bernardino à celui du sanctuaire qu'ils connaissaient bien

dans leur patrie d'origine.

Selon cette hypothèse, la Vierge se serait présentée sous le nom nahuatl de « coatlaxopeuh ». Cependant cette orthographe ne correspond pas tout à fait, nous dit-on, à la vraie prononciation du mot qui serait : quatlasupe. Pour parvenir à une telle assimilation avec Guadalupe, il ne fallait donc pas nécessairement forcer beaucoup les rapprochements phonétiques. Or, *coa* veut dire « serpent », *tla* a la valeur d'un article et *xopenh* est le verbe qui signifie « écraser, piétiner ». La Vierge du Mexique se serait donc présentée sous le nom de « *celle qui écrase le serpent* ».

L'intérêt de cette interprétation vient évidemment de l'allusion au serpent tentateur du Paradis terrestre dans le livre de la Genèse, ainsi qu'au dragon de l'Apocalypse de saint Jean. Voici les passages importants pour notre étude dans le récit du Péché originel :

*« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs... » C'est lui qui est à l'origine de la faute d'Adam et Ève. « Dieu dit à la femme : 'Qu'as-tu fait là ?' et la femme répondit : 'C'est le serpent qui m'a séduite, et j'ai mangé'. Alors Yahvé Dieu dit au serpent : 'Parce que tu as*

*fait cela, maudit sois-tu entre tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages... Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. » (Gen.3, 1-15).*

Parmi les nombreuses visions de l'Apocalypse, voici celles qui peuvent nous intéresser :

*« Un signe grandiose apparut au ciel : c'est une Femme ! le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête ; elle est enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement. Puis un second signe apparut au ciel : un énorme Dragon rouge-feu, à sept têtes et dix cornes, chaque tête surmontée d'un diadème. Sa queue balaie le tiers des étoiles du ciel et les précipite sur la terre. En arrêt devant la Femme en travail, le Dragon s'apprête à dévorer son enfant aussitôt né. Or la femme mit au monde un enfant mâle, celui qui doit mener toutes les nations avec un sceptre de fer ; et l'enfant fut enlevé jusqu'auprès de Dieu et de son trône, tandis que la Femme s'enfuyait au désert, où Dieu lui a ménagé un refuge pour laquelle y soit nourrie mille deux cents soixante jours. » (Apoc. 12, 1-6).*

La suite du texte continue dans un style qui n'a rien à envier à « *La guerre des étoiles* » ! Le Dragon poursuit la Femme, mais celle-ci reçoit les ailes d'un grand aigle et elle s'enfuit au désert, etc.

Il faut reconnaître qu'à première vue le rapport avec Marie, la Mère du Christ, n'est pas évident. Il s'agit, pour le texte de la Genèse, d'une relecture chrétienne. La traduction grecque reprend le mot « *lignage* », qui est neutre en grec, par un pronom masculin, grammaticalement incorrect : « *Il t'écrasera la tête* », ce qui suppose que ce sera un homme de ce lignage qui accomplira la promesse faite par Yahvé.

La traduction latine reprend au contraire le mot « *lignage* », également neutre en latin, par un pronom féminin qui renvoie nécessairement à une femme. C'est de là que toute une tradition va se développer permettant de voir en Marie la nouvelle Ève qui va réparer les conséquences de la faute de la première.

Certaines peintures se font d'ailleurs l'écho de cette interprétation et représentent la Vierge de la Guadalupe, avec son voile constellé, les broderies caractéristiques de sa tunique et sa ceinture, foulant aux pieds le dragon et le

perçant d'un dard, un peu comme « Saint Michel terrassant le dragon », figure beaucoup plus courante de l'iconographie chrétienne.

De toute façon, les recherches sur cette image extraordinaire ne sont pas achevées. Un nouveau centre d'études de la Guadalupe vient d'être inauguré, le 23 novembre 2002 dans le diocèse de Nezahualcoyotl. Le manteau de Juan Diego est certainement loin de nous avoir livré tous ses secrets.

## Le rôle universel du message de la Vierge de Guadalupe

Plusieurs sites sur Internet, plusieurs associations aussi, voient dans le message de la Vierge de Guadalupe un appel à lutter contre l'avortement dans le monde. Il y a même des livres entiers dans ce sens, comme celui de Daniel J. Lynch : « *Notre Dame de Guadalupe et son image missionnaire* ».

Il est vrai que cette tendance correspond à la conviction de José Aste Tönsmann pour qui « *la petite famille* » dans les pupilles de l'image de la Vierge était le centre de son message, puisque ces reflets correspondent à ce que regardait la Mère de Dieu au moment précis de la formation de son image. Certains, considérant qu'environ un enfant sur cinq était sacrifié par les prêtres mexicains (d'après les estimations d'Ixtlilxochitl) vont jusqu'à comparer ces massacres avec ceux commis par avortement un peu partout dans le monde. Ils font alors de la Vierge du Mexique « *la Patronne des enfants à naître* ».

Le rapprochement n'est sans doute pas tout à fait faux, mais il n'est pas non plus tout à fait vrai. Mais il ne faudrait

pas surtout limiter le message de la Vierge à un seul aspect. Son message d'amour est beaucoup plus général :

*« Je suis vraiment votre Mère compatissante, la tienne et celle de vous tous qui êtes un en cette terre, et de toutes les autres souches d'hommes de toutes sortes qui m'aiment, m'appellent, me cherchent et se confient à moi, car là j'écouterai leurs pleurs, leur tristesse, pour les soigner, guérir toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances. »*

Il y a donc un message beaucoup plus général et qui semble plus explicite puisqu'il figure dans le texte même et ne dépend d'aucune interprétation.

Les mots choisis, tels qu'on peut les atteindre à travers les traductions en espagnol, semblent particulièrement forts, aussi bien pour marquer que tous les hommes sont visés (*« toutes les autres souches d'hommes »*) que pour insister sur leur profonde unité (*« vous tous qui êtes un en cette terre »*).

C'est probablement là le message central de ces apparitions et sans doute celui dont nous avons le plus besoin dans le monde d'aujourd'hui. Mais cet appel à l'amour universel est étroitement lié à Dieu :



*« Je Le montrerai, je L'exalterai, je Le manifesterai, je Le donnerai aux hommes par tout mon amour personnel, mon regard compatissant, mon aide et mon salut. »*

La Vierge enceinte de Guadalupe est venue nous donner Dieu et nous conduire vers Lui.



✠  
N I C A N  
M O P O H V A ,  
M O T E C P A N A I N Q V E N I N  
Y A N C V I C A N H V E I T L A M A H V I Ç Ö L T I C A  
M O N E X I T I I N Ç E N Q V I Z C A I Ç H P O C H T L I  
S A N C T A M A R I A D J O S Y N A N T Z I N T O Ç I -  
H V A P I L L A T O C A T Z I N , I N O N C A N  
T E P E Y A C A C M O T E N E H V A  
G V A D A L V P E .

**Acattopa quimottititzino çe**

maçehualtzintli itoca Iuan Diego; Auh çatepan monexiti in itlaçò Ixiptlatzin ynixpan yancuican Obispo D. Fray Iuan de Sumarraga. Ihuan inixquich tlama-huiçolli ye quimochihuiliz. —



E iuh màtlac xihuitl in opehualoc in atl in repetl Mèxico, ynycomoman in mil, in chimallì, in ye nohuian onclamatcamani in ahuañcan, in tepehuàcan; in macaçan yeopeuh, yexo-tla, ye cueponi in tlaneltoquiliztli, in iximachocatzin in ipalnemohuani nelli Teotl DIOS. In huel iquac in ipan Xihuitl mill y quinientos, y treinta y vno, quiniuh iquez quilhuiç in metztli Dizembre mochiuh oncatca çe maçehual-

A

tzintli,



## 5

# Essai de traduction du Nican Mopohua

*Père François Brune*

Je traduis, non pas directement du nahuatl, mais d'après la traduction en espagnol du Père Mario Rojas Sanchez, considérée aujourd'hui comme la plus fidèle<sup>[287]</sup>.

Il en existe aujourd'hui plusieurs éditions, du simple petit livret, sans date d'impression, à l'édition plus luxueuse publiée en 2001, en appendice à l'étude monumentale du Père Rojas<sup>[288]</sup>.

J'ai tenté de respecter le plus possible le style de cette traduction, elle-même aussi proche que possible de l'original, d'où certaines formes répétitives que l'on

retrouve dans beaucoup de langues anciennes, y compris chez Homère, du genre : « *il prit la parole et dit* » ; d'où également des changements fréquents de temps, le récit passant sans transition du passé au présent.

Quand le texte change de sujet grammatical, sans l'annoncer, il m'a paru cependant plus prudent, dans certains cas, d'introduire le nouveau sujet.

J'utilise aussi certaines notes du Père M.R. Sanchez. Il faut également signaler une autre traduction, plus récente et plus poétique, accompagnée de commentaires passionnants, œuvre du grand spécialiste de la littérature aztèque Miguel Leon-Portilla<sup>[289]</sup>.

« Voici le récit ordonné de l'apparition miraculeuse, il y a peu de temps, de la Parfaite Vierge Sainte Marie Mère de Dieu, Notre Reine, là-bas à Tepeyac, sous le nom de Guadalupe. Elle se manifesta d'abord à un Indien du nom de Juan Diego ; sa Précieuse Image apparut ensuite à l'évêque qui venait d'arriver, Don Fray Juan de Zumarraga. Dix ans après la conquête de Mexico, alors que désormais les flèches et les boucliers étaient déposés et que partout

régnait la paix entre les peuples, alors que la foi croissait, verdoyait et ouvrait sa corolle<sup>[290]</sup>, avec la connaissance de Celui pour lequel nous vivons : le vrai Dieu.

En ce temps-là, l'an 1531, dans les premiers jours du mois de décembre<sup>[291]</sup>, il arriva qu'il y avait un Indien, un pauvre homme du peuple. Son nom était Juan Diego, à ce qu'on dit, habitant de Cuauhtitlan, et, pour les choses de Dieu, relevant en tout de Tlatilolco.

C'était Samedi, très tôt le matin, et il allait en quête de Dieu et de ses commandements. Lorsqu'il arriva près de la colline nommée Tepeyac, l'aube pointait déjà<sup>[292]</sup>. Il entendit chanter sur la colline comme des chants d'oiseaux merveilleux et nombreux<sup>[293]</sup>. Quand ils se turent, la colline sembla leur faire écho, résonnant de chants doux et délicieux qui surpassaient ceux du coyoltototl, du tzinitzcan et autres oiseaux enchanteurs. Juan Diego s'arrêta. Il se dit :

*« Suis-je vraiment digne, de ce que j'entends, l'ai-je vraiment mérité ? Peut-être ne fais-je que rêver ? Peut-être tout ce que je vois n'est-il qu'un songe ? Où suis-je ? En quel lieu ? Peut-être au lieu dont nos ancêtres nous ont parlé : sur la terre des fleurs, du maïs, de notre chair, de notre nourriture ; peut-être sur la*

*terre du ciel ? »*

Il regardait vers le sommet de la colline, vers le côté d'où se lève le soleil et d'où venait ce merveilleux chant céleste. Et quand le chant cessa brusquement, quand il cessa de l'entendre, alors il entendit qu'on l'appelait du sommet de la colline. La voix disait :

*« Juanito, Juan Dieguito ».*

Alors, il osa aller dans la direction d'où venait l'appel ; il ne sentait dans son cœur aucun trouble, aucune gêne ; bien au contraire, il se sentait joyeux et tout à fait heureux ; il grimpa sur la colline pour voir d'où venait cet appel.

Et quand il arriva au sommet de la colline, dès qu'il vit une Demoiselle qui se tenait là, debout, Elle l'appela pour qu'il s'approchât d'Elle. Et quand il arriva devant Elle, il admira combien sa parfaite grandeur dépassait toute mesure : ses vêtements brillaient comme le soleil<sup>[294]</sup> au point de rayonner tout autour, et la pierre, le rocher sur lequel Elle se tenait, lançait des rayons.

Sa splendeur était comme de pierres précieuses, comme un bracelet, le plus beau qui soit ; la terre étincelait avec les splendeurs de l'arc-en-ciel à travers la brume ; et les



arbustes, les cactus et les autres petites herbes que l'on trouve généralement là semblaient des émeraudes, leur feuillage comme des turquoises et leurs tiges, leurs épines, leurs piquants luisaient comme de l'or<sup>[295]</sup>.

En sa présence, il se prosterna et il écouta son désir, ses paroles qui étaient extrêmement courtoises et douces comme de quelqu'un qui l'estimait et l'attirait beaucoup. Elle lui dit :

*« Écoute, mon fils, le plus petit, Juanito. Où vas-tu ? »*

Et il lui répondit :

*« Ma Dame, ma Reine, ma petite fille, j'irai à ta maisonnette<sup>[296]</sup> de Mexico Tlatilolco, pour apprendre les choses de Dieu que nous donnent, que nous enseignent ceux qui sont les images de Notre Seigneur, nos prêtres ».*

Aussitôt Elle lui parle et lui dévoile sa précieuse volonté : Elle lui dit :

*« Sache et tiens pour certain, mon fils, le plus petit, que je suis la parfaite et toujours Vierge Sainte Marie, Mère du Dieu très vrai, par qui tout vit, Créateur des hommes, Maître qui est auprès de toutes choses<sup>[297]</sup>, Seigneur du Ciel et Seigneur de la Terre. Je veux et désire ardemment qu'on me construise ici mon petit*

*temple sacré<sup>[298]</sup>. Là, je Le montrerai, je L'exalterai, je Le manifesterai, je Le donnerai aux hommes par tout mon amour personnel, mon regard compatissant, mon aide et mon salut<sup>[299]</sup>. Car je suis vraiment votre Mère compatissante, la tienne et celle de vous tous qui êtes un en cette terre<sup>[300]</sup>, et de toutes les autres souches d'hommes de toutes sortes<sup>[301]</sup> qui m'aiment, m'appellent, me cherchent et se confient à moi, car là j'écouterai leurs pleurs, leur tristesse, pour les soigner, guérir toutes leurs peines, leurs misères, leurs souffrances. Et pour que se réalise le souhait de mon regard compatissant et miséricordieux, va au palais de l'évêque de Mexico. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie pour que tu lui révèles combien je désire qu'il me procure ici une maison, qu'il m'érige dans la plaine un temple ; tu lui raconteras tout ce que tu as vu et admiré et ce que tu as entendu, et sois certain que je t'en serai très reconnaissante et te récompenserai ; pour cela je t'enrichirai, te glorifierai<sup>[302]</sup> ; tu auras mérité ainsi que je rétribue ta fatigue et ton aide pour avoir sollicité l'affaire auprès de celui vers lequel je t'envoie. Maintenant, mon fils, toi, le plus petit, tu as écouté mon désir et mes paroles ; va, accomplis la tâche qui te revient ».*

**Et aussitôt il se prosterna devant Elle et lui dit :**

*« Ma Dame, ma petite fille, oui, je vais pour réaliser ta*

*vénérable volonté, ton vénérable désir ; pour le moment je te quitte, moi, ton pauvre Indien ».*

Puis, il descendit pour accomplir sa mission : il vint par la chaussée, il vint directement à Mexico<sup>[303]</sup>.

Quand il arriva à l'intérieur de la ville, il se rendit directement au palais de l'évêque qui était arrivé peu avant, Prêtre Gouverneur ; son nom était Don Fray Juan de Zumarraga, prêtre de saint François.

À peine arrivé, il essaie de le voir, il demande à ses serviteurs, à ses assistants, d'aller l'annoncer. Après une longue attente, ils vinrent le chercher, le seigneur évêque ayant ordonné qu'on le fît entrer. À peine entré, il s'agenouilla devant lui, se prosterna, puis lui révèle, lui raconte le désir précieux, les précieuses paroles de la Reine du Ciel, son message et lui dit aussi tout ce qu'il a admiré, vu et entendu.

L'évêque ayant écouté tout son récit, son message, comme il n'y croyait pas beaucoup, lui dit :

*« Mon fils, tu reviendras une autre fois et je t'écouterai encore tranquillement, depuis le début je regarderai encore, je considérerai la raison de ta venue, ta volonté, ton désir<sup>[304]</sup> ».*

Il (Juan Diego) sortit ; il était devenu tout triste, car sa mission n'avait pas réussi tout de suite.

Alors, le jour finissant, il fit retour et se rendit tout droit au sommet de la colline ; il eut la chance de rencontrer la Reine du Ciel : là, précisément, où Elle lui était apparue la première fois, Elle l'attendait. À peine l'eut-il vue qu'il se prosterna devant Elle, se jeta à terre et lui dit :

*« Petite Maîtresse, ma Dame, ma Reine, toi, ma Fille la plus petite, ma Mignonette, je suis bien allé ou tu m'as envoyé pour accomplir ton aimable désir, tes aimables paroles ; bien que j'aie eu de la peine à parvenir au lieu où se trouvait le Prêtre-Gouverneur, je l'ai vu, je lui ai exposé ton désir, tes paroles, comme tu me l'avais recommandé. Il me reçut aimablement et l'écouta parfaitement, mais d'après ce qu'il me répondit, comme il n'y a rien compris, il n'y croit pas vraiment. Il me dit : 'Tu reviendras une autre fois ; je t'écouterai encore tranquillement, je verrai depuis le début pourquoi tu es venu, ton désir, ta volonté. À sa façon de répondre j'ai bien compris qu'il pense que ta maison que tu veux qu'on te construise ici, peut-être c'est bien moi qui l'invente ou que peut-être cela ne vient pas de toi. Je te supplie instamment, ma Dame, ma Reine, ma Fillette, de charger quelque noble, estimé, connu, respecté, honoré, de transmettre,*

*de présenter ton aimable désir, tes aimables paroles pour qu'il y croie. Car, en vérité, je suis un homme de la campagne, un portefaix, le plus rustre, le dernier du village<sup>[305]</sup> ; moi-même il faut me guider, me porter sur le dos, ce n'est pas à moi d'aller ni de rester là où tu m'envoies. Ma petite Vierge, ma plus petite Fille, ma Dame Enfant ; je t'en prie, excuse-moi : je vais attrister ton visage, ton cœur ; je vais attirer ta colère et ton mépris, ma Dame, ma Maîtresse ».*

La Vierge Parfaite, digne d'honneur et de vénération lui répondit :

*« Écoute, le plus petit de mes fils, sois sûr que je ne manque pas de serviteurs, de messagers que je pourrais charger de transmettre mon désir, mes paroles pour qu'ils accomplissent ma volonté. Mais il est absolument nécessaire que ce soit toi, personnellement, qui ailles demander, que ce soit par ton intercession que se réalise, que s'accomplisse ma requête, ma volonté ; et je te prie instamment, mon fils, toi, le plus petit<sup>[306]</sup>, et je t'ordonne que tu ailles de nouveau demain voir l'évêque. Et de ma part fais-lui savoir, fais-lui entendre ma requête, ma volonté, pour qu'il réalise, qu'il fasse le temple que je lui demande. Et dis-lui bien à nouveau que c'est moi, personnellement, la toujours Vierge Sainte Marie, moi qui suis la*

*Mère de Dieu, qui t'envoie ».*

Juan Diego, de son côté, lui répondit, lui dit :

*« Ma Dame, ma Reine, ma Petite fille, je ne veux pas charger de peine ton visage, ton cœur ; avec grand plaisir j'irai mettre en œuvre ton désir, tes paroles ; je n'aurai de cesse d'y parvenir et ne me lasserai pas du chemin. J'irai mettre en œuvre ta volonté, mais peut-être ne m'écouteront-on pas et si l'on m'écoute peut-être ne me croira-t-on pas. Demain soir, au coucher du soleil, je viendrai rapporter à ton désir, à tes paroles ce que l'évêque suprême m'aura répondu. Maintenant je prends respectueusement congé de Toi, la plus petite de mes filles, Demoiselle, Dame, mon enfant, repose-toi un peu ».*

Puis, il s'en fut lui-même chez lui, pour se reposer.

Le jour suivant, le Dimanche, alors que tout était encore dans la nuit, que tout était encore obscur, il sortit de chez lui et vint tout droit à Tlatilolco pour apprendre les choses de Dieu et être inscrit sur la liste avant d'aller voir le Seigneur Évêque. Il était près de dix heures quand il fut prêt : il avait entendu la messe, la liste avait été lue et la foule s'en était allée. C'est alors que Juan Diego se rendit au palais du Seigneur Évêque.

À peine arrivé, il dut se battre pour le voir, mais avec beaucoup de mal il le vit de nouveau. Il se jeta à ses pieds, pleura, et, tout triste, lui rapporta les paroles, le désir de la Reine du Ciel ; plaise à Dieu que son ambassade fut reconnue quant à la volonté de la Parfaite Vierge qu'on lui fit, qu'on lui érigeât le petit temple, là où elle l'avait dit, là où elle le voulait.

Et l'Évêque gouverneur lui posa quantité de questions, le scruta, pour se faire une certitude : où l'avait-il rencontrée, comment était-elle ? Il raconta absolument tout au Seigneur Évêque. Et bien qu'il lui eût déclaré absolument tout et que l'Évêque vît bien en toutes choses, en s'émerveillant, qu'il s'agissait de toute évidence de la Parfaite Vierge, l'Aimable, la Merveilleuse Mère de Notre Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ, néanmoins cela ne lui suffît pas.

Il dit que ses paroles, sa demande, ne pouvaient suffire pour accomplir ce qu'il demandait, qu'il fallait absolument un autre signe pour qu'il pût croire que c'était la Reine du Ciel en personne qui l'avait envoyé. À peine Juan Diego l'eut-il entendu, qu'il dit à l'Évêque :

*« Seigneur Gouverneur, choisis bien le signe que tu demandes, car j'irai ensuite le demander à la Reine du Ciel qui m'a envoyé*

».

Et l'Évêque ayant vu qu'il était d'accord et n'avait ni hésitation ni doute, alors le renvoya.

Après son départ, l'Évêque appela quelques-uns des gens de sa maison en qui il avait une confiance absolue et les envoya le suivre pour bien observer où il allait, qui il voyait, avec qui il parlait. Ainsi fut fait. Et Juan Diego s'en vint tout droit, en suivant la chaussée. Et ceux qui le suivaient, au débouché du ravin près de Tepeyac, au pont de bois, finirent par le perdre. Et ils eurent beau le chercher partout, ils ne le virent nulle part. Et ainsi revinrent-ils. Non seulement parce qu'ils étaient bien fatigués, mais aussi parce que l'échec de leur tentative les mettait en colère.

Ainsi allèrent-ils faire leur rapport à l'Évêque, lui mettant dans la tête de ne pas le croire, qu'il lui racontait des mensonges, qu'il ne faisait qu'inventer ce qu'il lui disait, ou qu'il le rêvait seulement ou imaginait ce qu'il disait et demandait. Et ils le décidèrent ainsi, s'il venait encore une fois, s'il revenait, à le saisir et le châtier durement pour qu'il ne revienne pas dire des mensonges et troubler les gens.

Entre-temps<sup>[307]</sup>, Juan Diego se trouvait avec la Très



Sainte Vierge, lui disant la réponse qu'il rapportait de l'Évêque. L'ayant entendue, la Dame lui dit :

*« C'est bien, mon petit enfant, tu reviendras ici demain pour porter à l'Évêque le signe qu'il t'a demandé. Ainsi il te croira et ne pourra plus douter de toi. Et sache, mon petit enfant, que moi je te paierai ta peine, ton travail et la fatigue que tu as assumée pour moi. Allez, va maintenant ; que je t'attendrai ici demain ».*

Et le jour suivant<sup>[308]</sup>, Lundi, alors que Juan Diego devait aller porter le signe qui l'aurait rendu crédible, il ne vint pas. Car, lorsqu'il rentra chez lui, la maladie s'était emparée de son oncle, Juan Bernardino, et il était très mal. Il alla donc encore chercher un médecin, il fit encore ce qu'il pouvait, mais il n'était déjà plus temps, il était déjà très mal.

Et quand vint la nuit, son oncle lui demanda que lorsqu'il serait encore très tôt, quand il ferait encore noir, il allât à Tlatilolco chercher un prêtre pour le confesser, pour le préparer, car il était sûr que le moment était venu et que c'était le temps de sa mort, qu'il ne se lèverait plus, qu'il ne guérirait plus.

Et le Mardi, alors qu'il faisait encore bien nuit, Juan Diego s'en alla, il sortit de chez lui pour aller chercher le prêtre à Tlatilolco. Et quand il arriva près de la petite

colline qui termine la chaîne de montagne, en bas, là où débouche le chemin, du côté où se couche le soleil, là où avant il était passé, il se dit :

*« Si je vais mon chemin tout droit, la Dame risque de me voir et, sûrement, comme la première fois, elle me retiendra pour que je porte le signe au chef des prêtres comme elle me l'a demandé ; qu'elle nous laisse d'abord à notre malheur ; que j'aie d'abord chercher rapidement le prêtre ; mon oncle l'attend tellement ».*

Alors, il contourna la colline, monta à mi-pente et, de là, traversa vers la partie orientale pour déboucher rapidement et aller à Mexico afin que la Reine du Ciel ne puisse le retenir. Il croit qu'en contournant la colline, elle ne pourra pas le voir, elle qui voit parfaitement partout<sup>[309]</sup>. Il la vit descendre du sommet de la colline d'où elle l'avait observé, là même où il l'avait vue auparavant.

Elle vint à sa rencontre sur un côté de la colline, elle lui coupa la route et dit :

*« Qu'y a-t-il, le plus petit de mes fils ? Où vas-tu, vers où te diriges-tu ? »*

Et lui, peut-être un peu triste, ou peut-être honteux, ou encore, effrayé, devint-il craintif ? Il se prosterna en sa

présence, la salua et dit :

*« Ma Jeunette, ma Fille la plus petite, mon Enfant, puisses-tu être contente ; comment te sens-tu ce matin ? Es-tu bien dans ton petit corps aimé, ma Dame, mon Enfant ? Je vais assombrir de peine ton visage, ton cœur ; je dois te dire, mon Enfant, qu'un de tes serviteurs va très mal, mon oncle. Une grande maladie s'est emparée de lui et, certainement, il va en mourir. Et maintenant j'irai vite à ton petit temple de Mexico pour demander à l'un de ceux qu'aime Notre Seigneur, à l'un de nos prêtres qu'il aille le confesser et le préparer, car en réalité c'est pour cela que nous sommes venus au monde, pour attendre que notre mort fasse son travail. Mais si, maintenant, je vais réaliser cela, je reviendrai ensuite pour aller accomplir ton désir, tes paroles, ma Dame, ma petite fille. Je te demande de me pardonner, accorde-moi encore un peu de patience, car je ne cherche pas à te tromper, ma fillette, demain, sans faute, je viendrai bien vite ».*

Ayant entendu les raisons de Juan Diego, la Pieuse, Parfaite Vierge lui répondit :

*« Écoute, mets-le dans ton cœur, mon fils, le plus petit. C'est pour rien que tu as pris peur, que tu t'es affligé ; que ton visage, ton cœur, ne se troublent pas ; n'aie pas peur de cette maladie ni d'aucune autre maladie, ni de rien de blessant ni d'affligeant, Ne*

*suis-je pas ici, moi, ta mère ? N'es-tu pas sous mon ombre et ma protection ? Ne suis-je pas la source de ta joie ? N'es-tu pas au creux de mon manteau<sup>[310]</sup>, enserré dans mes bras ? As-tu besoin d'autre chose ? Que rien ne t'afflige ni ne te trouble. Que la maladie de ton oncle ne te remplisse pas de peine, car il n'en mourra pas maintenant. Sois certain que, déjà, il va bien ».*

(Et son oncle guérit alors au moment même, comme on le sut plus tard).

Et Juan Diego, en entendant les aimables paroles, l'aimable désir de la Reine du Ciel, se sentit bien consolé et son cœur apaisé, et il la supplia aussitôt de l'envoyer voir l'Évêque gouverneur, pour lui porter quelque signe, comme preuve, afin qu'il crût. Et la Reine du Ciel alors l'envoya monter sur le sommet de la colline, là où il l'avait d'abord vue. Elle lui dit :

*« Monte, mon fils, le plus petit, sur le sommet de la colline, là où tu m'as vue et où je t'ai donné mes ordres ; là-bas, tu verras qu'il y a des fleurs de toutes sortes ; coupe-les, rassemble-les, mets-les toutes ensemble ; puis redescends ici ; porte-les moi ici ».*

Et Juan Diego alors monta sur la colline, et quand il arriva sur le sommet, il fut rempli d'admiration devant tant

de fleurs de toutes sortes, épanouies, les corolles ouvertes, belles et délicates, alors que leur temps n'était pas encore venu, car, en vérité, à cette saison, le gel redoublait. Elles dégageaient une odeur très suave ; elles étaient comme des perles précieuses, comme pleines de rosée nocturne.

Alors, il commença à les couper, il les rassembla, les mit dans le creux de sa tilma. Pour sûr, le sommet de la colline n'était pas un endroit pour les fleurs, il était plein de rochers, de chardons et d'épines, de cactus et de faux-poivriers, et si par hasard quelques graminées y paraissaient, alors, comme on était en décembre, le gel brûlait tout, détruisait tout.

Et aussitôt il descendit, il vint porter à l'Enfant du Ciel les différentes fleurs qu'il avait coupées. Et quand elle les vit, de ses mains vénérables elle les prit, puis de nouveau elle les remit ensemble dans le creux de son ayate<sup>[311]</sup>, en lui disant :

*« Mon fils, le plus petit, ces fleurs variées sont la preuve, le signe que tu porteras à l'évêque. Tu lui diras de ma part qu'il voie en elles mon désir et qu'ainsi il réalise ma requête, ma volonté. Et toi... toi qui es mon messager... sur toi repose toute confiance ; et je t'ordonne expressément de ne déployer ton*

*manteau qu'en présence de l'évêque<sup>[312]</sup>, et de lui montrer ce que tu portes. Et tu lui raconteras tout exactement, tu lui diras que je t'ai ordonné de monter sur le sommet de la colline et de couper des fleurs, et tu lui diras tout ce que tu as vu et admiré afin que tu puisses convaincre l'évêque gouverneur et qu'ensuite il fasse ce qui lui incombe pour que se fasse, se dresse mon temple que je lui ai demandé ».*

Et quand la Reine Céleste lui eut donné ses ordres, il vint prendre le chemin de la chaussée, il vint directement à Mexico, il vint déjà tout content. Il vint, le cœur désormais en paix, car tout se passera bien, il réussira parfaitement. Il vint, prenant bien soin de ce qui se trouve enveloppé dans son manteau, que rien ne vienne à en tomber ; il vint, jouissant du parfum des diverses fleurs précieuses.

Quand il arriva au palais de l'Évêque, le portier et les autres serviteurs du Prêtre gouverneur vinrent à sa rencontre, et il les supplia d'aller lui dire combien il désirait le voir, mais aucun ne le voulut ; ils faisaient semblant de ne pas l'entendre, ou peut-être pensaient-ils qu'il faisait encore nuit<sup>[313]</sup>, ou encore peut-être parce qu'ils l'avaient reconnu et ne voulaient plus être dérangés, importunés, et

encore leurs compagnons, ceux qui l'avaient suivi, leur avaient raconté comment ils l'avaient perdu de vue. Pendant très longtemps il resta à attendre une explication.

Et quand ils virent qu'il restait là très longtemps<sup>[314]</sup>, debout, la tête basse, sans rien faire, dans l'espoir d'être appelé, et qu'il portait quelque chose qu'il tenait dans le repli de son manteau, alors ils s'approchèrent pour voir ce qu'il portait et mieux s'informer. Et quand Juan Diego vit qu'il ne pouvait absolument pas leur cacher ce qu'il portait et qu'à cause de cela ils le maltraiteraient, le bousculeraient et peut-être le frapperaient, alors il leur montra un peu qu'il s'agissait de fleurs. Et quand ils virent qu'elles étaient toutes délicates, variées, alors que ce n'était pas la saison d'en trouver, ils les admirèrent beaucoup et comme elles étaient fraîches, et comme leurs corolles étaient bien ouvertes, comme elles sentaient bon et paraissaient bien en tout. Et ils voulurent en prendre et en tirer quelques-unes ; trois fois il arriva qu'ils osèrent les saisir, mais ils n'arrivèrent pas à les prendre, car, lorsqu'ils essayaient, ils ne pouvaient plus voir les fleurs mais elles leur paraissaient comme peintes ou brodées, ou cousues sur la tilma.

Ils allèrent aussitôt raconter à l'Évêque gouverneur ce

qu'ils avaient vu, comment le petit indien qui était déjà venu d'autres fois désirait le voir et que cela faisait déjà très longtemps qu'il était là, attendant la permission de le voir. Et l'Évêque gouverneur, en entendant cela, comprit que c'était là la preuve qui devait le convaincre de réaliser ce que le petit homme demandait. Aussitôt, il donna l'ordre qu'on le laissât passer.

À peine entré, Juan Diego se prosterna devant lui comme il l'avait déjà fait. Et, de nouveau, il lui rapporta ce qu'il avait vu, admiré et son message. Il lui dit :

*« Mon Seigneur, Maître, j'ai fait, j'ai accompli ce que tu m'avais ordonné. Ainsi je suis allé dire à la Dame, Maîtresse, Enfant du Ciel, Sainte Marie, la bien-aimée Mère de Dieu, que tu demandais une preuve pour pouvoir me croire, afin de faire son petit temple, là où elle te demandait de l'ériger. Et je lui dis aussi que je t'avais donné ma parole de venir t'apporter quelque signe, quelque preuve de sa volonté, comme tu m'en avais chargé. Et elle écouta bien ton désir, tes paroles, et elle reçut avec plaisir ta demande d'un signe, de la preuve pour que s'accomplisse, se vérifie son aimable volonté. Et maintenant, alors qu'il faisait encore nuit, elle m'envoya pour venir te voir une nouvelle fois. Et je lui demandai la preuve pour être cru, comme elle m'avait dit*



*qu'elle me la donnerait et aussitôt elle l'accomplit. Et elle m'envoya sur le sommet de la colline, là où je l'avais vue avant, pour y cueillir diverses roses de Castille<sup>[315]</sup>. Et quand je les eus cueillies, je les rapportai en bas. Et de ses saintes mains elle les prit et les replaça dans le repli de mon ayate, pour que je te les apporte et te les donne, à toi, personnellement. Je savais bien que le sommet de la colline n'était pas un endroit où l'on trouve des fleurs, mais seulement une grande quantité de rochers, de chardons, de ronces, de cactus, de faux-poivriers, et pourtant je n'ai pas eu de doute, pas d'hésitation<sup>[316]</sup>. Quand je suis arrivé au sommet de la colline, je vis que c'était le paradis. Il y avait là toutes les espèces des fleurs les plus magnifiques, les plus délicates, pleines de rosée, splendides, si bien que je me mis à les cueillir. Et je me dis que je te les remettrais de sa part et que j'apporterais ainsi la preuve, que tu verrais le signe que tu lui avais demandé pour réaliser son aimable volonté. Et pour que l'on voie bien que mes paroles sont vraies et aussi mon message, les voici ; fais-moi la faveur de les accepter ».*

Et alors, il déploya sa blanche tilma, dans le repli de laquelle il avait placé les fleurs. Et ainsi lorsqu'elles tombèrent sur le sol, toutes ces variétés de fleurs merveilleuses, alors se forma le signe et apparut aussitôt

l'Image bien-aimée de la Parfaite Vierge Sainte Marie, Mère de Dieu, en la forme et figure quelle a maintenant, là où elle est maintenant conservée dans son petit temple, sa petit maison sacrée à Tepeyac qui s'appelle Guadalupe<sup>[317]</sup>.

Et lorsque l'Évêque gouverneur la vit, ainsi que tous ceux qui se trouvaient là, ils s'agenouillèrent et l'admirèrent beaucoup ; ils se relevèrent pour venir la voir, et, tout tristes, tout affligés, ils lui demandèrent pardon pour ne pas avoir encore réalisé sa volonté, son vénérable désir, ses vénérables paroles. Et quand il se releva, il dénoua le vêtement de Juan Diego de son cou où il était attaché, la tilma sur laquelle la Reine du Ciel apparut, se transforma en signe. Et alors il la prit et l'emporta dans son oratoire. Et Juan Diego passa encore une journée dans la maison de l'Évêque, il le retint encore.

Et le jour suivant il lui dit :

*« Va, allons pour que tu nous montres où la Reine du Ciel veut qu'on lui érige un temple ».*

Aussitôt on convoqua des gens pour le faire, pour le construire. Et quand Juan Diego eut montré où la Dame du Ciel avait ordonné qu'on lui construisît sa petite maison sacrée, alors il demanda la permission d'aller chez lui pour

voir son oncle Juan Bernardino qui était gravement malade quand il le laissa pour aller chercher un prêtre à Tlatilolco pour le confesser et le préparer ; la Reine du Ciel lui avait dit qu'il était maintenant guéri. Mais ils ne le laissèrent pas y aller seul et l'accompagnèrent jusque chez lui. Et en arrivant ils virent son oncle qui était guéri, il n'avait absolument plus aucune douleur.

Et lui, de son côté, était très étonné de voir que son neveu était accompagné de la sorte et très honoré. Il demanda à son neveu ce qui était arrivé pour qu'ils l'honorent à ce point ; et, lui, raconta comment lorsqu'il était parti pour aller chercher un prêtre pour le confesser et le préparer, là-bas, à Tepeyac, la Dame du Ciel lui était apparue ; et elle l'avait envoyé à Mexico voir l'Évêque gouverneur pour qu'il lui fasse une maison à Tepeyac. Et elle lui avait dit de ne pas s'affliger que son oncle était déjà satisfait et cela l'avait bien consolé. Son oncle lui dit qu'il était certain que c'était à ce moment précis quelle le guérit et il la vit exactement selon le même aspect sous lequel elle était apparue à son neveu.

Et il lui dit comment, lui aussi, elle l'avait envoyé à Mexico pour voir l'Évêque et que lorsqu'il le rencontrerait il

devait lui révéler absolument tout, lui raconter ce qu'il avait vu et la façon merveilleuse dont elle l'avait guéri, et qu'ainsi on appellerait, on nommerait son Image bien-aimée la Parfaite Vierge Sainte Marie de Guadalupe<sup>[318]</sup>.

Et alors ils amenèrent Juan Bernardino à l'Évêque gouverneur, ils l'invitèrent à lui parler, à donner son témoignage, et avec son neveu Juan Diego l'Évêque les reçut dans sa maison autant de jours qu'il en fallut pour construire la maison sacrée de l'Enfant Reine là-bas sur le Tepeyac, là où elle se fit voir à Juan Diego. Et le Seigneur Évêque transféra l'Image bien-aimée de l'Enfant Céleste à l'église majeure. Il la sortit de son palais, de son oratoire où elle se trouvait pour que tous puissent voir, admirer son Image bien-aimée. Et absolument toute cette cité, sans que personne eut manqué, fut bouleversée en voyant, en admirant son Image précieuse. Ils venaient reconnaître son caractère divin. Ils venaient lui présenter leurs prières. Beaucoup admirèrent la façon miraculeuse de son apparition, car absolument aucun homme de la terre n'avait peint son Image bien-aimée ».



## 6

### Traduction du récit primitif

*Père François Brune*

Comme pour le Nican Mopohua, je tente cette traduction à partir de celle que le Père Mario Rojas Sanchez a réalisée en espagnol<sup>[319]</sup>. Comme pour le Nican Mopohua, la traduction espagnole ne vise pas la beauté littéraire mais la plus grande fidélité possible au texte original nahuatl, jusque dans certaines particularités de cette langue, autant qu'on puisse les transposer dans nos langues occidentales. Il faut encore noter que la copie présente quelques lacunes comblées dans la marge par le copiste. Les mots ainsi ajoutés figurent ici entre crochets.

« Voici la grande merveille que Dieu, Notre Seigneur accomplit par l'intermédiaire de Sainte Marie toujours Vierge.

Voici donc : ce que vous apprendrez, ce que vous entendrez, de quelle façon miraculeuse elle voulut qu'on lui construisît une maison, qu'on lui installât une habitation que l'on appellerait Reine Sainte Marie de Tepeyac.

C'est ainsi que cela se passa : un pauvre homme du peuple, un 'macehual'<sup>[320]</sup> de vraie grande piété, à ce qu'on dit paysan (pauvre bêche, pauvre 'mecapal'<sup>[321]</sup>) là-bas sur le Tepeyac faisait chemin sur le sommet (pour voir si par hasard il pourrait trouver quelque petite racine) luttant pour gagner sa vie, là-bas il vit la Mère de Dieu bien-aimée qui l'appela et lui dit :

*« Mon fils le plus petit, va à l'intérieur de la grande ville de Mexico, dis-lui à celui qui là-bas a le pouvoir spirituel, à l'archevêque, que je veux d'un grand désir qu'ici, sur le Tepeyac on me fasse une habitation, qu'on me construise ma maisonnette afin que là ils viennent pour me connaître, qu'ils viennent me prier, les fidèles chrétiens. Là je me consacrerai à cela quand ils me feront leur avocate ».*

Alors, ce pauvre petit homme s'en fut se présenter au grand prêtre en chef l'archevêque et lui dit « *Seigneur, je ne veux pas t'importuner, mais j'ai ici que la Dame du Ciel m'a envoyé, elle m'a dit que je vienne te dire comment elle désirait que là-bas sur le Tepeyac on fasse, on construise pour elle une maisonnette afin que là les chrétiens puissent la supplier.*

*Aussi elle m'a dit que pour une question qui lui tient beaucoup à cœur, là quelque chose se passerait quand ils l'invoqueraient ».*

Mais l'archevêque ne le crut pas et lui dit :

« *Que dis-tu, mon fils ? Peut-être l'as-tu rêvé ou peut-être t'es-tu enivré ! Si c'est vraiment (ce quelle t'a dit, dis-lui) à cette Dame que je t'ai dit qu'elle te donne un signe pour que nous croyons que ce que tu dis est certain ».*

[Notre pauvre petit homme s'en revint, il cheminait tout triste et la Reine lui apparut de nouveau.]

Et quand notre petit homme la vit, il lui dit :

« *Mon enfant, je suis allé où tu m'as envoyé, mais le Seigneur ne me croit pas. Il m'a même dit que peut-être je l'avais rêvé ou que peut-être je m'étais enivré et il me dit que pour qu'il le croie, tu me donnes un signe à lui porter ».*

Et la Dame Reine, la bien-aimée Mère de Dieu alors lui



dit :

*« Ne sois pas triste, mon petit jeune homme, va ramasser, va cueillir quelques petites fleurs là où elles se sont épanouies ».*

Ces fleurs n'ont pu pousser que par miracle, car en cette saison la terre était très sèche, nulle part les fleurs ne s'ouvraient.

Notre petit homme les coupa et les mit dans le creux de sa tilma.

De là, il se rendit à Mexico et dit à l'évêque :

*« Seigneur, j'apporte ici les fleurs que m'a données la Dame céleste pour que tu croies que sa parole est vraie, sa volonté que je suis venu te dire, que ce qu'elle m'a dit est certain ».*

Et quand il déploya sa tilma pour montrer les fleurs à l'archevêque, là il vit aussi sur la tilma de notre petit homme, là se forma l'image, là se convertit en portrait-signe la Petite fille Reine de façon prodigieuse pour qu'enfin crût l'archevêque. À sa vue, ils s'agenouillèrent et l'admirèrent.

Et en vérité ce n'est que par miracle que l'image même de la Fillette Reine put [se peindre] comme portrait sur la tilma du pauvre homme où elle se trouve maintenant

comme gloire de tout l'univers.

C'est là que viennent la rencontrer ceux qui la supplient (ses dévots) :

Et Elle, avec sa Maternité compatissante (son affection maternelle) là Elle les aide, Elle leur accorde ce qu'ils demandent.

Et en vérité si quelqu'un la reconnaît pleinement comme son avocate et s'en remet totalement à Elle, la Bien-Aimée Mère de Dieu se convertira bien amoureusement en sa protectrice. En vérité Elle l'aidera beaucoup, elle se manifestera à qui l'estime, à qui ira se mettre sous son ombre, sous son regard. »

Dépôt légal : octobre 2008

*Imprimé en France*



Père François Brune

# La Vierge du Mexique

ou le Miracle le plus  
spectaculaire de Marie

Un journaliste de France-Info expliquait récemment à l'antenne que *"même les Mexicains qui ne croient pas en Dieu, croient en la Vierge de Guadalupe"*.

Cette phrase, assez mystérieuse pour nous, ne prend toute sa dimension qu'à la lecture de ce livre remarquable du Père François Brune.

En effet, à côté de l'apparition mexicaine de la Vierge, celle de Lourdes semble tout à coup bien terne car les preuves hallucinantes – surnaturelles – laissées par Marie ( pigments de couleur extra-terrestres, yeux "vivants" entre bien d'autres choses ) sont aujourd'hui prouvées par des scientifiques, médusés.

Si le Père Brune qualifie cette apparition de "Bombe à Retardement", c'est tout simplement parce que ces preuves n'ont pu être découvertes que récemment grâce aux nouvelles technologies !

Un livre qui doit être absolument lu par tous ceux qui désirent avoir une "preuve" de l'existence de Dieu ou de Marie. Ou simplement par ceux qui veulent qu'un "miracle" leur soit prouvé.

Avec ce livre, le doute ne peut décemment pas subsister, et on comprend alors pourquoi *"même les Mexicains qui ne croient pas en Dieu, croient en la Vierge de Guadalupe"*.

Le jardin des Livres

[www.lejardindeslivres.fr](http://www.lejardindeslivres.fr)



24 €

Couverture : Patrice Servage

Imprimé en France

---

[1] Frère Bruno Bonnet-Eymard, *La Vierge Marie au Mexique*, texte publié par « La Contre-Réforme Catholique au XXe siècle », supplément de septembre en 1980, nouvelle édition en 1981. « L'étoile Notre-Dame », N° 55 de janvier 1998 ; le « Journal de la Confrérie Notre-Dame de France », N°28, (1997).

[2] Salvador Reinoso Fray Bernardino de Sahagun y Antonio Valeriano, dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro National Guadalupano. Fuentes historicas de la devocion guadalupana*, Editorial Jus, Mexico, 1979, la parte, p.42-43.

[3] Tulpetlac ou Tolpetlac. L'orthographe des noms propres change souvent car les Indiens n'avaient pas d'alphabet. Je suis les plus récentes études qui situent l'habitation de Juan Diego dans cette localité et non à Cuauhtitlan qui fut seulement son lieu de naissance. Voir *El Mensajero de la Virgen*, ouvrage d'Asuncion Garcia Samper, Rossana Enriquez Argüello et Mgr. Salazar y Salazar, Idéal Editores, Mexico, décembre 2001. Voir déjà : P. Francisco Nambo *Tulpetlac y Santa Maria de Guadalupe* article paru dans *Historica* et repris en volume, tome 2.

[4] Textes cité par Mireille Simoni-Abbat dans *Les Aztèques*, Seuil, collection "Le temps qui court", 1976, p.129-130.

[5] *Fuentes historicas de la devocion guadalupana*, seconda parte, Editorial Jus, Mexico, 1979, p.82-101.

[6] *Juan Gonzalez, el interprete entre Fray Juan de Zumarraga y el hoy beato Juan Diego*, ouvrage collectif, Editorial Hombre, Mexico, 1994.

[7] Texte cité et traduit par Frère Bonnet-Eymard, op.cit.

[8] Voir à ce sujet : Francis Johnston *The Wonder of Guadalupe*, Tan Books and Publishers, 1981, p.58-59.

[9] Didier van Cauwelært, *L'Apparition*, Albin Michel, 2001.

[10] « *Dictamen sobre la duracion del ayate en que esta la santissima ymagen de nuestra senora de Guadalupe de Mexico dado por el doctor don Juan de Melgarejo por orden del protomedicato de esta ciudad, y mandato de su santidad* », dans *Historica*, Coleccion V.

[11] J.J. Benitez, op.cit., p.52-53.

[12] Texte cité par Faustino Cervantes dans sa traduction de l'ouvrage de Philip Serna Callahan et Jody Brant Smith *La tilma de Juan Diego, técnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.92, note 44.

[13] Ernesto Sodi Pallares et Roberto Palacios Bermudez dans l'ouvrage de Carlos Satinas *Descubrimiento de un busto humano en los ojos de la Virgen de Guadalupe*, Editorial Tradicion, 1999, p.76.

[14] Voir « Estudio del 'codice 1548 » dans *Historica*, coleccion VI.

[15] Rapport d'Ernesto Sodi Pallares et de Roberto Palacios Bermudez dans l'ouvrage de Carlos Salinas *Descubrimiento de un busto humano....* op.cit., p.58.

[16] Pour le détail des couleurs employées dans la réalisation de ces copies, voir le rapport d'Ernesto Sodi Pallares et Roberto Palacios Bermudez dans l'ouvrage de Carlos Salinas *Descubrimiento de un busto humano....*, op.cit., p.70-72.

[17] Texte cité par J.J. Benitez, op.cit., p.59, note 9 ; voir aussi Dr. Faustino Cervantes Ibarroia « *La sindone de Turin y la tilma de Juan Diego, ensayo de un estudio comparativo* », dans *Historica*, Coleccion IV, p.20 de l'article.

[18] Dr.Faustino Cervantes Ibarroia *La sindone de Turin...* op.cit., p.19 de l'article.

[19] *Documentario Guadalupano*, 1531-1768, Mexico, 1980, p.229-230, ouvrage édité par le Centra de Estudios Guadalupanos.

[20] Jody Brant Smith, op.cit., p.91.

[21] Jody Brant Smith, op.cit., p.90-95.

[22] Texte cité par Rafael Estartus Tobella dans son Introduction au livre de José Aste Tönsmann *El secreto de sus ojos*, Tercer Milenio, Lima, 1998, p.35.

[23] Ernesto Sodi Pallarés, op.cit., p.80 ; J.J. Benitez, op.cit., p.48-50.



- [24] Jody Brant Smith, *The Image of Guadalupe, myth or miracle ?*, Doubleday and Company, Garden City, New-York, 1983, p. 117-118.
- [25] Pour plus de détails, voir Jody Brant Smith, op.cit., p.106-107.
- [26] Callahan, cité par Jody Brant Smith, op.cit., p.98-99.
- [27] Jody Brant Smith, op.cit., p.107-108.
- [28] Philip S. Callahan dans *La tilma de Juan Diego, técnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.91-92.
- [29] Callahan, cité par Jody Brant Smith, op.cit., p. 100-101.
- [30] C'est J.B. Smith qui le signale, op.cit., p.107.
- [31] « *La photo a été prise avec une caméra Pentax, grand angulaire et pellicule Kodak ASA 100 et l'obturateur complètement ouvert* », précise en note le Père Mario Rojas.
- [32] P.Mario Rojas Sanchez *Guadalupe, Simbolo y Evangelizadon*, édition de l'auteur, Mexico, 2001, p.25.
- [33] Philip S. Callahan et Jody Brant Smith, *La tilma de Juan Diego, tecnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.51.
- [34] Cité par Francisco Anson, *Guadalupe, lo que...*, Ed. Rialp, Madrid 1988, p.104.
- [35] Jody Brant Smith, op.cit., p.51-62.

[36] Ainsi l'ouvrage de J.J.Benitez, souvent cité, et celui de Francisco Anson : *Guadalupe, lo que dicen sus ojos*, Ediciones Rialp, Madrid, 1988. De même celui de B. Bonnet-Eymard, op.cit., p.31 et suivantes.

[37] Philip S. Callahan et Jody Brant Smith, *La tilma de Juan Diego, técnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p.89.

[38] Voir l'appendice rédigé par Faustino Cervantes à la fin de la première partie de la traduction espagnole de l'ouvrage de Philip S. Callahan et Jody Brant Smith : *La tilma de Juan Diego, técnica o milagro ?*, Editorial Alhambra Mexicana, 1981, p. 99-109.

[39] Voir Faustino Cervantes, dans l'appendice de la traduction déjà citée, p.103 et 107.

[40] Texte cité par Francisco Anson, op.cit., p.103.

[41] P. Mario Rojas Sanchez, op.cit., p.10 et planches 18 et 19 du tome II.

[42] Voir l'étude de Juan Homero Hernandez Illescas : « *Estudio de la Imagen de la Virgen de Guadalupe. Brèves comentarios* », dans *Historica*, janvier-février-mars 1987, n°1, p.3-27, étude rassemblée avec d'autres dans « Coleccion » I, p.181-205 ; du même auteur *La Virgen de Guadalupe y la propordon dorada*, Monumenta Historica Guadalupanensia 5, Centra de Estudios Guadalupanos, 1999.

[43] Voir Francisco Anson, op.cit., p.94-98.

[44] L'original fut confié alors à la famille Murguía. C'est elle qui conserve aujourd'hui cette copie, cf. *Historica*, Colección V, « *La obra pictórica de Rafael Aguirre y el congreso nacional guadalupano de 1931* », p. 19-20.

[45] Frère Bruno Bonnet-Eymard, *La Vierge Marie au Mexique*, 1981, p.27-28.

[46] Rafael Estartus Tobella dans son Introduction à l'ouvrage de José Aste Tönsmann, op.cit., p.37.

[47] Dr. Jorge A. Escalante Padilla « *Los ojos de la imagen de la Virgen de Guadalupe* », dans *Historica*, Colección II.

[48] Dr. Jorge A. Escalante Padilla, op cit.

[49] J.J. Benitez, op.cit, p.188-213, avec parfois quelques variantes dans les dates de ces différents examens. Francis Johnston avait entendu parler de cette hypothèse mais ne s'y ralliait pas. Le fait n'est plus aujourd'hui une hypothèse, mais une certitude, confirmée depuis de façon encore plus éclatante par les travaux du Dr. José Aste Tönsmann : *Los ojos de la virgen de Guadalupe, un estudio por computadora electronica*, Editorial Diana, Mexico, 1981, p.101.

[50] Texte cité par J.J. Benitez, op.cit., p.196-197.

[51] « interne » veut dire ici le côté de la cornée près du nez ; « externe » le côté le plus éloigné.

[52] Carlos Salinas, *Descubrimiento de un busto humano en los ojos de la Virgen de Guadalupe*, Editorial Tradicion, 1999, p.27.

[53] Voir Thomas Cano Montufar : « *En las pupilas de la Virgen de Guadalupe la escena del milagro* », article publié par *Excelsior Mexico* du 26 janvier 1986, et Harald Grochtmann : « *Das Wunder von Guadalupe und die Bestätigung seiner Echtheit auch durch neueste Forschungsergebnisse* », article publié dans *Theologisches*, août 1987, p. 37-42.

[54] Dr.Jorge A.Escalante Padilla : « *Los ojos de la imagen de la Virgen de Guadalupe* », dans *Historica*, Coleccion II.

[55] Dr.Jorge Antonio Escalante Padilla « *Ultimos hallazgos de las imagenes en los ojos de la imagen de la Virgen de Guadalupe* », dans *Historica*, janvier-février-mars 1991, N°1, p.4-8, article repris dans Coleccion IV.

[56] Juan José Benitez, op.cit., p.269. Récit un peu différent de cette expérience dans Anson, op.cit., p.124/126.

[57] Lettre de Jésus Ruiz Ribera à Carlos Salinas dans l'ouvrage de ce dernier, op.cit., p.98-99.

[58] Cf. Benitez, op.cit., p.273-275.

[59] Francisco Anson, op.cit., p. 125-126.

[60] Dr.José Aste Tönsmann, *Los ojos de la Virgen de Guadalupe*, un

*estudio por computadora electronica*, Editorial Diana, Mexico, 1981 et *El secreto de sus ojos*, Tercer Milenio, Lima, 1998. L'édition mexicaine donne «Tonsmann», la péruvienne «Tönsmann», mais il s'agit bien de la même personne. En référence je suivrai donc l'orthographe correspondant à ces deux ouvrages et elle suffira pour les distinguer : Tonsmann, op.cit. ou Tönsmann, op.cit.

[61] Sur d'autres appareils l'image reste fixe et c'est la lumière qui balaie l'image.

[62] Dr. Aste Tönsmann, op.cit., p.49. Quelque chose m'échappe dans le calcul, mais il a sûrement raison.

[63] Dr. José Aste Tönsmann : op.cit., p.33. Francisco Anson donne, à deux reprises le chiffre, beaucoup plus modéré, de 2,778 points au millimètre carré, comme si le chiffre fantastique de 27.778 n'était dû qu'à une faute d'impression. *Guadalupe, lo que dicen sus ojos*, Ediciones Rialp, Madrid, 1988, p.122. Cependant, c'est certainement lui qui se trompe, à moins qu'il ne s'agisse d'une correction spontanée due à l'imprimeur. Le nombre de 27.778 points n'est cependant qu'une moyenne, le millimètre carré ne correspondant pas à un nombre entier de microns. Les indications données par Juan José Benitez sont encore plus détaillées mais conformes à celles données par Tönsmann. (Benitez, op.cit., p.230 et 248). C'est donc certainement Anson qui s'est trompé.

[64] Dr. Aste Tönsmann, op.cit., p.50 et 54.

[65] J.J. Benitez, op.cit., p.252-255.

[66] J.J.Benitez, op.cit., p.258-259.

[67] Dr. Aste Tönsmann, op.cit., p.61-62, complété par les explications reçues de vive voix.

[68] Aste Tönsmann, op.cit., p.69-70 ; et 105-106. Le programme de morphing utilisé était *PhotoMorph pour Windows* de North Coast Software, inc.

[69] Je précise que ce n'était pas moi qui étais en cause, dans aucun de ces cas.

[70] Prologue de José Maria Abascal Carranza au livre de Carlos Salinas, *Descubrimiento de un busto humano en los ojos de la Virgen de Guadalupe*, Editorial Tradicion, Mexico, 1999, p.7-22.

[71] Carlos Salinas, op.cit., p.94-96.

[72] Francisco Anson, op.cit., p.127 ; J.J. Benitez, op.cit., p.249.

[73] Rafael Estartus Tobella, dans son Introduction au livre de J. Aste Tönsmann *El secreto de sus ojos*, p.38.

[74] José Aste Tönsmann, op.cit., p.109-111. Francisco Anson semble comprendre autrement. Pour lui, la Vierge aurait été visible pour tous et serait apparue un peu à côté de Juan Diego. L'hypothèse n'est pas absurde, mais Anson semble l'attribuer à Tönsmann, alors que

Tönsmann précise bien que, pour lui, la Vierge aurait assisté à la scène, mais invisible.

[75] Carlos Salinas « *Descubrimiento de un busto humano...* », op.cit., p.113.

[76] J'emprunte toute cette étude aux ouvrages suivants : Juan Homero Hernandez Illescas *La imagen de la Virgen de Guadalupe, un codice nahuatl*, dans *Historica*, Coleccion I, et, du même auteur, en collaboration avec le Père Mario Rojas et Mgr, Enrique R.Salazar *La Virgen de Guadalupe y las Estrellas*, Mexico, juin 1995.

[77] Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, 1987, p.210.

[78] Sur tout ceci, voir *Guadalupe, Simbolo y Evangelizacion* du Père Mario Rojas Sanchez, Mexico, 2001, deux volumes.

[79] Xavier Noguez, voir note 228, page 208.

[80] *La Virgen de Guadalupe y las estrellas*, par Juan Homero Hernandez Illescas, Mario Rojas et Mgr. Enrique R. Salazar, Mexico, juin 1995.

[81] Chez les peuples préhispaniques, les constellations ne sont évidemment pas groupées de la même façon que dans notre système et ne reçoivent pas les mêmes noms. On ne fait que les identifier maintenant peu à peu.

- [82] Dr.Carlos Fernandez del Castillo dans l'ouvrage du Père Mario Rojas Sanchez *Guadalupe, Simbolo y Evangelizacion*, 2001, p. 158.
- [83] Voir sur tout ceci l'étude de Nestor Capdevila « *Bartolomé de Las Casas, la controverse entre Las Casas et Sepulveda* », Vrin, 2007, p.72-128.
- [84] Ramon Carande, *Carlos V y sus banqueros*, Barcelone 1978,11, p.24-25, cité par Jean Dumont dans *L'Église au risque de l'Histoire*, Critérion, 1981, p.121.
- [85] William H.Prescott, *La fabuleuse découverte de l'Empire Aztèque, Histoire de la conquête du Mexique*, tome I, Pygmalion, 1991, p.130.
- [86] Hernan Cortès, *La conquête du Mexique*, La Découverte/Poche, 1996, p.85-87.
- [87] Lettre datée du 15 octobre 1524, citée par Christian Duverger dans *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, op.cit., p.28-29.
- [88] Jean Dumont, *L'Église au risque de l'Histoire*, op.cit., p.125.
- [89] Jean Dumont, ibid.p.126.
- [90] Capdevila, op.cit., p.75, note 2.
- [91] Capdevila, op.cit., p.191.
- [92] Jean Dumont, *L'Église au risque de l'Histoire*, Critérion, 1981,



p.130-131.

[93] Christian Duverger, *La fleur létale, économie du sacrifice aztèque*, Seuil, 1979, p.237.

[94] Mireille Simoni-Abbat, *Les Aztèques*, Seuil, collection « le temps qui court », 1976, p.168-169. Voir aussi Francisco Anson, op.cit., p.42 et Paul Hosotte, « *L'Empire Aztèque, impérialisme militaire et terrorisme d'État* », *Economica*, 2001, p.292-295.

[95] Paul Hosotte, op.cit., p.294.

[96] J'emprunte ce résumé à Francis Johnston, *The Wonder of Guadalupe*, Tan Books and Publishers, 1981, p.14.

[97] Christain Duverger, *La fleur létale, économie du sacrifice aztèque*, Seuil, 1979, p.237.

[98] Texte cité, avec référence par C. Duverger, « *La fleur létale,...* », op.cit., p.238.

[99] Avant-propos de Jacques Soustelle à l'évocation romancée de ce mythe par José Lopez-Portillo : *Quetzalcoatl*, Gallimard, 1978, p.35.

[100] Francisco Anson, op.cit., p.44.

[101] Yves Cohat, *Les Vikings, rois des mers*, Découvertes Gallimard, 1987, p.33-39 ; Frédéric Durand, *Les Vikings*, Que sais-je ?, 1993, p.28-32 ; John Haywood, *Atlas des Vikings 789-1100*, collection Atlas/Mémoires, Éditions Autrement, 1996, p.92-99.

- [102] Bernard Marillier, *B.A. BA Vikings*, Pardès, p.2001, p.28-29.
- [103] Frère Domingo Guadalupe Diaz y Diaz, « *Exaltation de Mexico por Nuestra Senora de Guadalupe* », article signé le 20 avril 1989, publié par *Historica*, repris dans Coleccion III.
- [104] Seconde lettre de Hernan Cortès à Charles Quint, traduction de Désiré Charnay (1896 reproduite dans *Hernan Cortès : La conquête du Mexique*, La Découverte/Poche, 1996, p. 108-110.
- [105] José Lopez-Portillo, op.cit., p.39.
- [106] Paul Hosotte, *L'Empire Aztèque, impérialisme militaire et terrorisme d'État*, Économies, 2001, p.301-304. Que la tradition ait annoncé le retour de « dieux » ou de seigneurs ne change pas l'essentiel.
- [107] Voir sur la rigueur des enquêtes de Sahagun : Christian Duverger, op.cit., p. 199-200.
- [108] Jaime Labastida, cité par Senen Mejic, « *Nacimiento del monoteismo y muerte del politeismo en Mexico* », article publié dans *Historica*, octobre-novembre-décembre 1992, N°4, repris dans Coleccion IV.
- [109] Duran, Ixtlilxochitl, Torquemada, cf. Christian Duverger, *La Fleur létale, Économie du sacrifice aztèque*, Seuil, 1979, p.218-221.
- [110] Mireille Simoni-Abbat, *Les Aztèques*, Seuil, 1976, p.116, donne

encore cette estimation.

[111] Christian Duverger, *La fleur létale, économie du sacrifice aztèque*, Seuil, p.219 où l'on trouvera d'autres estimations voisines.

[112] Pour plus de détails, voir : Daniel Lévine *Le grand temple de Mexico, du mythe à la réalité*, Éditions Artcom, 1997.

[113] Cité par Paul Hosotte, op.cit., p.155.

[114] Gonzales Torres Yolotl, *El sacrificio humano entre los Mexicas*, INAH et FCE, 1985, p.15, cité par Paul Hosotte, op.cit., p.174.

[115] Paul Hosotte, op.cit., p. 169.

[116] Woodrow Borah, cité par Francisco Anson, op.cit., p.28.

[117] Christian Duverger, *La fleur létale, économie du sacrifice aztèque*, Seuil, 1979, p.225.

[118] Cité par Paul Hosotte, op.cit., p.143.

[119] Cité par Paul Hosotte, op.cit., p.135.

[120] Cristian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, op.cit., p.117-118.

[121] José Luis G. Guerrero « *Flor y canto... Prehistoria del guadalupanismo ?* » dans l'ouvrage collectif *450<sup>e</sup> aniversario 1531-1981, Congreso Mariológico*, Edition de la Basilique de la Guadalupe,

1983, p.353.

[122] Paul Hosotte, op.cit., p.307.

[123] Julio Moran Garcia-Robes dans *Historica*, Coleccion V.

[124] François Brune, *Christ et karma*, Dangles, 1995.

[125] Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, op.cit., p.220.

[126] Voir, par exemple l'étude de Luis G. Guerrero « *Flor y canto... Prehistoria del guadalupanismo* », dans l'ouvrage collectif « *450<sup>e</sup> aniversario 1531-1981, Congreso Mariologico* », Édition de la Basilique de la Guadalupe, 1983, p.341-367, avec quelques simplifications tout de même, me semble-t-il.

[127] Voir l'étude faite sur Tonantzin par le Père Mario Rojas Sanchez « *La Tonantzin y ta Santissima Virgen de Guadalupe* », dans *Tercer Encuentro...*, la parte, Editorial Jus, Mexico, 1979, p.92-94.

[128] Lettre quatrième de Cortès à Charles Quint dans *Hernan Cortès, La conquête du Mexique*, traduction de Désiré Charnay, 1896, La Découverte/Poche, 1996, p.343-344.

[129] Voir *Le livre des merveilles*, Mame/Plon, 1999, p.530-537. On y trouvera les références d'une vingtaine d'ouvrages sérieux, édités pour la plupart au Mexique ou en Espagne.

[130] Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle*

*Espagne*, op.cit., p.39.

[131] Cité ibid., p.122.

[132] Voir la traduction en français par Christian Duverger, *La conversion des Indiens...* op.cit., p.69-111.

[133] *Le livre des merveilles*, op. cit.

[134] Cité par Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, op.cit., p.132 ;

[135] Voir pour cet aspect ambigu de l'évangélisation du Mexique : Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, op.cit., p.227-256.

[136] En 1562, les religieux du Yucatan, ayant découvert que les sacrifices humains continuaient en secret, soumirent un certain nombre d'indiens à la torture, selon les méthodes en usage dans toutes les justices européennes de l'époque, ce qui fit des morts et des infirmes.

[137] Jean Dumont, *L'Église au risque de l'Histoire*, Critérion, 1981, p.153-154.

[138] Cité par Jean Dumont, *L'Église au risque de l'Histoire*, op.cit., p.116.

[139] Ramon Carande, « *Charles Quint et ses banquiers* » (en espagnol), Barcelone, 1977, tome I, p.53 ; cité par Jean Dumont, *La*

*vraie controverse de Valladolid*, Critérior, 1995, p,43-44.

[140] C. Duverger, *La conversion des Indiens...*, op.cit., p.164.

[141] Francis Johnston, op.cit., p.22, citant l'appendice de la « *La vida delobispo Zumarraga* » de Garcia Icazbalceta.

[142] Sur tout ceci, voir Julio Moran Garcia-Robes « *Quiroga come ideologo* », article publié dans la revue *Historica*, coleccion V.

[143] Christian Duverger, *La conversion des Indiens...*, op.cit., p.82-91.

[144] Cité par Jean Dumont, *L'Église au risque de l'Histoire*, op.cit., p.124.

[145] Christian Duverger, *La conversion des Indiens...*, op.cit., p.222.

[146] Même si, par ailleurs, ce style de langage est une particularité habituelle de la langue nahuatl.

[147] Cité par Rebeca Lopez Mora « *Guadalupe de Mexico, el fin de una epidemia y el inicio de un reinado* », dans *Historica*, Coleccion V.

[148] Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, 1987, p.216, citant les travaux de W. Borah et S.H. Cook dans *The Indian Population of Central Mexico, 1531-1560*, Berkeley, University of California Press, 1960.

[149] C'est, en français, Notre-Dame de Recouvrance, de l'expression «

*Recouvrer la santé ».*

[150] Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, Éditions La Découverte, 1980, p.162.

[151] J'ai traduit librement ou résumé ici l'article de Rebeca Lopez Mora « *Guadalupe de Mexico, ei fin de una epidemia y el inicio de un reinado* », dans *Historica, Coleccion V*.

[152] Nican Mopohua, versets 29-32, d'après la traduction espagnole du Père Mario Rojas Sanchez.

[153] Il s'agit essentiellement d'un ouvrage collectif, paru sous les noms de divers spécialistes : Asuncion Garcia Samper, Rossana Enriquez Argüello et Mgr Salazar y Salazar lui-même, sous le titre : *El mensajero de la Virgen*, Idéal Ediciones, Mexico, décembre 2001.

[154] Frère Domingo Guadalupe Diaz y Diaz, « *Reinvidicacion de Juan Diego* » dans *Historica*, article du 25 avril 1995, repris dans *Coleccion VI*.

[155] Fidel Gonzalez Fernandez, *Guadalupe : pulso y corazon de un pueblo*, Ediciones Encuentro, Madrid, 2004.

[156] Fidel Gonzalez Fernandez, op.cit., p. 208-209.

[157] Cf. Annexe 1.

[158] F.G. Fernandez, op.cit., p. 215.

[159] Ibid., p. 219.

[160] F.G. Fernandez, op.cit., p. 236-237, notes 19, 20 et 21.

[161] « *En 20 anos de vida, nadie ha hecho ni dado tanto como el CEG por el tema guadalupano-juandiegoino* », article publié par *Historica* dans Coleccion VI.

[162] Pour toute cette histoire de la Guadalupe espagnole, je suivrai essentiellement J.J. Benitez, op.cit., p.134-146, et Jody Brant Smith, *The Image of Guadalupe, myth or miracle ?*, Doubleday & Co, Garden City, New-York, 1983, p.63-68.

[163] J.J. Benitez, op.cit., p.147-148.

[164] Frère Bruno Bonnet-Eymard, op.cit., p.26.

[165] J.J. Benitez, op.cit., p.154 où l'on trouvera encore d'autres exemples.

[166] Voir l'article de Frère Domingo Guadalupe Diaz y Diaz dans *Tepeyac*, N° 343 d'août 1997.

[167] Ana Rita Valero de Garcia Lascurain « *Santa Maria de Guadalupe y Mexico : el comienzo* », dans *Historica*, article repris dans le volume Coleccion V, avec références en note.

[168] P.S. Callahan et J.B. Smith *La tilma de Juan Diego...* op.cit., p.50-51.



[169] On trouvera les références de ces études dans P.Mario Rojas Sanchez, *Simbolo y Evangelizacion*, Editor : Othon Corona Sanchez, Mexico, 2001, p.110.

[170] J'emprunte ici les idées essentielles et les citations à l'étude de José Luis G.Guerrero : « *Flor y Canto... Prehistoria del Guadalupanismo ?* » dans l'ouvrage collectif : *450<sup>e</sup> aniversario, 1531-1981, Congreso Mariologico*, Mexico, 1982, p.341-367.

[171] Ces poèmes sont cités dans l'étude de José Luis G.Guerrero, op.cit., p.361 et 350.

[172] Paroles aztèques, textes présentés et recueillis par Jean Rose et Michel Piquemal, *Albin Michel, Carnets de Sagesse*, 1999, p.16-17.

[173] Ibid., p.23. On trouvera d'autres poèmes semblables dans *Poésie nahuatl d'amour et d'amitié*, textes choisis et traduits par Georges Baudot, Introduction de Miguel Leon-Portilla, Edition Orphée/La Différence, 1991.

[174] Joël Romero Salinas, *Juan Diego, su peregrinar a los altares*, Ediciones Paulinas, Mexico, 1992, p.177-185.

[175] Isaac Velazquez Morales « *Personajes historicos del 'Nican Motecpana'* » dans *Historica coleccion V*.

[176] Texte cité et traduit par Frère Bonnet-Eymard, op.cit.

[177] Ana Rita Valero de Garcia Lascurain « *Santa Maria de*

*Guadalupe y Mexico : el comienzo* » dans *Historica*, Coleccion V.

[178] Texte cité par le Père Luis Médina Ascensio « *Las apariciones como un hecho historico* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, Ia parte, op.cit., p.35.

[179] Voir Luis Rubluo Islas « *Imagen poetica de Santa Maria de Guadalupe, en el siglo XVI* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, IIa parte, 1979, op.cit., p.13-17.

[180] Cité par Gloria Grajales « *El guadalupanismo : constante historica de Mexico* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, IIa parte, op.cit., p.35-36.

[181] Voir reproduction de cette petite copie dans *Historica* ou dans Coleccion III.

[182] Miguel Civeira Taboada "*El ejido Guadalupe y visitas de virreyes a la casa de Nuestra Senora de Guadalupe*", dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, IIa parte, op.cit., p. 19-30.

[183] Liste plus complète dans Gloria Grajales "*El guadalupanismo : constante historica de Mexico*", dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, lia parte, op.cit., p.36-41.

[184] Ana Rita Valero de Garcia Lascurain, op.cit.

[185] Garcia Gutierrez "*Apuntamientos de Historia Ecclesiastica Mexicana*", p.24 ; cité par le Père Luis Médina Ascensio dans "*Las*

*apariciones como hecho historico", voir Tercer Encuentro..., la parte, op.cit., p,35-36.*

[186] Cité par Silvio Robles Gutierrez "*Nuestra Senora de Guadalupe y la independencia de Mexico*", article du 12 septembre 1985, publié dans *Historica*, 1991, N°4, p.27, repris dans Coleccion IV.

[187] Jody Brant Smith, op.cit., p.69.

[188] Frère Domingo Guadalupe Diaz y Diaz "*Nuestra Guadalupana recibe su culto en nacionesde todo et orbe*", dans *Tepeyac*, N° 343, d'août 1997.

[189] Enquête publiée par le journal *Reforma* le jeudi 17 janvier 2002.

[190] Disciples d'Allan Kardec, de son vrai nom Léon Denizard Rivail (1804-1869).

[191] Xavier Noguez, *Documentas Guadalupanos*, op.cit., p.39-44.

[192] Xavier Noguez, *Documentas Guadalupanos*, El Colegio Mexiquense, Fondo de Culture Economica, 1993, p. 46-47.

[193] Op. Cit., p. 205-210.

[194] Op.Cit., p. 183-184.

[195] Eduardo Chavez Sanchez *La Virgen de Guadalupe y Juan Diego en las Informaciones juridicas de 1666*, 2<sup>8</sup> édition, 2002.

- [196] Fidel Gonzalez Fernandez, *Guadalupe : pulso y corazon de un pueblo*, Ediciones Encuentro, Madrid, 2004, p. 471.
- [197] Boturini cité par F.O. Lianes, op.cit., p.279-280.
- [198] Fernando Ojeda Lianes, *La tilma guadalupana tavela sus secretos*, Miguel Angel Porrua, Mexico, 2005, p. 93 et 287.
- [199] Ibid., p.281-283.
- [200] Fernando Ojeda Lianes, op.cit., p. 273-274.
- [201] Voir note 42.
- [202] José Hanhausen cité par Fernando Ojeda Lianes, op.cit., p. 267.
- [203] José Luis Guerrero Rosado, *Los dos mundos de un indio santo*, Editorial Realidad, Teoria y Practica, Mexico, 2001.
- [204] José Luis Guerrero Rosado, op.cit., p. 34-37.
- [205] Sur le rôle très particulier de ce collège destiné à la formation des élites indiennes, voir Christian Duverger *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, 1987, p.217-222.
- [206] Récits de miracles et traduction paraphrastique.
- [207] Texte cité par le Père Ernest J. Burrus dans « *La copia mas antigua del Nican Mopohua* », article publié dans la revue *Historica* et repris dans la série « *Coleccion* », tome I, textes d'articles

rassemblés en volumes par le Centre d'Études de la Guadalupe.

[208] Sur l'attribution du Nican Mopohua à Valeriano, voir : Salvador Reinoso « *Fray Bernardino de Sahagun y Antonio Valeriano* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, Ia parte, op.cit.

[209] Sur tout ceci, voir, par exemple, Miguel Leon-Portilla, *Los antiguos Mexicanos a través de sus crónicas y cantares*, Fondo de Cultura Economica, coleccion popular, N°88, p. 50-77.

[210] Voir l'article du R.P. Ernest Burrus, S.J., « *La copia mas antigua del Nican Mopohua* », tiré-à-part de *Historica*, la revue du Centro de Estudios Guadalupeños. Ces articles sont rassemblés en volumes qui constituent une collection, depuis le N°1, de 1993, jusqu'au N°VI, publié en 1998. Malheureusement la date de parution de chaque article y figure rarement et la pagination recommence à zéro pour chaque article, ce qui rend les références assez imprécises. L'article du Père Burrus se trouve dans Coleccion N° 1.

[211] Frère Bruno Bonnet-Eymard, op.cit., édition de 1981.

[212] José Trinidad Gonzalez Rodriguez et G.Ramiro Valdes Sanchez « *Estudio del 'codice 1548' a la luz de la ciencia y la historiografia* », dans *Historica*. coleccion VI.

[213] Fray Domingo Guadalupe Diaz y Diaz : « *Primer documenta guadalupano* », article d'août 1997, reproduit dans *Historica*, Coleccion VI.

[214] Ce nom était déjà assez bien connu auparavant, grâce à divers auteurs, mais avec de nombreuses variantes orthographiques.

[215] 1570 selon certains, comme le signale l'étude citée précédemment (Estudio del Codice 1548). Curieusement, l'auteur de cette étude, pourtant excellente, n'a pas réalisé que le codex ne pouvait donc pas dater de 1548, comme il l'affirme encore p. 23 de son article.

[216] Voir Horacio Senties Rodriguez, *Genealogia de Juan Diego*, Editorial Tradicion, Mexico, 1998, p. 12 et 14.

[217] Christian Duverger, *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Le Seuil, 1987, p.205.

[218] Notamment le chanoine Don Angel Maria Garibay.

[219] Cf. l'article de Frère Domingo Guadalupe Diaz y Diaz dans *Tepeyac*, N°344, de septembre 1997, p.1 et 7, article construit cependant encore sur l'idée que le manuscrit découvert par le R.P. Escalada datait bien de 1548.

[220] Xavier Noguez, op.cit., p.186.

[221] Fray Domingo Guadalupe Diaz y Diaz « *Noticia original de las apariciones de Nuestra Senora de Guadalupe* », et « *Cuando y donde fue escrito el 'Inin huey' ?* » dans *Historica*, coleccion VI, articles des 27 et 28 mai 1997.

[222] Voir « *Documentario guadalupano, 1531-1768* », Mexico, 1980,

p.52-53.

[223] J. de Jesús Jimenez, « *El testimonio Guadalupano del Padre Juan Gonzalez* » dans *Juan Gonzalez, el interprete entre Fray Juan de Zumarraga y el hoy beato Juan Diego*, Mexico, Editorial Hombre, 1995, p.73.

[224] Voir Xavier Noguez, op.cit., p.35-36.

[225] Cf. Isaac Luis Velázquez Morales : « *Juan Gonzalez y Garcia, el interprete del dialogo entre Juan Diego y Fray Juan de Zumarraga y Lares* », dans l'ouvrage collectif : *Juan Gonzalez, el interprete entre Fray Juan de Zumarraga y el hoy beato Juan Diego*, Editorial Hombre, Mexico, 1995, p.20-22. Voir aussi : Jesús Jimenez, « *El testimonio guadalupano del Padre Juan Gonzalez* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, la parte, op.cit., p.103-137.

[226] On trouvera un bon résumé des arguments d'O'Gorman dans Xavier Noguez, op.cit., p.37.

[227] Voir « *El canonigo Juan Gonzalez* » par Miguel Angel Ceron Ruiz, dans *Historica*, Coleccion V, édité par le Centro de Estudios Guadalupanos. Ce texte semble dater de 1993.

[228] Fray Domingo Guadalupe Diaz y Diaz : « *Cuando y donde fue escrito el 'Inin huey' ?* » dans *Historica*, ooleccion VI.

[229] Voir Jody Brant Smith : *The image of Guadalupe, myth or miracle ?*, Doubleday and Co, Garden City, New-York, 1983, p.28 et

141-157, et Xavier Noguez, op.cit., p.66-72.

[230] Voir *Historica*, Coleccion I.

[231] R.P. Xavier Escalada, S.J. dans *Excelsior*, N° du 12 juillet 2000, repris dans l'ouvrage de Valerio Maccagnan, *Guadalupe : Evangelio y Cultura*, Centra Mariano, Guadalajara, 2001, p.319-321.

[232] R. P. Xavier Escalada, articles publiés dans *Excelsior* du 19 et 27 juillet 2000, repris par Valerio Maccagnan dans *Guadalupe : Evangelio y Cultura*, op.cit., p.321-328.

[233] Manuel Rangel Camacho « *Valeriano y los testimonios indigenas del siglo XVI* » dans l'ouvrage collectif *Primer Encuentro...*, op.cit., p.94-101, où l'on trouvera d'autres exemples.

[234] Antonio Pompa y Pompa « *Un radical problema guadalupano* », dans l'ouvrage collectif *Primer Encuentro Nacional Guadalupano*, op.cit., p.78 ; Père Luis Médina Ascensio « *Las apariciones como un hecho historico* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro...*, la parte, Editorial Jus, Mexico, 1979, p.30.

[235] Francisco Fernandez del Castillo, *Très Conquistadores y Pobladores de Nueva Espana : Cristobal Martin Millan de Gamboa, Andrés de Tapia y Jeronimo Lopez*, Archivo General de la Nacion en Mexico, p.200, cité par Antonio Pompa y Pompa « *Un radical problema guadalupano* », dans l'ouvrage collectif *Primer Encuentro...*, op.cit., p.79-80.



[236] Pour tous les documents qui suivent, voir Xavier Noguez « *Documentas guadalupanos, un estudio sobre las fuentes de informacion tempranas en tomo a las mariofanias en el Tepeyac* », El Colegio Mexiquense, Fondo de Cultura Economica, Mexico, 1993. On trouvera chaque fois, en note, le texte original nahuatl.

[237] Xavier Noguez, op.cit., p.61.

[238] Xavier Noguez, op.cit., p.86-87.

[239] Chauvet « *Las apariciones guadalupanas del Tepeyac* », Centra de Estudios Guadalupanos, Editorial Jus, 1978, p. 11 et 12.

[240] Cf. Xavier Noguez, op.cit., p.96.

[241] Xavier Noguez, op.cit., p.91-92.

[242] Frère Bruno Bonnet-Eymard, op.cit., repris en appendice d'une communication faite au congrès mariologique de Mexico, le 8 octobre 1981.

[243] J'ai emprunté tous ces résumés à l'ouvrage de X. Noguez, op.cit., p.126-131.

[244] Je puise ici mes renseignements dans l'étude publiée par le R.P. Luis Médina Ascensio, S.J. dans *Documentario Guadalupano, 1531-1768*, N° 3 des « *Monumenta Historica Guadalupanensia* » édités par le Centra de Estudios Guadalupanos, Mexico, 1980, p.123-133. Cet ouvrage reproduit, p.135 à 191, un résumé des « *Informations de 1666*

» publié par Velázquez dans son livre *La Aparicion de Santa Maria de Guadalupe*, chp. 8 et 9, p. 184-226.

[245] P. Francisco Nambo « *Tulpetlac y Santa Maria de Guadalupe* » dans *Historica*, Coleccion II.

[246] Xavier Noguez, op.cit., p. 134-136.

[247] La description se trouve au chapitre 36 du codex Florentino. Le résumé que j'utilise se trouve dans l'ouvrage de Horacio Senties Rodriguez *Geneatogia de Juan Diego*, Tradicion Mexico, 1998, p.11-12.

[248] Horacio Senties Rodriguez, op.cit., p.14-15.

[249] Nous avons vu, précédemment, que ce n'est plus tout à fait vrai...

[250] Voir José Trinidad Gonzalez Rodriguez et G.Ramiro Valdes Sanchez : "*Estudio del 'codice 1548' a la luz de la ciencia y la historiografia*", article d'octobre 1997 reproduit dans *Historica*, Coleccion VI.

[251] Je me fie pour la date de ce texte aux études les plus récentes, et non à celle donnée par Frère Bonnet-Eymard et Xavier Noguez : 1576.

[252] Sur tout ceci, voir : « *Documentario Guadalupano, 1531-1768*», Mexico, 1980, p.117-121, et Xavier Noguez, *Documentas guadalupanos, un estudio sobre las fuentes de informacion tempranas en tomo a las mariofanas en el Tepeyac*, Fondo de

Cultura Economica, Mexico, 1993, p.89-91.

[253] Fray Domingo Guadalupe Diaz y Diaz « *Primer documenta guadalupano* », article d'août 1997, reproduit dans *Histarica*, Coleccion VI.

[254] Père Mario Rojas Sanchez « *La Tonantzín y la Santísima Virgen de Guadalupe* », dans *Tercer Encuentro Nacional Guadalupeño, la parte*, Editorial Jus, Mexico, 1979, p.95-97.

[255] Archives secrètes du Vatican, A.A.ARM, 1816, folios 3 et 4, cité dans l'article précédent.

[256] Fidel de Jésus Chauvet « *Fray Juan de Zumarraga y las apariciones guadalupanas* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro Nacional Guadalupeño*, la parte, Editorial Jus, Mexico, 1979, p.83-85.

[257] Ibid., p.85-88.

[258] Père Luis Médina Ascensio, « *Las apariciones como un hecho historico* », dans l'ouvrage collectif *Tercer Encuentro Nacional...* la parte, op.cit., p.30 et Chauvet, op.cit., p.87 ; Antonio Pompa y Pompa « *Un radical poblema guadalupano* », dans *Primer Encuentro...*, op.cit., p.78.

[259] Fidel de Jésus Chauvet « *La obra de los franciscanos en la zona noroeste exterior de la ciudad de Mexico y sus relaciones con el acontecimiento guadalupano* », dans l'ouvrage collectif *Tercer*

*Encuentro...*, op.cit., p.49-55.

[260] Texte cité par Christian Duverger dans *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, 1987, p.244.

[261] Rafael Montejano y Aguinaga : « *El silencio historico guadalupano del siglo XVI* », dans l'ouvrage collectif *Primer Encuentro Nacional Guadalupano, El hecho guadalupano en el siglo XVI*, Editorial Jus, Mexico, 1978, p.143.

[262] Ibid., p.142-146.

[263] *Juan Bautista Mufloz* : Memoria sobre las Apariciones y el culto de Nuestra Senora de Guadalupe.

[264] Sur tout ce mouvement d'opposition aux apparitions au cours du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècle, voir : J. Jesus Jimenez Lopez : « *Los historiadores guadalupanos de la Ilustracion* » dans les actes du « *Congreso Mariologico, 1531-1981* », congrès organisé pour le 450<sup>e</sup> anniversaire des apparitions, Mexico, 1983, p.407-424, et Alfonso Alcala Alvarado : « *El antiguadalupanismo y la critica historica (siglos XIX-XX)* », ibid., p.425-440.

[265] José Aldna Franch, cité par J. Jesus Jimenez Lopez dans *Congreso mariologico*, op.cit., p.414.

[266] Texte cité par Lopez dans *Congreso mariologico*, op.cit., p.415, note 23.

[267] Pour cette brillante démonstration, voir J. Jésus Jimenez Lopez : *Los historiadores guadalupanos de la Ilustracion*, op.cit., p.415-417, en note.

[268] Texte cité par José Trinidad Gonzalez Rodriguez et G.Ramiro Valdes Sanchez dans leur article d'octobre 1997 : *Estudio del 'codice 1548' a la luz de la ciencia y la historiografia*, repris dans *Historica, Coleccion VI*.

[269] Ces lignes reprennent la traduction que j'en avais déjà faite dans *Les miracles et...* » op.cit.

[270] Cité par José Trinidad Gonzalez Rodriguez et G. Ramiro Valdes Sanchez dans *Estudio del 'Codice 1548', Historica, Coleccion*, tome VI.

[271] José Trinidad Gonzalez Rodriguez et G.Ramiro Valdes Sanchez, *Estudio del 'codice 1548'*, op.cit.

[272] Cf. l'étude de Frère Bruno Bonnet-Eymard, op.cit.

[273] Jacques Lafaye, *Quetzalcoatl et Guadalupe, Eschatologie et histoire au Mexique*, 4 volumes, 932 pages, p.396. Cité par Bonnet-Eymard, op.cit.

[274] Cf. l'étude de Frère Bruno Bonnet-Eymard, op.cit., p.34

[275] Eugen Drewermann : *Tiefenpsychologie und Exegese*, tome II, Olten, 1985, p.318. J'ai repris ici la traduction que j'avais déjà faite dans « *Les miracles et...* » op.cit.

[276] Juan José Benitez : *El misterio de la Virgen de Guadalupe*, Planeta, 10<sup>e</sup> édition, 1988, p. 126 et 160-161.

[277] Richard Nebel, *Santa Maria Tonantzin, Virgen de Guadalupe, Religiöse Kontinuität und Transformation in Mexico*, Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft, Immenses, 1992, p.98-99. J'ai repris ici la traduction que j'avais faite de ce texte dans « Les miracles et... », op.cit.

[278] Richard Nebel, op.cit., p.98, note 227.

[279] Bertrand Méheust, *Somnambulisme et médiumnité, tome II, le choc des sciences psychiques*, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, p.502-503.

[280] Richard Nebel, op.cit., p. 150-151.

[281] Harald Grochtmann, *Unerklärliche Ereignisse, überprüfte Wunder und juristische Tatsachenfeststellung*, Verlag Hl. Pater Maximilian Kolbe, 1993, p.211-227.

[282] Pour tout ceci, voir Marie-Christine Ceruti-Cendrier, *Les évangiles sont des reportages, n'en déplaise à certains*, Éditions Pierre Téqui, 1997, p.301-307.

[283] François Brune, *Pour que l'homme devienne Dieu*, Dangles, 1992 et *Christ et karma, la réconciliation ?*, Dangles, 1995.

[284] Pour ceux qui voudraient approfondir cette allergie de nos

théologiens aux miracles, j'ai exposé quelques réflexions pour essayer de la comprendre dans *Les miracles et autres prodiges*, Philippe Lebaud, 2000.

[285] Andréas Resch *Miracoli dei beati, 1983-1990.*, Libreria Editrice Vaticana, 1999.

[286] Article paru dans "Terra", Mexico, lundi 21 janvier 2002.

[287] Il en existe déjà une traduction en français, d'après la même version espagnole, par Sœur Maria Astrid, Comunidad de las Bienaventuranzas, Atlisco, Pue. Mexique. Elle se trouve sur Internet et, à ma connaissance, n'a jamais été éditée. Je ne l'ai découverte qu'après avoir réalisé la mienne. Elle fournira éventuellement une variante au lecteur, une autre façon de s'approcher de l'original inaccessible.

[288] Père Mario Rojas Sanchez, *Simbolo y Evangelizacion*, op.cit., p.1-15 de l'appendice. Il en existe également un tiré à part.

[289] *Miguel-Leon-Portilla*, Tonantzin Guadalupe, Pensamiento nahuatl y mensaje cristiano en el Nican mopohua, *Fondo de Cultura Economica, Mexico 2000.*

[290] Ce n'est pas pour rien qu'apparaît déjà ici le langage des fleurs. Ce sont les mêmes expressions que l'on retrouve pour exprimer la foi en Dieu et le langage donné par la Sainte Vierge sur la colline de Tepeyac.

[291] Les précisions données sur la date des apparitions ont le même

ton solennel que dans les Évangiles pour situer la naissance du Christ.

[292] Le Père M.R. Sanchez signale en note que cette insistance sur la nuit finissante et l'aube qui pointe signifie très clairement, dans la culture préhispanique, le commencement de toutes choses, le salut de la civilisation, le début de quelque chose de très important pour le monde entier. On retrouverait le même symbole dans d'autres cultures, à commencer par le Christianisme lui-même.

[293] La littérature ancienne nous apprend que la fondation des cités comportait toujours des chants.

[294] Tabor.

[295] Nous sommes là en plein conte de fées ! C'est le langage de l'irréel, de l'impossible, l'irruption d'un autre monde exprimé à travers ce que celui-ci a de plus beau, de plus onirique.

[296] L'usage constant de diminutifs marquant, à la fois, le respect et la tendresse sont une des caractéristiques de la langue nahuatl. Que l'on se rappelle l'usage, chez les Slaves, de s'adresser au tsar en l'appelant "petite père".

[297] Littéralement "*Maître du voisinage et de l'immédiateté*", traduit parfois "*Maître du voisinage immédiat*". L'idée semble bien celle de la proximité de Dieu auprès de chacun. La Mère de Dieu reprend ici les termes mêmes qui étaient employés pour désigner une divinité, sans nom propre, en l'honneur de laquelle le roi de Texcoco avait érigé une tour sans statue. La Vierge marque bien ainsi que le vrai Dieu ne vient



pas pour détruire mais pour réaliser ce que les Aztèques avaient pressenti. J'emprunte ces renseignements précieux au Frère Bruno Bonnet-Eymard, op.cit., p.3.

[298] Le frère Bruno B.-E. nous précise que le terme employé ici est un diminutif du terme utilisé normalement pour désigner les deux temples qui se trouvaient au sommet du Grand Temple de Mexico. La Mère de Dieu n'en demande pas tant.

[299] Les anciennes versions traduisaient autrement, comme si, en son temple, la Sainte Vierge voulait montrer aux hommes son propre amour. Le Père Mario Rojas Sanchez a bien montré que c'était là fausser gravement, sans le vouloir, le message de la Sainte Vierge. Les Indiens connaissaient déjà des divinités qui se présentaient comme "Mère de Dieu" ou "Mère des dieux" ou encore "Notre Mère". Elles étaient vénérées pour elles-mêmes. La Vierge Marie, elle, ne fait que renvoyer au Créateur.

[300] L'appel à l'unité et l'harmonie entre les diverses ethnies composant le pays est ici extrêmement fort. Mais, au-delà, j'y verrais même volontiers, tant l'expression nahuatl semble forte, une allusion à l'unité de toute l'humanité conçue comme un seul et unique être à l'image de la Sainte Trinité qui n'est pas une triade de trois dieux mais un seul et unique Dieu en trois personnes.

[301] Le message ne se réduit donc pas au seul Mexique mais a valeur universelle.

[302] Le Père M.R. Sanchez précise que les verbes nahuatl employés suggèrent un type de félicité très particulier qui procède directement de Dieu, comme une participation au bonheur même de Dieu.

[303] Il s'agit de la chaussée qui traverse la lagune, reliant directement Tepeyac à Mexico. J'ai gardé le changement de temps de la traduction espagnole qui essaie de coller au plus près le texte nahuatl. Le Père M.R. Sanchez fait remarquer que les verbes nahuatl exprimant les divers déplacements de Juan Diego ne sont employés correctement que si l'on suppose que le récit en est fait à partir de Tlatilolco.

[304] Lors de l'enquête de 1666, les témoins indiens dirent même que l'évêque et ses serviteurs s'étaient franchement moqués de Juan Diego.

[305] Je reprends ici les équivalents français suggérés par le Frère Bruno B.-E. Le Père M.R. Sanchez précise que les termes nahuatl employés sont d'une extrême humilité. Juan Diego se désigne comme la courroie que les portefaix passent sur leur front pour mieux assurer la charge, puis comme l'armature de bois et de corde sur laquelle on assujettit le fardeau et qui pèse sur les épaules du porteur.

[306] Nous avons déjà vu pourquoi il fallait absolument que ce fût non seulement un Indien mais le plus pauvre d'entre eux. C'était aussi l'ancien prêtre de Tonantzin.

[307] Pour tout ce paragraphe l'original nahuatl est perdu. Nous ne connaissons donc ce passage qu'à travers la traduction en castillan de Don Joseph Julian Ramirez.

[308] À partir d'ici, nous retrouvons l'original nahuatl.

[309] Le récit semble faire allusion à ce qui est bien souvent notre attitude. Nous espérons échapper à Dieu en prenant un autre chemin et, bien sûr, Il nous retrouve, littéralement ici, "au tournant".

[310] Le Père M.R. Sanchez précise que l'expression nahuatl suggère le repli du manteau permettant aux Indiens de porter leurs enfants sur le dos. C'est donc ici la manifestation d'une extrême tendresse, comme d'ailleurs dans l'image suivante.

[311] L'apparition n'est donc pas une simple vision qui aurait fort bien pu se passer seulement au niveau de la rétine de Juan Diego ou même seulement dans son cerveau. Il s'agit ici d'une véritable matérialisation comme lors des apparitions du Christ, invitant Thomas à mettre la main dans la plaie de son côté, ou mangeant des poissons devant ses apôtres.

[312] Ce détail est très important. Tout repose sur deux personnages : Juan Diego et l'évêque. Ils correspondent là aux fonctions des prêtres les plus importants pour les Aztèques : le "teomama" ou "porte-dieu", celui qui portait les textes sacrés, faits de dessins, lors des processions. Juan Diego est devenu, avec l'impression de l'image sur son tablier, le nouveau teomama. Et ramoxhua" ou "maître du manuscrit", celui qui est chargé de veiller sur les textes sacrés. C'est désormais l'évêque lui-même qui remplira cette fonction. Je dois ces détails au Père José Luis Guerrero (voir *Tepeyac*, le journal du Centre d'Études de la Guadalupe, No 343, p.7).

[313] On se rappelle que Juan Diego est parti de chez lui très tôt, alors qu'il faisait encore nuit, probablement peu après minuit, le trajet de Cuauhtitlan à Mexico faisant à peu près 20 km, à vol d'oiseau, et donc encore un peu plus sur le terrain. C'est donc de nuit qu'eut lieu la rencontre de la Mère de Dieu, son ascension sur le sommet de la colline et la cueillette des fleurs miraculeuses.

[314] Plus d'une heure et demi, d'après la déposition d'un des témoins lors de l'enquête de 1666.

[315] C'est la seule fois où apparaisse ce terme de "*roses de Castille*". La plupart des traductions l'utilise déjà bien avant ce passage. Ce terme est employé ici, non pour désigner vraiment une espèce particulière de roses, mais seulement pour souligner leur beauté d'un nom évocateur. Les témoins de l'enquête de 1666 les appelèrent "*roses d'Alexandrie*".

[316] Comme le remarque le Père M.R .Sanchez, l'insistance sur la foi absolue de Juan Diego est très importante, Sans cette foi de notre part, Dieu ne peut rien faire.

[317] C'est la première fois qu'apparaît ce nom de "Guadalupe". En fait, dans ce récit, ce n'est pas devant Juan Diego que la Sainte Vierge se donne ce nom, mais devant son oncle, comme on le verra bientôt.

[318] C'est là seulement, en fin de récit, qu'apparaît le nom de l'apparition "Guadalupe", avec tous les problèmes que pose cette appellation.

[319] Traduction publiée dans *Juan Gonzalez, el intérprete entre Fray Juan de Zumarraga y el hoy beato Juan Diego*, Editorial Hombre, Mexico, 1995.

[320] "Macehual" ou "macegual" : paysan indien.

[321] "Mecapal" : sangle de portefaix. Ces mots étranges pour nous visent à exprimer une extrême humilité. On dirait à peu près en français : "*un moins que rien*", ce qui est assez vigoureux aussi !

## Table des Matières

Préface	12
Une bombe à retardement	21
1	32
L'histoire	32
Jour 1 (samedi 9 décembre 1531)	34
Première apparition	38
Deuxième apparition	42
Jour 2 (dimanche 10 décembre 1531)	43
Troisième apparition	45
Jour 3 (lundi 11 décembre 1531)	45
Jour 4 (mardi 12 décembre 1531)	45
Quatrième apparition	47
Cinquième apparition	50
2	60
Les découvertes scientifiques	60
Le tissu	62
L'absence totale de protection	66
La fragilité habituelle de ce genre de tissu	68
Un accident à l'acide nitrique	74
Un attentat pour détruire le manteau	75

L'image	78
Aucun apprêt	78
Aucune peinture	80
Des pigments inconnus	81
Le nombre d'or	109
Vers une solution...	112
Des yeux « vivants »	116
Il y a un homme dans les yeux de la Vierge	118
Un phénomène optique extraordinaire	121
Nouvelles surprises	128
Les scientifiques vérifient l'existence de tels phénomènes	130
Objections légitimes et querelles indignes	150
Dernières surprises	156
Formation de l'image	156
Les broderies de la tunique	161
Les étoiles du manteau	172
3	184
Le contexte des apparitions	184
La conquête du Mexique	185
Un pouvoir résigné à disparaître	198
Des prodiges inquiétants	198

Le « songe » de la princesse Papantzin	200
Le mythe de Quetzalcoatl	203
Une religion qui tourne au cauchemar	219
L'hypothèse métaphysique	236
Conversions massives	242
Les exactions : le faux & le vrai	253
Des épidémies qui tournent à l'extermination	264
4	276
Une évangélisation modèle	276
Le choix de Juan Diego	277
Le choix du nom de « Guadalupe »	288
L'autre Guadalupe	289
Le sens de ce choix	297
L'insertion dans la culture mexicaine	307
Le récit des apparitions	311
La Mère de tous ceux qui souffrent	333
5	345
Un message pour notre temps	345
L'extension de la dévotion	346
La science au service de la foi	355
La divinité du Christ	363
Annexes	367



Les Nouvelles Recherches	368
Recherches historiques	369
Recherches scientifiques	383
Les yeux	383
Les couleurs	384
Recherches philosophiques et théologiques	397
Les sources	404
Le « Nican Mopohua »	404
Le « Codex 1548 » ou « Codex Escalada »	413
Le « récit primitif »	426
Le Codex Saville ou Codex Tetlapalco	440
La « Tira de Tepechpan »	447
Des pièces archéologiques	453
Des médailles	453
La plaque de Coosawattee	454
Différentes allusions dans divers documents	460
Les sources perdues	460
Chez des chroniqueurs	462
Dans des annales	464
Dans des testaments	466
Dans des descriptions de voyageurs	469
À la Bibliothèque Nationale	472

Les « Informations » de 1666	479
Les oppositions à travers l'histoire	508
L'ancien culte païen	508
Le silence des principaux témoins : Bernardino de Sahagun	513
Le silence des principaux témoins : L'évêque Zumarraga	525
Le silence des archives	528
Première contestation rationaliste	535
Les contestations modernes	546
Une thèse en Sorbonne	549
Un théologien, ancien prêtre catholique	555
Une thèse en faculté de théologie catholique	558
Le sommet de la contestation	564
Après la canonisation de Juan Diego	573
Les réactions dans l'Église catholique en France	573
Nouveaux développements	578
Le rôle universel du message de la Vierge de Guadalupe	583
Essai de traduction du Nican Mopohua	589
6	614
Traduction du récit primitif	614

[1]	622
[2]	622
[3]	622
[4]	622
[5]	622
[6]	623
[7]	623
[8]	623
[9]	623
[10]	623
[11]	623
[12]	623
[13]	623
[14]	623
[15]	624
[16]	624
[17]	624
[18]	624
[19]	624
[20]	624
[21]	624
[22]	624

[23]	624
[24]	625
[25]	625
[26]	625
[27]	625
[28]	625
[29]	625
[30]	625
[31]	625
[32]	625
[33]	625
[34]	625
[35]	625
[36]	626
[37]	626
[38]	626
[39]	626
[40]	626
[41]	626
[42]	626
[43]	626
[44]	627

[45]	627
[46]	627
[47]	627
[48]	627
[49]	627
[50]	627
[51]	627
[52]	628
[53]	628
[54]	628
[55]	628
[56]	628
[57]	628
[58]	628
[59]	628
[60]	628
[61]	629
[62]	629
[63]	629
[64]	629
[65]	630
[66]	630

[67]	630
[68]	630
[69]	630
[70]	630
[71]	630
[72]	630
[73]	630
[74]	630
[75]	631
[76]	631
[77]	631
[78]	631
[79]	631
[80]	631
[81]	631
[82]	632
[83]	632
[84]	632
[85]	632
[86]	632
[87]	632
[88]	632

[89]	632
[90]	632
[91]	632
[92]	632
[93]	633
[94]	633
[95]	633
[96]	633
[97]	633
[98]	633
[99]	633
[100]	633
[101]	633
[102]	634
[103]	634
[104]	634
[105]	634
[106]	634
[107]	634
[108]	634
[109]	634
[110]	634

[111]	635
[112]	635
[113]	635
[114]	635
[115]	635
[116]	635
[117]	635
[118]	635
[119]	635
[120]	635
[121]	635
[122]	636
[123]	636
[124]	636
[125]	636
[126]	636
[127]	636
[128]	636
[129]	636
[130]	636
[131]	637
[132]	637



[133]	637
[134]	637
[135]	637
[136]	637
[137]	637
[138]	637
[139]	637
[140]	638
[141]	638
[142]	638
[143]	638
[144]	638
[145]	638
[146]	638
[147]	638
[148]	638
[149]	638
[150]	639
[151]	639
[152]	639
[153]	639
[154]	639

[155]	639
[156]	639
[157]	639
[158]	639
[159]	640
[160]	640
[161]	640
[162]	640
[163]	640
[164]	640
[165]	640
[166]	640
[167]	640
[168]	640
[169]	641
[170]	641
[171]	641
[172]	641
[173]	641
[174]	641
[175]	641
[176]	641

[177]	641
[178]	642
[179]	642
[180]	642
[181]	642
[182]	642
[183]	642
[184]	642
[185]	642
[186]	643
[187]	643
[188]	643
[189]	643
[190]	643
[191]	643
[192]	643
[193]	643
[194]	643
[195]	643
[196]	644
[197]	644
[198]	644

[199]	644
[200]	644
[201]	644
[202]	644
[203]	644
[204]	644
[205]	644
[206]	644
[207]	644
[208]	645
[209]	645
[210]	645
[211]	645
[212]	645
[213]	645
[214]	646
[215]	646
[216]	646
[217]	646
[218]	646
[219]	646
[220]	646

[221]	646
[222]	646
[223]	647
[224]	647
[225]	647
[226]	647
[227]	647
[228]	647
[229]	647
[230]	648
[231]	648
[232]	648
[233]	648
[234]	648
[235]	648
[236]	649
[237]	649
[238]	649
[239]	649
[240]	649
[241]	649
[242]	649

[243]	649
[244]	649
[245]	650
[246]	650
[247]	650
[248]	650
[249]	650
[250]	650
[251]	650
[252]	650
[253]	651
[254]	651
[255]	651
[256]	651
[257]	651
[258]	651
[259]	651
[260]	652
[261]	652
[262]	652
[263]	652
[264]	652

[265]	652
[266]	652
[267]	653
[268]	653
[269]	653
[270]	653
[271]	653
[272]	653
[273]	653
[274]	653
[275]	653
[276]	654
[277]	654
[278]	654
[279]	654
[280]	654
[281]	654
[282]	654
[283]	654
[284]	654
[285]	655
[286]	655

[287]	655
[288]	655
[289]	655
[290]	655
[291]	655
[292]	656
[293]	656
[294]	656
[295]	656
[296]	656
[297]	656
[298]	657
[299]	657
[300]	657
[301]	657
[302]	658
[303]	658
[304]	658
[305]	658
[306]	658
[307]	658
[308]	659



[309]	659
[310]	659
[311]	659
[312]	659
[313]	660
[314]	660
[315]	660
[316]	660
[317]	660
[318]	660
[319]	661
[320]	661
[321]	661